



# **Eveillée**

**Maria Amini**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

A movie poster featuring a woman with long, wavy blonde hair in a yellow dress, looking over her shoulder. The Eiffel Tower is in the background under a blue sky with rays of light. The title 'PARTENAIRES DE SANG' is in large white letters, and 'I-ÉVEILLÉE' is in red letters with a blood splatter effect at the bottom.

MARIA AMINI

PARTENAIRES  
DE SANG

I-ÉVEILLÉE

PARTENAIRES DE SANG

I- ÉVEILLÉE

# Les Editions Valentina

4 Boulevard Koenigs

Apt 12 Bat B

31300 Toulouse

[www.valentina-e.asso.st](http://www.valentina-e.asso.st)

Numéro Editeur : 978-2-36639

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122—5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que "les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle

© Les Editions Valentina - 2012 – Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-36639-015-5

Couverture par Christel Michiels

Correction : Aurélie Barbançon

Relecture : Véronique Bessières

# PARTENAIRES DE SANG

## I- ÉVEILLÉE

Maria Amini

Valentina Editions

À Stéphanie, ma meilleure amie qui m'a  
encouragée à me servir de mon imagination



## Partie 1

# LA MAGIE DU SANG

# Chapitre Premier

## La brûlure

Je courais dans la forêt sombre, poursuivant ma proie, une jeune fille blonde d'une douzaine d'années. Elle courait du plus vite qu'elle pouvait mais était loin d'égaliser ma rapidité. On était en automne et les rayons du soleil couchant éclairaient les feuilles écarlates et dorées des arbres. L'agréable odeur de la forêt, de la verdure et des bois pénétrait mes narines, mais l'odeur du sang de ma proie était la plus forte. C'était un arôme sucré et envoûtant, extraordinaire. Je ne réfléchissais plus, ne songeant qu'à me rapprocher de ce fumet appétissant.

Arrivée au bord d'un étang, je rattrapai ma proie et la plaquai au sol. Ses grands yeux bleus étaient écarquillés de terreur et elle tremblait. Je sortis un couteau et fis une entaille dans sa chair blanche et rosée, au niveau du poignet. J'aspirai le sang frais et sucré jusqu'à ce qu'il apaise la brûlure de ma gorge. Je ne buvais pas seulement le sang de cette enfant mais aussi son âme. Ma soif enfin apaisée, je m'écartai de son cadavre et observai mon reflet dans l'eau. Mes yeux étaient d'un noir d'encre et des veines noires étaient apparues sur mon visage et mes bras.

Je m'éveillai en sursaut, la gorge brûlante.

Je me redressai dans mon lit, terrifiée par ce rêve si réel et effrayant. Je n'avais rien d'un monstre, alors pourquoi dans mon sommeil, je m'étais transformée en cet horrible prédateur sanguinaire ? Je me levai et me précipitai dans la salle de bains. Un bon bain chaud m'aiderait à oublier cette monstrueuse chimère. Je fis couler l'eau chaude dans la baignoire, y versai un peu de bain moussant, me débarrassai de ma chemise de nuit, attachai mes cheveux à l'aide d'une pince et pénétrai dans l'eau chaude. La chaleur et l'odeur sucrée du bain moussant m'apaisèrent. Cependant, la brûlure de ma gorge était toujours présente. Je restai un quart d'heure dans le bain, puis sortis et brossai mes longues et épaisses boucles dorées. Je m'observai dans le miroir. On me disait souvent belle, avec mes boucles blondes encadrant un visage au teint pâle et des yeux marron. Une fois propre, coiffée et maquillée, j'enfilai une de mes tenues préférées, une robe rose pâle.

Je descendis prendre mon petit déjeuner. Mina, ma mère adoptive, me sourit.

— Victoria ! Tu es ravissante, ma chérie, me dit-elle en m'embrassant. Joyeux anniversaire.

— Merci, Mina.

Je l'appelais par son prénom comme elle me l'avait toujours demandé, compte tenu de notre situation particulière.

Un parfum sucré émanait d'elle.

Je me préparai une tartine de Nutella et du lait chaud avec du miel pour apaiser ma gorge. Je portai le breuvage chaud à mes lèvres. Hélas, non seulement il n'endormit pas ma brûlure, mais il n'avait aucun goût. C'était étrange. Ma tartine de Nutella, à ma stupeur, n'avait pas plus de goût. De plus, j'avais l'estomac noué. J'étais sans doute malade, mais où aurais-je attrapé un virus ? Peut-être était-ce psychologique. Peut-être était-ce le fait de devoir quitter ma famille adoptive le soir même. En effet, il avait toujours été convenu qu'à mon seizième anniversaire, j'irais vivre avec mes vrais parents. J'ignorais pourquoi, c'était ainsi. Je ne les avais jamais rencontrés. J'avais longtemps piqué des crises et m'étais rebellée contre cela mais j'avais fini par me résigner. Ils vivaient à Paris et je vivais avec mes parents adoptifs dans le petit village d'Ezy-sur-Eure. Le lycée était à une demi-heure d'ici en car. Autant dire qu'aller vivre dans la plus grande ville de France allait rendre ma vie complètement différente. Le village d'Ezy-sur-Eure n'avait aucun secret pour moi. J'aimais Mina et Robert, mes parents adoptifs. J'aimais mon lycée et mes amis. En revanche, je n'allais pas laisser de petit ami derrière moi. En effet, certains garçons me regardaient, mais ils ne m'intéressaient pas vraiment, alors que j'étais arrivée à l'âge où on tombe le plus facilement amoureuse. Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme de rencontrer mes vrais parents et d'habiter la plus belle ville du monde se disputait avec la tristesse d'abandonner mes premiers parents, mon village chaleureux, ainsi que tous mes amis. Cependant, je n'étais plus en colère. C'était le destin.

La valiselle faite, je remontai finir de préparer ma valise. Je vérifiai qu'il y avait tous mes vêtements, ajoutai mes affaires de toilette et de maquillage. J'ouvris mon autre sac, qui contenait tous mes livres. Il s'agissait pour la plupart de romans pour ados et d'histoires d'amour. Curieusement, si je ne songeais pas encore à vivre une histoire d'amour, j'adorais en lire. J'avais aussi beaucoup de mangas, mais là, il aurait été impossible pour moi d'emmener toute ma collection. Je me contentai donc, à regret, des séries xxx Holic et Angel Sanctuary, les plus beaux sur un plan esthétique. Je passai le reste de la matinée à bouquiner.

— Victoria ? m'appela Mina. Le repas est servi !

— J'arrive !

C'était le dernier repas partagé avec mes parents adoptifs. En entrant dans la cuisine, un arôme délicieux et captivant envahit mes

narines. Il provenait de Mina et Robert. Un désir violent et surprenant s'empara de moi, celui de planter mes dents dans leur chair tendre et d'absorber leur sang. Que m'arrivait-il ? Je devais être en proie à une étrange maladie. Mina et Robert m'observèrent avec inquiétude.

— Tout va bien, Victoria ? s'enquit ce dernier.

Je souris pour donner le change.

— Oui, mentis-je.

Il était hors de question de les inquiéter. Une fois arrivée à Paris, si cet état ne s'améliorait pas, j'irais consulter un médecin.

Je m'assis à table et découvris que Mina avait préparé mon plat préféré, depuis la fois où nous avions mangé dans un restaurant marocain. Des spaghettis avec des œufs et de la tomate aux épices.

— Merci, Mina !

Mina me sourit.

— De rien. C'est ton anniversaire et le dernier repas que nous partageons ensemble. Il fallait bien que je te fasse plaisir !

— C'est réussi !

— Je t'ai mis du cumin avec les œufs. Je sais que tu aimes ça.

Je goûtai aux spaghettis mais ma langue était toujours insensible au goût des aliments. Maudit virus inconnu qui m'empêchait de savourer mes mets favoris. Bien qu'ayant l'estomac noué, je me forçais à manger, pour faire plaisir à Mina, ignorant de mon mieux l'odeur sucrée et irrésistible émanant de sa chair.

— C'est délicieux, dis-je à Mina pour lui faire plaisir.

L'après-midi, avec Mina, nous sortîmes nous promener dans le village et nous allâmes acheter des fleurs. Mina choisit des reines marguerites roses.

— Tu les donneras à ta mère quand tu la verras, d'accord ?

— Si tu veux.

— Cela lui fera plaisir.

Ensuite, nous allâmes à la maison de la presse m'acheter une revue à lire dans le train, *Le Papillon noir*. J'achetais cette revue tous les mois, essentiellement pour son roman-feuilleton, *La Princesse écarlate*. Le pseudonyme de l'auteur était Ange Noir. Un sobriquet des plus romantiques. Là encore, le libraire qui encaissa nos achats dégageait un arôme alléchant qui me donnait envie de le mordre. C'était terrifiant.

— Que dirais-tu d'aller à la passerelle ? me proposa Mina. Cela fait longtemps que nous n'y sommes pas allés, avec Robert.

— D'accord, acquiesçai-je.

Quand j'étais petite, avec Mina et Robert, nous nous promenions souvent dans un bois qui débouchait sur un pont aux cygnes. Je raffolais de ces balades.

Nous nous aventurâmes dans la forêt. Les feuilles dorées et rouges

des arbres me rappelèrent mon rêve, une vague d'angoisse s'empara alors de moi. Je la réprimai en fermant les yeux quelques secondes et en écoutant le vent ainsi que le chant des oiseaux. Lorsque nous sortîmes des bois, il y avait une large passerelle. Nous montâmes dessus et nous observâmes les élégants cygnes blancs qui glissaient harmonieusement sur l'eau.

— Cela va me manquer, soupirai-je.

— Ne t'inquiète pas, Victoria chérie. Tu vas adorer Paris, me promit Mina. Et tu pourras revenir nous voir pendant les vacances.

Après quelques instants d'hésitation, je lui posai la question qui me turlupinait.

— Mina ?

— Oui, ma chérie ?

— Si jamais... je n'étais pas heureuse, avec mes vrais parents, est-ce que je pourrais revenir vivre avec vous ?

L'espace de quelques secondes, le visage de Mina fut empreint d'une grande tristesse. Puis elle me sourit.

— Je te promets que tu ne seras pas malheureuse. Tes parents tiennent énormément à toi, cela les déchirait de devoir t'abandonner. Ils te donneront beaucoup d'amour, crois-moi.

Je lui posai alors la question que je lui avais posée des millions de fois.

— Alors pourquoi ne m'ont-ils pas gardée ? Pourquoi ne sont-ils jamais venus me voir ?

Le visage de Mina se ferma.

— Je ne peux pas te le dire, ma chérie. Ils t'expliqueront tout quand tu les verras.

C'était la réponse qu'elle m'avait toujours donnée. Une réponse des plus frustrantes, mais il ne me restait plus beaucoup de temps avant de connaître la vérité. Je pris donc mon mal en patience. Je ne me mettrais pas en colère, comme je l'avais fait par le passé. Pas contre elle, du moins, mais peut-être agirais-je différemment avec mes vrais parents.

Nous traversâmes la passerelle et nous nous étendîmes dans l'herbe. Je pris une pâquerette et l'effeuillai doucement. Puis je fermai les yeux. La brûlure dans ma gorge et mon envie de mordre mises à part, je me sentais bien. Pourrais-je retrouver un tel bien-être à Paris, là où il n'y avait ni verdure, ni forêt ? Mina se leva.

— Tu viens ? Nous devons accueillir tes amies, elles ne vont pas tarder à arriver.

Après avoir contemplé une dernière fois le ciel bleu où quelques nuages flottaient, je suivis Mina. Nous retraversâmes la passerelle et croisâmes quelques promeneurs que nous saluâmes. Puis nous rentrâmes à la maison. Je disposai le bouquet de marguerites dans un

vase pour qu'elles ne se fanent pas. Peu de temps après, on frappa à la porte. J'allai ouvrir. Mes meilleures amies, Stéphanie, Pétronille et Sarah entrèrent. J'essayai d'ignorer leur parfum enivrant, qui accentuait la brûlure de ma gorge et leur souris.

— Salut les filles !

— Salut Victoria ! Joyeux anniversaire ! me dirent-elles en chœur.

Sarah tenait un gros paquet rectangulaire. Nous nous installâmes à la table de la salle à manger. Mina y déposa deux gâteaux. Un à la carotte et à la cannelle, sur lequel il y avait seize bougies et une bûche au Nutella. Mes deux gâteaux préférés. Je soufflai mes bougies en faisant un vœu. Celui de me plaire à Paris. Par bonheur, elles s'éteignirent toutes en même temps. Peut-être que cela signifiait que mon souhait allait se réaliser.

Sarah poussa la boîte vers moi.

— Ouvre-le, dit-elle. C'est notre cadeau à nous toutes.

Je déballai lentement le paquet et découvris un petit chaton gris bleu au museau pointu comme celui d'un renard, qui me dévisageait avec des yeux dorés. Il émit un petit miaulement aigu. Immédiatement séduite, je le pris dans mes bras et il se mit à ronronner bruyamment.

— Merci, les filles. Vous n'auriez pas dû.

— Nous savons que tu aimes les chats, dit Stéphanie.

— C'est une femelle, dit Pétronille. Comment vas-tu l'appeler ?

— Cendrillon, répondis-je sans hésiter.

— C'est un joli nom, me complimenta Sarah.

— Grâce à ce chaton, tu penseras à nous quand tu seras à Paris, dit Stéphanie.

J'étais si émue que j'avais envie de pleurer. Toutefois, je me retins.

— De toute façon, même sans cela, je ne vous aurais pas oubliées, dis-je. Vous me manquerez.

— Toi aussi, tu vas nous manquer, dit Sarah.

— Tu as intérêt à nous donner de tes nouvelles, sinon ça va chauffer pour ton matricule ! lança Pétronille, menaçante.

Je souris.

— C'est promis, les filles.

Je me levai et coupai le gâteau. Je me servis une part de chaque. Hélas, ils n'avaient toujours aucun goût. Je les mangeai néanmoins en faisant mine de les trouver succulents, ne voulant pour rien au monde attrister Mina.

— Bon, je dois emmener Victoria à la gare, annonça-t-elle. Vous nous accompagnez ?

— Avec plaisir, répondit Sarah.

Robert hissa mes valises dans la voiture. Puis il me prit par les épaules et me regarda avec une certaine émotion. Cela ne lui ressemblait guère, lui qui n'était pas très loquace, excepté quand il

s'agissait de faire des blagues. Cependant, au vu des circonstances, il pouvait adopter une attitude inhabituelle.

— Ainsi, nous y sommes.

Mon pouls s'accéléra.

— Oui. Ça me fait peur.

Robert esquissa un sourire désabusé.

— Je comprends.

Il ne cherchait pas à rassurer, ni à me raisonner. Avais-je donc des raisons d'avoir peur ? Il me regarda longuement avant de reprendre la parole.

— Victoria, ta vie à Paris sera très différente de celle que tu as connue. Mais tu vas l'adorer. Seulement, tu vas te sentir... détachée de nous.

Je fronçai les sourcils.

— Comment peux-tu dire ça ?

Il sourit de nouveau, avec une certaine tristesse.

— Ne t'inquiète pas pour cela. Ce n'est pas une mauvaise chose. De ton côté, tu vas retrouver tes vrais parents. Nous, nous allons prendre une retraite anticipée en tant que parents. À moins d'adopter. Ce n'est pas un drame si tu... nous oublies un peu.

J'écarquillai les yeux.

— Mais...

Il m'interrompit en m'embrassant sur le front.

— Au revoir, Victoria, dit-il.

Sur ces mots, il s'éloigna. Troublée, n'étant pas sûre d'avoir saisi ce qui se passait, je m'installai à l'avant et mes trois amies s'assirent à l'arrière. Le trajet jusqu'à Évreux dura une demi-heure et fut silencieux. Déjà, j'avais l'impression qu'une barrière invisible se formait entre mes parents adoptifs et moi. Comme s'il s'agissait d'un avant-goût de la prédiction de Robert.

Arrivée à la gare, je compostai mon billet et allai attendre sur le quai, en compagnie de Mina et de mes amies. Lorsque le train arriva, je les embrassai chacune leur tour et leur dis adieu, en ravalant mes larmes. Puis je montai dans le train, hissant mes valises tant bien que mal. Je les posai à un endroit où elles me seraient faciles d'accès et m'apprêtai à gagner ma place, mais l'odeur des voyageurs m'enivra. Ma gorge me brûlait avec une intensité insupportable. Je renonçai à m'asseoir et restai devant la porte du train, là où il n'y avait personne. Je sortis l'exemplaire du Papillon noir rangé dans mon sac à main et lus le nouveau chapitre de la Princesse écarlate. Trop rapidement. Comme toujours, le chapitre se terminait de manière frustrante. J'ouvris la boîte qui contenait Cendrillon. Elle avait le poil hérissé et les pupilles dilatées. Visiblement, elle n'appréciait guère les voyages en train. Je la caressai et lui parlai doucement à l'oreille pour la

rassurer.

Lorsque le train s'arrêta, je fus la première à descendre. Surchargée avec mes valises et Cendrillon, je m'aventurai sur le quai et sortis une pancarte sur laquelle étaient inscrits mon nom et mon prénom, Victoria Marie.

J'attendis environ cinq minutes avant qu'un couple s'avance vers moi. Il s'agissait de deux adolescents d'environ mon âge. La fille avait de longs cheveux blonds bouclés, comme les miens, une peau rose et dorée, des yeux verts pétillants et le garçon avait le teint pâle, des cheveux bruns et des yeux marron identiques aux miens. Ils étaient tous les deux beaux. La fille me débarrassa de la pancarte et me serra contre elle. Une chaleur agréable m'envahit à cette étreinte. Chose agréable, ils ne dégageaient pas cette odeur qui me donnait envie de mordre. Cependant, ils dégageaient un autre parfum, différent de celui des humains que j'avais rencontrés aujourd'hui. Je me sentis immédiatement proche d'eux. La fille s'écarta pour me regarder avec tendresse.

— Même sans pancarte, nous t'aurions reconnue immédiatement, Victoria chérie, me dit-elle. Tu es notre fille.

Je m'étranglai à moitié.

— Pardon ?

— Nous sommes tes parents, renchérit le jeune homme avec douceur.

Je les dévisageai tour à tour.

— C'est impossible, m'exclamai-je, riant à moitié. Vous êtes trop jeunes. Vous devez avoir au maximum une vingtaine d'années.

Ils me regardèrent, l'air ennuyé.

— Nous savons que cela paraît incroyable, me dit mon prétendu père. Nous t'expliquerons pourquoi nous ne paraissions pas notre âge. Mais nous sommes vraiment tes parents, je te le jure.

Je les observai tous les deux. Ils me regardaient avec un amour infini dans les yeux. Même si c'était inexplicable, je savais qu'ils disaient vrai. Mon cœur le savait. Ou bien ils m'avaient hypnotisée. Comment accepter aussi facilement une chose aussi impossible ? C'était comme si un réseau de fils invisibles m'attachait à eux. En tout cas, j'étais attirée par eux et avais le sentiment qu'ils ne voulaient que mon bien.

— D'accord, cédaï-je. Je vous crois. Pour le moment. J'ai ramené un chat, ajoutai-je en ouvrant la boîte qui contenait Cendrillon. Cela ne vous dérange pas ?

Le visage de ma mère s'éclaira.

— Comme il est beau ! s'émerveilla-t-elle.

Mon père sourit.

— Tu tiens de ta mère ta passion pour les chats, observa-t-il. Mina



et Robert nous en avaient parlé.

— Cela tombe bien, nous avons un grand jardin ! se réjouit ma mère.

— Un jardin ? m'étonnai-je. À Paris ?

Ma mère acquiesça en souriant.

— Oui, me dit-elle. Tu verras, tu vas te plaire chez nous.

Nous nous rendîmes à la voiture, une jolie voiture bleue. Je montai à l'arrière et libérai Cendrillon qui se coucha sur mes genoux. Tout au long du trajet, maman me bombardait de questions sur mes goûts, mes amis, mes lectures.

— Ton père aussi aime les livres, révéla-t-elle. N'est-ce pas, Éric ?

Il tourna la tête vers elle en souriant.

— Bien sûr, ma petite Viviane.

Ils s'aimaient d'un amour inconditionnel, c'était évident. Je me sentais déjà bien avec eux, aimée et choyée, bien que ce ne soient pas des parents ordinaires. Nous nous garâmes devant un portail doré. Mon père sortit les valises du coffre et nous entrâmes. La maison était vaste et belle. Elle était blanche et pourvue de colonnes grecques à l'avant. Des arcades encadraient les fenêtres. Le jardin était immense. Des rosiers y étaient plantés, ainsi que des arbres, que j'identifiai comme des cerisiers et des orangers.

— Victoria ? m'appela ma mère quand j'eus terminé de faire le tour du jardin, Cendrillon sautillant joyeusement à mes côtés.

Je me dirigeai vers la porte d'entrée où elle m'attendait.

— Entre, tu vas attraper froid, ma chérie.

J'entrai et regardai autour de moi. Les vastes pièces étaient séparées par des murs aux arcades orientales. Il y avait un salon aux canapés et fauteuils beige clair, crème et aux rideaux bleu ciel. Des tableaux ornaient les murs. L'un d'entre eux attira mon attention. Il représentait un bois où se trouvait un homme à la beauté surnaturelle et au teint pâle qui embrassait avidement le cou d'une jeune femme. Cette image m'interpella et me fascinait.

— Ce tableau te plaît ? demanda mon père.

— Oui. Il est... envoûtant.

Papa esquissa un sourire.

— C'est l'un de mes préférés, à moi aussi. Nous allons le mettre dans ta chambre.

Sur ces mots, il décrocha le tableau.

— Viens. J'ai déjà déposé tes affaires dans ta chambre.

Il monta l'escalier, suivi de ma mère et de moi.

— Voici ta chambre, m'annonça ma mère en ouvrant la porte.

J'entrai, émerveillée. C'était une véritable chambre de princesse. Elle était trois fois plus grande que mon ancienne chambre et dans les tons roses et mauves. Le lit était un lit à baldaquin, presque assez

grand pour trois personnes et aux rideaux mauves. Il y avait une coiffeuse au miroir ovale et argenté, ainsi qu'une étagère vide en bois verni.

— C'est moi qui ai décoré ta chambre, précisa fièrement ma mère. Mina m'a dit que tu aimais le rose.

— C'est ma couleur préférée. Merci... maman.

L'appeler ainsi était moins bizarre que je ne l'aurais cru. Elle m'adressa un sourire rayonnant.

— Tu pourras mettre tes livres sur cette étagère, me suggéra mon père en me désignant l'étagère vide. Où veux-tu que je mette le tableau ? Au-dessus de ton lit ?

— Si tu veux.

Il ôta ses chaussures et monta sur le lit pour accrocher le tableau. Ma mère me prit par la main.

— Viens. Nous allons te faire visiter l'étage.

Je la suivis hors de la chambre, accompagnée de mon père.

— Voici la salle de bain, me dit-elle en ouvrant un porte.

La salle de bain aussi était surprenante. Une mini piscine, que je supposai être la baignoire, était creusée à l'intérieur du sol.

— Et ce n'est pas tout, me dit ma mère, ses yeux pétillants d'excitation. Viens.

Elle m'entraîna dans une pièce remplie de porte-manteaux et de placards, tous chargés de tenues vestimentaires, féminines pour la plupart.

— Ce sont tes vêtements, me révéla-t-elle. Je me suis renseignée auprès de ta ... de Mina pour tes goûts. Mais s'ils ne te plaisent pas, n'hésite pas à le dire. Nous pourrions les échanger.

Je secouai la tête.

— Non, maman. C'est parfait.

On se serait cru dans un conte de fées. Au château de la belle et la bête. Malgré cela, un mauvais pressentiment s'était emparé de moi. Cette vie de rêve avait forcément un prix.

— Je vais préparer à dîner, annonça ma mère. Que veux-tu manger ?

— Désolée mais je n'ai pas faim, m'excusai-je.

Mes parents se concertèrent du regard puis ma mère se retourna vers moi avec un sourire.

— Cela ne fait rien, ma chérie. Ton père non plus ne mange pas.

Je regardai mon père, intriguée. Qu'entendait-elle par là ? Qu'il ne mangeait pas ce soir ou qu'il ne mangeait presque pas en général ? Il n'était pourtant pas maigre, mais musclé et bien portant.

— Bon, nous allons te laisser ranger tes affaires, déclara ma mère. Je vais me préparer à manger. Si tu changes d'avis, n'hésite pas à venir me voir.

Sur ce, ils me laissèrent seule. Je me laissai tomber sur le lit. Il était incroyablement moelleux. Je restai quelques instants étendue ainsi. Je me sentais étrangement bien, pas seulement parce que je venais d'emménager dans une maison aux allures de palais de princesse, mais aussi parce que je me sentais aimée et en sécurité avec mes vrais parents. Ils avaient beau paraître aussi jeunes que moi et entourés de mystère, leur immense bienveillance était perceptible.

Une fois levée, je commençai à ouvrir la valise contenant mes livres. Je les rangai sur l'étagère en bois. Il restait beaucoup de place, mais elle serait bientôt pleine, vu le nombre de livres que j'achetais par mois.

J'ouvris l'autre valise et découvris les marguerites roses destinées à maman. Après avoir envoyé un mail à mes parents adoptifs, je descendis, les fleurs en main. Ma mère venait visiblement de finir de manger et elle faisait la vaisselle.

— Tiens, maman, dis-je en lui tendant les fleurs. C'est pour toi.

Elle se tourna vers moi et son visage s'illumina.

— Elles sont ravissantes ! Merci, ma chérie.

Elle prit les fleurs et les huma, les disposa dans un vase, qu'elle posa dans le salon. Une question me travaillait.

— Apparemment, vous gagnez bien votre vie, papa et toi. Qu'est ce que vous faites, comme métier ?

Ma mère haussa les sourcils.

— Mina et Robert ne te l'ont pas dit ?

Je secouai la tête.

— Non. Ils m'ont dit que vous m'expliqueriez tout.

— C'est vrai que nous avons beaucoup de secrets, reconnut-elle, mais notre métier n'en est pas un. Ton père est un guérisseur célèbre, des gens du monde entier viennent le voir. Quant à moi, je suis comédienne.

— Tu es comédienne ? m'étonnai-je. Mais tu n'es pas connue, si ?

Ma mère esquissa un sourire.

— Je suis connue au théâtre, mais je n'ai jamais joué au cinéma. Je gagne bien ma vie, même si c'est un métier difficile.

— Je vois. C'est cool. J'ai hâte de te voir jouer.

— En ce moment, je joue tous les week-ends dans Peer Gynt, d'Ibsen.

— Je connais cette pièce. Quel rôle joues-tu ?

— Celui de Solveig. On m'a également proposé de jouer le rôle de Théa dans Hedda Gabler.

— C'est un joli rôle. Il te va bien.

— Merci, dit ma mère, radieuse. Je trouve aussi. Tu as des projets, pour ce soir ? Il y a quelque chose que tu aimerais regarder à la télé ?

Je secouai la tête.

- Non. Je pensais lire un peu avant de me coucher.
- Dans ce cas, que dirais-tu de regarder un film avec moi ?
- Pourquoi pas ? Acceptai-je.
- J'ai envie de voir un Walt Disney.
- Cela me convient.
- Lequel veux-tu voir ?

Tous les films de Disney me plaisaient.

— La belle et la bête, décidai-je finalement. C'est l'un de mes préférés et c'est une magnifique histoire d'amour.

Ma mère me sourit.

— Tout à fait d'accord ! dit-elle.

Nous nous rendîmes dans le salon et je m'installai sur le canapé, où mon père était déjà assis en train de lire. Ma mère mit le DVD en route et s'installa près de moi.

Nous passâmes un agréable moment. Ensuite, je dis bonne nuit à mes parents et montai dans ma chambre.

Allongée sous les couvertures, la lumière éteinte, le sommeil ne vint pas. Après m'être retournée maintes fois dans mon lit, je rallumai la lumière. J'admirai la peinture au-dessus de mon lit, fascinée. La brûlure de ma gorge s'amplifia.

## Chapitre 2

### Révélation

Le week-end, mes parents m'avaient emmenée visiter Paris. C'était une ville qui semblait s'étendre à l'infini, avec des rues incroyablement larges encadrées par de hauts arbres plantés le long des trottoirs. Les avenues abondaient de boutiques comme princesse Tam Tam, Zadig et Voltaire, qu'on ne voyait jamais ailleurs que dans les magazines lorsqu'on vivait à la campagne. On voyait des vitrines avec des robes de soirée ou des robes de mariée dignes d'une impératrice. Certaines avenues étaient bordées de restaurants étrangers, japonais, chinois, mais aussi indiens et marocains. Je passai même devant un glacier Haagen Dazz, dont les mets semblaient plus succulents les uns que les autres. Mais ce qui était le plus intéressant, c'était les librairies. On pouvait repérer de nombreux points de vente Fnac et Virgin mais pas seulement. Se trouvait aussi, entre autres, dans l'avenue Opéra, une librairie américaine, Brentano's. Ma mère m'avait emmenée à Pigalle, pour me montrer le théâtre des Bouffes du nord où elle devait jouer Hedda Gabler. C'était une salle traditionnelle où le public était en hauteur et voyait la scène en contre-plongée. Le quartier était copieusement garni de sex-shops, ce qui aurait plu à Pétronille. Nous avions escaladé la tour Eiffel et fait les magasins. Un réapprovisionnement en livres s'était imposé. J'avais passé un agréable week-end, si ce n'était que je n'avais rien pu avaler, d'autant plus que la brûlure de ma gorge et mon envie de mordre les gens que je croisais persistaient. Je n'en avais pas touché un mot à mes parents, de peur de les effrayer. J'avais envoyé un mail à Mina et Robert pour leur faire part de mon week-end.

Le lundi matin je me préparai pour aller au lycée. J'enfilai un jean, l'un des rares sweats que j'avais trouvés dans ma penderie. Je rabattis la capuche sur ma tête et cachai mon nez sous une écharpe, pour ne pas respirer l'odeur des lycéens, ce qui serait un supplice.

Ma mère fit la moue en me voyant.

— Tu vas en cours habillée ainsi ? Ce n'est pas très féminin ! Et on voit à peine ton si joli visage !

— Je ne me sens pas très bien, me contentai-je d'expliquer.

Elle n'insista pas. Elle ne me proposa pas non plus d'aller chez le médecin, à mon étonnement.

— Tu veux que je te dépose ?

— Je veux bien. Je ne connais pas encore le chemin.

Cette fois-ci, nous ne prîmes pas la voiture blanche de mon père, mais celle de ma mère, une jolie 4L toute verte pimpante. J'eus l'impression qu'elle nous souriait et que, dans ses phares, semblables à un regard, brillait une lueur joyeuse. J'avais sans doute trop regardé La Coccinelle à la télévision.

— Joli véhicule, complimentai-je ma mère.

Elle m'adressa un sourire rayonnant.

— N'est-ce pas ? On a les mêmes goûts, nous sommes faites pour nous entendre ! me dit-elle en me serrant affectueusement le bras.

Nous montâmes dans la voiture et nous nous mîmes en route. Ma mère regardait la route tout en me jetant des coups d'œil à la dérobée.

— J'espère que tu te plairas dans ton lycée, me dit-elle, l'air inquiet. Ton père et moi, nous voulions t'inscrire dans un établissement privé, mais ils n'acceptaient pas d'élèves en cours d'année.

— Ne t'en fais pas. J'étais dans le public avant, cela me convenait parfaitement, la rassurai-je.

— D'accord, dit ma mère. En tout cas, si jamais ça ne se passait pas bien, nous pourrions toujours en changer l'année prochaine.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je suis sûre que tout va bien se passer.

Inutile de lui dire combien j'étais angoissée à l'idée de me retrouver au milieu d'inconnus alors qu'une force invisible me poussait à désirer les vider de leur sang. Il n'était pas nécessaire de l'inquiéter davantage.

Ma mère se gara. Elle me sourit et m'embrassa.

— Passe une bonne journée, ma puce, me dit-elle doucement.

— Toi aussi, maman.

Je m'emparai de mon sac et sortis de la voiture. Le lycée était couvert de parois vitrées qui réfléchissaient le soleil. On aurait dit un immense cristal. La cour était vaste et comprenait de nombreux espaces verts. C'était un lieu attrayant. À l'entrée, il y avait une pancarte sur laquelle était inscrite : « lycée Alpha ». Ce nom m'évoquait une communauté d'élèves brillants. Mais ce n'était qu'un nom. Quand j'entrai, les lycéens que je croisai me dévisagèrent. Je paraissais pourtant bien insignifiante, avec ma capuche et mon écharpe qui dissimulaient mon visage. Leur odeur me parvenait malgré tout aux narines et ma gorge me brûlait atrocement.

« M. Boisé » était inscrit sur la porte du bureau du directeur. C'était un homme jeune, qui ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années et était très séduisant. Il avait de longs cheveux châtons attachés en queue de cheval et des yeux verts pétillants. Quand il me vit, il m'adressa un sourire accueillant.

— Bonjour, jeune fille ! me salua-t-il. Je peux faire quelque chose

pour vous ?

— Oui, répondis-je. Je m'appelle Victoria Marie.

— Victoria, répéta-t-il. Vous êtes la nouvelle élève ?

Je hochai la tête. Il fouilla dans ses papiers et me tendit une feuille imprimée.

— Voici votre emploi du temps, mademoiselle. Vous êtes en première A. Je vais vous accompagner à votre classe, comme ça ne va pas tarder à sonner.

En effet, peu de temps après, un doux carillon se fit entendre.

— C'est une jolie sonnerie, fis-je remarquer.

Monsieur Boisé me sourit.

— N'est-ce pas ? C'est moi qui l'ai choisie. Je suis ravi qu'elle vous plaise, me dit-il en se levant.

Nous montâmes les escaliers et traversâmes un couloir dont les murs étaient couverts de peintures représentant une forêt et des animaux. Elles étaient magnifiques. Tous les élèves étaient déjà rentrés. Le directeur frappa à une porte et entra. Une jeune femme rousse, qui était en train de faire cours, s'interrompit en nous voyant.

— Bonjour, mademoiselle Plume, dit-il. Voici Victoria Marie, votre nouvelle élève. Mademoiselle Marie, voici votre professeur principal.

La jeune femme sourit au directeur et il partit.

— Je vous présente Victoria Marie, qui poursuivra sa scolarité avec vous cette année, annonça-t-elle à la classe. Victoria, pourrais-tu nous montrer ton visage, s'il te plaît ?

— Je suis malade, expliquai-je.

— D'accord, céda-t-elle à contrecœur. Quand tu seras guérie, j'espère que tu nous montreras à quoi tu ressembles.

— Bien sûr, promis-je.

— Voyons... il reste une place à côté de Christina. Veux-tu t'asseoir à côté d'elle ?

Il s'agissait d'une jeune fille à l'épaisse chevelure d'un blond cendré et aux yeux gris. C'était une beauté glaciale et elle ne semblait pas très avenante. Elle m'évoquait une louve solitaire.

Mademoiselle Plume enseignait l'anglais, une matière qui me plaisait. J'observai les pupitres. Ils étaient taillés dans un joli bois ébène verni. Les rayons du soleil traversaient les grandes fenêtres vitrées. Ce n'était peut-être pas un lycée privé, mais je le trouvais drôlement beau.

Après, nous eûmes cours de maths, une matière qui m'intéressait beaucoup moins et à laquelle je privilégiai un manga caché sous mon pupitre. À la fin du cours, une fille vint me voir. Elle était petite, fine, avait de courts cheveux bruns en mouvement, parsemés de mèches roses et des yeux gris vert. Dotée d'un charme féérique, elle m'évoquait la petite sœur de la fée clochette.

— Salut ! Je m'appelle Vanille. On déjeune ensemble ?

— D'accord, acceptai-je, bien que j'eus l'intention de m'isoler.

À l'instar de mes vrais parents, elle avait un parfum agréable, mais qui ne me donnait pas envie de l'attaquer. C'était rassurant.

La cantine était elle aussi très élégante, entièrement vitrée et lumineuse, avec des tables en bois vernies et des murs vert pâle. Les mets qu'elle proposait semblaient appétissants, contrairement à mon ancien réfectoire. Malheureusement, je n'avais pas d'appétit.

Vanille contempla mon plateau vide.

— Tu ne manges pas ? s'enquit-elle.

— Je n'ai pas faim.

— Tu es malade ?

— Un peu. Je n'ai plus goût à la nourriture et ma gorge me brûle.

Elle me dévisagea de ses yeux gris vert.

— Depuis combien de temps es-tu dans cet état ?

— Depuis trois jours. Depuis mon anniversaire, révélai-je.

— Tu as quel âge ?

— Seize ans.

Elle hocha silencieusement la tête. Je me demandais à quoi elle songeait.

— Tu as quelque chose de prévu, après les cours ?

— Non.

— Que dirais-tu de venir chez moi ? Je voudrais te présenter mon petit ami.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

— Tu comprendras en le voyant.

Je réfléchis. D'un naturel sociable, il aurait été dommage de me retrouver isolée dans ce lycée. Refuser sa proposition aurait été idiot. Cela ne dérangerait sans doute pas mes parents. J'appelai tout de même ma mère sur mon portable pour en avoir le cœur net.

— Oui ? répondit la voix flûtée de ma mère.

— Allô maman, c'est Victoria.

— Ma chérie ! Ta rentrée s'est bien passée ?

— Très bien, merci. Le lycée est magnifique.

— Ah oui ? Je suis contente qu'il te plaise !

Sa voix trahissait son soulagement.

— Je me suis fait une amie, en plus. Elle m'a invitée à venir chez elle, ce soir. Cela ne t'ennuie pas ?

— Bien sûr que non ! Je suis ravie que tu te sois fait une amie aussi vite ! Par contre, ne rentre pas trop tard !

— D'accord.

Elle marqua un tant d'hésitation.

— En fait, ton père et moi, nous devons te parler, ce soir. Tu dois te poser pas mal de questions sur nous.



— C'est vrai, avouai-je.

— Tu auras les réponses ce soir. Je t'embrasse, mon cœur.

— Moi aussi, maman, dis-je avant de raccrocher.

Vanille attendait ma réponse.

— C'est d'accord, lui annonçai-je.

Son visage s'éclaira.

— Super, se réjouit-elle.

Lorsqu'elle eut fini de manger, il nous restait une heure et demie avant la reprise des cours. Nous sortîmes. Malgré la saison automnale, il faisait bon. Les pelouses vertes étaient couvertes de feuilles mortes, les arbres roux et blonds. Les espaces verts ne manquaient pas tant que cela à Paris. Vanille me tira par la manche.

— Viens, dit-elle en me montrant un chêne. Nous serons bien ici.

Elle s'assit contre le large tronc d'arbre et je l'imitai.

— J'aime cet endroit.

Vanille tourna la tête vers moi.

— Tu veux parler du lycée ?

Une feuille dorée tomba sur mes genoux. Je la pris et la caressai.

— Oui, confirmai-je.

Vanille sourit.

— Je suis d'accord avec toi, m'approuva-t-elle. Je me plais beaucoup ici, même si c'est difficile d'y vivre.

— Pourquoi ?

Elle soupira.

— Tu t'en apercevras vite. Il y a une guerre entre deux gangs, ici.

— Une guerre ? Répétai-je, stupéfaite. Et qu'entends-tu par gangs ?

— Il y en a deux, les White Evils et les Black Angels. Le chef du premier gang, Tybalt Thomas, sème la terreur partout où il passe. Il rackette les élèves et a toutes les filles qu'il veut. Elles acceptent ses avances à la fois parce qu'elles ont peur et parce qu'il les fascine. Il a un physique qu'on n'oublie pas.

Je l'écoutais, sidérée. Il n'y avait rien de tel dans mon ancien lycée. Je fus prise d'anxiété. Je ne tenais pas à avoir des problèmes, ni à me faire agresser. De plus, je n'avais jamais été sensible au charme de ces types qui jouaient les bad boys charismatiques. Plutôt que de m'inspirer de l'admiration, ils me révoltaient. J'avais tendance à les éviter. Pétronille avait un faible pour ce genre de garçons, mais Stéphanie était comme moi.

— Et les Black Angels ? demandai-je.

— Heureusement qu'ils sont là, dans un sens. Ils protègent les victimes des White Evils en les vengeant.

— En les vengeant ? répétai-je, étonnée.

Vanille hocha la tête.

— Oui. Ce sont des sortes de justiciers.

— Cela existe encore, de nos jours ?

— Ce ne sont pas des justiciers ordinaires. Ils sont violents et effrayants. Leur chef, Dimitri Draven, est aussi bizarre que Tybalt. Il ressemble à un ange et dégage une aura qui séduit tout le monde. Un peu comme toi.

— Comme moi ? répétais-je, étonnée. Mais je n'ai rien d'extraordinaire ! m'exclamais-je en songeant à ma capuche et mon écharpe qui dissimulaient mon visage.

Vanille m'observa attentivement et sourit.

— Tu as quelque chose, c'est certain. J'ai ma petite idée de ce que c'est, révéla-t-elle.

— Ah oui ? Qu'est ce que c'est, alors ?

Vanille eut un sourire mystérieux.

— Tu le sauras tout à l'heure, quand je te présenterai mon petit ami. Je pense que vous allez bien vous entendre.

Je me demandais pourquoi elle tenait tant à ce que je fasse la connaissance de son petit ami. Elle n'était pas du genre jalouse, en tout cas. Je changeai de sujet.

— Dimitri Draven, énonçais-je. C'est un étranger ?

— Je crois qu'il est américain. Quant à mon petit ami, il est anglais. Son nom est William Wood.

— C'est un joli nom.

— Je trouve aussi, dit Vanille.

— Ce Dimitri doit collectionner les filles, tout comme Tybalt, supposai-je.

Contrairement à toute attente, Vanille secoua la tête.

— Non, pas du tout. C'est vrai qu'il a un succès incroyable avec les filles mais il n'a jamais eu de petite amie. Cela ne l'empêche pas d'être un vrai gentleman, souligna-t-elle, rêveuse.

— Je suis curieuse de le rencontrer.

— Tu le verras bien assez tôt, assura-t-elle. Mais évite de tomber amoureuse de lui. Trouve un mec plus accessible.

Inutile de lui préciser que je ne m'intéressais pas aux garçons. Dans ce sens, ce Dimitri me ressemblait. Rien que pour cela, il m'était plus sympathique que ce Tybalt. De plus, j'admirais ceux qui osaient prendre la défense des autres. C'était si rare. Néanmoins, répondre à la violence par la violence n'était pas la meilleure solution. Conclusion, il serait préférable de me tenir éloignée de ces Blacks Angels, autant que des White Evils.

Vanille me bombardait de questions sur ma vie d'avant, mes goûts musicaux et littéraires. Elle partageait ma passion des mangas. Je lui en prêtais et nous en lûmes jusqu'à la sonnerie. Selon notre emploi du temps, nous avions deux heures de français. Ensuite, notre journée serait terminée. Il était plaisant de finir aussi tôt, avec une matière

que j'adorais. Nous entrâmes dans la salle de cours et nous assîmes côte à côte.

— Tu vas voir, monsieur Charbon est un professeur qui note très sévèrement, me prévint Vanille. Mais il est super.

Le professeur fit son entrée. Il était plutôt petit, très carré, avait un visage massif et bronzé, des yeux noirs perçants et d'épais cheveux noirs en bataille. Sa physionomie laissait entrevoir une forte personnalité, même si je m'efforçais généralement de ne pas me fier aux apparences. Lorsque tout le monde fut installé, il se dirigea droit sur moi.

— Toi ! Tu es la nouvelle élève ?

— Oui.

Il me dévisagea de près.

— Sais-tu que la burka est interdite dans les lieux publics ?

Il faisait allusion à ma capuche et mon écharpe. Je dissimulai un sourire devant la comparaison, car je n'étais pas musulmane, ni chrétienne, même si je croyais en Dieu.

— Désolée, je suis malade.

Il resta un moment silencieux, me fixant.

— Bon ! Mais demain, tu auras intérêt à être en pleine forme ! déclara-t-il finalement.

— D'accord, capitulai-je, songeant que mon étrange maladie ne serait pas guérie d'ici demain.

Le sujet d'étude était la princesse de Babylone, de Voltaire. Un roman qui me plaisait bien, contrairement à Candide. Je participai activement, ce qui plut à monsieur Charbon.

— Bien ! dit-il. Il y a quelques élèves qui participent, tandis que les autres se laissent pousser les jambes. Regardez-le, celui-là ! Ses jambes ont tellement poussé qu'elles dépassent de son pantalon !

Ce qui était normal, étant donné que l'élève portait un short, malgré la saison. Toute la classe éclata de rire. Apparemment, ce professeur était un comique. Son cours était vivant et drôle. J'aurais passé un bon moment si la brûlure de ma gorge n'était pas devenue de plus en plus insupportable.

Lorsque nous sortîmes de cours, nous nous dirigeâmes vers un jeune homme qui devait attendre Vanille, appuyé contre sa voiture. Il était beau. Il avait le teint aussi pâle que le mien, des cheveux châtain foncé et des yeux sombres. Lorsqu'il vit Vanille, ses yeux s'enflammèrent et il l'étreignit fougueusement, comme s'il voulait la faire entrer en lui pour qu'ils ne fassent plus qu'un. Ces deux-là s'aimaient passionnément, comme mes parents.

— William, fit Vanille lorsqu'il eut desserré son étreinte, je te présente Victoria. Elle est nouvelle dans le lycée.

William me dévisagea en silence. Je soutins son regard, bien qu'un

peu mal à l'aise. Finalement, il m'adressa un sourire chaleureux, qui fit disparaître ma gêne.

— Enchanté, Victoria, me salua-t-il.

— Moi de même, répondis-je.

Je n'avais beau le connaître que depuis deux secondes, je me sentis immédiatement proche de lui, comme si c'était mon frère. C'était le même phénomène qu'avec mes parents. Nous montâmes dans la voiture, William au volant et nous fîmes le trajet en silence jusqu'à leur appartement.

— Vous vivez ensemble ? Seuls ? m'étonnai-je lorsque nous entrâmes dans l'appartement.

Il était assez grand pour héberger au moins quatre personnes et était lumineux. La couleur qui dominait était le turquoise, les rideaux étaient brodés d'argent et il y avait des statuettes et des images encadrées représentant des fées et autres créatures féeriques, comme des elfes et des lutins. Je devinai que Vanille s'était occupée de la décoration.

— Oui, acquiesça Vanille.

— Mais tu as seize ans, comme moi, non ? Tu es mineure et cela ne dérange pas tes parents ?

— Au début, ils étaient réticents, mais ils ont compris que William et moi, nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre.

— Et tes parents ? demandai-je à William.

— Ils sont à l'étranger, répondit-il.

— En Angleterre ?

William hocha la tête.

— À Londres, précisa-t-il.

— Quand j'aurai quitté le lycée, nous irons vivre à Londres, nous aussi et nous marier, annonça Vanille.

— C'est du sérieux, entre vous, fis-je remarquer.

Vanille et William me sourirent.

— Oui, et le mot est faible, dit-il. Nous sommes unis pour l'éternité. C'est toujours ainsi entre un vampire et sa partenaire de sang.

Je crus avoir mal entendu.

— Je te demande pardon ?

William haussa les sourcils.

— Tu ne sais pas de quoi je parle ? Tu en es *une*, pourtant. Nous sommes pareils, je le sens.

Même si j'ignorais de quoi il parlait, je sentais aussi que nous étions semblables.

— Je crois qu'elle ne sait pas encore, intervint Vanille. Elle se conduit comme toi, au début. C'est pour cela que je te l'ai amenée.

William m'observa.

— Tu viens d'avoir seize ans ?

— Oui, pourquoi ?

Il hocha la tête, ignora ma question et m'en posa une autre.

— Ta gorge te brûle ?

— Oui.

— Tu n'as plus goût à rien ?

— Non.

— Les humains dégagent une odeur qui te donne envie de les mordre ?

J'étais tellement déstabilisée par sa question que je restai muette. Il hocha de nouveau la tête, devinant que la réponse était oui.

— J'ai connu cela, moi aussi, à mon seizième anniversaire. Je ne mange plus, depuis. Victoria, ce que je vais t'annoncer va sûrement te faire un choc mais nous sommes des vampires, toi et moi.

Sa révélation me fit effectivement un choc. Il semblait très sérieux. Des vampires. C'était fou, mais cela expliquait l'état dans lequel je me trouvais. Non. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas boire de sang. Je ne voulais pas être un monstre. Le surnaturel, c'était bien dans les livres mais dans la réalité, y croire serait beaucoup plus difficile à gérer. Subitement, je me ressaisis et secouai la tête.

— Les vampires n'existent que dans les mythes.

William semblait étonné par la rapidité avec laquelle j'avais repris mes esprits. Comment y étais-je parvenue ? C'était probablement éphémère.

— Nous avons inspiré beaucoup de mythes, en effet. Mais nous sommes réels. Notre nature se révèle à notre seizième anniversaire.

— Tu veux dire que mes parents aussi sont des vampires ? Ils ressemblent à des adolescents.

Je tressaillis, comme si j'avais reçu une décharge électrique. Ce n'était pas possible. Mes parents étaient restés des adolescents, parce qu'ils étaient des vampires. La preuve qu'ils existaient aurait dû me tétaiser. Cependant, un détail clochait. Les vampires pouvaient-ils se reproduire entre eux ? C'était peu probable. Cela me rassura, car cela signifiait que les révélations de William ne tenaient pas debout. Cependant, William avait une explication à cela.

— L'un d'entre eux, en-tout-cas, dit-il. L'autre est son partenaire de sang.

— Qu'est-ce qu'un partenaire de sang ?

William me sourit et attira Vanille contre lui.

— Ton âme sœur. Lorsque tu mords une personne, elle t'est liée pour l'éternité. Son sang devient inépuisable, de sorte que tu puisses en boire éternellement et elle reçoit la vie et la jeunesse éternelle, comme toi. Vanille est ma partenaire de sang. Toi aussi, un jour, tu trouveras ton partenaire de sang.

C'était très romantique mais aussi angoissant, car cela signifiait que

les vampires pouvaient se reproduire avec des humains. Et, en dehors de cela, le seul fait qu'ils existent aurait dû me rendre hystérique. Pourtant, aucun hurlement ne jaillit de ma gorge.

— Donnez-moi une minute.

Sans attendre la réponse de Vanille et William, je quittai l'appartement, m'appuyai contre le mur et me laissai glisser à terre. Je pris une série d'inspirations et d'expirations, en ne pensant à rien. Quand j'eus atteint une certaine sérénité, je me sentis prête à affronter la vérité. Je retournai à l'appartement. Je posai alors la question la plus importante :

— En attendant de trouver un partenaire de sang, puis-je me nourrir sans tuer ?

William parut de nouveau surpris. Avais-je décidé de jouer le jeu ou m'inspirait-il une telle confiance que j'arrivais à garder mon calme et à en venir à l'essentiel ?

— Bien sûr. Il te suffit de ne prendre qu'un peu de sang humain à plusieurs personnes chaque nuit. Ainsi, tu es rassasiée. Ce soir, je te montrerai comment faire, si tu veux.

Je secouai la tête.

— C'est impossible. Mes parents veulent que je rentre tôt, pour me parler. Me dire la vérité. Sans doute au sujet de ces histoires de vampires.

Quel pragmatisme ! Mon calme relatif me rappelait ma rencontre avec mes parents. Était-ce l'effet que se produisaient les vampires entre eux, en admettant qu'ils existent ? En vérité, j'étais en train de l'admettre, mais pas complètement et la peur, bien que contrôlée, était bien présente.

— D'accord, dit William. Dans ce cas, je te raccompagnerai et nous leur expliquerons que tu es déjà au courant. Ensuite, nous pourrions aller te nourrir.

Un frisson me secoua à la perspective de boire du sang. Néanmoins, je ressentais aussi un certain soulagement à l'idée d'apaiser la brûlure de ma gorge.

— Cela me convient, dis-je néanmoins.

— Alors, on fait comme ça, décida William. As-tu d'autres questions sur les vampires ?

— J'en ai une.

— Je t'écoute.

— Est-ce que tous les vampires se nourrissent ainsi, sans tuer ?

William secoua la tête.

— Hélas, non. Il y a deux catégories de vampires. Les vampires blancs, comme nous, qui se nourrissent sans tuer et qui ont un partenaire de sang. Nous avons des pouvoirs bénéfiques. Il y a aussi les vampires noirs, qui tuent les humains. Ils sont seuls et ont des

pouvoirs maléfiques.

— Je vois, dis-je, d'une voix qui ne tremblait pas, malgré le fait que les vampires noirs me fassent froid dans le dos.

— Ça va ? Tu n'es pas trop sous le choc ? s'inquiéta Vanille.

Je secouai la tête et m'efforçai de sourire.

— Si, mais... d'une certaine manière, c'est comme si inconsciemment, je l'avais toujours su.

— Je comprends, dit William.

— En fait, c'est comme lorsque j'ai appris que le père Noël n'existait pas. Cela m'a fait un choc mais d'une certaine manière, je le savais déjà, plaisantai-je.

— Si tu veux, dit William, amusé.

J'étais moi-même étonnée d'avoir conservé mon sens de l'humour, d'être capable d'adopter une attitude légère, du moins en apparence face à cette révélation énorme. En tout cas, il était hors de question de devenir un monstre sanguinaire. L'idée d'être un bon vampire me paraissait acceptable, mais la perspective d'être... autre chose ne m'était pas tolérable, aussi elle fut temporairement bannie de mon esprit.

William se leva.

— Maintenant que tu sais tout, je te ramène ?

— Oui, s'il te plaît.

— Tu habites où ? demanda Vanille.

— Rue des Merveilles.

— C'est tout près de chez nous. Nous pouvons y aller à pied, dit William.

— C'est super ! s'enthousiasma Vanille. Comme ça, on pourra se voir souvent !

Je lui souris. Dès ma première journée à Paris, je m'étais fait deux amis avec qui je partageais un profond secret. Cela me rendait presque heureuse, au lieu d'être terrifiée. Sans doute ne réaliserais-je pleinement ma nature que lorsque j'aurais le goût du sang sur la langue et que j'aimerais ça. Nous sortîmes et j'admirai les rues incroyablement larges et désertes, bordées d'arbres aux feuilles rosées et dorées.

— À quoi penses-tu ? s'enquit Vanille, curieuse.

— Paris est une ville magnifique.

William sourit.

— Je suis bien d'accord avec toi. J'adore Londres, ma ville d'origine, mais ici, je n'ai pas le mal du pays, dit-il.

— Moi non plus.

— Tu viens d'où ?

— D'Ezy-sur-Eure.

— Je ne connais pas cet endroit.

— Pas étonnant, c'est un petit village, m'esclaffai-je.

Comme nous discussions tous les trois, le trajet parut plus rapide. En atteignant la maison de mes parents - je réalisais encore difficilement qu'une telle demeure était la mienne - un calme étonnant régnait en moi alors que j'allais affronter mes parents qui allaient me confirmer cette vérité incroyable.

— C'est chez toi ? s'exclama Vanille en découvrant ma maison. C'est magnifique !

— Je trouve aussi, dis-je en poussant le portail doré. J'ai encore du mal à croire que je vis dans un tel endroit.

En entrant dans le jardin, j'ôtai mon écharpe et laissai retomber ma capuche sur mes épaules, libérant mes cheveux. Vanille me dévisagea.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Tu es... plutôt belle, dit-elle avec envie. Enfin, c'est normal, pour un vamp...

William l'embrassa.

— C'est toi la plus belle, mon amour, dit-il.

Nullement vexée, je les enviais. Je voulais vivre cela, moi aussi.

Vanille rit.

— Tu dis ça parce que tu m'aimes, dit-elle.

— Oui, je t'aime, confirma-t-il.

Mes parents nous attendaient à l'entrée. Ils m'adressèrent un sourire chaleureux puis regardèrent mes amis. Leur regard s'attarda sur William. S'il disait vrai, ils devaient sentir, tout comme moi, qu'il était l'un des nôtres.

— Tes parents sont beaux eux aussi ! me chuchota Vanille.

— Merci, jeune fille, dit mon père, amusé. Vous ne nous trouvez pas un peu jeunes pour être ses parents ?

Il devait avoir l'ouïe très fine. Peut-être un truc de vampire. En effet, au vu de son teint pâle et sa beauté glaciale c'était probablement lui le vampire et ma mère, la partenaire de sang. De plus, ma mère mangeait normalement, elle. Elle était si pleine de vie, si humaine... elle ne pouvait définitivement pas être une vampire.

— Enchantée de vous connaître, dit-elle. Entrez donc.

Elle nous ouvrit la porte et nous fit entrer. Lorsque je passai devant elle, elle m'arrêta et me serra contre elle. La chaleur de son corps et la douceur de son parfum me rassurèrent. J'eus le sentiment que quoi qu'il arrive, je prendrais tout avec sérénité.

— Ta journée s'est bien passée, ma chérie ?

— Très bien. J'ai appris des choses intéressantes. Il faudra qu'on en parle.

Elle resta silencieuse et nous fit asseoir dans le salon. Vanille regardait autour d'elle, émerveillée.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Proposa-t-elle gracieusement.



— Rien pour moi, merci, refusa poliment William.

— Je veux bien, dit Vanille.

Ma mère se pencha vers elle.

— Que veux-tu ? Un thé ? Du chocolat chaud ? Du jus d'orange ?

— Du chocolat chaud, s'il vous plaît.

— Je t'apporte ça tout de suite, dit ma mère.

Elle revint un peu plus tard, accompagnée de mon père et ils s'assirent en face de nous. Je pris une profonde inspiration et me lançai.

— Papa, maman, je sais pourquoi vous êtes si jeunes. William ici présent m'a tout dit au sujet des vampires et de leurs partenaires de sang.

Comme mes parents restaient silencieux, figés, je continuai.

— Je pense que je suis une vampire et papa en est un aussi.

— Bien deviné, approuva-t-il calmement.

Ainsi, tout était vrai. L'entendre de la bouche de mon père me rendait cette réalité plus palpable.

— Dès que vous êtes arrivés, j'ai tout de suite su que ton ami — William, n'est-ce pas ? — était des nôtres. Je l'ai senti.

Toujours étonnamment calme, je posai la question que je leur aurais déjà posée sans ces révélations au sujet de vampires.

— Papa, maman, pourquoi ce secret ? Pourquoi m'avoir confiée à une famille adoptive jusqu'à mes seize ans ?

Ma mère soupira.

— Nous t'avons abandonnée quand tu étais bébé. Cela nous déchirait. Mais nous voulions que tu aies une enfance normale, avec des parents normaux. Nous savions que tu deviendrais un vampire à ton tour à l'âge de seize ans, mais pas avant. Tu avais le droit de connaître une vie humaine. Nous voulions aussi te protéger de l'influence des vampires noirs, car ils se font discrets, mais tentent toujours de nous séduire et de nous faire changer de camp. Leurs proies sont souvent des « enfants vampires », les plus influençables. Certes, c'est une conception des choses particulière et je comprendrais que tu ne l'acceptes pas. Cependant, te faire vivre avec des parents humains et des amis humains nous semblait être le meilleur moyen pour que tu continues à les respecter une fois éveillée. Mina était une de mes amies, je lui ai expliqué et fait promettre de garder le secret. Comme Robert et elle ne pouvaient pas avoir d'enfant, il s'agissait d'une faveur mutuelle. À présent, tu n'as plus de raison de rester loin de nous.

— Je vois, dis-je lentement. Merci.

Mes parents parurent soulagés que je ne leur en veuille pas.

— Madame, monsieur Marie, seriez-vous d'accord pour que j'emmène votre fille se nourrir, ce soir ? proposa William.

Mon père le regarda, surpris.

— Je pensais m'en charger, mais si Victoria te fait confiance, pourquoi pas ?

Je repensais à la façon dont William m'avait révélé toute la vérité et l'amour avec lequel il regardait Vanille. Il était foncièrement bon, cela ne faisait aucun doute. De plus, il y avait une très forte empathie entre nous, sans doute due à notre nature de vampire blanc. Les choses étaient sans doute différentes avec les vampires noirs. Je ne tenais pas à en rencontrer pour le savoir.

— Je lui fais confiance, affirmai-je.

William me sourit.

— D'accord, dit mon père. Tu dois être assoiffée, Victoria.

— Oui, confirmai-je en tentant d'ignorer la torture que m'infligeait ma gorge en feu.

— Alors on se donne rendez-vous à minuit, d'accord ? m'invita William.

J'acquiesçai. Depuis mes seize ans, je ne dormais plus. William se leva et prit la main de Vanille, après s'être assuré qu'elle avait fini de boire son chocolat chaud. Puis ils prirent congé de nous.

Ma mère m'embrassa sur le front.

— Nous sommes rassurés que tu réagisses aussi bien, confia-t-elle.

Mon père acquiesça.

— C'est vrai. Nous redoutions ta colère.

Étais-je en colère ? Les détester aurait été éprouvant et je prenais bien leur décision, en dépit des crises de mon enfance. De plus, leurs arguments n'auraient peut-être pas convaincu tout le monde, mais moi si. Avoir eu une vie humaine me permettrait de conserver mon humanité dès lors que je serais éveillée.

— Pourquoi me fâcherais-je contre vous ? Cela a dû être très dur. Et puis, vous êtes si bons pour moi.

— C'est normal, dit ma mère. Nous sommes tes parents.

— Nous voulons que tu sois heureuse, renchérit mon père.

Je montai dans ma chambre et observai le tableau. Il représentait indubitablement un vampire et sa partenaire de sang. Voilà pourquoi je le trouvais si beau. À présent, il me semblait plus vivant, plus réel. C'était presque comme s'ils sortaient du cadre.

Je lus quelques chapitres de mon roman, envoyai un mail à mes parents adoptifs et descendis. Il y avait une pièce au tapis bordeaux, disposant de quelques fauteuils et d'un bureau au centre. Les murs étaient couverts d'étagères remplies de livres. C'était une bibliothèque. Je m'avançai et regardai les livres, émerveillée. Il y avait de tout. Des livres reliés, brochés, anciens, neufs. Des classiques, comme Zola, Balzac ou Victor Hugo mais aussi des livres pour ados et pour enfants. Parmi cette dernière catégorie de livres, nombreux étaient ceux que je

n'avais pas lus. Une main se posa doucement sur mon épaule. Je sursautai et me retournai. C'était mon père.

— Papa ! m'exclamai-je. Je ne t'ai pas entendu arriver.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas t'effrayer.

Je secouai la tête.

— Non, j'ai juste été surprise.

Il me sourit.

— Tu as découvert mon sanctuaire. De toutes les pièces de la maison, c'est ma préférée. Excepté la chambre à coucher, la nuit, où je peux admirer ta mère pendant son sommeil et ses rêves.

— Je te comprends.

C'était si romantique.

— Tous ces livres t'appartiennent autant qu'à moi, Victoria. Tu peux les lire quand tu veux. Inutile de te demander d'en prendre soin, j'ai déjà remarqué que tu étais très soigneuse avec les tiens.

Nous restâmes un moment silencieux, à nous promener autour des étagères, que je parcourais avidement du regard. Le tempérament calme de mon père était sans doute héréditaire, en plus du reste. C'était pourquoi, même si j'étais très attachée à ma mère, je me sentais aussi proche de lui. Il semblait me considérer comme son égale. Subitement, il s'arrêta.

— J'ai quelque chose à te léguer, pour ce soir, m'annonça-t-il.

Il s'approcha de son bureau et prit un écrin, qu'il me tendit.

— Ouvre-le.

J'obéis et découvris un minuscule couteau en argent, finement ciselé et serti de saphirs.

— Il est magnifique, dis-je, émue. Merci, papa.

— Il ne sert pas uniquement à faire joli, précisa-t-il, amusé. Il servira à faire couler le sang de tes proies. Tu ne dois pas les mordre, car la seule personne que tu mordras deviendra ta partenaire de sang, ne l'oublie jamais.

Je hochai la tête gravement.

— Je m'en souviendrai. Je te le promets.

Ce soir-là, maman et moi regardâmes un film et à minuit, on sonna à la porte. Je pris mon couteau et allai ouvrir. William se tenait à l'entrée, souriant.

— Prête, petite sœur ?

— Petite sœur ? répétais-je, étonnée.

— Je suis vampire depuis plus longtemps que toi et j'ai toujours rêvé d'avoir une petite sœur, me confia-t-il.

— D'accord, dis-je, touchée.

Il se produisait la même chose qu'avec mes parents. Qu'il m'appelle petite sœur alors que nous nous connaissions à peine ne me gênait pas. La sensation physique d'être reliée à lui, que nous étions faits du

même matériau, créés par la même magie, était évidente.

Les rues étaient désertes. Une lueur argentée émanait de la peau de William. Lorsque je l'interrogeai là-dessus, il m'expliqua que c'était propre aux vampires blancs. Je regardai ma propre peau et constatai que ce n'était pas mon cas. Il ajouta alors que cela changerait quand j'aurais bu du sang. Aux questions concernant le soleil, William répondit que les vampires ne brûlaient pas au contact de ses rayons, mais ils n'y étaient pas réceptifs non plus. Ainsi, pas de bronzage, ce qui expliquait notre pâleur et pas de coups de soleil non plus.

— Prête à t'envoler ?

Sans attendre de réponse, sa silhouette devint floue et il se métamorphosa en une brume blanche, qui m'enveloppa et me fit décoller du sol. Nous parvînmes à une fenêtre. La pression de la brume la fit s'ouvrir. J'atterris à l'intérieur et la brume se matérialisa pour faire apparaître William.

— Comment as-tu fait ça ? Soufflai-je, ébahie.

— Le sang humain nous donne des pouvoirs, expliqua-t-il. Ça me donne un petit côté Dracula, tu ne trouves pas ? J'appelle ça « se diffuser ». Maintenant, il faut te nourrir.

Nous étions dans une chambre. Une jeune fille dormait paisiblement. William s'approcha d'elle.

— Ne te réveille pas, dit-il d'un ton hypnotique et il m'incita à m'approcher d'un geste.

— Tu peux y aller, me signala-t-il.

Je sortis mon couteau.

— Joli couteau, me complimenta-t-il.

— Merci. C'est mon père qui me l'a offert.

Guidée par William, je fis une coupure dans le poignet de la jeune fille endormie. Elle ne réagit pas. Les talents d'hypnotiseur de William avaient fonctionné. Alors, agenouillée, j'observai le liquide vermeil, non pas dégoûtée comme je l'aurais cru, mais attirée par cette couleur et cette odeur. Pour la première fois, mes instincts vampiriques s'exprimaient pleinement. Sans plus attendre, je m'abreuvi.

## Chapitre 3

### Un choc sensoriel

Le sang avait un goût...surprenant. Encore meilleur que son odeur. En vérité, ce nectar avait un goût semblable à celui du chocolat noir le plus exquis, mêlé à de l'orange très sucrée. Aucun met ne pouvait rivaliser avec cela. C'était extraordinaire. Soudain, des images se mirent à défiler dans mon esprit. Je vis une plage, ainsi que la fille qui dormait, qui marchait en tenant la main d'un garçon. Des lapins couraient autour d'eux et la mer, au lieu d'être bleue, était d'une jolie teinte vermeille et le sable était rose et nacré. C'est alors que je compris. Il s'agissait du rêve que faisait l'adolescente. En absorbant le liquide riche et savoureux, je perçus quelques autres informations sur elle. Elle s'appelait Blanche et avait treize ans. Elle aimait tout ce qui volait, les oiseaux, les papillons, ainsi que les libellules et les créatures imaginaires comme les fées.

William me tira doucement en arrière.

— Stop, m'alerta-t-il. Peux-tu te maîtriser ?

Sa voix me ramena à la réalité. J'aurais voulu continuer à boire ce breuvage divin. Ce goût sucré sur ma langue, cet élixir qui apaisait la brûlure de ma gorge et me réchauffait tout le corps, je n'en avais pas eu assez. Une part de moi aurait souhaité que cela ne s'arrête jamais, boire du sang indéfiniment. Néanmoins, ma conscience était toujours présente. Elle me rappelait que je ne voulais pas vider cette personne de son fluide vital. Je ne voulais pas la tuer et devenir un vampire noir. Effrayée par cette perspective, je m'écartai brusquement de la jeune fille dont le poignet saignait toujours.

— Oui. Je me contrôle.

— Alors, c'était comment ?

— Unique, répondis-je. Tu veux goûter ?

William secoua la tête en souriant.

— Non, merci. Je ne bois que le sang de Vanille, ma douce moitié.

S'il percevait ses rêves et ses émotions, cela devait le rapprocher d'elle davantage. Il en était sans doute de même pour mes parents. Vivre cette expérience intime de boire le sang de quelqu'un que j'aimais et avoir ainsi accès directement à son âme aurait été réjouissant. Cependant, dans la situation inverse, servir de nourriture à quelqu'un qui connaîtrait mes rêves et mes pensées les plus intimes

serait peut-être déplaisant. Ma pudeur me rendait cette idée embarrassante.

— On y va ? me proposa William.

Je n'avais bu qu'une faible quantité de sang et pourtant ma gorge me faisait déjà moins souffrir. De plus, je me sentais... différente, même si je n'arrivais pas à définir en quoi. En tout cas, ce n'était pas déplaisant. C'était sans doute bon signe. Une petite partie de moi ne pouvait s'empêcher d'espérer que je ne me transformerais pas en monstre dénué de conscience. Je me serinai intérieurement que ce n'était pas le cas de William, ni de mes parents. Or, c'était les seuls buveurs de sang que je connaissais. Je me demandais s'il y avait plus de vampires blancs que de noirs. J'espérais que c'était le cas.

— D'accord, on y va. Une seconde.

Je devais effacer mes traces. Pour cela, suivant les indications de William, je me rapprochai de la jeune fille, caressai du poignet la coupure et celle-ci disparut comme si je l'avais effacée. Ainsi, elle ne se rendrait compte de rien. Cela signifiait-il qu'un vampire pouvait tuer quelqu'un sans laisser de traces sur le corps? Je frissonnai à cette perspective et chassai cette pensée de mon esprit. William s'évapora, me transporta et je flottai jusqu'à la prochaine fenêtre. Un petit garçon dormait. William dut me répéter que quelques gouttes de sang ne lui feraient aucun mal pour atténuer mes remords devant sa jeunesse et sa vulnérabilité. Il semblait avoir le sommeil agité.

— Je crois qu'il fait un cauchemar, dit doucement William.

Il s'approcha de lui.

— Tu fais un rêve agréable et tu ne te réveilles pas. Sous aucun prétexte.

L'enfant sembla se calmer. Je m'approchai de l'enfant. Je fis une entaille dans son poignet et absorbai son sang. Il était encore plus sucré que celui de Blanche. Son goût s'apparentait à du chocolat blanc et de la vanille. Je perçus son songe. Il nageait dans le ciel dont le coucher de soleil lui offrait une teinte corail et des sirènes chantaient sur les nuages. C'était un joli rêve. Devinant que je lui en avais pris assez, je m'arrêtai.

— Bravo, m'approuva William. Tu as une bonne force de contrôle.

— Merci, lui dis-je avec un sourire modeste.

J'effaçai la blessure de l'enfant et nous partîmes vers une autre fenêtre.

Cette fois-ci, la fille qui dormait ne m'était pas inconnue. Elle avait des boucles vénitiennes et le visage parsemé de taches de rousseur, légères comme des pétales de rose. Je la connaissais de vue, elle était dans ma classe. Je fis saigner son poignet et bus son sang. Il avait une texture crémeuse et veloutée, un goût de chocolat au lait et aux noisettes, assez enfantin. Elle rêvait qu'elle patinait sur un lac de

cristal. Elle s'appelait Rebecca. Lorsque j'eus fini de m'abreuver, un changement s'opéra en moi. Mon acuité visuelle s'était considérablement améliorée dans l'obscurité. J'entendais clairement les battements de cœur de la jeune fille. Je me sentais plus forte, comme si un fluide magique avait coulé en moi.

— Maintenant, tu devrais pouvoir te diffuser, déclara William. Ferme les yeux et imagine que tu es légère comme une plume.

Lui faisant confiance, j'obéis. Je me transformai à mon tour en brume. C'était une sensation étrange, mais agréable d'immense légèreté. C'était comme si mon âme avait quitté mon corps. Or, je n'avais plus de corps. Plutôt que de m'affoler, cette idée m'apaisa. Bien que désormais dépourvue d'yeux, d'oreilles et d'un cerveau, je voyais, entendais et pensais. Je flottai dans les airs et m'échappai dehors. J'avais l'impression de ne faire plus qu'un avec le vent. Nous visitâmes encore six autres fenêtres, m'engouffrant dans chacune d'elles à la manière de William.

— Ça y est, je suis rassasiée, déclarai-je ensuite.

Ma gorge avait cessé de me brûler. Au contraire, je ressentais un bien-être nouveau. Je me sentais légère comme une plume et forte comme une lionne. Chose rassurante, je n'étais visiblement devenue ni dangereuse, ni agressive et aucune mauvaise pensée n'était née dans mon esprit. Je n'étais pas en train de devenir une mauvaise personne. De plus, j'étais rassurée de constater que ma soif de sang n'était pas intarissable.

— Tu es sûre ? s'enquit William. Nous pouvons t'en procurer d'autre source, si tu veux.

Je secouai la tête en souriant.

— Non, ça ira. Je t'assure.

Un éclat malicieux apparut dans ses yeux.

— Alors descends, petite sœur. J'ai un truc sympa à te montrer.

Je me demandais de quoi il s'agissait. Voulait-il me faire découvrir d'autres pouvoirs vampiriques ? Le coup de la brume était déjà dément. Quels seraient mes autres dons ? Comme me l'avait dit William, les pouvoirs des vampires blancs étaient bénéfiques. Je n'avais donc rien à craindre. Nous nous diffusâmes et glissâmes doucement dans le vent jusqu'à atterrir.

— Ferme les yeux, intima-t-il de sa voix aux nuances hypnotiques. J'obéis.

— Pense à l'animal que tu préfères.

Un chat. Un petit chaton.

— Pense que tu es cet animal. Pense-le de toutes tes forces.

Je me concentrai.

*Je suis un chaton*

*Je suis un chaton*

Soudain, je me sentis rétrécir. Mon corps changea, mais ce n'était pas douloureux, sans doute comme pour de l'argile entre les mains d'un sculpteur. Ma peau se recouvrit d'un pelage doux et chaud. Puis j'ouvris les yeux. J'avais bel et bien rapetissé et je me tenais sur quatre pattes. Je regardai autour de moi. Je tressaillis en apercevant un magnifique tigre blanc aux yeux sombres et aux rayures argentées. Il me regarda d'un air... amusé.

*Très mignon. Mais tu ne fais pas le poids à côté de moi. De plus, tu ne pourras pas prendre d'autre forme animale.*

Je reconnus la voix de William dans mon esprit. Il communiquait par la pensée. Nous nous étions tous deux métamorphosés en animaux. Cela ne paraissait pas très vampirique mais ne me dérangeait pas. Ainsi, les bêtes avaient une âme et pouvaient communiquer. Je passai devant une vitre et vis mon reflet. Mes yeux avaient conservé leur éclat marron, j'étais un petit chaton blanc couvert de petites taches dorées de la forme de celles d'un léopard.

*On fait la course, petite sœur ?*

*Tu es fou. Et si on nous voyait ?*

*Ne t'inquiète pas. Nous pourrions rendre les témoins amnésiques.*

*Bon, d'accord.*

Nous nous mîmes à courir à toute vitesse dans les larges rues de Paris, le vent fouettant notre pelage. J'étais beaucoup plus rapide qu'un chat ordinaire et William se calait sur moi pour que nous soyons au même niveau. Nous traversions de nombreuses rues et nous finîmes par quitter la ville. Je ne ressentais aucune fatigue. Nous finîmes par arriver dans une forêt.

*Pourquoi m'as-tu emmenée ici ?*

*Tu vas voir, petite sœur, c'est génial.*

La douce senteur des arbres submergeait nos narines. Une odeur apaisante. La forêt était épaisse, avec de hauts arbres imposants, dont certains étaient emprisonnés dans des guirlandes de lierre. Mon acuité visuelle plus développée me permettait de distinguer les feuilles vertes et rousses qui foisonnaient. Je m'aventurai à l'intérieur. Chose étrange, je sentis la terre *respirer* sous mes pieds. Je prêtai l'oreille et entendis la respiration régulière des arbres ainsi que des battements de cœur. Ainsi, la nature aussi avait une âme. Ma nouvelle nature, mi-vampire mi-animale, me permettait d'y être sensible.

*Bonsoir*

Mon esprit venait de capter une jolie voix chantante, qui s'harmonisait avec la respiration des arbres. Mon attention se focalisa sur un mince bouleau. La voix venait de là. Plus rien n'aurait dû m'étonner, mais je ne pouvais m'empêcher de m'émerveiller devant ce phénomène. Prise d'une vive curiosité, je m'approchai du bouleau en espérant qu'il n'avait rien contre les chats-vampires.



*Bonsoir, répondis-je.*

*Qui es-tu ?*

*Victoria.*

*Tu n'es pas une chatte ordinaire.*

*Ainsi, il s'en était rendu compte.*

*Non, je suis un vampire. Un vampire blanc*

*Tu n'es pas dangereuse.*

Ce n'était pas une question. Il était rassurant qu'il ne me considère pas comme nuisible. D'un autre côté, mon apparence de petit félin n'était guère menaçante, d'autant plus que mes griffes étaient rétractées et faisaient patte de velours.

*Non, je ne veux faire de mal à personne.*

*Veux-tu goûter à ma sève ?*

De la sève ? Cela était inattendu. William m'encouragea d'un signe de tête. Pourquoi pas, après tout ? Elle n'était pas vénéneuse, non ?

*D'accord.*

Je m'approchai du bouleau et agrippai mon petit corps d'environ deux mois à l'écorce blanche, puis je grimpai dans l'arbre et mordis les feuilles. Un liquide pénétra dans ma gorge. C'était une expérience tout aussi spéciale que boire du sang humain. Une communion s'établit entre la nature et moi, enracinée dans la terre comme les arbres. Je communiquais avec eux, dans une osmose parfaite. Je visualisais leurs souvenirs, récents comme anciens, allant jusqu'à explorer les siècles passés. Des hommes et des femmes galopaient à cheval et je ressentais le plaisir des chevaux à s'élancer au vent.

*Merci, dis-je lorsque j'eus cessé de boire la sève.*

William s'approcha de moi. Je le remerciai également pour ces moments de bonheur.

*De rien. On rentre ?*

*D'accord.*

Il se dirigea vers la lisière de la forêt.

*Au revoir, dis-je aux arbres.*

*Au revoir, Victoria. Reviens vite.*

*Promis.*

William et moi retraversâmes les routes, pendant un laps de temps qui me parut très court. Il était inutile de réfléchir pour m'orienter, ni de regarder William. Il me suffisait de suivre mon instinct. C'était très simple. Nous regagnâmes Paris et nous nous arrê tâmes devant ma maison. Je repris mon apparence humaine et William fit de même.

— Merci, dis-je à William.

Il me sourit.

— On remet ça demain soir ?

— Ça marche !

Lorsque je rentrai, ma mère était allongée sur le canapé et mon

père agenouillé auprès d'elle, la bouche contre son cou. Il se nourrissait d'elle. Avant mon expédition avec William, cela m'aurait sans doute choquée. Après avoir moi-même bu à la veine d'humains, cela ne me gênait plus. Cela paraissait naturel, comme un geste romantique et innocent. C'était comme s'il l'embrassait. Toutefois, je percevais le fait d'offrir régulièrement son sang, aussi inépuisable soit-il, à un vampire, comme un sacrifice.

— Oh, pardon. Je ne voulais pas vous déranger.

Gênée, je m'apprêtais à m'éclipser dans ma chambre.

— Non, reste, ma chérie, dit mon père en se dégageant de ma mère. Comment ça s'est passé ?

Je lui souris.

— Très bien. C'était super. Je me suis transformée en animal.

— Ah oui ? En quel animal ? demanda mon père, curieux.

— Observez par vous même, répondis-je et je me métamorphosai à nouveau en chaton.

— Comme tu es adorable ! s'enthousiasma maman en se levant et en me prenant entre ses mains.

Je me surpris à ronronner.

Lorsqu'elle me reposa, je me retransformai.

— C'est William qui t'a appris à te métamorphoser ? demanda papa.

— Oui. Et toi, en quoi te transformes-tu ?

Papa esquissa un sourire.

— Regarde.

Sous mes yeux, il se métamorphosa en un superbe oiseau blanc tacheté de marron. Lui aussi avait conservé ses yeux marron, dont le regard n'avait rien d'animal. Il se posa sur l'épaule de maman. Un regret me prit à l'idée de ne plus pouvoir me transformer en créature qui sache voler. William aurait pu me prévenir avant qu'une fois que j'avais choisi une forme, il ne serait plus possible d'en changer. Ma consolation était de pouvoir voler en me vaporisant. Par ailleurs, le chaton était un animal inoffensif, qui ne pourrait donc faire de mal à personne, même en venant à le souhaiter. La seule arme dont je disposais était mes griffes. Pendant mes réflexions, mon père venait de s'envoler. Il avait déployé ses ailes avec la grâce d'un cygne et parcourut toute la pièce en fendant l'air à une vitesse vertigineuse. Il me frôla l'épaule, puis s'arrêta devant maman, avant de reprendre forme humaine.

— Cela n'a pas été trop difficile pour toi, de te contrôler, d'arrêter de boire du sang humain ? s'enquit-il.

Je secouai la tête en souriant.

— Non. William dit que j'ai un bon pouvoir de contrôle.

— Tant mieux ! se réjouit mon père, rassuré.

Ma mère s'étira et bâilla. Une goutte de liquide vermeil perlait dans

son cou. Mon père posa ses lèvres dessus. Lorsqu'il les retira, il n'y avait même pas de trace de morsure.

— Bon, moi, je vais me coucher.

Je souhaitai bonne nuit à mes parents, montai dans ma chambre et enfilai une chemise de nuit pour être plus à l'aise. Puis, après avoir envoyé un mail à Mina et Robert, je me mis à lire.

Le lendemain matin, ma soif apaisée, je décidai de me rendre au lycée à visage découvert. Je bannis les sweats à capuche, mis une jupe et laissai mes cheveux libres. J'enfilai des bottes et descendis. Ma mère me complimenta sur ma tenue. Nous prîmes sa 4L verte et elle me déposa au lycée. J'aperçus Vanille à l'entrée, sans William, ce qui me surprit. Je m'imaginais les voir s'embrasser passionnément. Leurs baisers interminables étaient dignes d'une étreinte de cinéma et n'avaient rien à voir avec les pelles que se roulaient goulûment les autres couples de notre âge. Je vins à la rencontre de ma nouvelle amie.

— Salut Victoria. Tu es superbe, me complimenta Vanille. Bien mieux qu'hier. William m'a dit que tu as assuré, cette nuit. C'est moins dur, maintenant ? me demanda-t-elle en baissant la voix.

Je hochai la tête.

— Oui, beaucoup moins.

L'odeur appétissante des humains qui nous entouraient était toujours là, mais plus le désir de les mordre. En outre, ma gorge avait cessé de me brûler. Mon regard sur le monde autour de nous avait changé. De l'entrée du lycée, mes yeux distinguaient les minuscules et magnifiques arcs en ciel qui se reflétaient sur les parois vitrées du lycée, lesquelles brillaient de mille feux. La vie grouillait autour de nous. Je captais les émotions des personnes aux alentours, l'angoisse, le stress matinal.

— Au fait, me dit Vanille, le directeur t'a convoquée dans son bureau.

— Quand ?

— Avant que les cours commencent. Tu devrais y aller.

— D'accord. Tu me gardes une place en cours de français ?

Je me rendis dans le bureau du directeur. Ses longs cheveux châtons étaient détachés et le soleil leur donnait des reflets dorés. Ses yeux verts brillaient d'un éclat chaleureux. Quelque chose de mystérieux émanait de lui. S'il n'avait pas été le directeur, il ne m'aurait peut-être pas laissé indifférente. Il était rassurant et inspirait la confiance. C'était sans doute aussi dû à l'atmosphère apaisante qui régnait dans le bureau.

— Bonjour, mademoiselle Marie. Je suis heureux de voir votre visage, aujourd'hui.

Je souris.

— Bonjour, monsieur. Désolée, pour hier, j'étais malade.

— Il n'y a pas de mal. Je voulais juste savoir comment s'était passée votre première journée.

— Bien, merci. Je me suis fait une amie.

— Merveilleux ! Comment trouvez-vous le lycée ?

— Super.

Le visage du directeur s'éclaira.

— Je suis bien d'accord avec vous. En fait, je vais vous confier un secret. Ce lycée n'est pas tout à fait ordinaire.

Il avait dit cela en baissant la voix.

— Je vous demande pardon ? m'inquiétai-je.

Le doux carillon de la sonnerie se fit entendre et l'empêcha de répondre.

— Allez-y, dit-il. Passez une bonne journée.

Je sortis du bureau, anxieuse. Que savait le directeur à propos de ce qui était extraordinaire ? Il dégageait lui même un puissant magnétisme. Et que voulait-il dire à propos du lycée qui n'était pas ordinaire ? Était-ce en rapport avec la guerre des gangs ? Ou autre chose ? De toute façon, plus rien n'était ordinaire dans ma vie, mis à part le fait que j'aile au lycée quotidiennement. Néanmoins, pourquoi se plaindre ? J'avais un foyer, une famille aimante, des amis qui connaissaient mon secret et m'épaulaient. Pas de petit-ami, mais cela ne me manquait pas.

Comme promis, Vanille m'avait gardé une place. Quand monsieur Charbon arriva, il me lança un regard perçant.

— Victoria ! Je suis content de voir que tu vas mieux ! Hier, je te ménageais mais aujourd'hui, je vais te cuisiner ! lança-t-il en esquissant un sourire sadique.

— Ça promet, murmurai-je tandis que Vanille étouffait un rire.

Le cours fut aussi drôle et vivant que la veille et cette fois-ci, j'en profitai pleinement. Je m'aperçus que le sang humain avait également augmenté mes capacités intellectuelles. J'enregistrais le cours comme un magnétophone et je n'avais pas besoin de prendre de notes. Plus merveilleux encore, en lisant, des images défilaient sous mes yeux. Je voyais la princesse de Babylone et son splendide phénix comme s'ils étaient réels. Je percevais également des sons et des odeurs.

En cours de maths, matière dans laquelle j'avais toujours eu des difficultés, tout était devenu bien plus simple. Je participai à plusieurs reprises et le professeur fut surpris de constater le contraste avec mon mutisme de la veille.

À l'heure du déjeuner, après que Vanille ait mangé, nous allâmes nous installer sous notre chêne. Je posai ma main sur le tronc, sentant au contact rugueux de l'écorce combien il était vénérable et communiquai avec lui.

*Depuis combien de temps es-tu ici ?*

*Cinq cents ans.*

*J'ai entendu dire que ce n'était pas un lieu ordinaire.*

*En effet. Ce lieu est spécial. Il est le lieu de confrontations entre le bien et le mal.*

— Qu'est-ce que tu fais ? m'interrompt Vanille.

— Je parlais avec le chêne.

— C'est vrai ? Trop cool ! s'enthousiasma-t-elle.

Ce que m'avait dit le chêne n'était pas si cool que ça. Qu'avait-il voulu dire par « il est le lieu de confrontations entre le bien et le mal » ? Cet endroit avait-il été le théâtre de guerres ? Plus graves que les bagarres de gangs ? Décidant de ne pas me torturer l'esprit avec ça, je m'assis et caressai les brins d'herbe. Ils semblèrent apprécier, car ils se mirent à vibrer sous mes doigts et à chanter. Cette chanson avait un pouvoir apaisant, comme une berceuse. C'est ainsi que je m'endormis une dizaine de minutes. Je ne pensais pas en être encore capable.

Le soir, je décidai de rentrer à pied. Les rues étaient désertes et le ciel commençait à s'assombrir. Trois silhouettes s'approchèrent de moi. Je fis volte-face et découvris quatre personnes derrière moi.

J'étais encerclée. Mes assaillants étaient vêtus de cuir, avaient des cheveux noirs parsemés de mèches rouges et arboraient un tatouage représentant des serpents entrelacés sur la joue. Le plus grand d'entre eux s'approcha de moi.

— Salut ma belle. On t'a repérée, tu es au lycée Alpha avec nous. Nous sommes les White Evils.

— Et alors ? dis-je sèchement, tentant de m'échapper.

— Ne sois pas pressée comme ça, chérie ! On a tout notre temps ! persifla-t-il.

— Je ne suis pas ta chérie !

Le garçon haussa les sourcils.

— Ah oui ? J'avais pourtant une proposition à te faire.

— Laquelle ? demandai-je, énervée.

— Comme tu es mignonne, on te laissera partir gratuitement si tu nous donnes ton numéro. Sinon, il faudra que tu nous donnes ton argent.

— Je ne vous donnerai ni l'un ni l'autre.

— Bien dit ! m'approuva une voix.

Le garçon se retourna. Le nouveau venu fit son entrée dans le cercle. Il était vêtu d'une élégante veste redingote noire à col Mao et avait des cheveux blonds aux reflets argentés. Ses sourcils foncés contrastaient avec la clarté de ses cheveux. Il avait le teint diaphane et quant à ses yeux...ils étaient immenses, d'un bleu très foncé parsemé de paillettes argentées, semblables à des étoiles. J'étais fascinée non seulement par sa beauté mais aussi par le désir de boire son sang,

alors que la soif ne s'était pas manifestée dans ma gorge de la journée.  
Était-ce normal ?

— Draven, cracha mon persécuteur.

Le dénommé Draven sourit.

— Oui, c'est bien moi.

Ainsi, c'était lui. Le fameux Dimitri Draven, sans doute. Il était tel que Vanille me l'avait décrit.

— Tu as le choix, Stéphane, sbire de Tybalt. Ou tu présentes tes excuses à cette demoiselle et tu la laisses partir, ou toi et tes amis allez subir mon courroux.

Je ressentis la frayeur de Stéphane, même s'il n'en laissait rien paraître.

— Va te faire voir, Draven.

— Bon. Tu ne me laisses pas le choix.

Sur ces mots, il empoigna Stéphane par le col et l'envoya valser quelques mètres plus loin. Les autres garçons se précipitèrent vers lui mais il para toutes leurs attaques avec rapidité et grâce. Finalement, ils se retrouvèrent tous à terre. Dimitri se pencha vers Stéphane avec un sourire.

— Demande pardon ! ordonna-t-il.

— Dans tes rêves ! rétorqua Stéphane.

Dimitri sortit un couteau.

— Tu es sûr ? dit-il en caressant sa lame.

Stéphane ne répondit pas.

— Comme tu voudras ! dit Dimitri avec un sourire angélique.

Il entailla la joue de Stéphane. Même s'il restait silencieux, je ressentis sa douleur. Le sang coula. L'odeur m'attira légèrement, mais ne suscita pas le désir provoqué par l'arôme de Dimitri.

— Que cette cicatrice te serve de souvenir, lança-t-il.

Il s'approcha de moi. J'étais au supplice.

— Dimitri Draven, pour vous servir, princesse.

Il prit ma main et la porta à ses lèvres.

— Et vous, quel est votre nom ?

— Vi...Victoria, balbutiai-je.

Dimitri me sourit.

— C'est un joli prénom. Celui d'une reine. Il vous va comme un gant, princesse.

— Merci, bredouillai-je. Et je pris la fuite.

## Chapitre 4

### Le roi des chats

Malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à chasser Dimitri de mon esprit. Ma main me brûlait encore à l'endroit où il avait déposé un baiser et le souvenir de son parfum spécial était encore bien présent. J'essayais de me distraire en lisant *Uglies*, la passionnante saga de Scott Westerfeld. Pendant ma lecture, des images très nettes apparurent devant moi, comme la splendide cité New Pretty Town, aux immeubles et tours qui semblaient être en cristal, où habitaient les Pretties, êtres magnifiques et vulnérables aux lèvres pleines et aux grands yeux emplis de poussière de diamant. Ils ressemblaient à Dimitri, si ce n'est qu'ils ne vouvoyaient pas les jeunes filles. Soupirant, je refermai le livre. J'écrivis un mail à mes parents adoptifs.

J'allai prendre un bain en attendant que William vienne me chercher. Je fis quelques brasses dans la baignoire et y restai pendant une heure. Après, j'enfilai un survêtement et descendis tenir compagnie à ma mère en bas, pendant que mon père lisait.

À minuit, William vint me chercher. Vanille était avec lui.

— Salut petite sœur. Vanille voulait assister à ton repas, alors je t'emmène avec nous, ce soir.

— Tu es sûre ? Tu ne vas pas trouver cela...effrayant ?

— William boit mon sang alors il en faut beaucoup pour m'effrayer, fit-elle pertinemment remarquer.

Nous nous envolâmes vers les fenêtres, Vanille étant transportée par la brume que William était devenu. La voir flotter dans les airs, enrobée d'un nuage scintillant, la faisait ressembler encore plus à une fée. Visiblement, elle aimait beaucoup cela. Un large sourire s'étirait sur ses lèvres et ses yeux gris verts pétillaient de bonheur. Elle songeait sans doute que seul William pouvait lui offrir de telles expériences. Peut-être était-ce une compensation au fait de lui servir de nourriture. Je n'en étais pas convaincue. De plus, un humain aurait aussi pu lui offrir des moments inoubliables.

Après m'être matérialisée et entrée dans une chambre, je parlai à mon amie.

— Au fait, Vanille, j'ai vu Dimitri Draven tout à l'heure, en rentrant.

Il m'a sauvée d'une agression des White Evils.

— Tu t'es faite agresser ? s'affola-t-elle. Tu n'aurais jamais dû rentrer seule ! La prochaine fois, William et moi te raccompagnerons !

— C'est gentil, la remerciai-je.

— Alors, tu l'as trouvé comment ?

— Dimitri ? Il ressemble à un ange et son sang a une odeur appétissante. J'ai eu un mal fou à y résister. C'était horrible. En plus, je l'ai trouvé... malsain.

— Malsain ? Pourquoi ?

— Il a fait une entaille à mon agresseur, avec le sourire.

— Peut-être qu'il aime faire couler le sang parce que c'est en réalité un vampire, lui aussi, gloussa Vanille. Il est tellement extraordinaire.

— Impossible. Je ne suis pas sensible au sang des vampires.

— Tu le trouves vraiment extraordinaire ? demanda William, une pointe de jalousie dans la voix.

— Pas autant que toi, mon amour. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, tu sais très bien que je ne peux aimer personne d'autre que toi.

Sur ces mots, elle l'embrassa. Pour ma part, je trouvais qu'il n'y avait pas plus surprenant que Dimitri.

Le sang était toujours aussi bon que celui que j'avais goûté auparavant mais il me parut fade, comparé à l'arôme de Dimitri. Il eut néanmoins pour mérite d'apaiser ma soif et je me sentais encore plus forte qu'avant. J'avais la sensation que mes pouvoirs s'étaient amplifiés.

Lorsque j'eus fini de me nourrir, William et moi nous transformâmes en animaux et Vanille grimpa sur le dos du tigre blanc qu'était devenu son fiancé. Nous traversâmes Paris, les routes et les champs et regagnâmes notre forêt.

*Tu es revenue, me dit le bouleau.*

*Je te l'avais promis*

William se vaporisa et souleva Vanille dans les airs pour la faire atterrir au sommet. Là, il prit sa forme humaine et la maintint en équilibre. Je les suivis, toujours sous ma forme de chaton, grimpant grâce à mes griffes. La vue était magnifique. Au clair de lune, la peau de William était un néon. Il en aurait été de même pour moi si j'avais repris mon apparence initiale. Vanille dévorait son fiancé du regard. Je la comprenais, avec la beauté lunaire et surnaturelle dont il était doté ce soir. Je décidai de m'éclipser pour les laisser seuls. Me rappelant une discussion avec William, je fis pousser des fleurs blanches et argentées à la racine des arbres. Encore un don vampirique plaisant. Les arbres me remercièrent.

*Elles sont belles.*

*C'est un cadeau, répondis-je.*



Je goûtai à leur sève et partis seule, ne voulant pas interrompre William et Vanille dans leur idylle.

Le lendemain, alors que nous nous rendions en cours d'histoire, Vanille m'avertit à propos de l'enseignant.

— Tu verras, monsieur Bigloo est sourd et myope comme une taupe. On fait tout ce qu'on veut pendant son cours.

Assis à son bureau, se trouvait un professeur proche de la retraite, vêtu d'un costume bleu et d'une chemise jaune, petit, rondouillard, le crâne dégarni, des yeux de taupe cachés derrière des lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille et une verrue au-dessus de l'oreille gauche.

— Je constate que les personnes que j'ai notées absentes ne sont pas là ! déclara-t-il d'un air contrarié après avoir fait l'appel.

Cette remarque déclencha nos gloussements. Une jeune fille arriva un peu en retard. Je reconnus Rebecca.

— Bonjour monsieur. Excusez-moi, je ne trouvais pas la salle.

Vanille pouffa. Comme je la regardais d'un air interrogateur, elle m'expliqua ce qui l'amusait.

— Rebecca Boule. Cela fait plus d'un an qu'elle est au lycée et il lui arrive encore de se perdre. Cette fille est incroyable.

— Bon, dit Monsieur Bigloo. Installez-vous. Vous avez votre livre ? Rebecca fouilla dans son sac.

— Ah, je l'ai oublié dans mon casier ! Je vais aller le chercher !

— Elle oublie tout, gloussa Vanille en la regardant s'éloigner.

Un peu plus tard, elle revint, le manuel en main.

— J'ai mon livre, monsieur !

— Ah, c'est bien. Mais si vous ne l'avez pas, je peux vous prêter un photocopié.

Je crus avoir mal entendu. Rebecca semblait décontenancée.

— Merci mais j'ai mes affaires, monsieur !

— Ah. Très bien. Mais si vous n'avez pas votre ouvrage, vous pouvez prendre un photocopié. N'oubliez pas de me le rendre à la fin de l'heure, mademoiselle.

Qu'est-ce qui clochait, avec ce professeur ? Les rires fusèrent dans la salle. Vanille décida d'intervenir.

— Monsieur, elle a son livre ! dit-elle en mettant ses mains en porte-voix.

Le professeur leva la tête et se tourna vers Rebecca.

— Ah bon, vous l'avez ?

— Ben... heu... oui !

— Il fallait me le dire tout de suite. Installez-vous, mademoiselle.

Rebecca trébucha, se releva et prit place près de nous, une expression perplexe sur le visage.

— Elle aurait mieux fait de prendre le photocopié, elle aurait gagné

du temps, chuchota Vanille. Mais Rebecca est un peu à côté de la plaque, comme le professeur. Cela dit, c'est pour ça que je l'aime bien.

Le cours fut difficile à suivre, tant les élèves étaient bruyants. La porte d'entrée de la salle était grande ouverte et de temps en temps, des lycéens sortaient sans que le professeur ne remarque rien. Pourtant, les cours d'Histoire pouvaient être passionnants. J'effleurai les pages du livre, fermai les yeux et me retrouvai à la lisière de l'eau au moyen âge, près d'un château. Des jeunes filles couraient dans l'herbe et se baignaient. Je m'approchai du lac et plongeai la main dans l'eau. Tout semblait si réel. Je voulus partager cela avec Vanille. Ignorant si cela allait marcher, je lui pris la main et lui demandai de fermer les yeux. Intriguée, elle obéit.

— Wouah ! C'est génial ! s'exclama-t-elle. Comment tu fais ça ?

Ainsi, ça avait fonctionné.

— Un truc de vampire.

— C'est bizarre, William ne m'a jamais montré ça, s'étonna-t-elle.

— Peut-être n'a-t-il jamais essayé. Où peut-être qu'il n'en a pas la capacité et que ses dons sont différents des miens, suggérai-je.

— C'est une bonne question, fit remarquer Vanille.

Mon regard se porta vers l'entrée de la salle. Je tressaillis. Dimitri s'y trouvait.

— Vanille, regarde ! chuchotai-je. C'est lui !

Mon amie tourna la tête.

— Dimitri ! Que fait-il ici ? Ne me dis pas qu'il vient te voir !

— Arrête ! soufflai-je en la voyant glousser.

Dimitri regarda, j'en étais certaine, dans ma direction. Il me sourit et me fit signe de le rejoindre.

— Il t'appelle, vas-y vite ! me souffla Vanille.

Mon écharpe remontée jusqu'à mon nez, je vérifiai que monsieur Bigloo ne regardait pas dans ma direction avant de sortir de la salle de classe. Le parfum exquis du jeune homme me parvint au travers des mailles de l'étoffe.

— Bonjour, princesse. Je l'ai cueillie pour vous, me dit-il en me tendant une rose. C'est pour me faire pardonner de vous avoir effrayée et fait fuir, la dernière fois qu'on s'est vus.

— Merci, dis-je en prenant délicatement la rose.

Je n'en avais jamais vue de telle. Elle était rouge et brillait avec l'éclat d'un rubis. Ses épines ressemblaient à des diamants. Pourtant, elle n'était pas artificielle. La toucher et la humer le confirmait, elle était réelle. Elle évoquait le plus précieux des bijoux.

— Elle est magnifique, observai-je. Où l'as-tu trouvée ? demandai-je, me voyant mal le vouvoyer.

— Il y a un rosier dans la cour.

Je haussai les sourcils, sceptique.

— Cela existe vraiment, de telles roses ?

— Moi aussi, ça m'a surpris. Mais ce lycée n'est pas un lieu ordinaire.

— J'ai déjà entendu ça, soupirai-je.

Dimitri m'observa avec curiosité.

— Pourquoi avez-vous mis votre écharpe pour sortir ?

— Il fait froid en dehors des salles de classes, prétextai-je.

Un mensonge car la magie du sang humain permettait aux vampires d'être insensible au froid. Je cherchai un moyen de prendre congé de lui mais il ne semblait pas disposé à s'éloigner. Son regard trahissait l'intérêt qu'il me portait et autre chose, que je n'arrivais pas à définir.

— C'est vrai, admit-il. Je peux vous poser une question ?

— Si tu veux.

Il s'approcha de moi, guère offusqué par mon tutoiement et je reculai, tentant de fuir son arôme enivrant.

— Quand je suis arrivé, votre amie et vous, vous vous teniez la main et fermiez les yeux. Que faisiez-vous ? J'ai eu l'impression que vous viviez une expérience intense.

Ses immenses yeux parsemés de poussière de diamant brillaient de curiosité.

— Je ne peux pas te le dire.

— Ah non ?

— C'est un secret.

Il parut frustré.

— Écoute, je te remercie pour la rose. Vraiment. Mais à l'avenir, évite de me déranger pendant les cours, dis-je en ayant l'impression d'être un peu sèche.

— Je connais ce professeur. Il n'entend rien et ne voit rien, il n'y verra que du feu.

— Ce n'est pas une raison pour abuser de sa cécité, rétorquai-je, un peu agacée.

— Vous respectez les professeurs, constata-t-il, amusé.

— Ils le méritent, répliquai-je.

Dimitri me sourit.

— Vous êtes une fille bien.

Sous mon écharpe, je ne pus réprimer un sourire.

— Je vous promets de ne plus vous embêter pendant les cours. Bonne journée, princesse.

Lorsque je rentrai dans la salle, tous les élèves me fixaient bizarrement. Je m'interrogeai sur leur attitude, avant de me souvenir du fait que Dimitri était du genre à attirer l'attention. Cela augmentait mes chances de me faire remarquer, moi qui étais nouvelle. Je n'éprouvais pas de plaisir particulier à l'idée de susciter les regards

mais cela ne me dérangeait pas non plus, tant qu'on ne découvrait pas que j'étais un vampire.

Vanille ne manqua pas de voir la rose que je tenais entre mes doigts.

— Elle est magnifique. C'est lui qui te l'a offerte ?

— Oui.

— Waouh ! Cela en dit long sur ses intentions !

— Il voulait se faire pardonner de m'avoir effrayée, hier. Il pense que c'est pour cela qu'il m'a fait fuir.

Vanille haussa les sourcils.

— Il voulait se faire pardonner alors qu'il t'a sauvée ? Il est bizarre.

— Je suis bien d'accord avec toi.

J'inspirai profondément. L'odeur de Dimitri était toujours présente dans mon esprit et j'eus quelques difficultés à me concentrer sur le cours. Je ressentis le besoin de prendre l'air. Ne voulant pas manquer une deuxième fois de respect à monsieur Bigloo, je lui demandai la permission de sortir.

— Monsieur, je ne me sens pas très bien. Pourrais-je aller m'aérer un peu, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, mademoiselle. Allez à l'infirmerie, si vous voulez.

— Merci, monsieur.

Je ressentis un élan de compassion envers le vieil homme. Il était gentil et tous les élèves se moquaient de lui. Je remis mon cache-nez, au cas où Dimitri rôderait encore dans les parages. Arrivée aux toilettes les plus proches, un miroir renvoya mon reflet. Je n'avais pas l'air d'un monstre, loin de là. J'étais la même qu'avant.

Soudain, une silhouette qui s'approchait apparut dans le miroir.

— Prise en flagrant délit de narcissisme ! lança le nouveau venu. Cela dit, tu es si jolie que tu es pardonnée.

Je me retournai. Le garçon qui se trouvait près de moi était grand, musclé, ses yeux noirs tranchant sur son visage pâle comme de la craie. Il arborait une chevelure rousse rebelle et aurait pu être beau si des veines noires ne ressortaient pas sur ses tempes et ses bras. Quelque chose chez lui d'impossible à identifier me révoltait fortement et me donnait violemment envie de fuir à toutes jambes.

Je tentai de m'esquiver mais il m'intercepta.

— Ne sois pas si pressée, ma jolie ! Je t'effraie ? s'enquit-il d'un ton séducteur.

— Non, pas du tout, rétorquai-je d'un air de défi. Qui es-tu ?

Le jeune homme me fixa silencieusement pendant quelques instants.

— Tu es en train de me dire que tu ne sais pas qui je suis ?

Il commençait à me taper sur les nerfs. Sérieusement. En plus de susciter ma répulsion, il était arrogant et insistant. Il avait tout pour

me déplaire. Il me vint à l'esprit de le bousculer et courir jusqu'à la salle de classe mais je ne tenais pas à me ridiculiser, ni à lui montrer qu'il me faisait peur.

— Non, je n'en ai aucune idée. Je suis nouvelle, alors je ne connais pas les célébrités du coin, balançai-je, sarcastique.

Il se pencha vers moi en souriant.

— Si tu es nouvelle, je te pardonne, ma belle. Je suis Tybalt Thomas. Mon nom te dit quelque chose ?

Hélas, oui.

— C'est le nom d'un personnage de Shakespeare, fis-je remarquer.

Le sourire de Tybalt s'élargit.

— En effet. Tout comme lui, qui se fait surnommer le roi des chats, je fais la loi.

Je haussai un sourcil, sceptique.

— Je croyais que c'était Dimitri qui faisait la loi, rétorquai-je, consciente de le provoquer.

Une lueur de haine étincela dans ses yeux. J'avais touché un point sensible. Le mettre en colère était imprudent mais l'envie de lui rabattre son caquet était la plus forte.

— Ce minable ne fait pas le poids face à moi, cracha-t-il, méprisant. Tu as besoin d'un vrai mec.

— Une chose est sûre, c'est que je n'ai pas besoin d'un type odieux et prétentieux tel que toi, rétorquai-je.

Peu désireuse de rester en sa compagnie, je m'empressai de le contourner, m'en allai et retournai en cours.

— Ça va ? s'enquit Vanille. Tu as l'air... ébranlée.

— Je viens de rencontrer Tybalt Thomas.

— En moins d'une heure, tu as eu affaire aux deux fortes têtes du lycée ?

— Je m'en serais bien passée, soupirai-je.

Je lui rapportai mon échange avec Tybalt.

— Tu as du cran, dit-elle, admirative. Ce n'est pas donné à tout le monde de lui tenir tête.

Puis elle ajouta, en baissant la voix.

— D'un autre côté, un vampire tel que toi ne doit avoir peur de rien !

— Oui, mais lui, je me demande s'il est humain.

Au moment du déjeuner, Rebecca, celle dont j'avais bu le sang à son insu, s'approcha de notre table. J'avais beau ne lui avoir jamais parlé, un lien invisible s'était tissé entre nous. Néanmoins, boire son sang n'avait pas suffi à percevoir son côté loufoque dont Vanille m'avait parlé.

— Je peux manger avec vous ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, dit Vanille avec un sourire accueillant. Assieds-toi.

Rebecca s'assit et regarda mon plateau vide avec étonnement.

— Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

L'ironie du sort faisait qu'elle-même m'avait servi de repas. Heureusement, elle l'ignorait. Elle était encore plus jolie à la lumière, avec ses cheveux cuivrés, ses pommettes rosées, ses yeux marron clair et naïfs. Elle me dévisagea avec curiosité.

— Je ne t'ai jamais vue au lycée auparavant, comment ça se fait ?

Vanille lâcha un gloussement.

— Elle est nouvelle, tête de linotte. Elle est arrivée hier.

— Ah bon ! Ce n'était pas un garçon, le nouveau ?

— Comme tu peux le constater, non, dit Vanille en m'adressant un regard amusé.

Christina, la jeune fille solitaire à côté de qui je m'étais assise le premier jour, s'assit seule, à deux tables de nous. Elle était vêtue d'une veste en laine blanche avec un col en fourrure. Cela, ajouté à son air distant et froid, me faisait penser à un ours polaire.

— Regardez, elle est toute seule, dis-je.

— Elle est nouvelle, elle aussi ? demanda Rebecca.

— Non, dit patiemment Vanille. Elle est dans notre classe depuis le début de l'année.

Rebecca sembla réfléchir un moment.

— Ah, oui ! C'est Vanille !

— Non, c'est moi, Vanille, répondit mon amie d'un air désespéré. Elle, c'est Christina.

Je me levai.

— Je vais lui proposer de se joindre à nous.

— Elle risque de t'envoyer balader, me prévint Vanille. Elle est toujours seule.

— Je vais quand même essayer.

J'allai voir Christina. Elle leva la tête vers moi, une lueur de méfiance dans ses yeux gris. Une odeur particulière, la même que celle des arbres, se dégageait d'elle, ce qui me la rendit plus sympathique.

— Salut, Christina.

— Qu'est-ce que tu me veux ? dit-elle, hostile.

— Je voulais te proposer de te joindre à nous, comme tu es seule, lui expliquai-je.

— Oh. Non, merci. J'aime être seule.

Je lui souris.

— Comme tu voudras. Si jamais tu changes d'avis, n'hésite pas à venir nous voir.

Elle ne répondit rien. Je regagnai ma place.

— Alors ? dit Vanille.

— Elle préfère rester seule.

— Cela ne m'étonne pas. C'est la reine des glaces.

— Pardon ? fis-je, étonnée.

— J'adore les glaces ! s'enthousiasma Rebecca.

— Rien à voir, répliqua Vanille en secouant la tête. Les garçons l'appellent ainsi. Avec sa beauté nordique, elle a du succès auprès d'eux, mais elle les ignore. Le côté inaccessible les excite.

Une fois le repas terminé, nous nous rendîmes à notre arbre habituel, toujours accompagnées de Rebecca. J'aperçus un chat tigré dans l'arbre. Je le hélai. Il descendit, me renifla et s'allongea sur mes genoux en ronronnant.

— C'est incroyable, dit Vanille. J'ai déjà vu ce petit félin mais il a toujours été un peu farouche.

Je souris.

— Alors j'ai de la chance.

Rebecca pencha la tête.

— Oh, un bébé tigre ! s'exclama-t-elle. Que fait-il dans le lycée ?

— Ce n'est pas un tigre, Rebecca. C'est un chat, dit Vanille, impassible.

Rebecca haussa les sourcils.

— Ah bon ? Pourtant il est tigré !

Vanille l'observa, tentant de deviner si elle plaisantait ou non.

Je m'allongeai dans l'herbe et entendis sa berceuse. C'était la seule chose qui me permettait de m'endormir. Après quelques instants de somnolence, j'ouvris les yeux. Dimitri se trouvait à une vingtaine de mètres de nous. Heureusement, de cette distance, son odeur ne me parvenait pas aux narines. Il était adossé contre un arbre et lisait. Soudain, il tourna la tête et ses incroyables yeux rencontrèrent les miens. Nous restâmes ainsi quelques secondes à nous dévisager. Finalement, il me sourit et se replongea dans sa lecture.

— Ton prince charmant est revenu, gloussa Vanille, qui n'avait rien perdu de la scène. Tu devrais aller le rejoindre.

— Pas question, rétorquai-je, un peu trop sèchement.

— C'est qui, c'est qui ? s'enquit Rebecca, excitée.

— Dimitri Draven, répondit Vanille. Pour la douzième fois, Rebecca. *Tout le monde* le connaît.

Je sortis la rose de mon sac et l'admirai. J'eus soudain envie de trouver l'endroit où poussaient ces fleurs. J'en offrirais quelques-unes à ma mère.

— Les filles, savez-vous où je pourrais trouver des roses comme celle-ci, dans le lycée ?

— Aucune idée, s'étonna Vanille. J'ignorais qu'on pouvait trouver d'aussi belles fleurs ici.

Je me levai et commençai à explorer la cour du lycée. Soudain, un parfum ensorcelant et familier parvint à mes narines. L'odeur pénétra

tout mon corps et me donna le tournis tant je m'efforçais de lutter contre le désir qu'elle suscitait en moi. Au prix d'un gros effort, je parvins à réprimer ce désir. Je me retournai et vis Dimitri qui me regardait en souriant.

— Que cherchez-vous, ainsi ? Vous avez l'air perdue, princesse.

— Je cherche l'endroit où tu as cueilli la rose que tu m'as offerte.

— Je vais vous y emmener.

Je secouai la tête.

— Non, merci. Je préférerais que tu te contentes de m'indiquer où c'est, je me débrouillerai.

— Je vous fais fuir ? me demanda-t-il, l'air attristé.

La peine qui se lisait sur son visage m'était insupportable.

— Non, pas du tout, m'empressai-je de répondre. C'est juste...

Je renonçai à trouver une explication. Comment lui faire comprendre que j'avais beau désirer sa compagnie, je devais l'éviter ?

— Bon, d'accord, céдай-je. Allons-y.

Son sourire resurgit.

— Venez, me dit-il.

Je remontai discrètement mon écharpe sur mon nez. Nous arrivâmes derrière le lycée et il escalada la grille. Je le suivis avec une aisance sans doute due à ma nature de vampire, sans abîmer ma tenue.

— Tu m'avais dit que c'était dans le lycée.

— Pas exactement. Nous y sommes. Voici mon petit paradis secret.

C'était incroyable. Les murs du lycée étaient couverts de fleurs multicolores et brillantes, telles des pierres précieuses.

— Je n'arrive pas à croire que ça existe, dis-je, le souffle coupé.

— C'est la première fois que je montre cet endroit à quelqu'un, révéla-t-il.

Je le regardai avec étonnement.

— Pourquoi moi ? Tu me connais à peine.

— Je l'ignore, confessa-t-il doucement. Je crois que c'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme vous.

— Que veux-tu dire par là ?

— C'est difficile à expliquer. En tout cas, vous ne laissez personne indifférent.

Gênée, je reportai mon attention sur les fleurs. Je cueillis des roses semblables à celle qu'il m'avait offerte, des marguerites et des tulipes roses et argentées.

— Très joli bouquet, me complimenta Dimitri. À qui allez-vous l'offrir ?

— À ma mère, répondis-je.

Dimitri eut un sourire triste.

— J'aimerais bien avoir encore une mère, moi aussi, lâcha-t-il.



— Oh, fis-je. Je suis désolée.

— Vous n'y êtes pour rien, dit-il gentiment. Au moins, ma sœur est encore avec moi. Même si je ne pourrai pas vous la présenter.

Intriguée par ses propos, je gardai pourtant le silence. Il me donnait l'impression de vouloir préserver le mystère. Nous escaladâmes à nouveau la grille et je rejoignis mes amies. Je leur offris deux roses.

— Merci, dirent-elles d'une même voix.

Je m'apprêtais à replonger dans ma lecture mais Vanille m'en empêcha.

— Alors, tu as passé un moment intime avec Dimitri ? me demanda-t-elle, les yeux avides de curiosité.

— Mais non. Il m'a juste montré où étaient les fleurs.

— Drôle de variété de tulipes, remarqua Rebecca en examinant l'une d'elles.

— Ce sont des roses, Rebecca, dit Vanille, qui semblait à deux doigts de se cogner la tête contre l'arbre.

Ce soir là, je rentrai à pied, accompagnée de William et Vanille. Tout le long du trajet, Dimitri occupa mes pensées, par son parfum entêtant, ses grands yeux parsemés de poussière de diamant où brillait une lueur étrange, son visage sans défauts, ses traits angéliques. Son attitude, séductrice, qui ne collait pas avec ce que Vanille m'avait dit de lui et qui me plaisait malgré moi.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dis-je à William et Vanille en arrivant à la maison. Voulez-vous entrer ?

Vanille secoua la tête.

— Non, merci. Nous avons hâte de nous retrouver seuls tous les deux.

— Je comprends, dis-je en souriant.

— On se retrouve ce soir à minuit, petite sœur ?

— Comme prévu, répondis-je et je pris congé d'eux.

Ma mère s'émerveilla en voyant les fleurs.

— Elles sont magnifiques ! Où les as-tu trouvées ?

— Au lycée.

Mon père s'approcha et les huma.

— Elles ont quelque chose de... magique, constata-t-il. Tu l'as senti, Victoria ?

— Oui, je crois.

Ce qu'il ignorait, c'était que la personne qui me les avait montrées l'était tout autant.

## Chapitre 5

### La patte d'ange

La nuit venue, je bus à nouveau quelques gouttes du sang de Rebecca, ainsi que celui d'autres personnes de ma classe. Je perçus leurs souvenirs, dans lesquels j'avais été présente et leur avais fait une bonne impression. Selon leur perception, j'étais un ange aux longues boucles blondes, aux yeux d'un marron chaleureux emplis de douceur. On pouvait vite prendre la grosse tête en buvant du sang humain.

— Tu as assez bu, petite sœur ?

— Oui. Mais j'ai une question à te poser.

— Je t'écoute.

— Peux-tu faire ça ?

Je pris un livre dans la chambre où nous étions venus clandestinement, commençai à lire, me retrouvant visuellement plongée dans l'univers du livre comme s'il était réel, entendant la voix des personnages. J'effleurai même les cheveux de l'héroïne, qui ne se rendit compte de rien. Je pris la main de William, lui communiquant mes visions.

— Ouah ! Comment tu fais ça ? s'exclama-t-il.

— Tu n'en es pas capable ?

William secoua la tête.

— Non. C'est un don qui t'es propre. En revanche, je peux communiquer à distance par la pensée. C'est un don qui m'est très pratique, pour communiquer avec Vanille lorsqu'elle est en cours ou avec ma famille qui est à Londres.

— Est-ce une famille d'immortels ?

— Oui. Tous des vampires blancs.

— Heureusement.

— De toute façon, les vampires noirs n'ont pas de famille. Ils sont solitaires et n'ont pas de partenaire de sang.

Pour la première fois, j'éprouvai de la pitié pour ces derniers. Solitaires, dénués de conscience, incapables d'aimer. Voués à tuer les humains qu'ils rencontraient. Ils ne pouvaient donc pas se lier à leurs semblables et encore moins à des humains. Il n'y avait rien de pire que les ténèbres et la solitude. J'avais de la chance d'avoir une famille et des amis pour me guider sur le droit chemin.

— Ils doivent être malheureux.

William soupira.

— À mon avis, ceux qui font le mal autour d'eux ne sont jamais très heureux, remarqua-t-il.

— Oui, j'imagine.

Nous quittâmes la pièce sous forme de brume et descendîmes.

— On va dans la forêt ? me demanda William.

— Ne changeons pas les bonnes habitudes !

Il se métamorphosa en ce magnifique tigre que je voyais tous les soirs mais je ne l'imitai pas. Il me regarda d'un air interrogateur. Visiblement, nous ne pouvions communiquer par la pensée que lorsque nous étions tous deux des animaux.

— J'aimerais bien monter sur ton dos, dis-je. Mais je comprendrais que tu réserves cela à Vanille.

Il me donna un coup de tête affectueux et je compris qu'il acceptait. Je grimpai sur son dos. Sa fourrure était étonnamment chaude et douce. Un agréable parfum s'en dégageait. Je m'agrippai à son cou et il fendit l'air comme une flèche. Je gardai les yeux grands ouverts, observant le paysage défiler à toute vitesse. La sensation du vent frais me fouettant le visage était intense. William bondissait souplement et gracieusement, me donnant l'impression de voler.

Lorsque nous arrivâmes à la forêt, je me métamorphosai en chaton afin de communiquer avec lui ainsi qu'avec la nature. Au clair de lune, les bois semblaient briller d'une lueur blanche qui leur donnait quelque chose de mystique. Le souffle de la terre et des arbres se faisait entendre. Tout était si vivant, si sensoriel.

Il y eut un moment pendant lequel William et moi avançons en silence. Je sentis le regard des animaux sauvages sur nous. Je n'osai pas encore leur parler. J'avais peur qu'ils s'attaquent à moi. Avec les arbres, je ne risquais rien. Au fur et à mesure que nous avançons, ils étaient plus abondants et le sol était jonché de feuilles dorées.

*William ?*

*Oui, petite sœur ?*

*Comment as-tu rencontré Vanille ?*

*Elle venait souvent dans ma librairie.*

*Tu vends des livres ?*

J'étais émerveillée. C'était un de mes métiers préférés, qui permettait de baigner au milieu des livres, était vivant et offrait la possibilité de rencontres. Cette profession m'attirait plus que celle de bibliothécaire, car elle était plus dynamique et quand un roman me plaisait, je préférais l'acheter que l'emprunter.

*Tu ne le savais pas ?*

*Non, tu ne me l'as jamais dit.*

*Ma boutique te plairait, elle est spécialisée jeunesse et mangas.*

*En effet. Mais que vas-tu en faire, quand tu partiras à Londres ?*

*Je l'ignore. Je te la laisserai, si tu veux.*

*Tu es sérieux ?*

*Oui. Sauf si tu as une autre vocation.*

*Je n'y ai pas encore réfléchi. Mais ta proposition me tente bien.*

Diriger une librairie. Ce serait sûrement un bonheur. De plus, il était de plus en plus difficile de trouver du travail, j'avais donc de la chance qu'un poste alléchant m'attende. Par ailleurs, poursuivre mes études en parallèle ne serait pas impossible. En quoi consisteraient-elles ? Tout ce que je savais, c'était qu'elles seraient littéraires, même si mon cerveau vampirique alimenté par du sang humain m'avait permis de devenir douée en maths. On disait souvent que les études scientifiques étaient plus porteuses de réussite, mais cela m'était complètement égal.

Nous nous promenâmes et je fis pousser des fleurs sur mon chemin. Je bus la sève des arbres, qui me donnait le sentiment d'être en communion avec la nature.

*Bon, il faut que je rentre. Vanille m'attend.*

*D'accord. Je rentre aussi.*

Je repris ma forme humaine et remontai sur le dos du tigre. Ce moyen de transport me plaisait beaucoup. Nous regagnâmes Paris et il me déposa devant le portail de ma maison. Je le remerciai et entrai dans le jardin. Cendrillon vint à ma rencontre et se frotta contre moi en ronronnant, manifestement contente d'avoir de la compagnie. Ses yeux dorés brillaient dans la pénombre. C'était une nuit de pleine lune et un halo argenté émanait de ma peau. L'endroit, nettement visible dans l'obscurité, grâce à mes yeux de vampire, était ravissant. Je décidai de l'embellir en faisant pousser des fleurs semblables à celles que j'avais offertes à ma mère. Cela lui ferait plaisir. Si un humain entrait dans notre jardin, il serait surpris de trouver une telle végétation à cette saison.

Je m'allongeai et écoutai la mélodie des brins de verdure. Je fermai les yeux, songeant à mes parents, ainsi qu'à William et Vanille. Je les enviais. Quelque chose manquait, à mon corps autant qu'à mon âme. Je ressentais un vide douloureux et j'ignorais d'où il provenait. Endormie par la berceuse des brindilles, je rêvai de Dimitri.

— Victoria ! Victoria !

Je reconnus la voix de ma mère. J'ouvris les yeux, appréciant la douce chaleur des rayons du soleil matinal. Les oiseaux chantaient joyeusement. Les rayons de soleil se réfléchissaient sur les gouttes de rosée posées sur l'herbe et les feuilles des arbres, créant de minuscules arcs-en-ciel. Ma mère était penchée vers moi et me regardait avec inquiétude. Je lui souris.

— Bonjour maman. Je me suis endormie.

— Comment as-tu fait ? Les vampires ne dorment pas.

Je me relevai et mis de l'ordre dans ma coiffure.

— Comment t'expliquer ? J'ai le don de communiquer avec la nature et l'herbe... m'a chanté une berceuse.

Pendant un instant, elle me contempla en silence.

— C'est vrai, cela arrive à ton père aussi, se souvint-elle. Il lui arrive de s'étendre dans le jardin, l'après-midi. Mais toi, tu es restée toute une nuit ! Heureusement que tu ne crains pas le froid, sinon Dieu sait quelle maladie tu aurais attrapée !

— Ne t'en fais pas maman, je vais bien, la rassurai-je en me levant.

Elle regarda autour d'elle.

— Tu as vu ces fleurs ? C'est toi qui...

— Je me suis inspirée de celles que j'avais trouvées au lycée et que je t'ai offertes.

Je fus soudain en proie à la panique.

— Le lycée ! Je vais être en retard, m'exclamai-je.

Maman me sourit.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. C'est le week-end, me rassura-t-elle.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Ton amie Vanille a appelé. Elle te propose de sortir en ville, après déjeuner.

— Je vais la rappeler pour lui dire que c'est d'accord.

L'après-midi, Vanille passa me chercher.

— Salut, belle blonde ! Tu t'es bien amusée, hier soir ?

— Oui. Et toi, tu as passé une bonne nuit ?

— Avec William, elles sont toutes merveilleuses, répliqua-t-elle, l'air rêveur.

Ma jalousie s'accrut, mais je fis comme si de rien n'était. Nous parcourûmes les larges rues tapissées de feuilles mortes. Elles étaient désertes, ce qui me plaisait. Les rues grouillant de monde avaient leur charme mais les avenues dénudées de Paris me paraissaient encore plus vastes et me donnaient l'impression de les posséder.

— On va prendre le métro pour aller à l'avenue Élysée. C'est l'un de mes endroits préférés à Paris. En plus, William y travaille. Nous irons faire un saut dans son magasin.

— Comme tu veux, dis-je.

J'avais hâte de découvrir la librairie de mon ami.

C'était la première fois que je prenais ce moyen de transport. Par bonheur, nous trouvâmes des places assises. C'était un métro aérien et j'eus le privilège d'admirer le panorama qu'offrait la ville, ses habitations, magasins, restaurants comme un ensemble hétérogène et surtout, la tour Eiffel qui trônait majestueusement à l'horizon.

— Tu vas voir, me dit Vanille, il y a plein de magasins de fringues et de dessous pas chers.

— La lingerie me tente bien mais je n'ai pas besoin de vêtements.

J'ai toute une pièce pleine de vêtements que m'a offerts ma mère à mon arrivée.

— La chance ! s'exclama Vanille, envieuse.

— Je t'en prêterai, si tu veux.

Son visage s'éclaira.

— Merci ! Tu es une véritable amie !

Je souris, contente de lui faire plaisir.

— As-tu une tenue de soirée ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, je n'ai pas encore regardé. Pourquoi ?

— Je vais m'en acheter une, cet après-midi. Pour la soirée qu'organise le lycée.

— Ah bon ? Le lycée organise une fête ? m'étonnai-je.

— Oui, répondit Vanille. Le bal d'Automne. Il a lieu dans deux semaines.

— J'ignorais qu'il existait des lycées qui organisaient des festivités en France. J'ai toujours envié les bals de promo des États-Unis, ne serait-ce que pour les tenues habillées.

— Moi aussi, dit Vanille. Notre établissement en organise un à la fin de l'année.

— Je sens qu'il va me plaire de plus en plus.

Le métro s'arrêta à la station Élysée et nous sortîmes. Je m'émerveillai devant la vaste et élégante rue, aux dalles vernies, aux teintes beiges, qui s'offrait à mes yeux. Nous parcourûmes l'avenue en regardant les vitrines jusqu'à ce que Vanille s'arrête devant l'une d'elles.

— C'est ici.

Les mots « La patte d'ange » étaient inscrits en lettres argentées sur la façade. Nous entrâmes. Une foule d'adolescentes grouillait dans le magasin, de sorte qu'on peinait à circuler. Elles semblaient toutes hypnotisées par William. Sans doute grâce à son charme vampirique. D'ailleurs, je ne vis pas de garçons. Peut-être étaient-ils noyés dans la foule ?

— C'est le fan-club de William, précisa Vanille. Il ne manque pas de clientèle féminine. Si elles savaient qu'il est déjà avec moi, elles se suicideraient.

Je souris.

— Ça ne te dérange pas ?

Vanille sourit à son tour et secoua la tête.

— Non. Il n'y a pas vraiment ce genre de choses entre nous.

— C'est l'amour parfait, constatai-je, envieuse.

Je me frayai un passage parmi les clientes en observant l'intérieur des locaux. Il y avait des tables et deux ou trois fauteuils. Les livres étaient disposés sur des étagères en verre transparent, ce qui donnait un aspect moderne à l'endroit. L'avant de la boutique ressemblait à un

vaste hall regroupant les mangas, qui débouchait sur une pièce circulaire où étaient rangés et exposés les livres pour adolescents. Lorsque William nous vit, il nous adressa un grand sourire.

— Salut, petite sœur. Patte d'ange te plaît ?

— Beaucoup. En revanche, il est difficile de circuler avec toutes ces demoiselles.

— Hé oui. Bienvenue dans mon harem, déclara-t-il avec un sourire fier.

Vanille lui donna un coup de coude, les sourcils froncés.

— Je plaisante, ma puce !

Alors que je choisisais un livre, j'entendis la porte s'ouvrir dans un tintement de clochettes. Je levai la tête et vit que la plupart des adolescentes délaissaient William pour s'intéresser au nouveau venu. Quand je le reconnus, je tressaillis. C'était Dimitri, vêtu d'un élégant manteau gris perle. Avant que j'aie pu l'esquiver, il se dirigea droit sur moi.

— Bonjour, princesse.

— Bonjour, bredouillai-je.

Je n'arrivais plus à réfléchir. Était-ce à cause de son arôme ou de son physique de Pretty tout droit sorti du roman de Scott Westerfeld ? En les voyant, l'héroïne ressentait une sensation de tournis et de chaleur, ainsi qu'une envie de les protéger. C'était à peu près ça, si ce n'était que les Pretties ne dégageaient pas une odeur enivrante.

— Vous aimez les romans ? me demanda-t-il.

— Oui, beaucoup.

— Nous aimons donc les fleurs et les livres. Cela nous fait deux points communs.

Je ne répondis pas. Il n'avait pas tort mais il était préférable de ne pas acquiescer et l'encourager à se rapprocher de moi. Je refusais de m'imaginer en train de boire son sang sans m'arrêter et de voir son corps étendu, froid et immobile, ses si beaux yeux éteints. Non. Tenir le coup était possible. William disait que je me contrôlais bien, aussi apprêtissant son sang soit-il.

— Qu'est-ce que vous lisez, en ce moment ? demanda-t-il, une lueur d'intérêt dans ses prunelles incroyables.

— La saga Ugliers, de Scott Westerfeld.

— J'en ai entendu parler, dit-il. Ça a l'air bien.

— C'est super. En plus, les personnages te ressemblent.

Je me mordis la lèvre, surprise par mon propre accès de franchise. Visiblement, cela fit plaisir à Dimitri qui me regarda avec une sorte de plaisir étrange.

— C'est vrai ? Il faut absolument que je le lise, alors.

Au prix d'un gros effort, je détournai mon regard de lui et tentai de fixer mon attention sur la rangée de bouquins qui s'offrait à moi. Mais

il ne semblait pas décidé à conclure notre échange.

— J'ai quelque chose à vous demander, dit-il.

— Je t'écoute, dis-je sans quitter les livres des yeux.

— Avez-vous entendu parler de la soirée d'Automne ?

— Oui et alors ?

— Voudriez-vous m'y accompagner ?

J'hésitai à répondre. Il était préférable de refuser. Cependant, la perspective même de le blesser me donnait envie de pleurer.

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est avec vous que j'ai envie d'y aller, dit-il doucement.

— Je dois y réfléchir.

— S'il vous plaît ? Insista-t-il en se penchant vers moi.

Malgré moi, je tournai la tête vers lui et mon regard croisa le sien. Incapable de résister, je capitulai.

— À une condition. Arrête de me vouvoyer.

Il parut surpris, puis se ressaisit.

— Avec plaisir.

— Dans ce cas, c'est d'accord.

Il m'adressa un sourire magnifique.

— Merci ! Bon, je dois y aller. Bonne lecture, princesse !

Il fit ses achats et quitta la librairie, les clientes du magasin le suivant du regard. Quand il sortit, je ressentis un curieux mélange de soulagement et de frustration. Reportant mon attention sur les livres, je m'arrêtai sur la série Éternels, d'Alyson Noël. Les couvertures me plaisaient et en feuilletant les pages, je perçus vaguement l'univers du roman grâce à mon don. Ce livre dégageait quelque chose de doux et de magique à la fois. Je pris les deux premiers tomes, ainsi qu'un manga et passai en caisse.

— Je te fais cinq pour cent de réduction. Je n'ai pas le droit de faire une remise supérieure, dit William.

— Merci, c'est gentil.

Il se pencha vers moi et baissa la voix.

— Ce garçon, avec qui tu discutais tout à l'heure... son sang m'attire à chaque fois que je le vois.

— Toi aussi ? m'étonnai-je. Je croyais que tu n'étais sensible qu'à l'odeur du sang de Vanille, chuchotai-je.

— C'est la seule exception. soupira William. Je me demande comment tu fais pour tenir.

— Bonne question.

— Waouh ! s'exclama Vanille lorsque nous fûmes sorties. Tu vas aller à la soirée de l'automne avec Dimitri Draven, tu te rends compte ? Et tu aurais dû te voir quand tu parlais avec lui. Tu semblais... hypnotisée.



— C'était un peu le cas, murmurai-je.

Nous nous rendîmes dans un magasin de sous vêtements. J'aimais m'acheter de la jolie lingerie, même si personne ne la voyait. Cela me permettait de me sentir séduisante. Je ne l'aurais avoué pour rien au monde mais depuis que je connaissais Dimitri, mon désir de me sentir sexy s'était accru. Après avoir dévoré des yeux plusieurs soutiens-gorges, petites culottes et nuisettes en satin, m'être éternisée dans la cabine d'essayage, je me décidai pour trois ensembles, un rouge cerise, un noir à pois blancs, un bleu à strass.

— Je crois que ça va plaire à Dimitri, me taquina Vanille lorsque nous sortîmes du magasin.

— Arrête ! Il ne les verra pas !

Vanille esquissa un sourire malicieux.

— Alors qui ?

— Personne d'autre que moi.

— Dommage, ils sont si jolis.

Je me figeai. Je venais d'identifier cette aura de répulsion si particulière, qui me donnait la nausée. Mon instinct me poussait à prendre la main de Vanille et à fuir. Seule une personne me faisait cet effet horrible. Avant même de le voir, je sus que Tybalt venait dans notre direction. Il était accompagné de garçons au regard vide. Sans doute des White Evils. Je frissonnai en les voyant.

— C'est Tybalt Thomas ! chuchota Vanille. Mince, il te regarde !

En effet, il me fixait de ses yeux noirs comme un tunnel sans fond, un sourire aux lèvres.

— Bonjour, ma belle. Tu viens d'un endroit intéressant, dit-il en désignant le magasin que nous venions de quitter.

— Obsédé.

Ma réflexion l'amusa.

— Tu ne m'as pas dit comment tu t'appelais, la dernière fois.

— Victoria, répondis-je sans réfléchir.

Je regrettai aussitôt de lui avoir dévoilé mon prénom, mais après tout, cela ne changeait pas grand-chose. Je m'efforçai de ne pas songer aux légendes selon lesquelles connaître le prénom d'une personne donnait un pouvoir sur elle. En admettant que ce soit vrai, c'était l'une des choses les plus difficiles à cacher de soi. De toute façon, je connaissais également son nom, donc nous étions à égalité.

— C'est un très joli nom. Tout comme toi.

— Je n'ai que faire de tes flatteries.

Loin de s'offusquer, il me sourit. Ce sourire avait quelque chose qui me glaçait les entrailles.

— Je ne suis pas habitué aux filles qui me résistent. Tu me plais bien. Que dirais-tu d'aller avec moi à la soirée d'automne ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas à me justifier.

— Je suis curieux, c'est tout. Tu es déjà accompagnée ?

— Oui.

— Par qui ?

Je lui souris de façon provocante.

— Dimitri Draven.

Son terrifiant visage s'assombrit.

— Ainsi, tu sympathises avec mon pire adversaire, déclara-t-il. Quel dommage.

— Cela m'est bien égal.

— Victoria, nous ne sommes pas obligés d'être ennemis, dit-il d'une voix étrangement douce.

Impossible de se laisser amadouer. Ce mec traitait les filles comme des kleenex et rackettait les plus faibles que lui. De plus, il était prétentieux et malsain. Sa jalousie vis-à-vis de Dimitri et moi était déplacée, étant donné qu'il n'avait aucun droit sur moi et que Dimitri n'avait rien fait de mal en m'invitant. Je ne pourrais pas être amie avec ce type, c'était définitif.

— Nous ne sommes pas non plus obligés d'être amis. Au revoir.

Entraînant Vanille avec moi, je poursuivis mon chemin.

— C'est la première fois que je vois quelqu'un lui tenir tête ainsi, à l'exception des Black Angels, observa-t-elle, impressionnée.

— Cela ne lui fera pas de mal, répliquai-je.

— C'est vrai, admit Vanille. Mais je me demande pourquoi tu le détestes tant. Moi non plus, je n'aime pas les brutes dans son genre mais il ne t'a rien fait à toi, personnellement ! Il s'est même montré plutôt sympa.

Je soupirai.

— Comment t'expliquer... il y a quelque chose, chez lui, qui me répugne et me donne envie d'être le plus loin possible de lui. Je ne peux pas le définir.

— C'est bizarre, car toutes les filles sont sous son charme. Peut-être que ta nature de vampire permet de déceler quelque chose de maléfique chez lui que nous, les humains, ne pouvons pas voir.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé ! Tu es intelligente, toi !

Vanille sourit.

— C'est maintenant que tu t'en aperçois ? Pour en revenir à Tybalt, je me demande si William réagirait comme toi en le voyant.

— Bonne question. En parlant de William, il m'a dit avoir été sensible à l'odeur du sang de Dimitri.

— C'est vrai ? s'étonna Vanille. Il ne m'en a jamais parlé.

— Je n'aurais jamais dû accepter d'aller à la soirée d'automne avec lui. S'il continue d'être proche de moi, je vais craquer et lui prendre

trop de sang.

Vanille me serra le bras pour me rassurer.

— Je suis sûre que non. Tu es incapable de faire du mal autour de toi.

— J'aimerais bien te croire mais je suis un vampire, rappelai-je avec un rire amer.

— Oui, un vampire blanc, souligna-t-elle. Les vampires blancs ne commettent jamais de mauvaises actions.

Nous entrâmes dans un magasin qui vendait des tenues de soirées à des prix intéressants. Nous y rencontrâmes Rebecca, qui était égarée et ne comprenait pas pourquoi elle ne trouvait pas de robes. Vanille lui expliqua patiemment qu'elle était au rayon hommes. Après l'avoir guidée au rayon femmes, elle eut le coup de foudre pour une étoffe orange. Seule ombre au tableau, le vêtement était trop grand pour elle. Vanille lui rappela alors qu'il existait différentes tailles et lui présenta une robe à la sienne. Rebecca l'essaya et nous nous répandîmes en compliments. La couleur de l'habit soulignait son teint clair et rehaussait les reflets cuivrés de ses cheveux. Je songeai que si elle était souvent à côté de ses pompes, cela ne l'empêchait pas d'avoir du goût en matière de vêtements.

## Chapitre 6

### La soirée d'automne

Ce soir-là, je bus deux fois plus de sang que de coutume, sachant que le lendemain, j'irais à la soirée d'automne et n'aurais pas le temps de m'abreuver. Résultat, je me sentais plus forte. Cette fois-ci, William ne m'emmena pas dans la forêt, pressé de retrouver Vanille. Je me promenais donc seule dans Paris, sous ma forme de chat, pour ne pas attirer les types mal intentionnés. Je bus la sève des arbres. Elle n'était pas sucrée comme le sang humain et moins nourrissante mais elle me donna accès à des souvenirs de Paris. Elle m'en offrit un qui était effrayant.

Des êtres vêtus de capes noires qu'ils avaient rabattues sur leurs visages agressaient des gens. Leur force et leur rapidité étaient effrayantes. Ils immobilisaient les plus résistants, plantant leur couteau dans leur chair et buvant leur sang, pendant un long moment, qui me parut atroce et interminable. Puis ils laissaient traîner les cadavres desséchés derrière eux.

Je m'écartai des feuilles, horrifiée. Je venais d'assister à une agression de vampires noirs, j'en étais certaine. Ce qui était dommage, c'était que je n'avais pas vu leurs visages. Cela m'aurait permis de les reconnaître si je rencontrais l'un d'entre eux. Je souhaitais que cela ne se produise jamais. Ce que j'avais vu m'avait glacé d'horreur.

*Je n'aime pas ce souvenir, dit le chêne.*

*C'est atroce. Comment se fait-il qu'il n'y ait plus ce genre d'agressions, de nos jours ? Cela se saurait, s'il y en avait encore.*

*Les vampires noirs ont appris à devenir discrets. Ils y sont obligés, depuis que les vampires blancs existent et protègent les humains.*

*Ah bon ? Les seconds n'ont pas toujours existé ?*

*Non. Ce sont d'anciens vampires noirs, qui, rongés par le remords, ont découvert un nouveau mode de vie.*

*Je vois.*

Cette vision m'ayant coupé l'envie de prolonger ma soirée, je rentrai chez moi. Ne pouvant pas dormir et oublier, j'allai prendre une douche. Au moins, si j'étais incapable de dormir, je ne ferais pas de cauchemars. Je m'efforçai de voir le bon côté des choses et effaçai tant bien que mal de mon esprit l'image des corps vidés. Au moins, j'étais certaine d'une chose. Jamais je ne voudrais me rendre coupable d'un

tel crime. Je refusais de devenir ainsi.

Le lendemain soir, le jour j, je mis la robe que j'avais choisie avec Vanille. Elle était courte, blanche et vaporeuse, taille empire avec un large ruban rose satiné cousu à la taille. Je me maquillai et laissai mes longs cheveux libres, comme de coutume. Je descendis, prête à recevoir Dimitri. Mes parents me lancèrent un regard admiratif.

— Tu es ravissante, ma chérie, me complimenta maman.

Le doux carillon qui nous servait de sonnerie retentit.

— Je vais ouvrir, déclarai-je.

Si Dimitri voyait mes parents, il se poserait des questions sur leur jeunesse.

— Amuse-toi bien, me dit ma mère en m'embrassant.

J'enfilai mon manteau et ouvris la porte. Dimitri se tenait devant moi, les éclats argentés de ses yeux brillants dans la nuit. Le clair de lune offrait un curieux effet d'ombres à sa peau diaphane. Il ressemblait un peu à un vampire, lui aussi et je me souvins de la plaisanterie de Vanille à ce sujet. Il avait une allure très élégante, avec son caban bleu marine impeccablement coupé.

— Bonjour, princesse. Tu es resplendissante.

— Merci.

Nous nous rendîmes à pied jusqu'au lycée, en silence. Ma capuche était rabattue de façon à ombrager le halo surnaturel qui émanait de moi et n'aurait pas manqué d'ébranler Dimitri. Une fois à l'intérieur, j'enlevai mon manteau.

— Jolie robe, me complimenta Dimitri.

— Tu n'es pas mal non plus.

Pas mal était un euphémisme. Il portait un pantalon noir, une chemise bleu nuit aux fines rayures en velours noires et brodée de dentelle argentée. Cette chemise mettait particulièrement en valeur ses magnifiques yeux.

Nous pénétrâmes dans le hall, où se déroulait la soirée. Je restai sans voix. Un tapis en velours cuivré avait été disposé par terre et des feuilles dorées parsemaient le sol. Un lustre aux pampilles rouge et orange scintillant de mille feux avait été accroché au plafond et se reflétait sur les murs, lesquels étaient tapissés de voiles rouges et dorés. On y trouvait aussi des branches d'arbres auxquelles étaient accrochées des feuilles d'un or éclatant.

— C'est magnifique, murmurai-je.

Dimitri me sourit.

— N'est-ce pas ? Chaque année, le hall est décoré sur le thème et les couleurs de l'automne.

— C'est réussi, dis-je.

— Victoria !

Je tournai la tête et aperçus Vanille, accompagnée de William, qui

me faisait signe. Elle portait une étoffe noire à volants évasée vers le bas, qui amincissait davantage sa petite silhouette. Je l'avais aidée à la choisir. Son maquillage qui insistait sur sa bouche rouge foncé et rendait ses yeux gris verts charbonneux, lui donnait l'air plus âgée. Quant à William, il était assorti à Vanille: En effet, il était vêtu de noir de la tête aux pieds, ce qui le faisait paraître encore plus ténébreux que d'ordinaire.

Dimitri se tourna vers moi.

— Veux-tu que nous rejoignons tes amis ?

— Oui.

Je serais moins mal à l'aise vis-à-vis de Dimitri en compagnie de gens qui m'étaient familiers. De plus, William était lui aussi sensible à l'odeur de son sang. Si nous étions deux dans cette situation, elle serait peut-être plus facile à gérer. Cela me rapprochait davantage de William. Il était plus proche de moi que mes propres parents, bien que je les aimais. Quand j'en avais parlé à mon ami, il m'avait expliqué que du fait de la jeunesse de tous les vampires, il existait une fine barrière entre les enfants et leurs parents, ce qui nous protégeait de la possibilité de relation incestueuse. Cela faisait partie de la magie qui nous animait. En nous voyant approcher, les yeux de Vanille pétillèrent d'un air gourmand. Je sus clairement à quoi elle pensait. Dimitri et moi formions un beau couple.

— Tu es ravissante, petite sœur, me complimenta William.

— C'est ton grand frère ? s'enquit Dimitri.

— Pas exactement, dis-je.

— C'est une petite plaisanterie entre nous, dit William en me faisant un clin d'œil. Je te connais, tu es un bon client de ma librairie.

Dimitri lui sourit.

— En effet.

William semblait plutôt à l'aise avec lui, en dépit de son arôme qui devait le brûler autant que moi.

— Tous le monde vous regardait, lorsque vous êtes entrés, dit Vanille. Vous êtes le nouveau couple star du lycée.

— Nous n'en sommes pas un, m'empressai-je de répliquer.

Dimitri fit la moue.

— Comme tu voudras, princesse.

Je vis Vanille réprimer un gloussement. Je décidai de changer de sujet.

— Vous aussi, vous avez dû attirer l'attention, à votre arrivée, dis-je à Vanille et William.

Vanille esquissa un sourire.

— William, surtout. Certaines filles du lycée, qui sont des clientes de sa librairie, étaient terriblement déçues de le voir accompagner.

J'émis un petit rire.

— Méfie-toi d'elles, l'avertis-je.

— Tiens, Christina est venue, s'étonna Vanille. Elle n'a pas l'air accompagnée.

En effet, Christina venait d'entrer, seule, vêtue d'une courte robe argentée qui découvrait ses longues jambes gracieuses et une fourrure blanche était délicatement posée sur ses épaules. Ses épais cheveux blond cendré étaient relevés en une couronne. Elle était très belle et honorait son titre de reine des glaces à la perfection.

Le directeur entra.

— C'est votre directeur ? Il est canon ! s'étonna William.

Je hochai silencieusement la tête, surprise qu'il soit sensible à la beauté masculine. Au moins, cela ne risquait pas de susciter la jalousie de Vanille.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. Bienvenue au lycée Alpha, pour ceux qui accompagnent les élèves. La soirée d'automne, qui a lieu tous les ans peu de temps avant les vacances de la Toussaint, a pour but de célébrer cette époque de l'année. Nous organisons aussi un bal à Noël. J'espère que vous y viendrez nombreux. En attendant, je vais laisser place à Ren et Aï Amane, nos deux animateurs de la soirée. Passez une agréable soirée.

Mon attention se porta sur Christina et je m'aperçus qu'elle fixait le directeur avec une certaine frustration. Quand il s'éloigna, elle le suivit du regard.

Deux lycéens asiatiques prirent la place du directeur. Le garçon avait les cheveux bleus et la fille avait des cheveux noirs noués en couettes parsemés de mèches roses.

— Chers lycéens, chères lycéennes ! claironna Aï, la fille — Je savais que son prénom était féminin pour avoir lu nombre de mangas.

— J'espère que vous êtes en forme, ce soir ! poursuivit-elle. Il y a un bar à la gauche du hall, pour ceux qui auraient besoin de se rafraîchir après avoir dansé. Et maintenant, je veux tous vous voir sur la piste !

Ils diffusèrent une musique entraînante et Vanille me tira vers la piste pour nous défouler. William et Dimitri n'avaient pas bougé, ils discutaient et de temps en temps nous regardaient en souriant. Christina n'avait pas quitté sa chaise. Cela ne m'étonnait guère. Elle ne souriait même pas et fixait toujours le directeur. Rebecca se joignit à nous, en se mouvant de façon très maladroite. Elle était ravissante, bien qu'elle ait mis deux chaussures de couleur différente, une noire et une dorée. Malgré sa maladresse, des garçons l'invitaient à danser. Je notai que bien que des garçons l'aient invitée plusieurs fois de suite, elle leur redemandait souvent leur prénom et l'oubliait tout aussi vite.

Vanille était infatigable. Au moment des slows, William la rejoignit. La chanson Karma Police, de Radiohead, s'éleva dans le hall. Une de

mes préférées. Je regardais William et Vanille avec envie, quand Dimitri me tendit la main.

— M'accorderas-tu cette danse, princesse ?

Je la lui pris en silence, incapable de refuser. Il m'enlaça et nous commençâmes à tourner doucement sur la piste. Jamais je n'avais été aussi près de lui. La proximité de nos corps m'emplissait de chaleur. Son regard brillant me donnant le tournis et m'empêchant de danser correctement, je posai ma tête sur son épaule. Mon visage était tout près de son cou blanc, suscitant une irrésistible envie d'y planter mes dents. Par je ne sais quel miracle, je me contins. Pendant que nous dansions, le temps sembla s'arrêter. Plus rien d'autre n'existait que Dimitri et la voix sensuelle du chanteur qui me donnait des frissons dans le dos. Sans réfléchir, je posai mes lèvres sur sa peau, les dents serrées. Elle était douce comme de la soie sur ma bouche. Je la retirai rapidement, sachant qu'il était préférable de ne pas prolonger ce contact dangereux. De plus, ce baiser prendrait sûrement un sens spécial pour Dimitri.

Lorsque la musique cessa, j'eus l'impression de sortir d'un rêve. Dimitri se détacha doucement de moi.

— Merci pour cette danse, princesse, me murmura-t-il à l'oreille.

Je le regardai s'éloigner puis cherchai du regard Vanille et William mais ne les trouvai pas. Pourquoi ne pas aller prendre l'air ? Ne craignant pas le froid, je sortis sans manteau. Le paysage était aussi beau de nuit que de jour. Les rayons de la lune lui donnaient un aspect onirique. Rester sous le préau était préférable, pour éviter qu'un passant ne voie de halo illuminer ma peau. J'observais les arbres au loin, écoutant le souffle des oiseaux qui parvenait jusqu'à mes oreilles, lorsque je réalisai que je n'étais pas seule. Une sensation désagréable, un besoin de fuir me saisit. Je me tournai et vis Tybalt qui se tenait à quelques mètres de moi.

— Jolie robe, dit-il, approbateur.

Je l'ignorai et m'apprêtai à regagner le hall. Il me barra l'entrée.

— Tu ne vas pas t'en sortir comme ça, dit-il avec un sourire mauvais.

— Laisse-moi tranquille, exigeai-je, en proie à la panique.

— Accorde-moi une danse et je cesse de t'embêter.

— Pas question.

Je le contournai et m'apprêtai à rentrer mais il me retint par le bras. Le contact de sa main me glaça les entrailles.

— Lâche-moi ! dis-je en tentant de me débattre, mais il me tenait solidement.

Il se pencha vers moi, le regard menaçant.

— Je ne renonce jamais, me prévint-il.

Soudain, Dimitri apparut.



— Laisse-la tranquille, ordonna-t-il, glacial.

Les deux garçons se dévisagèrent. La haine qui émanait d'eux était palpable. Dimitri n'avait plus rien du séducteur aux faux airs d'enfant angélique que j'avais l'habitude de voir. Il ressemblait au dieu en colère que j'avais vu la première fois qu'il m'avait sauvée.

— Voyez-vous ça, ricana Tybalt. Draven le justicier est de retour.

Dimitri sortit un minuscule poignard. Je reconnus la lame avec laquelle il avait blessé mon agresseur, lors de notre rencontre.

— Dimitri, range ce poignard, le suppliai-je.

— Bien. Ton amie commence à être raisonnable, dit Tybalt avec un nouveau sourire.

Subitement, j'eus très peur. Je venais de mesurer la haine de Tybalt pour Dimitri. Il éprouvait certes un certain respect pour lui, mais c'était justement cela qui justifiait sa haine plutôt que son mépris et l'empêchait de l'ignorer. Il le considérait comme un ennemi digne de lui, mortel. Il voulait le tuer. À petit feu. J'ignorais pourquoi, mais je le savais. Ce pressentiment me glaçait les entrailles. Paniquée, je pris la main de Dimitri.

— Viens, Dimitri, on rentre.

Dimitri me regarda, puis posa à nouveau ses yeux sur Tybalt. Celui-ci laissa échapper un ricanement.

— Je vous laisse filer pour cette fois, dit-il. Mais je n'en ai pas fini avec vous.

— Moi non plus, je n'en ai pas fini avec toi, Thomas. Mais tu as intérêt à laisser Victoria tranquille.

— Je ne ferai que ce que je désire, rétorqua Tybalt avant de s'éloigner.

Mon soulagement fut maigre, comparé à l'angoisse mêlée de révolusion qui persistait dans tout mon être. Dimitri s'en aperçut et il rangea son poignard.

— N'aie pas peur, princesse. Je ne le laisserai pas te faire de mal.

— Je peux me défendre seule, répliquai-je et je m'empressai d'entrer.

— Attends-moi ! haleta Dimitri qui me rejoignit en courant.

Une fois rentrés, William et Vanille vinrent à notre rencontre. Ils semblaient tendus.

— Victoria, est-ce que je peux te parler en privé ? demanda William. Excuse-nous, Dimitri.

— Pas de problème, dit ce dernier. Je vous laisse. J'ai été ravi de danser avec toi, princesse.

Sur ces mots, il me sourit et s'éloigna. Je le suivis un moment du regard et finis par m'en détacher avec difficulté, tant j'avais peur pour lui. Je me répétais que Tybalt était parti et qu'il n'avait pas de raison de revenir.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à William.

Il se pencha vers moi.

— J'ai senti la présence d'un vampire noir, me révéla-t-il à voix basse.

Je tentai de conserver mon sang-froid. Je ne me souvenais que trop bien de la vision que j'avais eue dans les rues de Paris. Je fermai les yeux et me concentrai pour faire disparaître les images d'êtres inhumains en capes noires, de sang et de cadavres. J'inspirai profondément et rouvris les yeux.

— Où ? demandai-je.

— Dans le lycée. J'ignore où exactement. Tu ne l'as pas senti, toi aussi ?

Je secouai la tête.

— Non. C'est étrange.

— C'est peut-être parce que tu es une jeune vampire, tu ne sais pas comment l'identifier, suggéra-t-il.

— Qu'allons-nous faire ? Nous n'allons pas le laisser commettre de meurtres ce soir.

— Je ne pense pas qu'il se fasse remarquer ce soir. Les vampires noirs sont très discrets. Mais tu as raison, il faut le retrouver et l'arrêter.

— Comment ? demandai-je.

— Je l'ignore. Les vampires noirs sont plus forts que nous car leurs pouvoirs leur servent à attaquer, tandis que les nôtres sont pacifiques. Mais à plusieurs, on peut l'arrêter. Je vais prévenir les vampires de ma famille de Londres. Toi, préviens ton père.

— D'accord.

Dimitri, au bar, me fit signe. Soudain, je ressentis une vive inquiétude. Avec son sang qui attirait même William, il serait sans doute pris pour cible par le vampire noir qui rodait. Ce serait le premier à se faire tuer. Comme si Tybalt ne suffisait pas. Je devais trouver un moyen de le protéger, mais lequel ? Je fis part de mes pensées à William et Vanille.

— Veille sur lui, me dit William. Nous trouverons une solution. En attendant, nous devons trouver un moyen de le ramener chez lui, maintenant.

J'allai voir Dimitri. Beaucoup de filles le regardaient avec insistance mais il les éconduisait en parfait gentleman. Elles repartaient, la plupart d'entre elles désappointées mais d'autres planaient parce qu'elles l'avaient vu de près et il leur avait parlé gentiment, même si c'était pour repousser leurs avances. S'intéressait-il à moi uniquement à cause de mon charme vampirique ? Quand il me vit, son visage s'éclaira.

— Heureux de te revoir, princesse. Veux-tu danser à nouveau ?

Je le regardai d'un air grave.

— Non, merci. Dimitri, écoute-moi. Il faut que tu rentres chez toi.

— Pourquoi ? dit-il, stupéfait.

Je me mordis la lèvre, ne sachant quelle explication inventer.

— Je ne peux pas te le dire. Tout ce que je peux te révéler, c'est que tu es en danger.

Ses yeux s'écarrillèrent, devenant encore plus grands.

— Je sais que cela paraît bizarre, admis-je.

La surprise disparut de ses yeux et son visage s'assombrit.

— Tu veux parler de Tybalt Thomas, je suppose. Je crois qu'il est rentré chez lui et il ne me fait pas peur.

— Non, il ne s'agit pas de lui. Mais c'est vrai qu'il est dangereux, lui aussi. Il t'en veut personnellement.

Je me gardai bien d'ajouter : « il veut ta peau ».

Dimitri eut un sourire amer.

— Je le sais.

— S'il te plaît, le suppliai-je, accepte de rentrer avec nous.

Il resta silencieux pendant quelques secondes qui me parurent interminables. Je le regardai d'un air suppliant. Il fallait qu'il m'écoute. Il devait être raisonnable et accepter de sauver sa peau. En imaginant une silhouette encapuchonnée lui trancher la gorge et boire son sang à grandes gorgées, je serrai les dents. Cela n'arriverait pas. Il n'en était pas question. Dimitri répondit finalement à ma prière muette.

— D'accord. Puisque tu insistes, princesse.

Nous rejoignîmes William et Vanille, sortîmes et montâmes dans leur voiture.

— Où habites-tu, Dimitri ? demanda William.

— Tout près du lycée, répondit Dimitri et il donna les indications nécessaires.

Nous fîmes le trajet en silence. Je ne parvenais pas à détacher mon regard de Dimitri. Depuis que nous avons partagé ce moment intime qu'était la danse, je me sentais plus proche de lui, pleine de son parfum et de la chaleur de son corps.

— Merci, dit Dimitri lorsque William se gara. Voulez-vous entrer?

Je secouai la tête.

— Non, merci.

Dimitri me sourit.

— Comme tu voudras. Bonne nuit, princesse.

J'aurais rougi si les vampires en étaient capables, contrairement aux dires de William à ce sujet. Je le regardai s'éloigner vers son immeuble et poussai un soupir de soulagement. Il m'avait écoutée. Il n'allait pas jouer les têtes brûlées avec Tybalt ou pire, le vampire noir.

— Au moins un qui est en sécurité pour ce soir, dis-je.

Je vis William hocher la tête.

— Oui, mais nous devons trouver un moyen de le garder à l'œil par la suite. Et les autres ne sont pas à l'abri.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On retourne à la fête. Nous allons essayer de repérer le vampire noir, s'il est toujours présent.

L'angoisse m'envahit à nouveau.

— Mais même à deux contre un, nous ne pouvons rien contre lui, je crois !

William se tourna vers moi et m'adressa un sourire.

— Je viens de me rappeler quelque chose, petite sœur. Les vampires blancs, quand ils sont liés à leur partenaire de sang, deviennent plus puissants et préservent mieux les humains. Avec Vanille à mes côtés, nous avons peut-être une chance contre lui.

— En quoi consiste ce don, exactement ?

— Il consiste à empêcher les vampires noirs d'attaquer. Nous neutralisons leur agressivité envers les humains. C'est pour cela qu'ils se cachent de nous.

Cela changeait tout. Si nous avions la possibilité de contrer les vampires noirs et de mettre les humains à l'abri, nous devons le faire. Cette idée me réchauffa subtilement le cœur et m'empêcha d'avoir d'autres visions cauchemardesques.

— Je vois. Je préviendrai mes parents, en rentrant. Toi, préviens ta famille.

— Bien sûr, petite sœur. L'union fait la force.

Lorsque nous fûmes retournés au lycée, nous cherchâmes le vampire noir, dehors et à l'intérieur. William fermait les yeux, concentré. Je le regardai avec une certaine tension, guettant le moindre signe de changement sur son visage de marbre.

— Alors, tu ressens quelque chose ? lui demandai-je.

William secoua la tête, les sourcils froncés.

— Non. Il est parti.

— Tu en es sûr ?

— Certain.

En rentrant dans le hall, je vis le directeur qui regardait dans notre direction. Sa présence me rassura et me permit de reléguer dans un coin de mon esprit Tybalt et les vampires noirs. Il s'approcha de nous avec un sourire cordial.

— Où étiez-vous passés ? Certains garçons voulaient danser avec Victoria.

— Nous ramenions quelqu'un, expliqua William.

— C'est vrai qu'il commence à se faire tard. Êtes-vous du lycée ?

William secoua la tête.

— Non. Je suis libraire.

À ce mot, les yeux de monsieur Boisé pétillèrent.

— Vraiment ? C'est merveilleux. Où se trouve votre magasin ? demanda-t-il, intéressé.

— Près des Champs Elysées. C'est la boutique Patte d'ange.

Le visage de monsieur Boisé s'éclaira, comme sous le coup d'une révélation.

— Mais oui ! Je connais cette librairie ! Il me semblait bien que je vous avais déjà vu. Il m'arrive d'y aller, pour mes petites-nièces. Et pour moi-même, car je suis un grand enfant.

Vanille sourit.

— Et pour vos enfants ? demanda-t-elle, curieuse.

Monsieur Boisé secoua la tête avec un sourire triste.

— Hélas, non. J'adore les gosses mais je n'ai pas encore rencontré la femme qui m'en donnera.

— Comme c'est dommage ! dit Vanille avec compassion.

— Je ne perds pas espoir. Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Passez une bonne soirée et soyez prudents.

Sur ces étranges paroles, il nous tourna le dos et s'éloigna, ses longs cheveux se balançant sur ses épaules, auxquels les éclairages orangés donnaient des reflets de miel.

— Je me demande ce qu'il entendait par « soyez prudents », marmonna William. Saurait-il quelque chose au sujet des vampires et notamment des vampires noirs ?

Vanille secoua la tête.

— Je pense qu'il fait seulement allusion à la guerre des gangs. En tout cas, beaucoup de filles ici seraient ravies d'apprendre qu'il est célibataire.

En voyant les regards que les lycéennes lançaient au directeur, je me dis qu'elle n'avait pas tort.

## Chapitre 7

### La jumelle fantôme

La nuit tombée, je dînai seule. Vanille souffrant d'une grippe, William voulut rester à son chevet. Les partenaires de sang guérissaient beaucoup plus rapidement que les humains normaux mais William tenait à veiller sur elle toute la nuit. Je me diffusai donc seule jusqu'aux fenêtres et m'abreuvaï. Lorsque je me sentis rassasiée, je me métamorphosai, comme de coutume, en chaton.

Une silhouette avançait dans ma direction, en dépit des rues quasiment désertes à cette heure tardive. J'espérais que cette personne ne détestait pas les chats. Mon cœur fit un bond lorsque je reconnus Dimitri. Que faisait-il là à une heure pareille ? Je lui avais fait promettre d'être prudent ! Me sentant responsable de lui, je décidai de le suivre discrètement. Sous ma forme animale, ce serait facile.

Il se dirigea vers le lycée, qui n'était pas très loin. Il entra et fixa longuement le paysage, comme s'il voulait s'en imprégner et imprimer son image dans son esprit. Lentement, il s'approcha du préau. Nous n'étions pas seuls. Quand il reconnut ceux qui s'y trouvaient, Dimitri se cacha. C'était Tybalt. Il proclamait un discours. Un nombre impressionnant de White Evils l'entourait et tous buvaient ses paroles, comme possédés par le gourou d'une secte.

— Chers frères, je vous remercie d'être présents ce soir. J'ai une demande particulière à vous faire. Trouvez-moi des humains qui sont seuls cette nuit, dans les rues, ramenez-les-moi et quand j'en aurai fini avec eux, débarrassez-moi d'eux.

Je l'écoutai, mes yeux félins écarquillés d'horreur. Que voulait-il faire à ces humains ? Il fallait l'en empêcher. Je savais à quel point il était dangereux, du moins, je pensais le savoir. Constater l'emprise qu'il avait sur ses White Evils me surprenait tout de même. Je m'apprêtais à prévenir William en vitesse, quand je me rappelai la présence de Dimitri. Il les regardait avec son visage de dieu en colère. S'il se faisait repérer, il serait leur première cible. Une seule chose comptait pour moi : le sauver.

Soudain, j'eus une idée. Dimitri tripotait nerveusement ses clés dans sa main. Je bondis sur son bras. Heureusement pour moi, il étouffa son cri. J'agrippai ses clefs tombées dans ma gueule et partis en courant. Il me poursuivit, se hâtant le plus silencieusement possible

pour ne pas se faire repérer par les White Evils.

Je m'arrêtais régulièrement, à une dizaine de mètres de lui pour être sûre qu'il me suivait et courus jusqu'à chez lui. En effet, je me rappelais très bien le trajet qu'avait fait William en voiture pour y aller. Il s'arrêta, haletant et je déposai ses clefs à ses pieds. Il les ramassa en me regardant d'un air surpris.

— Tu voulais que je rentre chez moi ? Comprit-il immédiatement.

Je le dévisageai en silence, priant pour qu'il se dépêche de rentrer.

— Mais pourquoi ?

Bien évidemment, j'étais incapable de lui répondre.

— Viens, me dit-il doucement.

Il me prit dans ses bras. Je m'aperçus que sous ma forme de chat, je ne ressentais plus l'envie de boire son sang. Cela me soulagea intensément. Je me blottis contre son torse chaud et reniflai son odeur sucrée.

Il monta les escaliers. Son logement se trouvait au premier étage. Il referma la porte derrière lui et me déposa à terre. Je m'aventurai dans l'appartement et regardai autour de moi. L'appartement n'était pas très grand, mais assez accueillant. Je furetai dans les pièces et ne découvris aucune présence. Vivait-il seul ? Il avait perdu ses parents. Était-il émancipé ?

Dimitri me servit un bol de lait. Je détournai la tête.

— Tu n'en veux pas ? Ce n'est pas grave, dit-il.

Il me prit dans ses bras et m'emmena sur le canapé. Là, il alluma son ordinateur qui trônait sur la table basse et alla sur un dossier nommé la Princesse écarlate. J'ouvris grand les yeux. Se pourrait-il que... le pseudonyme de l'auteur de la série qui paraissait dans le Papillon noir était l'Ange Noir. Dimitri était à la tête d'un gang nommé les Blacks Angels. Une sacrée coïncidence. Le fichier s'ouvrit et les pages défilèrent sur l'écran, confirmant qu'il s'agissait bel et bien de mon roman feuilleton préféré. Ainsi, Dimitri était l'auteur de la Princesse écarlate. En plus d'être fascinant et attirant, il s'avérait être l'un de mes écrivains préférés.

Dimitri me regarda en souriant et tapota sur ses genoux pour me faire signe de m'y installer. Docilement, je lui obéis et me couchai sur ses cuisses chaudes. Je me mis à ronronner. Il se mit à me caresser et une douce chaleur se répandit dans mon petit corps félin.

— As-tu un nom ? Murmura-t-il doucement. Je vais t'appeler Étoile, car tu m'as guidé cette nuit.

Étoile. C'était un joli nom. Pour manifester mon approbation, je frottai vigoureusement ma tête contre le dos de sa main.

— Je suis content que cela te plaise, me dit-il en déposant un baiser sur ma tête.

Je ne me lassais pas de le dévisager. Pour mes petits yeux de chat,

les siens me paraissaient encore plus grands.

Il entreprit d'écrire et je fermai les paupières, n'entendant plus que le bruit de ses doigts tapotant sur le clavier. Lorsqu'il eut terminé et qu'il se relut, je ne résistai pas à la tentation de lire ce qu'il avait écrit. J'avais la chance de lire le dernier chapitre de la Princesse écarlate en avant-première. En parcourant le texte des yeux, mon pouvoir de voir l'histoire comme si elle était réelle s'activa. C'était toujours aussi intense. Je voulus faire partager cela à Dimitri. Après tout, c'était lui l'auteur, c'était grâce à lui que je faisais ce voyage, il méritait de le vivre aussi. Il était le premier à le mériter.

Doucement, j'appuyais ma patte contre le dos de sa main et lui transmis mes visions. Il poussa un cri de surprise et ses grands yeux parfaits s'écarquillèrent. Je lui fis vivre ce voyage intense jusqu'à la fin du chapitre. Ensuite, j'écartai ma patte.

Dimitri me regarda avec émerveillement.

— C'est toi qui as fait ça ? Étoile, tu es...

— Oui, ce n'est pas un chat ordinaire, dit une voix féminine.

Je frémis et relevai la tête. Près de nous, flottait une jeune fille transparente. Un fantôme. Elle avait de longs cheveux noirs, le teint pâle et de grands yeux bleus pailletés, exactement comme ceux de Dimitri. Celui-ci ne paraissait pas effrayé le moins du monde.

— Bonsoir, Diane. J'ai cru que tu ne viendrais pas.

— Pourquoi ne serais-je pas venue ? Tu sais bien que je viens tous les soirs, cher frère. En fait, j'étais déjà là il y a un quart d'heure, mais je ne voulais pas te déranger alors que tu étais en train d'écrire. Je suis donc restée invisible.

Dimitri eut un sourire moqueur.

— En fait, tu m'as espionné, persifla-t-il.

Ainsi, cette fille était sa sœur. Ma mémoire de vampire me rappela qu'il m'avait déjà parlé d'elle. Il m'avait dit que sa sœur était avec lui mais qu'il ne pourrait pas me la présenter. À présent, je comprenais ce qu'il entendait par là.

Le regard du fantôme se posa sur moi. Mon petit cœur de chat se mit à battre à toute vitesse. Je craignais qu'elle ne me démasque. Les esprits étaient-ils dotés d'un sixième sens ? En tout cas, la manière dont Diane me dévisageait me donnait l'impression que c'était le cas. Cependant, ce n'était pas pour autant qu'elle allait deviner à coup sûr qu'en fait d'un chat, j'étais un vampire. Elle n'aurait sûrement pas apprécié que son frère abrite une suceuse de sang.

— Il me voit, affirma-t-elle.

— Je crois que c'est une femelle, dit Dimitri. Peut-être que tous les animaux te voient, tu ne crois pas ?

— Je l'ignore, dit-elle. En tout cas, ce... cette chatte est spéciale.

Dimitri sourit.



— Je suis d'accord avec toi. Elle m'a obligé à esquiver un danger.

Les yeux de sa sœur s'agrandirent.

— Qu'entends-tu par-là ? demanda-t-elle.

Dimitri lui raconta comment il avait espionné Tybalt, de nuit et comment je l'avais poussé à fuir.

— C'est incroyable, dit Diane, impressionnée. Mais que fabriquais-tu au lycée à une heure pareille ? Tu attires les ennuis comme un aimant alors tu ferais mieux de rester chez toi !

Son ton était lourd de reproches.

— Je cherchais l'inspiration. Le lycée est si agréable, la nuit.

— Agréable ? Alors que des types dangereux comme ce Tybalt y rôdent ?

— Justement, j'ai bien fait d'y aller. Maintenant que je sais qu'il mijote quelque chose de criminel, je dois l'en empêcher.

Diane fronça les sourcils.

— Je n'aime pas ça, Dimitri. Pas du tout. Tu dois arrêter de jouer les justiciers. Tu as déjà fait payer la mort de nos parents, c'est plus que suffisant.

Le regard de Dimitri s'assombrit.

— Depuis ce jour-là, j'ai pour rôle d'accomplir les vendettas. La mienne comme celle des autres, même si je suis voué pour cela à faire couler le sang.

Il était redevenu ce dieu en colère. Je le trouvais aussi terrifiant que Tybalt, même s'il ne m'inspirait pas la même répulsion, loin de là. C'était même plutôt l'inverse. Le voir me donnait envie de lui parler, de le toucher, de sonder son esprit, de me sentir proche de lui. De guérir ses blessures dont j'ignorais la nature et son obsession de vengeance.

Diane le contempla avec tristesse.

— Tu as tort, dit-elle doucement. Rien ne t'y oblige.

Dimitri eut un sourire inquietant.

— *J'aime* rendre la monnaie de leur pièce aux oppresseurs.

Diane secoua la tête, affligée.

— C'est mal, dit-elle. Tu es devenu malsain. Tu n'étais pas comme ça, avant.

— Avant, papa, maman et toi étiez en vie, rétorqua Dimitri durement. Je vais prendre une douche.

Sur ces mots, ignorant les protestations de sa sœur, il se leva et quitta la pièce. Diane soupira. Son regard se porta à nouveau sur moi.

— Tu n'es pas un chat comme les autres, affirma-t-elle.

*Non, en effet.*

— J'en étais sûre. Ainsi, tu peux communiquer avec moi ?

Elle m'avait entendue.

*Apparemment, oui. Je communique avec la nature mais j'ignorais que*

*cela fonctionnait aussi avec les esprits.*

— Intéressant. Que fais-tu auprès de Dimitri ?

*Je veille sur lui.*

Diane me sourit.

— Alors on va bien s'entendre. Moi aussi, je veille sur lui. Je suis sa sœur jumelle, alors je reste liée à lui, même après ma mort. Je ne veux pas le laisser seul. Mais cela m'empêche de trouver le repos.

Trouver le repos. C'était probablement tout ce dont les humains avaient besoin à la fin de leur vie. Si je me créais un partenaire de sang, il serait condamné à être enchaîné à moi pour l'éternité, sans jamais avoir une chance de connaître le paradis.

— Et toi, pourquoi veilles-tu sur Dimitri ? reprit Diane.

Manifestement, elle n'avait rien entendu des pensées que je gardais pour moi. Je m'en réjouis.

*Il est en danger. Quelqu'un veut le tuer.*

De l'angoisse brilla dans les yeux de l'ange.

— Qui ? demanda-t-elle.

*Tyalt.*

— Il m'a beaucoup parlé de lui, dit Diane, le visage sombre. Je savais que c'était la guerre entre eux mais j'ignorais que cela allait aussi loin.

*S'il te plaît, ne lui dis rien. Je ne veux pas l'effrayer.*

— Une bonne frousse lui ferait le plus grand bien, pourtant, répliqua Diane, amère.

*S'il l'apprenait, il serait capable d'essayer de tuer Tyalt lui même.*

Cette vérité s'était imposée à moi brutalement.

— Tu as raison. Qu'allons-nous faire ?

*Mes amis et moi, nous nous chargeons de le protéger. Je ne laisserai personne faire du mal à Dimitri, je t'en donne ma parole.*

Diane me sourit.

— Merci, fit-elle, un peu rassurée.

À ce moment-là, Dimitri sortit de la salle de bain, vêtu d'un simple peignoir. Sous ma forme initiale, mes hormones de vampires auraient sûrement eu raison de moi. Ses cheveux blond argenté et sa peau diaphane ruisselaient de gouttes d'eau brillantes, le faisant ressembler à un diamant vivant. L'odeur de gel douche rendait l'arôme de sa peau encore plus sucré que d'ordinaire.

— Bon, je vais me coucher, Diane.

— D'accord. Bonne nuit, dit-elle avant de s'évaporer.

Dimitri se rendit dans sa chambre, où je le suivis. Je détournai le regard lorsqu'il se débarrassa de son peignoir. Puis il enfila un caleçon au tissu noir satiné et se glissa sous la couette. Il ferma les yeux, se retourna plusieurs fois et s'endormit lentement. Je le sus grâce à sa respiration régulière. Je m'approchai doucement de lui et me couchai

sur sa poitrine. Je ressentis de la chaleur, des vibrations et entendis son pouls. C'était un joli son, régulier, comme une danse.

Au bout d'un moment, je me levai et contemplai son visage. Malgré ses yeux clos, son visage restait sublime. Je ne me lassais pas de l'admirer. Je finis néanmoins par me recoucher. Je fermai les paupières et me laissai bercer par les battements de son cœur et son souffle. Ce son me procurait un certain bien-être.

Soudain, son pouls s'accéléra. Des gouttes de sueur perlaient sur sa peau. Faisait-il un cauchemar ? Il se mit à hurler, de terreur, ou de douleur. Je lui donnai un coup de griffe sur la poitrine pour le réveiller.

Il sursauta et écarquilla les yeux, bien réveillé, l'air terrorisé. Puis il me regarda. Je me mis à ronronner doucement pour l'apaiser. Cela sembla fonctionner. Petit à petit, sa respiration redevint régulière, puis il me caressa d'une main tremblante. Il alluma la lumière, se leva et prit un livre. Je lus avec lui, partageant ainsi mes visions. Cela sembla lui faire oublier son mauvais rêve. Après avoir lu pendant une heure, il était parfaitement calme. Il posa son roman sur sa table de chevet, éteignit la lumière et se rendormit rapidement. Je restai chez lui jusqu'à l'aube. Ensuite, je repris ma forme humaine avant de me diffuser et m'échapper par la fenêtre. Lorsque je regagnai ma maison, mon père m'attendait, assis dans le salon.

— Ta maman dort encore, dit-il à voix basse. Où étais-tu ? Je ne t'ai pas entendue rentrer alors je me suis inquiété.

Le remord m'envahit.

— Oh. Désolée. J'étais chez un ami, sous ma forme de chat. Je veillais sur lui, car il est en danger.

Mon père me regarda d'un air anxieux.

— En danger ? Comment ça ?

Je m'apprêtais à répondre, mais nous fûmes interrompus par l'arrivée de ma mère, en robe de chambre, les yeux mi-clos.

— Bonjour maman, dis-je en l'embrassant.

— Bonjour chérie, répondit-elle en bâillant. Que se passe-t-il ? Tu viens juste de rentrer, non ?

J'acquiesçai silencieusement.

— Elle a un ami qui est menacé, dit papa.

— Lui plus que les autres, puisque son sang attire tous les vampires, y compris ceux qui ont un partenaire de sang. Mais tous les élèves de mon lycée sont concernés.

— Pourquoi ? demanda maman, prise de panique.

— Lors de la soirée d'automne, un vampire noir s'est introduit au lycée. William l'a senti. Mais nous ne savons pas de qui il s'agit.

— Un vampire noir ? Mais c'est horrible ! s'exclama maman, effrayée.

Je hochai la tête.

— Je sais. Papa, j'ai besoin de toi pour l'arrêter.

Les yeux de maman s'écrouillèrent d'angoisse. Il était regrettable qu'elle doive être au courant de cela. Heureusement, elle n'avait pas vu ce que j'avais vu en buvant la sève de l'arbre, même si cela s'était produit des siècles auparavant. Elle n'aurait pas supporté un tel spectacle, c'était certain.

— Il n'en est pas question ! s'affola-t-elle. C'est beaucoup trop risqué ! Victoria, tu ne dois plus aller dans ce lycée !

Aussitôt, cette perspective me parut insupportable.

— Si, maman. Je dois faire ce que je peux pour l'arrêter. De plus, nous ne serons pas seuls, papa et moi. William va contacter sa famille.

Papa hochait la tête.

— Victoria a raison, Viviane. Nous devons arrêter ce vampire noir.

Maman secoua la tête.

— Et s'il n'était pas seul ?

Papa posa une main rassurante sur la sienne.

— Nous non plus, nous ne serons pas seuls. William, l'ami de Victoria, a dit qu'il ramènerait du renfort. Moi, de mon côté, je vais contacter des connaissances.

— Ah bon ? Tu connais d'autres... vampires ? m'étonnai-je.

Papa me sourit.

— Oui. Mais ils sont loin et répartis un peu partout dans le monde. Les vampires, blancs comme noirs, voyagent beaucoup.

— Ah bon ? Maman et toi aussi ?

— Oui. D'ailleurs, pendant les vacances d'été, nous irons à New York avec toi.

— New York ? m'exclamai-je, effarée.

Maman me sourit à son tour. Je fus contente de voir l'angoisse de son regard s'atténuer.

— Oui, ma chérie. Nous y sommes déjà allés plusieurs fois et nous avons un appartement là bas. C'est l'une de mes villes préférées, avec Paris.

New York ! Rien que ça ! Et dire que j'enviais William qui venait de Londres.

— Mais ne changeons pas de sujet, reprit maman. Je ne tiens pas à ce que vous risquiez votre vie, Éric et toi.

— Ne t'en fais pas, nous serons prudents, promit-il. Maintenant, retourne te coucher.

Maman fit une moue adorable.

— Je ne retournerai pas me coucher sans toi, minaуда-t-elle.

— Comme tu voudras, mon amour, céda mon père et il l'emmena dans leur chambre.

Quant à moi, je remontai dans la mienne. J'expédiai un mail à Mina

et Robert. Plus tard, j'admirai le lever du soleil, songeuse, Cendrillon blottie sur mes genoux. Je devais faire face à deux menaces. Le vampire noir, ainsi que Tybalt. Le vampire noir passait en premier mais Tybalt était également dangereux pour Dimitri.

Dimitri. C'était lui que je voulais protéger avant tout. Les autres victimes potentielles du vampire et de Tybalt m'inquiétaient mais je me souciais surtout de Dimitri. Le maintenir en vie était vital pour moi. Depuis que j'avais passé une nuit avec lui et que je savais qu'il était l'un de mes écrivains préférés, je me sentais encore plus proche de lui. En tout cas, il fallait que je surveille Tybalt de près. Et je savais comment m'y prendre.

L'heure vint pour moi d'aller au lycée. Devant le portail, c'était mon père qui m'attendait pour une fois et non ma mère.

— Peut-être que je repérerai le vampire noir, s'il est encore au lycée, m'expliqua-t-il. Mais cela risque d'être difficile. Lorsque nous les traquons, les vampires noirs le sentent et ils s'esquivent rapidement.

En descendant de la voiture, je m'aperçus que William et Vanille nous attendaient à l'entrée du lycée.

— Alors, tu as à nouveau ressenti une présence ennemie ? demandai-je à William.

— C'est difficile à dire, répondit-il. Je sens une vague présence maléfique mais elle apparaît et disparaît.

Je me retournai vers mon père.

— Et toi, tu sens quelque chose, papa ?

Il se concentra un certain temps et secoua finalement la tête.

— Non, répondit-il. Mais j'ai contacté mes amis, ils arriveront demain soir. Ils sont d'accord pour monter la garde jour et nuit devant le lycée. Bon, je dois m'en aller, des clients m'attendent.

Sur ces mots, il m'embrassa et partit.

— Qu'as-tu fait cette nuit, petite sœur ? me demanda William. Je suis désolé de t'avoir laissée toute seule, à propos.

Je lui souris. J'éprouvai une soudaine tendresse pour Vanille et lui. Je les connaissais depuis peu de temps mais ils m'avaient si bien aidée dans ma nouvelle existence, dans son aspect rationnel comme surnaturel. William était vraiment comme mon frère.

— Pas de souci. Je ne me suis pas ennuyée. Je suis allée chez Dimitri sous ma forme de chat et j'ai veillé sur lui.

— Si je comprends bien, tu as passé la nuit avec Dimitri ! s'exclama Vanille.

— Moins fort, grondai-je à voix basse.

Quelques têtes curieuses se tournèrent vers nous puis se détournèrent aussitôt.

— Oh, ça va, dit Vanille sans se départir de sa bonne humeur. Ce n'est pas comme si j'avais dit qu'il s'agissait de Dimitri Draven !

Heureusement, cette fois-ci, elle avait baissé le ton.

— Sinon, tu t'es bien rétablie ?

— Oui ! Ma grippe n'a duré que quelques heures, cette nuit. Maintenant, je suis en pleine forme!

— Quelques heures ? C'est drôlement rapide !

— C'est l'avantage d'être fiancée avec un vampire.

Je n'osais pas lui demander si elle n'était pas effrayée à l'idée d'être liée à William pour l'éternité. Pour ma part, je ne me sentais pas capable d'infliger cela à quelqu'un, même si j'avais le sentiment que quelque chose me manquait, sentiment de plus en plus douloureux.

William embrassa Vanille et partit. Le joli carillon qui servait de sonnerie se fit entendre et nous nous rendîmes en cours de français. Monsieur Charbon nous fixa un à un de son regard perçant.

— Bien ! Aujourd'hui, je vais vous rendre vos devoirs sur Don Juan ! Vous ne vous en êtes pas trop mal sortis !

— Avec lui, pas trop mal, c'est neuf sur vingt, me chuchota Vanille.

Monsieur Charbon arriva vers nous et me balança ma copie à la figure.

— Toi, tu m'énerves ! lança-t-il.

Je regardai ma copie. Dix-huit. Monsieur Charbon m'adressa un imperceptible sourire, que je lui rendis.

Une fois la pause arrivée, j'allai voir Tybalt.

## Chapitre 8

### Les vampires blancs

Je cherchai Tybalt dans tout le lycée et finis par le trouver devant le portail, entouré d'un certain nombre de White Evils. Ils semblaient tous hypnotisés par lui. Cela me fit froid dans le dos. Je n'osais pas me frayer un passage parmi eux ni m'approcher. Cependant, Tybalt m'aperçut. Il me fit signe de le rejoindre et ses sbires s'écartèrent pour me laisser passer. Une fois tout près de lui, je réprimai mon envie de fuir.

— Bonjour, Victoria. Que fais-tu ici ?

Il semblait surpris.

— Je peux te parler ?

— Avec plaisir. Laissez-nous, ordonna-t-il aux White Evils.

Ils lui obéirent immédiatement. Tybalt plongea son regard sombre dans le mien. J'eus le sentiment que mes yeux me brûlaient et fis appel à toute ma volonté pour ne pas les détourner ou tout simplement les fermer, ce qui m'aurait procuré un certain apaisement, mais aurait ruiné mon plan.

— Je t'écoute, dit-il.

Je me forçais à lui sourire, ce qui me fit mal aux joues.

— J'aimerais faire la paix avec toi.

Tybalt haussa les sourcils.

— Tu es sérieuse ?

Il me regardait avec insistance et j'eus du mal à soutenir son regard.

— Oui, dis-je.

— Pourquoi ce revirement ?

Je lui fis mon sourire le plus séduisant.

— J'ai besoin d'un vrai mec, dis-je, aguicheuse.

J'espérais ne pas être ridicule, mais Tybalt sembla apprécier. Il me sourit.

— Je vois. Je me doutais que tu finirais par venir à moi. Tu m'as toujours eu l'air d'avoir du goût. Pourquoi m'avoir autant résisté ?

« Pour calmer ton ego », fus-je tentée de lui balancer à la figure. Mais je me retins.

— Les hommes aiment qu'on leur résiste, non ? dis-je d'un ton espiègle.

— C'est vrai, admit Tybalt. J'avais envie depuis longtemps de

rencontrer quelqu'un comme toi, une fille différente de toutes ces groupies. Tu avais vraiment l'air de me détester. Tu es très douée.

Sa main effleura mon visage et me caressa les cheveux. Je serrai les dents. Alors qu'il approchait son visage du mien, la sonnerie retentit. J'étais sauvée par le gong. Je réprimai un soupir de soulagement. Je n'aurais pas supporté qu'il m'embrasse mais le repousser aurait tout fait capoter.

— Bon, je dois aller en cours. Qu'est ce que tu fais, ce soir ?

Tybalt esquissa un sourire inquiétant.

— Quelque chose de spécial. Voudrais-tu y assister ?

— Avec plaisir, dis-je, le cœur battant.

— Tes parents te laissent sortir jusqu'à quelle heure ?

— À l'heure que je veux. C'est comme si j'étais majeure.

— Parfait, dit Tybalt avec un sourire satisfait. Tu me plais de plus en plus. Retrouve-moi ici à minuit.

— D'accord, dis-je. À ce soir !

— À ce soir.

Je rentrai à l'intérieur. Ce soir, j'allais savoir ce que Tybalt mijotait. Le séduire avait été facile. Trop facile, même. De son côté, du moins. De mon côté, j'avais eu du mal à réprimer ma répugnance lorsqu'il m'avait touchée. Mais je le faisais pour Dimitri. Pour ses autres victimes. L'inconvénient était que je ne pourrais pas me nourrir avant d'aller à son rendez-vous. Je m'abreuvais donc après.

Après les cours, quand Vanille et William me raccompagnèrent, je dis à celui-ci qu'il n'était pas nécessaire de venir me chercher ce soir.

— Je viens avec toi, décida-t-il quand je lui exposai mes raisons.

Je secouai la tête.

— Pas ce soir. Il n'y a qu'à moi qu'il a donné rendez-vous alors il ne faudrait surtout pas qu'il s'aperçoive de ta présence. Ce soir, je m'occuperai de savoir ce qu'il mijote. La prochaine fois qu'il organisera un rassemblement de nuit, nous irons l'arrêter avec la police... ou les vampires blancs.

William hocha la tête, visiblement à contrecœur.

— D'accord. Mais sois prudente, petite sœur. Je te contacterai par la pensée cette nuit pour m'assurer que tout va bien.

— Ça marche !

Le soir venu, je ne prévins pas mes parents de mon expédition nocturne. Je ne voulais pas les inquiéter au sujet de Tybalt, en plus du vampire noir. De plus, ils ne m'auraient pas laissée y aller, si je les avais tenus au courant.

Devant le portail, Tybalt m'attendait, seul. Je portais une capuche qui m'ombrageait, pour qu'il ne voie pas le halo lunaire qui émanait de moi. De nuit, il paraissait encore plus effrayant. Ses yeux brillaient d'une lueur inhumaine et des ombres projetées par son visage éclairé



par la lune lui donnaient un aspect sinistre. Je serrai les dents et m'approchai de lui.

— Tes amis ne sont pas encore arrivés ? demandai-je.

— Ils ne vont pas tarder. Viens.

Il m'emmena jusqu'au préau. Là, je m'aperçus que nous n'étions pas seuls. Dimitri était présent, ainsi que les Black Angels. C'était la première fois que je les voyais. Ils étaient grands et élancés, gracieux même immobiles et nombre d'entre eux avaient les cheveux teints en blanc argenté. Ils étaient effrayants et nous regardaient d'un air glacial.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? lança Tybalt.

— Je sais que tu mijotes quelque chose de pas clair, répliqua Dimitri. Je t'ai vu, la nuit dernière. J'ignore ce que tu fabriques mais nous ne te laisserons pas faire.

Les yeux sombres de Tybalt s'écrouillèrent de stupeur. Il regarda Dimitri comme s'il était prêt à le tuer sur place. Je réfléchis à toute vitesse. Il me fallait un moyen d'intervenir, de neutraliser Tybalt. Je ne le laisserais pas faire du mal à Dimitri. Mais comment ? Une petite voix me disait qu'il ne serait peut-être pas réceptif à l'hypnose. Finalement, il esquissa un sourire amer.

— Je vois. Je suis démasqué. Enfin, à moitié. Tu ne sauras jamais ce que je fais toutes les nuits. Frustrant, non ? En plus, ton ex-petite-amie me préfère finalement à toi.

Dimitri s'approcha.

— Qu'entends-tu par là ?

Tybalt se tourna vers moi avec un sourire.

— Avec sa capuche, tu n'as sans doute pas reconnu la belle Victoria.

Dimitri, qui n'avait jusque-là pas prêté attention à moi, me regarda avec stupeur.

— Victoria ? Qu'est ce que tu fais là ?

Tybalt m'enlaça. Cela me donna envie de le frapper mais je n'en laissai rien paraître.

— Disons qu'elle a... changé d'avis, dit Tybalt. D'ailleurs, elle et moi, nous allons partir. Monte la garde ici toute la nuit, si cela te chante.

Sur ces mots, il quitta le préau, son bras toujours autour de ma taille. Je n'osais pas lancer un dernier regard à Dimitri. Lorsque nous eûmes quitté le lycée, il donna un coup de pied rageur dans le portail. Je m'écartai, effrayée par cette démonstration de violence. Une fois calmé, il ferma les yeux et resta un long moment concentré. Puis il les rouvrit.

— Tu devrais peut-être prévenir tes amis que vos projets sont annulés, dis-je.

Tybalt eut un sourire énigmatique.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Bon. Que vas-tu faire dans ce cas ?

— Je ne sais pas. Sans doute traîner dans les rues. Et toi ?

— Je crois que je vais rentrer.

Un mensonge. Une fois loin de lui, je m'envolerais aux fenêtres pour boire du sang. D'ailleurs, ma gorge commençait à me brûler.

— Bon, je te dis à demain, dis-je en tournant les talons.

Tybalt me retint le poignet. J'eus l'impression de porter un bracelet en fer chauffé à blanc.

— Attends.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, tendue.

Il me sourit étrangement.

— Ce n'est pas comme ça que je dis bonne nuit à une fille. Surtout quand elle me plaît, elle a le droit à un au revoir spécial.

Sur ces mots, il approcha son visage du mien et m'embrassa. Mon premier réflexe fut de reculer, tant ses lèvres brûlantes étaient douloureuses au toucher. Mais il m'embrassa à nouveau, me serrant violemment contre lui. Tout mon corps me faisait mal, tant son étreinte était forte. Son souffle brûlant m'emplit le palais et la gorge d'une douleur enflammée. J'avais l'étrange et terrible sensation qu'un venin s'était répandu dans mon corps. Quand il se dégagea de moi, mon visage était tordu par une grimace de douleur, ce qui ne lui échappa pas.

— C'est étrange, observa-t-il. C'est la première fois qu'une fille réagit ainsi à mes baisers.

— Désolée, dis-je piteusement.

Je ne trouvais rien d'autre à dire.

— C'était ton premier baiser ?

— Oui.

J'étais sincère.

— Au moins, c'était une expérience intense, ajoutai-je.

Tybalt sourit.

— Toutes les filles trouvent mes baisers intenses, dit-il.

À nouveau, je le trouvais prétentieux.

— Oui, mais pas de cette manière, fis-je remarquer.

Tybalt hocha la tête.

— Peut-être n'étais-tu pas prête. J'espère que cela changera un jour, car j'ai bien l'intention de recommencer.

Je ne pus réprimer une grimace à cette idée. La douleur me prenait encore les entrailles.

— Bonne nuit, Victoria, dit-il avec une tendresse qui ne lui était guère coutumière.

Je pris la fuite, pressée de me trouver le plus loin possible de lui.

Petit à petit, boire du sang apaisa la douleur qui me tenaillait encore. Une fois la brûlure de ma gorge disparue, je repris ma forme animale et retournai au lycée, pour voir si Dimitri y était encore. Je ne l'y trouvai pas mais un bon nombre de Blacks Angels étaient toujours présents.

*Bonsoir, petite sœur.*

Je sursautai.

*William.*

*Est-ce que tout va bien ?*

*Oui. Mais je n'ai pas pu voir ce que Tybalt voulait faire car Dimitri et sa bande étaient présents au lycée, prêts à contrer ses plans.*

*Je vois. Que vas-tu faire ?*

*Veiller sur Dimitri.*

*D'accord. Bonne nuit, petite sœur.*

Cette conversation télépathique terminée, je me rendis chez Dimitri. J'escaladai le mur et arrivai à la fenêtre. Peu de temps après, Dimitri vint m'ouvrir, le sourire aux lèvres. Cependant, son regard était triste quand il m'accueillit dans ses bras. L'esprit de Diane était présent.

— Étoile, me salua-t-elle.

*Diane.*

Elle semblait contrariée. Avant que j'arrive, ils devaient se disputer.

— Tu devrais me féliciter. Grâce à mes Black Angels et moi, Tybalt ne pourra plus poursuivre ses activités la nuit. Seulement, je ne sais toujours pas ce qu'il mijote.

Diane fronça les sourcils.

— Tu aurais mieux fait de prévenir la police, dit-elle.

— Les Blacks Angels ont plus de classe.

Diane secoua la tête.

— Puisque tu es si fier de toi, pourquoi as-tu l'air si amer ?

Étonnée, j'observai Dimitri et m'aperçus qu'il avait effectivement le regard sombre.

— Je vais très bien, répliqua-t-il.

Mais Diane n'était pas dupe.

— Ne me mens pas à moi, ta sœur jumelle ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

Dimitri soupira.

— Je n'ai pas envie d'en parler. Laisse-moi.

Sur ces mots, il quitta la pièce. Diane le suivit du regard d'un air attristé.

— Veille bien sur lui, me dit-elle.

*Je te le promets.*

Le visage triste, elle s'évapora.

Je rejoignais Dimitri dans sa chambre. Il était blotti dans ses draps

et au début, je crus qu'il grelottait. En m'approchant, je m'aperçus qu'il pleurait. Voir de l'eau ruisseler de ses yeux célestes m'était intolérable. Je le considérai avec inquiétude et miaulai. Dimitri me sourit à travers ses larmes et après quelques caresses, il me prit dans ses bras et me serra contre sa poitrine. Peu à peu, je sentis qu'il se calmait. J'avais chaud et j'entendais la musique des battements de son cœur, j'étais bien. Une fois encore, je restai jusqu'à l'aube.

Dans la journée, je croisai Dimitri plusieurs fois mais il m'ignora. C'était sans doute à cause de Tybalt et cela m'attrista. Heureusement, je ne vis pas ce dernier et n'eus donc pas à jouer la comédie. Vanille me bombardait de questions sur Tybalt, auxquelles je n'avais pas envie de répondre.

— Est-ce qu'il t'a embrassée ?

Ses yeux étaient avides de curiosité.

— Oui, marmonnai-je sombrement.

— C'était comment ?

J'optai pour la franchise.

— Horrible.

Vanille écarquilla les yeux de surprise.

— Horrible ? s'étonna-t-elle. C'est bizarre, toutes ses conquêtes disent qu'il embrasse comme un dieu.

— Je dirais plutôt comme un diable.

— Ce n'était pas ton premier baiser, au moins ?

— Si, avouai-je. Hélas.

— Tu verras, ce sera beaucoup mieux avec ton partenaire de sang, assura-t-elle. Avec William, c'est... indéfinissable. Je pense que c'est la même chose pour tes parents.

— Oui, j'imagine.

— Tu dois avoir hâte de rencontrer celui qui sera ton partenaire de sang, non ?

— Je ne sais pas si cela m'arrivera un jour.

— Pourquoi ? s'étonna Vanille. C'est le destin de tous les vampires blancs.

Je ne répondis pas. En vérité, j'avais déjà rencontré celui que je désirais mordre plus que tous les autres, celui qui me fascinait mais qui m'effrayait également. De plus, ces sentiments étaient complètement nouveaux pour moi. Allaient-ils durer ? En outre, je ne souhaitais pas le forcer à être ma proie pour l'éternité, d'autant plus que depuis peu, il semblait me détester. Je me sentais assez proche de Vanille pour lui confier certains de mes secrets, mais celui-là faisait partie des plus intimes, que je ne gardais que pour moi.

Le soir, je rentrai, accompagnée de William et Vanille. Soudain, des White Evils nous barrèrent la route. Cela m'amusa plus qu'autre chose. À côté d'un vampire noir et même de Tybalt, ces types étaient de la

rigolade. Avec leur allure de racaille, ils étaient grotesques. Parmi eux, se trouvait Stéphane, celui que Dimitri avait balaféré.

William s'approcha, l'air menaçant.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? demanda-t-il, hostile.

— Ne vous inquiétez pas. Nous voulions juste nous excuser auprès de Victoria.

— Pardon ? glapis-je.

Stéphane s'approcha de moi. Il avait le regard étrangement vide.

— Je te présente mes excuses, Victoria. Je n'aurais jamais du m'en prendre à toi. J'ignorais que tu étais proche de Tybalt, notre maître.

J'éclatai d'un rire méprisant.

— Ah oui ? Parce que tu trouves normal de t'en prendre à tous ceux qui ne sont pas proches de Tybalt ? Je ne veux pas de tes excuses, elles ne valent pas grand-chose.

Sans attendre sa réponse, je le poussai et continuai mon chemin, suivie de William et Vanille. Heureusement, il ne chercha pas à nous suivre, pas plus que ses acolytes. J'avais mieux à faire que d'enseigner quelques leçons de respect basiques à ces brutes stupides.

— Ces types sont incroyables, dit mon amie une fois que nous nous fûmes éloignés. Vous l'avez entendu appeler Tybalt « notre maître » ? Comme s'il était son esclave !

— Malheureusement, c'est à peu près ça, dis-je sombrement.

Je ne me rappelais que trop bien de la manière dont les White Evils regardaient Tybalt lors de la nuit où Dimitri et moi les avions surpris sous le préau. Une fois arrivés devant chez moi, William et Vanille me dirent au revoir, mais je les retins.

— Attendez, ne partez pas. Mon père a dit que ses amis vampires venaient ce soir. J'aimerais vous les présenter.

— Bonne idée, approuva William.

Dans le salon, les invités étaient déjà présents. Parmi eux, il y avait des humains, indubitablement des partenaires de sang. On en trouvait de toutes les ethnies, y compris des indiens et des asiatiques. Les vampires blancs qui étaient présents étaient sublimes, dotés de la même beauté glaciale que William et Papa. Je leur serrai la main à tous et m'assis parmi eux, imitée par William et Vanille. Cette dernière semblait intimidée.

Un vampire aux cheveux noirs et aux yeux en amande accompagné d'une très belle asiatique m'adressa un sourire.

— Nous avons beaucoup entendu parler de la fille d'Éric et Viviane. Nous sommes très heureux de te rencontrer enfin, me dit-il en japonais.

Cela me stupéfia. Je ne comprenais pas le japonais. En tout cas, je n'étais pas censée le comprendre.

— Comment se fait-il que je vous ai compris ? m'exclamai-je.

Le vampire éclata de rire et mon père se joignit à lui.

— Hiro a le don de parler toutes les langues et de se faire comprendre par n'importe qui en employant n'importe laquelle.

— J'aurais aussi pu parler votre langue mais l'effet de surprise produit m'amuse toujours énormément, dit le dénommé Hiro dans un français parfait.

— C'est génial ! m'exclamai-je, impressionnée.

— J'ai entendu dire que ton don n'était pas mal non plus, dit Hiro en italien. Il paraît que lorsque tu lis, tu rends les livres aussi vivants que s'ils étaient réels.

— Un don que je lui envie énormément, dit tendrement mon père.

— Pour un rat de bibliothèque tel que toi, cela ne me surprend pas ! s'esclaffa Hiro. Pourrais-tu nous montrer ton don, Victoria ?

— Bien sûr, dis-je. Attendez-moi.

Je me levai et allai chercher un livre dans la bibliothèque de mon père. Je pris la main d'Hiro et entrepris de lire le livre.

Hiro poussa une exclamation de surprise.

— C'est super ! s'écria-t-il en japonais. Yuki, essaie !

Sa compagne me prit la main et je lui transmis les images, les sons et les sensations que je percevais. Elle parut émerveillée. Tous les invités voulurent vivre cette expérience et je leur pris la main à tour de rôle. Ils s'extasièrent les uns après les autres.

Une fois que mon don fut partagé avec tout le monde, papa fit les présentations. Hiro, qui grâce à son don, pourrait servir d'interprète aux humains présents qui ne parlaient pas français. Quant aux vampires, ils parlaient tous le français et l'anglais. Une dénommée Yuki l'accompagnait. Il y avait également Sofia, une vampire russe aux cheveux châtain clair et aux yeux bleus, dotée de la faculté d'influencer la météo, comme par exemple de faire neiger en été. Son partenaire de sang s'appelait Nicolaï et il était blond aux yeux marron. Était également présent François, un vampire aux cheveux bruns bouclés et au regard brun, au visage enfantin, qui avait pour don de faire rajeunir tous les êtres vivants. Sa partenaire de sang s'appelait Lisbeth, c'était une suédoise rousse. Elle était très petite et fine comme une poupée. Il y avait aussi Krisna, le seul vampire au teint non pas d'albâtre, mais d'une jolie nuance café au lait unique, possédant le pouvoir de réchauffer les êtres vivants et les objets. On m'expliqua que sa peau n'étant pas réceptive au soleil, sa mère lui avait transmis ce teint par les gènes. Sa compagne, Lalita, avait une carnation dorée et de grands yeux verts. Enfin, il y avait Lynda, une vampire anglaise blonde aux pouvoirs télékinésiques accompagnée de son partenaire de sang Harry, roux au regard noisette.

— Et toi, papa, quel est ton don ? demandai-je une fois les présentations terminées.

N'étant pas vraiment consciente que tous les vampires avaient un don qui leur était propre, je ne m'étais jamais vraiment posé la question.

— Tu ne le savais pas ? s'étonna papa. J'ai le don de guérir n'importe quelle maladie, physique ou psychologique. C'est pour cela que je suis guérisseur.

— Oui mais je croyais que ce pouvoir était propre à tous les vampires. Lorsque je bois du sang, j'arrive à refermer les coupures.

— C'est vrai mais cela signifie juste que tu es capable d'effacer les traces de ton passage. Cela ne veut pas dire que tu es capable de guérir n'importe quelle maladie. Je m'aperçois que je ne vous ai pas encore présenté William, ajouta-t-il à l'adresse des autres. William a de la famille à Londres, la famille Wood.

— Je les connais ! s'exclama Lynda. Ils m'ont beaucoup parlé de toi et de ton don, qui consiste à communiquer par la pensée à distance !

— Ils vont bientôt arriver, eux aussi, reprit papa. Maintenant que vous êtes tous là, je vais vous expliquer pourquoi vous êtes venus.

## Chapitre 9

### La louve argentée

Le lendemain, j'arrivai au lycée avec cinq vampires, plus William. En tout, nous étions sept, un chiffre magique. Les lycéens présents les observaient, fascinés par leur beauté. Parmi nous, Krisna détonnait, avec son teint café au lait. Les partenaires de sang n'étaient pas en reste. S'ils n'étaient pas dotés de la perfection extraordinaire des buveurs de sang, ils avaient un charme mystérieux qui les rendait agréables à regarder. Je supposai que c'était le lien qui les unissait à leur compagnon respectif qui les rendait beaux.

— Nous allons rester à l'entrée du lycée toute la journée et nous reviendrons la nuit, me dit Hiro. Si jamais tu ressens la présence d'un vampire noir, fais-nous signe.

— Je suis désolée mais je ne suis pas capable de les identifier, rappelai-je.

— J'avais oublié, soupira Hiro. Cela ne fait rien. Si un vampire noir est présent, nous sentirons sa présence à coup sûr.

— Et qu'allez-vous faire, dans ce cas ?

— Nous neutraliserons ses pouvoirs dans un premier temps et nous préviendrons ensuite la reine des vampires blancs.

— La reine des vampires blancs ? Répétai-je, stupéfaite.

Hiro me sourit.

— Oui. Tu ne connaissais pas son existence ? Les vampires noirs en ont également une.

— Cela veut-il dire que nous devons lui obéir et que nous avons des lois ?

— Non. Elle nous laisse libres. Son statut de souveraine est surtout symbolique. Nous la considérons comme notre reine car c'est elle qui a créé notre race de vampires blancs.

— Que pourra-t-elle faire contre le vampire noir ? Ses dons ne sont-ils pas pacifiques, comme les nôtres ?

— Si mais elle a le pouvoir de neutraliser définitivement les pouvoirs maléfiques des vampires noirs. C'est pour cela qu'ils se cachent le plus possible d'elle.

Vanille nous interrompit.

— Viens, Victoria. Nous allons être en retard.

— D'accord. À ce soir, ajoutai-je à l'adresse des immortels.



— Ne t'inquiète pas, Victoria. Nous montons la garde.

Je pris congé d'eux et me rendis en cours en compagnie de Vanille. Là encore, je ne vis pas Tybalt de la journée. Cela me soulagea. Je voulais rompre avec lui, quitte à ruiner mes chances d'en savoir plus sur lui. Je ne supporterais pas qu'il me touche à nouveau. Toutefois, je craignais qu'il se montre violent si je lui disais que je ne voulais plus le voir. Je ne vis pas non plus Dimitri. J'aurais dû m'en réjouir, car il était préférable que je garde mes distances avec lui. De plus, il était fâché contre moi. Malgré tout, ne pas le voir du tout me faisait mal. Paradoxalement, j'avais besoin de sa présence.

La journée achevée, je retrouvai mes pairs et leur demandai s'ils avaient senti une présence. Ils me répondirent négativement. Cela me soulagea. Même s'ils avaient l'avantage du nombre, je redoutais de les voir affronter l'ennemi. J'ignorais quels étaient les pouvoirs exacts de ce dernier, je n'osais pas me l'imaginer.

— Il a dû sentir notre présence. Nous reviendrons cette nuit, dit Sofia.

— Je ne pourrai pas venir avec vous, je dois me nourrir, m'excusai-je.

— Pas de problème, dit Hiro.

— En revanche, je serai avec William. Il pourra vous contacter à distance pour savoir si vous ressentez une présence.

— Parfait, répondit Hiro.

Cette nuit-là, je m'abreuvi en compagnie de William puis, une fois métamorphosés en animaux, nous allâmes dans les bois.

*Cela faisait longtemps que nous n'avions pas fait d'escapade dans la nature ensemble, petite sœur.*

*C'est vrai. Cela me fait plaisir.*

Nous nous aventurâmes plus profondément dans la forêt. Nous étions toujours inquiets au sujet du vampire noir et de Tybalt mais cela ne nous empêchait pas d'apprécier la beauté des arbres et d'entrer en communion avec la nature. Elle nous apaisait et nous redonnait notre énergie vitale.

Soudain, je perçus une présence animale. Un loup traversait les arbres. Curieuse, je m'approchai. Au début, William voulut me suivre mais je l'en dissuadai.

*Tu risques de l'effrayer. Les tigres ne courent pas les forêts. Les loups non plus, mais ils se font moins rares que les tigres.*

*D'accord. Je t'attends ici, petite sœur, dit-il à regret.*

Je courus le plus rapidement possible pour rattraper l'être sauvage. C'était la première fois que j'avais l'occasion de communiquer avec un autre animal que William, qui n'en était pas vraiment un. Je n'avais jamais songé à essayer, avec ma chatte Cendrillon. De plus, j'appréciais ces êtres, animaux sauvages et mystérieux. Je finis par

repérer celui qui m'avait fait courir à travers les arbres et je m'avançai doucement.

Sans savoir comment, je devinai qu'il s'agissait d'une femelle. La louve était très belle, fine et gracieuse, haute sur pattes, dotée d'un pelage gris argent. Ce n'était pas une bête ordinaire, une aura de magie émanait d'elle. Séduite, je décidai de me montrer à elle.

*Bonsoir*

Elle me toisa de son regard gris et froid. L'impression qu'elle m'était familière s'accrut. Elle m'ignora et me tourna le dos pour s'éloigner.

*Attends !*

Elle se retourna et me lança un regard mauvais, qui me cloua sur place.

*Fiche-moi la paix, sale boule de poils !*

*Mais...*

Elle se mit à grogner. Effrayée, je pris la fuite. Je retrouvai William aussitôt.

*Tu l'as vue, petite sœur ?*

*Oui. Mais elle m'a envoyé balader.*

Je lui narrai notre échange. William éclata de rire mentalement.

*Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! me vexai-je.*

*Cela ne me surprend pas. Ces créatures sont très liées à leur meute, mais en dehors de leurs proches, ils n'aiment personne.*

*C'est dommage.*

J'étais terriblement déçue. Cette louve m'avait subjuguée par sa beauté glaciale.

*Je vais contacter les amis de ton père pour savoir s'ils ont repéré un vampire noir.*

*D'accord.*

William sembla se concentrer, les yeux fermés. Je ne l'entendis pas communiquer avec nos alliés

*Alors ? dis-je quand il ouvrit les yeux.*

*Ils n'ont pas repéré de vampire noir. Il doit se cacher de nous. En revanche, ils ont capté un flux de magie bénéfique.*

*Tu veux qu'on aille voir ?*

*J'allais te le proposer, petite sœur.*

Plus rapides que l'éclair, nous traversâmes la forêt, les champs, les routes, en sens inverse, et regagnâmes le lycée. Lynda s'approcha de William, émerveillée.

— Quel magnifique tigre !

Sous leurs yeux, nous reprîmes forme humaine.

— Moi aussi, j'aime me transformer en animal, dit Krisna.

— En quel animal te transformes-tu ? demanda William, curieux.

— En kangourou.

— Moi, c'est en dauphin, dit Hiro.

— En animal marin ? dis-je. Intéressant.

Hiro me sourit.

— L'océan est un monde merveilleux et fascinant. Tu devrais y aller, un jour.

— Malheureusement, c'est impossible. Je ne peux me transformer qu'en chat.

— Et alors ? Tu peux très bien y aller sous ta forme actuelle. Les vampires peuvent tous respirer sous l'eau.

— J'aurais peur de rencontrer un requin.

— Ils sont beaucoup moins agressifs qu'on ne le croit, dit Hiro. En plus, ils protègent les petites espèces. Quant à nous, de toute façon, nous n'avons rien à craindre. Nous vivons en harmonie aussi bien avec la terre qu'avec la mer et les animaux ne peuvent pas nous faire de mal. Même si tu te faisais mordre par un cobra, ta blessure guérirait instantanément.

— C'est rassurant, observai-je. Bon, je vais voir ce flux d'énergie de plus près.

Je me métamorphosai à nouveau en chaton et m'aventurai dans le lycée. Sous le préau, les Blacks Angels étaient présents, y compris Dimitri. Ainsi, le flux surnaturel venait sûrement d'eux. En effet, à l'instar de la louve, quelque chose de magique émanait d'eux. D'ailleurs, j'avais toujours trouvé Dimitri spécial. En était-il conscient ?

— Je crois que Tybalt ne viendra pas, dit l'un des Blacks Angels.

— Il ne viendra pas parce que nous sommes là, souligna Dimitri.

— Vous pouvez y aller, chef.

Je m'étonnai de remarquer qu'il le vouvoyait et faisait preuve de tant de déférence avec lui. Cependant, il ne ressemblait pas à un zombie manipulé par un marionnettiste comme les White Evils de Tybalt.

Dimitri plissa le front, soucieux.

— Il faut quand même que vous dormiez. Je vais vous répartir par équipe et nous allons alterner.

Sur ces mots, il divisa les Blacks Angels en plusieurs groupes et établit un planning.

— Je vous l'imprimerai sur un papier, dit-il lorsqu'il eut terminé. En attendant, je peux vous laisser ici ?

— Oui, chef. Comptez sur nous.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit.

Dimitri s'éloigna, en direction de l'entrée du lycée. Là, il vit les vampires, qui avaient rabattu leurs capuchons sur leurs têtes pour qu'on ne voie pas leur peau luire d'une lueur argentée. Il s'arrêta et les dévisagea un à un d'un air calme et impassible. Il devait avoir compris qu'il ne s'agissait pas de White Evils.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Que faites-vous ici ?

Les vampires le dévisagèrent avec un intérêt non dissimulé.

— Nous guettons un danger, répondit François, ce qui était vrai.

Dimitri les regarda avec étonnement.

— Je suis dans le même cas. Quel genre de danger guettez-vous ?

François esquissa un sourire énigmatique.

— Un danger surnaturel.

Je les fusillai du regard. Pourquoi ne pas ôter son capuchon et lui montrer son halo lumineux, tant qu'il y était ? Pourquoi ne pas lui révéler qu'il discutait avec un groupe de vampires ? Cela dit, connaissant Dimitri, cela ne l'aurait peut-être pas dérangé. Il haussa les sourcils et les regarda d'un air amusé. Visiblement, il ne les prenait qu'à moitié au sérieux.

— Surnaturel ? Qu'entendez-vous par là ?

— C'est un secret, dit Sofia avec un sourire mystérieux. Il est tard, tu devrais rentrer chez toi.

Dimitri les contempla de nouveau en silence.

— Vous avez raison, dit-il finalement. Bonne soirée.

Quand Dimitri se fut éloigné, je repris ma forme humaine.

— Qu'est-ce qui vous a pris de lui dire qu'on surveillait un danger surnaturel ? Il ne doit pas le savoir !

— Il n'est pas ordinaire lui même, dit François. C'est de lui que provenait le flux de magie bénéfique.

— Vous avez senti son odeur ? C'est incroyable ! s'exclama Sofia.

— Je n'ai rien connu de tel depuis que j'ai une partenaire de sang, dit Hiro. Et même avant, à l'époque où je m'abreuvais de plusieurs sangs humains différents, je n'ai jamais ressenti une telle attirance.

Ainsi, le sang de Dimitri était vraiment exceptionnel. Cela augmentait le danger de sa situation. Même les vampires blancs étaient un danger potentiel pour lui. Il suffirait qu'il se coupe pour que je perde le contrôle. J'ignorais si mes compagnons étaient dans le même cas mais c'était tout à fait possible.

— Moi, je vais retourner auprès de Vanille, dit William. Tu veux que je te ramène chez toi, Victoria ?

Je secouai la tête.

— Non, merci. Je vais veiller sur Dimitri. Cela ne vous ennuie pas ? demandai-je aux autres.

— Pas du tout, me dit Hiro. Sois tranquille.

— Je vous recontacterai par la pensée dans quelques heures, dit William.

— D'accord, dit Sofia. Bonne nuit.

Je m'aventurai jusqu'à chez Dimitri, me diffusai jusqu'à sa fenêtre et repris ma forme animale. La fenêtre était ouverte, alors j'entrai.

Dimitri était dans sa chambre, allongé dans son lit, en train de lire. Il sourit en me voyant.

— Bonsoir, toi. Comment es-tu arrivée là ? Pourquoi je ne te vois que la nuit ? Parce que tu es une étoile ?

Il me prit dans ses bras et m'emmena dans sa chambre. Diane n'était pas là. Il se glissa dans son lit, éteignit la lumière et s'endormit. Je me couchai sur son torse en ronronnant.

Soudain, Dimitri se réveilla en hurlant de douleur. Il était secoué de convulsions et semblait à l'agonie. Horrifiée et ne supportant plus ce spectacle, je repris ma forme humaine. Dimitri ne parut même pas surpris, tant la souffrance le prenait tout entier. Je lui pris la main et il s'y agrippa avec force. Je fermai les yeux et me concentrai. Je sentis la pression d'une force qui était à l'origine de la torture de Dimitri, une force maléfique. Je luttai un long moment contre elle avant de réussir à la chasser.

J'ouvris les yeux. Dimitri semblait débarrassé de toute douleur. Il me regardait avec une certaine dévotion.

— Tu es en train de faire un songe, dis-je d'une voix aux intonations hypnotiques. Rendors-toi.

Dimitri me regarda d'un air serein et docilement, ferma les yeux. Le lendemain, il croirait avoir rêvé. Je repris ma forme animale et veillai sur lui, au cas où cette crise se renouvellerait. J'étais angoissée. Incontestablement, une force maléfique avait décidé de s'en prendre à Dimitri et j'ignorais d'où elle provenait.

— Victoria.

Je tressaillis. Dimitri, qui semblait dormir profondément, venait de prononcer mon prénom.

— Victoria, répéta-t-il en soupirant.

Je perçus une certaine tristesse dans sa voix. Des larmes coulaient sur ses joues et ses yeux étaient toujours clos.

*Je suis là. Je veille sur toi*, pensai-je de toutes mes forces.

Savoir qu'il rêvait de moi me troublait profondément, même si c'était sans doute parce qu'il m'avait vue quelques instants auparavant. Je collai mon oreille contre sa poitrine et écoutai les battements de son cœur. Ils étaient réguliers et rassurants. Étant sûre qu'il dormait, je repris ma forme humaine et lui caressai les cheveux. Ils étaient doux comme le plumage d'un oiseau.

Le lendemain matin, j'allai au lycée en compagnie des cinq vampires blancs et de leurs partenaires de sang. Alors que nous discutions avec William à l'entrée du lycée, je vis Christina, vêtue d'un beau manteau blanc et coiffée d'une chapka du même ton. Pour une fois, elle n'était pas seule. Elle était accompagnée d'un groupe de personnes un peu plus âgées qu'elle. Ils avaient tous les cheveux blond cendré et une aura mystérieuse émanait d'eux. On pouvait deviner, à leur apparence physique, qu'ils étaient de sa famille.

Je n'étais pas la seule à les avoir remarqués.

— Qui sont ces gens ? demanda Krisna.

— Nous ne connaissons que Christina Dova, la fille à la chapka, dit Vanille. Ce sont probablement des cousins. C'est la première fois que je les vois au lycée.

Je vis Christina leur parler et ils nous observèrent. Je leur souris, mais ils continuèrent de nous toiser avec froideur. Christina entra dans la cour du lycée et ils s'en allèrent. Sans trop savoir pourquoi, j'avais envie de leur parler, d'apprendre à les connaître. Pourtant, ils n'incitaient guère à venir vers eux.

— Ils sont étranges, constata Krisna en les suivant du regard.

Lalita dit quelque chose en langage hindou.

— Elle a dit qu'ils étaient beaux, traduisit Hiro.

J'étais d'accord avec elle. Cependant, je ne les trouvais pas aussi beaux que Dimitri.

Je ne vis toujours pas Tybalt. Froussarde que j'étais, cela m'arrangeait. Il faudrait pourtant bien que je m'explique avec lui. Comme il faisait froid, Vanille, Rebecca et moi n'allâmes pas sous notre chêne habituel à la pause de midi mais au CDI, centre de documentation et d'information. Le CDI, qui à l'instar du reste du lycée, était un lieu ravissant. Il s'agissait d'une construction de bois verni aux baies vitrées qui rendaient l'espace lumineux. Je passai un long moment à regarder les livres qui s'y trouvaient. Cela aurait plu à mon père. Mon exploration terminée, je m'installai à une table avec Vanille et Rebecca et sortis des devoirs à faire.

— Dimitri est là, me souffla Vanille.

Je regardai autour de moi et vis, en effet, à quelques tables de nous, Dimitri. Nos regards se croisèrent. Il me fit signe de le rejoindre. Je crus avoir mal vu. Dimitri ne me parlait plus. Pourtant, il réitéra son geste. Il n'y avait plus aucune froideur dans ses yeux. Il avait retrouvé son air séducteur habituel.

— Vas-y, m'encouragea Vanille.

Je me levai et allai rejoindre Dimitri. Celui-ci m'adressa un sourire.

— Bonjour, princesse, murmura-t-il avec des intonations séductrices. Assieds-toi, je t'en prie.

J'obéis en le regardant d'un air surpris.

— Je croyais que tu étais fâché contre moi, parce que j'étais avec Tybalt.

— C'est vrai, répondit Dimitri. Mais cette nuit, j'ai rêvé qu'un ange venait me sauver.

Je fis de gros efforts pour masquer mon trouble.

— Quel rapport avec moi ? demandai-je.

Dimitri esquissa un sourire.

— En fait, cet ange te ressemblait. Trait pour trait.

Je baissai les yeux.

— Sais-tu ce que cela signifie ? poursuivit Dimitri.

— Je l'ignore, dis-je en évitant soigneusement de le regarder.

Il posa sa main sur la mienne. Je la retirai.

— Cela signifie que tu es une fille bien. Je te l'ai déjà dit. Alors ne reste pas avec Thomas.

Je levai les yeux et affrontai son regard. Il me suppliait silencieusement. J'avais tant envie de lui dire que je n'avais aucune envie d'être avec Tybalt, qui m'insupportait, pire, me répugnait et me terrifiait. Je voulais lui dire qu'au contraire, je désirais être avec lui, le protéger et ne pas désirer autant son sang. Devant sa prière muette, je rendis les armes.

— Je n'ai pas l'intention de rester avec lui, soufflai-je.

Dimitri esquissa un sourire entendu, comme si cela ne l'étonnait pas.

— Victoria, pourquoi étais-tu avec lui, cette fameuse nuit ?

« Pour toi » songei-je, mais je ne pouvais pas lui expliquer ce que je savais au sujet de Tybalt.

— Je ne peux pas te le dire.

Dimitri esquissa une mimique charmante.

— Dommage. Je suis très curieux.

— Désolée. Je dois te laisser, il faut que je finisse mes devoirs.

— Travaille bien.

Je me levai et regagnai ma place.

— Alors, qu'est-ce qu'il te voulait ? demanda Vanille, les yeux pétillant de curiosité.

— Rien de spécial, répondis-je avec un haussement d'épaules.

Vanille fit une moue frustrée qui arracha un sourire à Rebecca.

Cette nuit, comme de coutume, j'allai m'abreuver en compagnie de William.

— Petite sœur, il y a une question que je me pose, dit-il alors que nous venions de nous matérialiser à une fenêtre. As-tu déjà songé à goûter au sang de Dimitri ?

Sa question me prit de court, tant la réponse était évidente. Je secouai la tête.

— Non. Si je commençais à boire son sang, je ne pourrais peut-être pas m'arrêter.

Je frissonnai à cette idée.

— Je te comprends, dit William. Même moi, je crois que j'aurais du mal à ne pas le tuer. Mais je me posais une autre question.

— Laquelle ?

— As-tu déjà songé que Dimitri pourrait être... ton partenaire de sang ?

Je tressaillis. De cette question, il avait touché mes préoccupations les plus secrètes, les plus enfouies.

— Non.

C'était presque un mensonge. William me regarda d'un air soupçonneux.

— Tu es sûre ? Pourtant, il m'a semblé qu'il ne te laissait pas indifférente.

— C'est vrai, admis-je. Mais j'ignore si ça va durer.

William hocha la tête.

— As-tu déjà eu un petit ami, avant ?

— Non. Et toi, tu as connu des filles, avant Vanille ?

William sourit.

— Oui, des tas. Mais ce n'était pas très sérieux. J'ai toujours aimé la gent féminine, mais quand j'ai vu Vanille, les autres n'ont plus compté.

— Le coup de foudre, murmurai-je.

— En quelque sorte, acquiesça William.

J'hésitai quelques instants, puis lui posai la question qui me préoccupait.

— William, quand as-tu décidé de faire de Vanille ta partenaire de sang ? Tu ne craignais pas de l'enchaîner à toi pour l'éternité ?

William resta quelques instants silencieux, puis hocha la tête.

— Si. Cela m'a même torturé, au début. Mais elle venait me voir avec tant d'insistance que j'ai fini par céder à ses avances et lui révéler ma nature de vampire. Finalement, c'est elle qui a absolument voulu être ma partenaire de sang. Je n'ai pas pu lui dire non. Je ne regrette rien et elle non plus.

— Tant mieux, alors, murmurai-je.

J'étais heureuse pour eux mais l'idée de me créer un partenaire de sang me terrifiait toujours autant.



## Chapitre 10

### La furie nocturne

*Victoria, n'y va pas !*

J'ignorai les protestations de William et poursuivis la louve. Elle ne vit pas que je la suivais. J'ignorais pourquoi je la traquais. Peut-être par curiosité, peut-être parce que j'avais la terrible impression de la connaître.

Elle s'arrêta dans une clairière et je me cachai derrière un arbre. Je vis alors qu'elle n'était pas seule. Plusieurs loups au pelage gris étaient présents. J'en déduisis qu'il s'agissait de sa meute. Même si je ne pouvais pas les entendre, il me semblait qu'ils communiquaient. Un lien très fort semblait exister entre eux. Quelques louveteaux firent timidement leur apparition. Ils étaient si mignons et inoffensifs, j'avais envie de les protéger. L'une des louves, leur mère sans doute, entreprit de les lécher soigneusement. Une fois toiletté, l'un d'entre eux, le poil mouillé, regarda dans ma direction et s'approcha. Je compris que j'avais été repérée et pris la fuite.

Quand je retrouvai William, il grogna furieusement.

*Je peux savoir ce qui t'a pris ? Cette louve aurait pu être dangereuse !*

*Hier, tu ne m'as pas empêché d'y aller.*

*C'était avant qu'elle te grogne dessus !*

Je le dévisageai, étonnée par ce brusque revirement.

*Tu trouvais ça très drôle. Pourquoi es-tu si tendu aujourd'hui ?*

William resta un long moment silencieux.

*Rentrons, dit-il finalement.*

Je n'allais certainement pas me satisfaire de cette réponse, ou plutôt de cette absence de réponse. Cette gravité ne lui correspondait pas, lui qui était d'un naturel un peu flegmatique et prenait de manière relativement posée la présence de vampires noirs. Quelque chose n'allait pas, j'en étais certaine. Tant qu'il ne m'expliquerait pas ce qui se passait, je ne le laisserais pas tranquille.

*William, où est le problème ?*

William tourna vivement sa tête féline vers moi, ses yeux sombres me lançant des éclairs.

*Pendant que tu suivais ta louve, la forêt m'a parlé. Elle m'a dit qu'une force invisible possédait les animaux et les rendait agressifs.*

*Oh.*

*C'est pour cela que nous ne devons pas traîner dans les parages. Suis-moi, petite sœur. Et si tu reprenais ta forme humaine ? Je pourrais te porter, ainsi nous quitterions plus rapidement les lieux.*

Je repris mon apparence ordinaire et chevauchai le tigre, qui partit comme une flèche. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu le plaisir de monter sur son dos. Néanmoins, je ne pus en profiter pleinement, car j'étais inquiète au sujet de ce qu'il venait de m'apprendre. D'abord les vampires noirs, puis les animaux. S'ils m'attaquaient, je ne saurais pas comment me défendre. Je ne voulais pas leur faire de mal. Ce n'était pas de leur faute. C'était injuste.

— Nous ne devons plus aller dans la forêt, déclara-t-il une fois arrivés devant chez moi. Ni dans aucun lieu susceptible d'abriter des animaux.

J'acquiesçai silencieusement. Une vague de panique me traversa. William s'en aperçut.

— Qu'y a-t-il ?

— Cendrillon, lâchai-je dans un souffle.

William haussa les sourcils.

— Ta chatte ?

— Oui. Il est hors de question que je me sépare d'elle. Que ferai-je si la rage l'atteint ?

— Je n'y avais pas pensé, dit William.

Il resta un moment silencieux, plongé dans une profonde réflexion.

— À vrai dire, ce n'est pas un gros problème, dit-il. Les vampires blancs peuvent repousser les attaques maléfiques, dans une certaine mesure. Si elle devenait agressive, seule ta mère serait en danger et vous pourriez la protéger, ton père et toi.

Mon angoisse se dissipa.

— Dans ce cas, pourquoi veux-tu que nous évitions de retourner en forêt ?

— Parce qu'entre l'attaque isolée d'un chaton et celle de tous les animaux de la forêt, il y a un fossé. De plus, ils ont le dessus lorsqu'ils sont dans leur milieu naturel. Ils sont plus puissants.

Une pensée me traversa l'esprit.

— Tu sais, les loups que j'ai vus...

William m'interrompit.

— Les loups ? Tu en as vu plusieurs ?

— Toute une meute, dans une clairière. J'étais cachée derrière un arbre.

William secoua la tête, mécontent.

— Tu as eu de la chance qu'ils ne t'aient pas vue.

Je me gardai bien de lui dire qu'un des louveteaux m'avait repérée.

— Justement, ils ne semblaient pas affectés par la rage. Tu crois que les loups sont immunisés ?

— Cela m'étonnerait beaucoup. La forêt m'a dit que tous les animaux étaient susceptibles d'être infectés par la rage. Cependant, la rage n'a commencé à s'infiltrer dans la nature que très récemment.

— Penses-tu que les vampires comme nous puissent être infectés, sous forme animale ?

— C'est possible. C'est pour cela que nous ne devons plus nous métamorphoser, dans le doute.

La tristesse m'envahit. Je ne pourrais plus veiller sur Dimitri, le rassurer, le protéger de cette force maléfique qui s'en était prise à lui, la nuit dernière. Je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Je n'osais imaginer ce qu'il endurerait si cette cruelle torture à distance recommençait. Sous ses airs désinvoltes de héros invincible, il était vulnérable. Il n'aurait sûrement pas aimé découvrir que je connaissais cette fragilité, moi devant qui il voulait paraître fort, bien qu'elle ne changeât rien aux sentiments que j'éprouvais pour lui. Il restait celui qui m'avait sauvée des White Evils, celui qui m'avait enlacée, tout en me respectant, lorsque nous avions dansé un slow, celui qui écrivait des histoires merveilleuses.

William parut lire dans mes pensées.

— Cela ne me plaît pas plus qu'à toi, petite sœur. Mais nous devons prendre le moins de risques possible.

— D'accord. Mais nous devrions essayer de contrer cette rage.

— J'y ai pensé, dit William. Si elle fait trop de dégâts, nous préviendrons notre reine.

— Bonne idée, approuvai-je.

J'étais curieuse à l'idée de rencontrer cette fameuse reine, mais cela m'intimidait également.

William me caressa les cheveux d'un air bienveillant.

— Passe une bonne nuit, petite sœur, me dit-il affectueusement.

— Toi aussi. Prends bien soin de Vanille.

Je le regardai s'éloigner et rentrai. Autant prévenir mes parents tout de suite. Du moins, mon père, car ma mère devait dormir. Je m'aventurai dans la bibliothèque mais il n'y avait personne. Timidement, je poussai la porte de la chambre de mes parents. Maman dormait paisiblement, ses boucles blondes étalées sur son oreiller. Papa était penché sur elle et l'observait en silence. Tout son amour et sa tendresse se traduisaient dans son regard. Grâce au sang de ma mère qui coulait dans ses veines, il percevait sûrement ses rêves.

— Bonsoir, Victoria, dit-il une fois qu'il se fut aperçu de ma présence.

— Tu ne vas pas te fatiguer, à rester dans cette position ? demandai-je à voix basse.

Papa secoua la tête.

— Les vampires ne connaissent pas ce genre de désagréments,

rappela-t-il.

Après avoir difficilement détaché son regard de ma mère, il quitta la chambre et je le suivis.

— De quoi voulais-tu m'entretenir ?

Je lui racontai ce que William et moi avions appris au sujet de la rage. Lorsque j'eus achevé mon récit, il plissa le front, soucieux.

— Espérons que seuls les animaux de la forêt seront atteints et pas Cendrillon.

— J'y ai pensé. Mais je ne veux pas me séparer d'elle. William a dit qu'avec nous deux pour protéger maman, nous ne risquons pas grand-chose.

À mon soulagement, il acquiesça.

— Bien sûr. Je sais combien tu tiens à cette chatte. Moi aussi, je me suis attaché à elle. De temps en temps, elle me tient compagnie, dans ma bibliothèque. En revanche, je veux que tu me promettes une chose.

— Laquelle ?

— Ne retourne plus là-bas tant que nous n'aurons pas identifié et contré cette rage.

— Ne t'inquiète pas, papa. C'est exclu. William et moi nous sommes déjà mis d'accord. Nous avons également décidé de ne plus nous transformer en animaux, au cas où nous serions infectés.

— Très bien, dit mon père, rasséréné. Avais-tu autre chose à me dire ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Dans ce cas, je te souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit, papa.

Il m'embrassa et retourna veiller sur maman. Je me rendis dans la salle de bain, fis couler de l'eau chaude dans la vaste baignoire et me glissai à l'intérieur. Je me souvins de ce que m'avait dit Hiro, au sujet des vampires qui pouvaient respirer sous l'eau et y plongeai ma tête. J'ouvris les yeux sans la moindre difficulté. C'était étrange mais pas désagréable. J'étais enveloppée d'une douce chaleur protectrice. J'avais la sensation d'être un bébé dans le ventre de sa mère. Je restai un long moment ainsi, en position fœtale. Mes cheveux flottaient autour de moi, dansant et ondulant tels des flammes dorées. Jamais je n'avais connu une telle sérénité. J'étais en train de tout oublier.

Lorsque je me décidai enfin à remonter à la surface, mes souvenirs resurgirent également. En premier, je songeai à Dimitri. J'espérais qu'il dormait bien, qu'il ne lui était rien arrivé cette nuit. Ensuite, je repensai aux bébés louveteaux, si innocents. Pourvu qu'ils ne soient pas infectés. Leurs parents pouvaient se montrer si féroces, si dangereux. Les loups n'aimaient personne. William me l'avait dit à plusieurs reprises. L'idée qu'ils puissent faire du mal aux autres

habitants de la forêt, voire à des humains, en étant animés par cette force maléfique, me serrait le cœur.

Quand je quittai la salle de bain, vêtue d'un doux survêtement éponge, je trouvai Cendrillon lovée sur mon lit. Elle ronronnait paisiblement. Je la caressai, soulagée de constater qu'elle semblait tout à fait normale. Elle était roulée en boule, son pelage gris bleu luisant à la lumière. Quand je voyais un chat, cela m'apaisait. Ils étaient si sereins, si doux. Cendrillon me produisait le même effet.

Le lendemain matin, Hiro, Krisna, François, Sofia et Lynda vinrent me chercher devant la maison. Leurs partenaires de sang nous rejoignirent.

— Alors, vous avez repéré quelque chose de nouveau, cette nuit ?

— Non, me dit Hiro. En revanche, le cercle de ton ami au sang si attrayant était toujours présent.

— Cela ne m'étonne pas, dis-je. William vous a-t-il contactés par la pensée ?

— Oui, plusieurs fois, précisa Lynda.

— Dans ce cas, je pense que si vous lui aviez dit quelque chose de spécial, il m'aurait contactée, dis-je.

Comme de coutume, William et Vanille nous attendaient au lycée.

— Ce soir, tu viens chez nous, m'annonça William.

— En quel honneur ?

— Ma famille de Londres sera là.

— Oh. Je suis contente de les rencontrer, me réjouis-je, sincère.

— Eux aussi, dit William. Je leur ai parlé de toi.

Une question me traversa l'esprit.

— C'est ton père, ou ta mère, le vampire ?

— Mon père, bien sûr répondit William. Les vampires femelles ne peuvent pas avoir d'enfants. En revanche, les partenaires de sang des vampires mâles peuvent très bien tomber enceintes.

— Je l'ignorais, murmurai-je.

Je me faisais un peu l'effet d'une idiote. Cela tombait sous le sens. Pourquoi n'y avais-je jamais pensé ? Cependant, William ne se moqua pas de moi. Au contraire, il semblait inquiet.

— Petite sœur, cela ne te rend pas triste, j'espère ?

— Quoi donc ?

— De ne pas pouvoir avoir d'enfants.

— Oh. Non, pas spécialement. Peut-être changerai-je d'avis un jour. En attendant, je trouve que la vie et la jeunesse éternelles sont une compensation non négligeable.

William me sourit.

— Je suis bien d'accord avec toi. Vanille et moi aurons sûrement des enfants un jour mais pour le moment, nous n'en ressentons pas le besoin. Être avec elle me suffit. Et toi, que désires-tu le plus au monde

?

— Je n'en sais rien, érudai-je.

En vérité, la chose que je désirais le plus était le sang de Dimitri. Pas seulement son sang, d'ailleurs. Je désirais ses grands yeux parfaits, ses lèvres pleines, son corps mince et pâle. Ainsi que son âme, du moins, ce que j'en avais entrevu. Mais je me l'interdisais. J'optai alors pour un autre sujet de conversation.

— Où vas-tu loger ta famille ? Ton appartement est trop petit, non ?

William me regarda d'un air amusé.

— Ce n'est pas un problème. Les vampires ne dorment pas et se débrouillent seuls pour les repas.

— Oui, mais je pensais à leurs consorts. Ils viennent avec eux, je suppose.

L'expression de William changea.

— Je n'y avais pas pensé ! s'exclama-t-il, paniqué.

Je ne pus dissimuler un sourire.

— Je ne te savais pas aussi étourdi, le taquinai-je. Si tu veux, mes parents peuvent encore loger trois personnes.

— Trois personnes, en plus des autres ? C'est un véritable château, chez toi ! s'exclama William, impressionné.

— Je sais.

William prit mes mains dans les siennes et les serra.

— Merci, petite sœur ! Tu me sauves !

— Mes parents pourront sûrement loger les autres, suggéra Vanille.

— C'est vrai ? Cela ne les dérange pas ? demanda William.

Vanille haussa les épaules.

— Ils ne seront peut-être pas très contents d'être prévenus à la dernière minute, mais ils se réjouiront de rencontrer enfin ta famille.

William parut soulagé.

— Je leur offrirai quelque chose pour les remercier. Bon, je vous laisse, je dois aller travailler.

Sur ces mots, il embrassa longuement Vanille et partit.

Rebecca étant absente à cause d'une grippe, elle ne déjeuna pas avec nous. Je pus donc parler librement à Vanille.

— Vanille, tes parents sont au courant que William est un vampire ?

Vanille secoua la tête.

— Oh non ! Nous ne voulons pas les effrayer.

— Que pensent-ils de William ?

Vanille sourit.

— Ils l'adorent et lui font entièrement confiance. Comme tu l'as remarqué, rares sont les humains qui lui résistent.

— J'avais remarqué. Mais comment allez-vous faire, quand ils se rendront compte que vous ne vieillissez pas ?

— J'y ai pensé. Mais nous serons sûrement en Angleterre, d'ici là. Peut-être que nous leur dirons la vérité un jour. À ce moment-là, ils connaîtront William depuis si longtemps qu'ils n'auront plus peur de lui. Du moins, je l'espère.

Après les cours, nous nous rendîmes chez William et Vanille. Six vampires étaient présents, ainsi que leurs partenaires de sang. Lynda s'approcha d'eux.

— Ravie de te revoir, Elizabeth ! dit-elle à une vampire aux mêmes cheveux et yeux foncés que William.

Celle-ci lui sourit.

— Moi aussi, Lynda.

— Elizabeth est ma cousine, précisa William.

Les vampires et leurs partenaires de sang s'approchèrent de Vanille en la dévisageant avec curiosité et intérêt. Ils semblèrent la trouver à leur goût, ce qui me fit plaisir. Vanille semblait nerveuse. C'était compréhensible. J'aurais ressenti la même chose, à sa place. Comment plaire à la famille d'immortels de son fiancé ? Heureusement, ils n'allaient pas chercher à se nourrir d'elle. Ils étaient pacifistes et les partenaires de sang n'avaient rien à craindre des autres vampires.

— Ainsi, c'est toi, la fiancée de William ? Que tu es mignonne ! s'enthousiasma une jeune fille humaine brune aux yeux d'un bleu profond. Je suis Allegra, la mère de William. Ravie de te rencontrer enfin !

Vanille rougit.

— Moi aussi, madame, répondit-elle.

Allegra fronça les sourcils.

— Appelle-moi Allegra, dit-elle. Tu peux me tutoyer, aussi. Après tout, d'un point de vue biologique, j'ai seize ans, comme toi !

William fit les présentations. Allegra, sa mère, et Victor, son père, un vampire aux cheveux noirs et au regard sombre à qui il ressemblait beaucoup. Il avait la faculté de communiquer avec son reflet et celui des autres. Lucius, son frère, un vampire qui avait les yeux bleus de leur mère. Il pouvait prendre n'importe quelle apparence. Sa femme, Windy, était une jeune fille aux cheveux blond-roux. Elizabeth, sa cousine, avait pour don de se téléporter à l'endroit qu'elle souhaitait. Son époux s'appelait Jack, il était brun au teint mat et aux yeux noirs pétillants. Était aussi présent Emmett le père d'Elizabeth et l'oncle de William, au regard identique à celui de son frère et de son neveu. Son âme sœur s'appelait Lydia, elle était rousse.

Les présentations finies, ils me regardèrent avec intérêt.

— C'est toi, Victoria ? William nous a beaucoup parlé de toi ! me dit Allegra avec un sourire chaleureux. Tu es jolie !

Je lui rendis son sourire.

— Vous aussi, répondis-je.

Allegra parut aux anges.

— William vous a-t-il dit que je pouvais vous loger ? repris-je.

Allegra hocha la tête.

— Oui. En ce qui me concerne, je préfère aller chez les parents de Vanille. J'ai hâte de les rencontrer. Je me ferai passer pour la sœur de William.

En effet, comme pour ma mère et moi, elle semblait avoir le même âge que son fils.

William répartit ceux qui iraient chez moi et ceux qui iraient chez les parents de Vanille. Allegra et Windy iraient chez les parents de Vanille tandis que Jack et Lydia iraient chez moi.

Une fois la répartition terminée, je rentrai chez moi en compagnie de Jack et Lydia, les vampires étant partis au lycée de leur côté. Hiro m'accompagna pour jouer les interprètes. Nos invités parurent émerveillés en visitant la maison, surtout en voyant leurs chambres. Ma mère leur prépara un dîner qui semblait délicieux. N'ayant pas beaucoup l'occasion de cuisiner, elle était ravie, d'autant plus que les invités firent honneur à la cuisine. Jack, qui mangeait avec appétit, dit quelque chose en anglais qu'Hiro traduisit immédiatement.

— Cela faisait longtemps que je rêvais de goûter à la cuisine française. Je ne suis pas déçu.

Ma mère semblait aux anges. Assise à une place dénuée de couverts, je regrettais un peu de ne plus pouvoir partager ce genre de nourriture, même si le sang avait un goût délicieux. J'étais nostalgique des repas familiaux.

Cette nuit, je m'abreuvi seule, William et Vanille passant la soirée chez les parents de celle-ci. En buvant le sang d'un adolescent, j'aperçus son rêve, ou plutôt son cauchemar, qui semblait très réel. Il était seul dans une rue de Paris, la nuit et un loup le poursuivait. Il finissait par trébucher et le loup s'approchait de lui en grognant avec férocité. Les yeux de la bête étaient rouge sang. Au moment où elle s'apprêtait à lui déchiqueter la gorge, un grognement se fit entendre. Le loup recula. Le garçon tourna la tête et vit un de ses congénères s'approcher, beaucoup plus grand et massif que l'autre, aux yeux d'un vert étonnant. Il se plaça devant le garçon avec une attitude protectrice et l'autre s'enfuit. Le sauveur se tourna alors vers le garçon qui lui lança un regard éperdu de reconnaissance. Il pencha sa tête vers lui et se laissa caresser, puis il s'enfuit. Le rêve prit fin pour laisser place à un autre, beaucoup plus flou. Ce cauchemar avait été si réel et si intense que j'eus la certitude qu'il s'agissait en fait d'un souvenir. Je me détachai du garçon et regagnai la fenêtre, angoissée. Ce loup aux yeux rouges était probablement infecté par la rage. Mais que faisait-il à Paris ?

Lorsque j'eus fini de m'abreuver, j'errai dans les rues de Paris. À



mon soulagement, je ne vis aucune bête féroce. J'allais alors faire un tour dans un parc. L'endroit étant désert, j'enlevai ma capuche, laissant ma peau rayonner au clair de lune. Un bassin, pourvu d'une fontaine, me renvoya mon reflet. Mon visage, mon cou, mes mains ainsi que mes cheveux étaient entourés d'un halo argenté.

Soudain, je sentis une présence et entendis un cri. Sans réfléchir, sans même prendre le temps de rabattre ma capuche, je me précipitai en direction du bruit. Je vis quelqu'un qui se faisait attaquer par un flot de chauves-souris. J'allai affronter celles-ci et m'aperçus qu'elles avaient toutes les yeux d'un rouge brillant.

*Allez-vous-en*, pensai-je de toutes mes forces.

Après avoir lutté un certain temps, les chauves-souris s'éloignèrent. Je regardai la personne que j'avais sauvée. Je tressaillis. C'était Dimitri. Il me dévisagea.

— Victoria, dit-il.

## Partie 2

# LA RAGE

# Chapitre 11

## Dévoilée

Je pris conscience, avec stupeur, que je m'étais trahie. J'avais oublié de remettre ma capuche et Dimitri pouvait voir mon visage, parfaitement reconnaissable, dont irradiait une clarté lunaire. Je me sentais nue sous ses yeux, honteuse de lui avoir montré mon côté inhumain, celui qui me rendait plus dangereuse que ces chauves-souris. Cependant, Dimitri n'était pas terrifié. Il me regardait avec de grands yeux étonnés, ce qui brisait la façade d'homme sûr de lui qu'il se donnait généralement. Sous le reflet de la lune, il restait très beau, malgré les morsures qui lui avaient lacéré le visage. Je songeai à Stanislavski qui disait que la vraie beauté ne craignait pas d'être défigurée. J'en avais un exemple juste sous les yeux.

— Victoria, c'est toi ?

— Oui, c'est bien moi.

— Tu es magnifique ! Tu es merveilleuse !

Après m'avoir contemplée silencieusement, il ajouta :

— Tu es un ange. L'autre fois, ce n'était pas un rêve.

— Non, en effet. Mais je ne suis pas un ange.

Dimitri esquissa son habituel sourire séducteur. J'admirais sa capacité à adopter une telle attitude alors que les plaies devaient le faire souffrir. Heureusement, elles ne saignaient pas assez pour me faire perdre le contrôle de moi même. Toutefois, il fallait le guérir. Rapidement. Et je savais comment faire.

— Ah oui ? Qu'est ce que tu es, alors ?

— On en parlera plus tard. Viens, il ne faut pas traîner ici.

— D'accord. Où va-t-on ?

— Chez moi. Mon père va te soigner.

À pied, nous nous rendîmes chez moi sans dire un mot. Sur le chemin, je réfléchissais. À présent, Dimitri savait que je n'étais pas humaine, même s'il ignorait encore ma vraie nature. Une fois soigné, je pourrais toujours effacer ses souvenirs. Toutefois, je m'en sentais incapable. De plus, je savais qu'il garderait le secret. De toute façon, qui l'aurait cru ? Personne, sauf peut-être les Blacks Angels.

Une fois rentrée, j'emmenai Dimitri s'asseoir dans un fauteuil de la bibliothèque. Il regarda autour de lui avec admiration. Je me souvins de sa passion pour les livres. Une passion qu'il partageait avec moi. Je

me rappelai la fois où il avait dit que nous avions en commun d'aimer les fleurs et les livres. Finalement, nous avons beaucoup de points communs. Seule ma nature de vampire et l'attrait que représentait son sang pour moi dressaient une barrière entre nous, mais cette barrière me semblait de plus en plus fragile.

— Tous ces livres sont à toi ? demanda-t-il.

— Ils sont à mon père, précisai-je. Je vais le chercher. Ne bouge pas d'ici.

— À tes ordres, princesse ! plaisanta-t-il avec un regard séducteur.

J'allai chercher papa dans sa chambre et lui expliquai la situation à voix basse. Je lui racontai comment j'avais rencontré Dimitri dans le parc, comment il s'était fait agresser par des chauves-souris enragées et comment je l'avais sauvé. Je comptais sur son talent de guérisseur. Il parut inquiet.

— Je vais le soigner, dit-il. As-tu l'intention de le rendre amnésique ensuite ?

Je secouai la tête.

— Non. Je devrais le faire mais je ne peux pas m'y résoudre, dis-je en toute sincérité.

Allait-il me réprimander ? Non, il me regarda avec tendresse.

— Je comprends, ne t'en fais pas, me rassura-t-il doucement. C'est à toi de décider. Où est ton ami ?

— À la bibliothèque.

Une fois arrivés dans la pièce, je fis les présentations.

— Papa, je te présente Dimitri Draven. Dimitri, voici mon père.

Ce dernier s'approcha de lui et ils échangèrent une poignée de main.

— Enchanté, Dimitri. Je m'appelle Éric.

Dimitri le regarda d'un air surpris, abandonnant l'espace de quelques secondes son air détaché.

— Vous êtes le père de Victoria ? Mais c'est incroyable, vous semblez avoir le même âge que nous !

L'intéressé sourit.

— Je sais que cela peut paraître insensé. Victoria te l'expliquera. À moins qu'elle préfère que je ne le fasse, ajouta-t-il en se tournant vers moi avec un regard interrogateur.

— Non, ça ira, papa, je vais m'en occuper.

— Très bien. Dans ce cas, je vais te soigner, jeune homme.

Sur ces mots, il effleura le visage, le cou et les mains de Dimitri. Ses blessures disparurent instantanément. Dimitri passa les doigts sur sa peau et regarda ses paumes, stupéfait.

— Je n'ai plus rien et je ne ressens plus aucune douleur ! Comment avez-vous.. Comment as-tu fait ?

— C'est le don que je possède. Nous possédons tous un don, dans

notre espèce. Victoria te l'expliquera. Sur ce, je vous souhaite une bonne soirée.

Il s'en alla, me laissant seule avec Dimitri.

— Ton père et toi êtes tous les deux beaux, remarqua-t-il.

— Merci, dis-je.

J'étais surprise qu'il se montre positif alors qu'il aurait pu être effrayé par nos pouvoirs. Néanmoins, il n'avait vu que les facettes positives de nos pouvoirs. J'ignorais moi-même s'ils comportaient des aspects négatifs. Dimitri se pencha vers moi et je reculai, tant son arôme et son regard sublime me donnaient le tournis. Il ne parut pas s'en offusquer.

— Allez, raconte-moi tout, dit-il, avide de curiosité.

Je pris une profonde inspiration.

— D'accord. En vérité, je suis un vampire.

Je marquai une pause, guettant sa réaction. Il ne semblait toujours pas terrifié, mais incrédule.

— Je ne te crois pas, protesta-t-il. Ce sont des créatures maléfiques, or je suis certain que ce n'est pas ton cas.

— Tous les vampires ne sont pas maléfiques. Il existe des vampires noirs et des vampires blancs.

Je lui expliquai alors les différences entre les deux catégories, comment notre nature se révélait à notre seizième anniversaire. Je lui révélai que j'étais Étoile. Dimitri m'écouta attentivement, captivé. Je tentais de déceler une trace de frayeur ou de rejet sur son visage, en vain. J'aurais presque préféré que ce soit le cas. Cela l'aurait fait fuir et il n'aurait pas eu à risquer sa vie en me côtoyant. Cependant, Dimitri n'était pas du genre à battre en retraite devant le danger, au contraire. J'aurais espéré que ce soit différent avec une menace surnaturelle. Après m'avoir scrutée en silence, il esquissa un sourire satisfait.

— Je savais que tu n'étais pas mauvaise, dit-il d'un ton décontracté.

Je le regardai d'un air stupéfait.

— Je t'annonce que je suis un vampire et c'est tout l'effet que cela te fait ? Cela ne te répugne pas, que je boive du sang humain ?

Dimitri secoua la tête, sans se départir de son assurance.

— Et alors ? Tu n'as jamais tué personne, n'est-ce pas ?

J'optai pour la vérité. Tant pis si je l'effrayais, cette fois. Cela vaudrait même mieux.

— Non, mais je pourrais te tuer. Ton sang m'attire fortement, confiai-je. D'ailleurs, il en est de même pour tous les vampires.

Dimitri resta un moment silencieux. Je ne décelai aucune peur sur son visage impassible. Puis il reprit la parole.

— C'est pour cela, que tu te montrais si distante avec moi ? demanda-t-il calmement.

— Oui, avouai-je.

À ma grande surprise, un nouveau sourire teinté d'assurance se dessina sur son visage.

— Moi qui croyais que tu avais peur de moi ou que tu me détestais ! Je suis heureux d'apprendre que ce n'est pas le cas !

Je perdis patience.

— Tu te réjouis alors que je désire te vider de ton sang ? Tu es complètement inconscient, ou quoi ? m'exclamai-je avec colère.

Dimitri ne parut pas ébranlé par ma réaction. Au contraire, son sourire s'élargit.

— Ne t'inquiète pas, Victoria. Je suis sûr que tu ne me feras rien.

Comment pouvait-il être sûr de lui ? Il était vrai que je ne l'avais jamais blessé jusque-là. D'après William, j'avais un pouvoir de contrôle impressionnant. Une partie de moi me soufflait même que j'étais incapable de lui faire de mal, car je ne voulais que son bien or j'étais de ceux qui estimaient que la volonté pouvait faire des miracles, lorsqu'elle était solide et inébranlable. Cependant, je restais sur mes gardes. Ne pouvant détacher mes yeux de son sourire serein, je me levai.

— Il est tard, déclarai-je. Tu devrais rentrer chez toi.

Dimitri se leva à son tour.

— Tu as raison, dit-il. Bonne nuit, princesse.

— Dimitri ?

— Oui ?

— Pourrais-tu arrêter de m'appeler princesse ? Je préférerais que tu m'appelles Victoria.

Dimitri me sourit de plus belle.

— Comme tu veux, Victoria, dit-il joyeusement.

Sa gaieté me dépassait. Tout comme son assurance et sa décontraction. Mais c'était cela qui me plaisait chez lui. Je n'aimais pas beaucoup les garçons trop sûrs d'eux, mais curieusement, chez lui, c'était terriblement attirant. Sexy. Peut-être était-ce parce qu'il pouvait se permettre d'avoir une bonne opinion de lui même, au vu des nombreux talents dont il était doté.

J'hésitai à lui demander quelque chose qui me préoccupait, puis je me lançai. Après tout ce que je lui avais dit cette nuit, je n'avais plus besoin d'être gênée.

— Dimitri, j'ai quelque chose de délicat à te demander.

— Je t'écoute, Victoria.

— Pourrais-tu me laisser rester auprès de toi cette nuit ? J'ai promis à ta sœur de veiller sur toi, lorsque j'étais sous ma forme de chat et tu attires les ennuis comme un aimant.

Le sourire de Dimitri s'élargit.

— Avec plaisir ! Tes parents ne diront rien ?

Je secouai la tête.

— Non, ils comprendront. De toute façon, ils me laissent entièrement libre de mes mouvements.

— C'est cool, d'avoir des parents aussi jeunes que toi. En fait, c'est cool d'avoir des parents tout court.

Il avait dit cela avec une certaine tristesse et je ressentis de la compassion envers lui. Malgré ses amis Blacks Angels, son statut de star dans le lycée et les visites fréquentes de sa sœur fantôme, il devait souvent se sentir seul. Même quand il était triste, il était séduisant. Redoutable, même, car cela le différenciait des types comme Tybalt. Par bonheur, sur le chemin qui conduisait chez lui, nous ne rencontrâmes aucun obstacle. Ni loups, ni chauve-souris. Lorsque nous rentrâmes, sa sœur nous attendait, flottant dans le salon.

— Diane, je te présente Victoria, dit Dimitri avec décontraction.

Diane me dévisagea, stupéfaite.

— Tu peux me voir ? s'exclama-t-elle.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Oui. C'est moi, Étoile.

— Étoile ? Le chat ? répéta-t-elle sans comprendre.

Sous leurs yeux, je me métamorphosai en chat et repris aussi vite mon apparence humaine. J'avais promis à William de ne plus me métamorphoser, je devais donc être rapide comme l'éclair. Diane était bouche bée. Dimitri semblait beaucoup s'amuser et je devais reconnaître que c'était également mon cas.

— Je savais que tu étais un chat hors du commun, mais j'ignorais qu'en réalité, tu étais humaine ! dit-elle lorsqu'elle eut repris l'usage de la parole.

— À vrai dire, je ne suis pas humaine, révélai-je.

— Victoria est un vampire, ajouta Dimitri.

Au début, Diane parut s'affoler mais je lui répétais les explications que j'avais fournies à son frère et elle sembla soulagée.

— Je suppose que si tu tentes de protéger un humain comme mon frère, tu es un vampire blanc, déduisit-elle.

— Bien vu. Mais je ne peux plus veiller sur lui sous ma forme de chat.

— Pourquoi ? s'étonna Diane.

Je lui parlai de la rage qui avait infecté les animaux.

— Je ne veux pas prendre le risque d'être contaminée par ce virus, expliquai-je.

Diane hocha la tête. Elle semblait terrifiée. Je réalisai alors que même après avoir fait l'expérience de la mort, on pouvait encore connaître la peur. Je me demandais si elle appréciait les animaux autant que moi. Finalement, elle sembla retrouver son calme.

— Je vois. Espérons que cette rage ne se répandra pas en dehors des forêts et des milieux naturels, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Hélas, si. Un garçon a failli être agressé par un loup et tout à l'heure, Dimitri a été attaqué par un flot de chauves-souris. C'est là que je me suis montrée sous mon vrai jour pour le sauver.

En entendant ces mots, Diane parut furieuse contre Dimitri.

— Cela ne serait jamais arrivé si tu n'étais pas sorti aussi tard, gronda-t-elle. Pourquoi sors-tu à des heures pareilles ?

— Je te l'ai déjà dit. Cela m'aide à trouver l'inspiration.

— Hé bien, tu la trouveras d'une autre manière ! Promets-moi de ne plus sortir la nuit !

— Oui, maman, grommela Dimitri.

— Elle a raison, intervins-je doucement. Même s'il n'y avait pas cette rage, tu serais en danger si jamais un vampire, notamment un vampire noir, flairait ton odeur.

Dimitri hocha la tête, avec un sourire résigné.

— D'accord. Je ne sortirai plus. De toute façon, je sais déjà où trouver l'inspiration sans errer dehors la nuit.

Il avait dit ces mots en m'observant avec un regard brillant. Diane soupira.

— Au moins, si tu ne m'écoutes pas, tu l'écoutes elle. Mais il y a autre chose qui m'intrigue. L'attaque des chauves-souris ne t'a donc pas laissé de séquelles ?

Dimitri lui sourit.

— Si mais le père de Victoria m'a soigné. C'est un médecin extraordinaire.

Il avait dit cela en appuyant sur le mot « extraordinaire ».

— Si cela ne t'ennuie pas, ajouta-t-il en bâillant, je vais me coucher.

— D'accord, dit Diane. Tu te couches beaucoup trop tard.

— Bonne nuit, Diane.

— Bonne nuit.

Sur ces mots, Diane s'évapora. Dimitri se dirigea vers sa chambre et je n'osai pas le suivre.

— Viens, m'invita-t-il alors que je m'apprêtais à prendre place sur le canapé.

Je le regardai d'un air hésitant.

— Heu... je ne sais pas si c'est convenable, balbutiai-je.

Dimitri me sourit.

— Ce n'est pas la première fois que tu passes la nuit avec moi, loin de là, fit-il, remarquer.

— Oui mais j'étais un animal, rétorquai-je.

Dimitri me regarda avec son sourire séducteur habituel.

— S'il te plaît, Victoria. Je ne mettrai pas en péril ta vertu, j'en fais le serment.

Je poussai un profond soupir.



— Bon, d'accord, cédaï-je.

Le visage de Dimitri s'illumina d'un sourire éblouissant.

— Merci, Victoria.

Je le suivis dans sa chambre. Je détournai le regard tandis qu'il se changeait et se glissait dans son lit, puis m'assis au bord du lit, à côté de lui. Il me regarda, l'œil vif.

— J'ai plein de questions à te poser.

Je haussai les sourcils.

— À quel sujet ?

— Au sujet de ta nature de vampire, entre autres.

Je secouai la tête.

— Dimitri, tu dois dormir. Tu as dit à ta sœur que tu avais sommeil.

Dimitri esquisssa un sourire espiègle.

— J'ai dit ça uniquement pour qu'elle nous laisse seuls, avoua-t-il.

— Ne dis pas des choses comme ça, protestai-je.

— Pourquoi ? J'aime être avec toi. Ce n'est pas ton cas ?

— Si, reconnus-je. Mais tu dois dormir. Je ne sais pas comment tu tiens la journée avec si peu d'heures de sommeil.

— Je n'ai pas besoin de dormir beaucoup, dit-il joyeusement. Et je tiens à profiter de ta présence.

— Dimitri, je veux que tu dormes, dis-je fermement. Sinon, je t'hypnotise.

Dimitri me regarda d'un air déçu.

— D'accord, céda-t-il. Mais j'aurai plein de questions à te poser demain.

— Demain, répétais-je. Maintenant, dors.

— Bonne nuit, Victoria.

— Bonne nuit, répondis-je.

Il ferma les yeux et je l'observai. Malgré tous mes tracas, Tybalt, le vampire noir, la rage, j'étais heureuse. Heureuse d'avoir pu partager mon secret avec Dimitri et d'être à ses côtés. Heureuse qu'il comprenne pourquoi je devais être prudente avec lui, même s'il ne semblait pas y mettre du sien. Heureuse de pouvoir continuer à veiller sur lui, de le regarder dormir, d'écouter les battements de son cœur.

À l'aube, je rentrai chez moi, pris une douche et m'habillai. Puis je me rendis au lycée en compagnie des vampires blancs et de leurs partenaires de sang. William nous attendait avec Vanille et sa famille. Je leur racontai ce qui s'était passé avec Dimitri. Comment je l'avais sauvé des chauves-souris, comment je m'étais ainsi démasquée et avais décidé de tout lui dire.

— Tu lui as tout révélé ? s'exclama Vanille. Comment a-t-il réagi ?

— Très bien. Trop bien, même. Pour lui, ce qui compte, c'est que je ne fasse pas le mal autour de moi. Il n'était même pas effrayé.

— Pourquoi ne lui as-tu pas effacé la mémoire ? demanda William.

— Je ne m'en suis pas sentie capable, avouai-je.

William me dévisagea, le visage indéchiffrable.

— Qu'y a-t-il ? J'ai eu tort ?

William secoua la tête.

— Non.

— Alors qu'est ce que tu as ? insistai-je.

— Rien, petite sœur. Vous devriez aller en cours, Vanille et toi.

Vous allez être en retard.

Le midi, je déjeunai avec Vanille et Rebecca. Celle-ci était vêtue d'un pyjama rose pâle orné de cœurs rouges. Quand Vanille l'interrogea à ce sujet, elle lui expliqua qu'elle s'était rendormie après la sonnerie du réveil et dans sa hâte, elle n'avait pas pris le temps de s'habiller. Elle ne semblait pas du tout gênée, comme si elle était hermétique aux regards bizarres qu'on lui lançait. À une table près de nous, se trouvait Christina, seule, comme à son habitude. Je l'observai en douce. Elle semblait mal en point. Elle était plus pâle que d'ordinaire, ses longs cheveux blond cendré étaient emmêlés et elle était un peu amaigrie. De larges cernes mauves soulignaient ses yeux gris.

— Dimitri est dans les parages, me dit doucement Vanille.

— Où ça ?

— Derrière toi. Il est seul, aujourd'hui. D'habitude, il est entouré de ses Black Angels.

Je me tournai et vis effectivement Dimitri à quelques tables de nous. Nos yeux se rencontrèrent. Il m'hypnotisa de son regard, esquissa un sourire enjôleur. Je lui souris furtivement, m'apprêtai à me retourner, mais il me fit signe de le rejoindre.

— Pourquoi ne vient-il pas lui même ? Soupilai-je .

— Il veut sûrement te parler seul à seule. Allez, vas-y ! m'encouragea Vanille.

Je me levai et m'assis en face de lui.

— Tu n'étais pas là, à mon réveil, dit-il.

Il faisait mine d'être déçu.

— Il fallait bien que je rentre chez moi pour prendre une douche et changer de vêtements.

— Oh. C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Tu ne veux pas récupérer ton plateau et déjeuner avec moi ?

— Non, merci. Je ne veux pas délaisser mes amies. Mais tu peux venir avec nous, si tu veux.

— Non, merci. Seule ta compagnie m'intéresse.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas très sympa pour mes amies, fis-je remarquer.

Dimitri esquissa un sourire.

— Je n'ai rien contre elles, c'est juste que j'ai besoin d'être seul avec toi pour parler de certaines choses.

— Je vois. Hé bien, tu attendras.

Dimitri fit une moue séductrice. Je restai de marbre.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais te faire toujours passer avant mes amis, dis-je avant de lui tourner le dos.

Dimitri me retint par le bras.

— Excuse-moi. Tu as raison. Va retrouver tes amies. Accepterais-tu de me rejoindre derrière le lycée, là où il y a les fleurs, quand tu auras fini de déjeuner ?

— D'accord, cédaï-je.

— Merci, Victoria, se réjouit Dimitri avec un sourire triomphant. À tout à l'heure, donc.

Comme je m'y attendais, lorsque je regagnai ma place, Vanille me regardait, les yeux pétillants de curiosité.

— Alors, qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Me parler seul à seule. Il m'a donné rendez-vous après le déjeuner. C'est tout.

Vanille n'insista pas. Une fois que j'eus fini de déjeuner, je me rendis à l'endroit indiqué. Malgré le froid, les fleurs étaient toujours aussi époustouflantes. Je regardai autour de moi. Dimitri n'était pas encore arrivé. En revanche, Christina était présente. Elle semblait encore plus mal en point de près. J'éprouvai un pincement au cœur en voyant ses épais cheveux emmêlés. Quand elle s'aperçut de ma présence, elle afficha un air contrarié.

— Salut, dis-je. Qu'est ce que tu fais là, par ce froid ?

Christina consentit à sourire.

— Je pourrais te poser la même question, fit-elle remarquer. Je souris à mon tour.

— C'est vrai. Quelqu'un m'a donné rendez-vous ici. Et toi ?

— J'aime cet endroit. Pratiquement personne ne vient ici.

— Tu aimes la solitude, affirmai-je.

Christina hocha la tête.

— C'est pour cela que je vais m'en aller, dit-elle.

— Attends. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air mal en point.

— Je n'ai rien, éluda-t-elle. Au revoir.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, elle prit la fuite.

## Chapitre 12

### Un tragique passé

Je regardai Christina s'éloigner avec hâte, déconcertée. L'avais-je fait fuir ? Non, cela n'avait rien à voir avec moi. Il se serait agi de quelqu'un d'autre, elle aurait sûrement réagi de la même manière. Elle ressemblait vraiment à un animal sauvage. Curieusement, cela ajoutait à son charme. Une main se posa sur mon épaule. Je me retournai et vis Dimitri.

— C'était qui ? Une amie à toi ? demanda-t-il.

— Pas vraiment. C'était Christina, une fille de ma classe. Je crois qu'elle n'est pas méchante, c'est juste qu'elle aime la solitude.

— Je la comprends, dit Dimitri.

Je le regardai, un peu étonnée.

— Toi ? Pourtant, tu es toujours entouré de tes Blacks Angels, fis-je remarquer.

— C'est vrai, admit Dimitri. Mais il y a des fois où j'aime être seul. Je viens ici, dans ces moments-là.

— Alors tu es comme elle.

Dimitri secoua la tête.

— Pas vraiment.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je n'ai jamais rencontré de fille qui me ressemble, de qui je me sente proche. À une exception près.

Il avait dit ces derniers mots en me lançant un regard profond. Je savais ce qu'il entendait par là. Il fallait toujours qu'il cherche à se rapprocher dangereusement de moi, jusqu'au point de non-retour. Je détournai les yeux, gênée. Il en fallait plus pour décourager Dimitri, qui me prit la main. Sa chaleur se répandit dans tout mon corps.

— Regarde, dit-il en me montrant nos mains. Nous avons tous les deux le teint pâle. Ne trouves-tu pas que nous nous ressemblons ? De plus, nous avons des goûts en commun, nous aimons lire tous les deux. Nous aimons les fleurs, et de manière générale, ce qui est beau. C'est pour cela que nous sommes bien assortis, d'ailleurs.

Ce n'était pas la modestie qui l'étouffait.

— Oui, mais je n'aime pas la violence, et je ne suis pas obsédée par

la vengeance, moi, rétorquai-je.

Dimitri ne se laissa pas démonter.

— C'est pour cela que tu as besoin que je te protège, dit-il tendrement.

— C'est plutôt moi qui te protège.

— C'est juste, dit Dimitri. Nous nous protégeons donc mutuellement.

Sans répondre, je lâchai sa main. Comme j'évitais toujours de le regarder, Dimitri se pencha vers moi.

— Comme je te l'ai déjà dit, j'ai d'autres questions à te poser, au sujet de ta nature de vampire.

— Je t'ai déjà tout expliqué.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Je ne lui avais pas parlé du fait que les vampires blancs avaient des partenaires de sang et du lien qui les unissait. Quelque chose en moi m'incitait à me taire, même si d'un point de vue rationnel, il était peu probable qu'il souhaitât devenir le mien. Il me connaissait trop peu pour cela.

— Tu ne m'as pas dit quel était ton don, dit-il.

— Oh, ça. Tu le connais déjà.

Dimitri parut surpris.

— Ah bon ?

— Je te l'ai déjà montré, sous ma forme de chat. Je fais vivre les livres comme s'ils étaient réels.

— Oh. Je m'en souviens. C'est un don merveilleux.

Je consentis à sourire.

— Je suis d'accord. J'ai beaucoup de chance. Mais cela ne sert pas à grand-chose. Je connais des vampires qui ont des dons encore plus remarquables.

— Pourras-tu me les présenter ?

— Tu les as déjà vus, la nuit, au lycée.

Dimitri parut réfléchir un moment.

— Ah, oui. Ceux qui guettaient un danger surnaturel. J'aimerais bien les revoir.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. L'odeur de ton sang est une épreuve, pour eux.

Dimitri sembla un peu déçu.

— Tant pis. Ce n'est pas grave, ta présence me suffit.

Je détournai à nouveau les yeux. Ses déclarations avaient le don de me réjouir et de me mettre mal à l'aise à la fois. Cependant, le plaisir l'emportait de plus en plus souvent sur la gêne. J'avais envie de lui dire que pour moi aussi, le voir me suffisait. Quand j'étais avec lui, je m'efforçais de ne pas oublier tout le reste.

— Bon, il faut que j'y aille, dis-je. Les cours vont bientôt reprendre.

Dimitri me retint par le bras.

— Attends. Je t'ai posé des questions, mais toi, de ton côté, n'as-tu pas envie d'en savoir plus sur moi ?

Dimitri représentant un mystère pour moi, c'était certain. Pourquoi était-il si spécial, jouait-il les vengeurs masqués ? Comment avait-il perdu sa famille ? Je voulais en apprendre le plus possible sur lui. Par conséquent, j'étais incapable d'ignorer la perche qu'il me tendait.

— Si, avouai-je, mais pas maintenant. Je dois aller en cours.

— Ce soir, alors. Tu viens, n'est-ce pas ?

Je lus dans ses yeux qu'il s'agissait d'une prière. Il semblait sérieux et avait délaissé ses faux airs de Don Juan.

— Oui, je viendrai.

— Alors à ce soir, dit-il en souriant. Je t'attendrai.

Je lui fis un signe et m'en allai. Il m'était de moins en moins difficile de lutter contre l'attrait que représentait son odeur pour moi. Sans doute était-ce parce que je commençais à m'habituer à sa présence. En tout cas, c'était bon signe. Peut-être que plus je passerais du temps avec lui, plus sa proximité me serait facile à supporter. Mais ce n'était qu'une théorie.

Le soir, comme promis, après m'être abreuvé, je rejoignis Dimitri chez lui. Je me diffusai jusqu'à sa fenêtre et m'engouffrai à l'intérieur. Dimitri sursauta, se retourna. Sous ses yeux fascinés, je me matérialisai.

— Tu... tu te transformes en brume ! s'exclama-t-il.

— Comme tous les vampires.

Il me regarda comme s'il était un chasseur venant de découvrir un papillon rarissime. Sans doute parce que le brouillard vampiresque nourrissait son imagination d'écrivain. Je jetai un coup d'œil à son ordinateur allumé.

— Tu écrivais, avant que j'arrive ? demandai-je, entraînée sur un terrain qui me plaisait.

Dimitri hocha la tête.

— Oui ! J'approche de la fin de mon roman-feuilleton. Tu veux savoir comment cela se termine ?

— Surtout pas ! m'exclamai-je vivement. Si tu fais ça, je t'étrangle.

Dimitri haussa les sourcils, moqueurs.

— Tu vas m'étrangler ? Tu ne préfères pas me vider de mon sang ?

— Ne me tente pas, fis-je, menaçante.

Dimitri parut satisfait.

— Ah ! Là, tu ressembles plus à un vampire !

— Cela a l'air de te faire plaisir.

Je m'assis à côté de lui. Je parcourus l'écran de son ordinateur, lisant les chapitres que je n'avais pas encore lus et pris la main de Dimitri, afin de partager avec lui ce que je voyais, sentais et entendais. Dimitri semblait apprécier toujours autant l'expérience. Cela dopait

son inspiration, je le voyais bien. Finalement, mon don n'était peut-être pas si inutile que cela.

— Victoria, je me souviens de quelque chose, dit-il lorsqu'il eut terminé son chapitre.

— Quoi donc ?

— Alors que tu étais en cours d'histoire, tu as pris la main de ton amie et vous sembliez vivre quelque chose d'intense. Tu n'as pas voulu me dire de quoi il s'agissait. C'était ça, en fait ?

— Ah. Oui.

Dimitri me sourit d'un air amusé.

— Comme tu ne voulais pas me dire de quoi il s'agissait, je te trouvais mystérieuse. J'étais encore loin de la réalité.

— Oui, en effet. Dimitri, tu ferais mieux d'aller te coucher ajoutai-je en regardant l'heure.

— Seulement si tu m'accompagnes, susurra-t-il.

Je me rappelais soudain d'un détail.

— Au fait, où est Diane ?

— Elle est partie. Je lui ai dit que je préférais être seul avec toi.

— Ce n'était pas nécessaire, dis-je, un peu sèchement.

Dimitri parut un peu peiné mais ne dit rien. Il entra dans sa chambre. Peu de temps après, il m'appela.

— Victoria, tu peux venir !

Je me levai, appréhendant de le trouver presque nu, uniquement vêtu d'un caleçon. J'ouvris la porte et le trouvai assis sur son lit, vêtu d'un pyjama d'homme bleu marine qui mettait en valeur ses yeux. Il se glissa dans son lit et me fit signe de le rejoindre. Je m'allongeai à ses côtés, au-dessus de la couette, et il éteignit la lumière. Mes yeux de vampires le distinguaient nettement dans l'obscurité. Ses cheveux d'or blanc effleuraient ses yeux étoilés, lesquels brillaient avec intensité.

— Bonne nuit, Dimitri.

Celui-ci m'adressa un sourire.

— Attends un peu. Tu n'avais pas des questions à me poser ?

— Tu n'as pas sommeil ?

— Non. Vas-y, pose tes questions.

Je réfléchis, puis décidai de poser l'une des questions les moins difficiles.

— Comment as-tu créé les Blacks Angels ?

— Cela remonte à la seconde. Quand je suis arrivé au lycée, Tybalt Thomas et ses White Evils faisaient la loi. Mais je n'étais pas du genre à me laisser faire. Comme j'avais tendance à séduire facilement les gens, d'autres m'ont rejoint, peu à peu. C'est comme cela que les Blacks Angels se sont formés, petit à petit. Ils permettent d'établir un équilibre, par rapport aux White Evils.

— Je vois.

— D'autres questions ?

— Cette aptitude à séduire les gens... l'as-tu toujours possédée ?

Dimitri hocha la tête.

— Oui. C'est un peu comme si je les hypnotisais. C'est bizarre, mais pratique.

J'hésitais à lui poser la question qui m'intriguait le plus. Dimitri sembla s'en apercevoir.

— Si tu as d'autres questions, n'hésite pas, m'encouragea-t-il.

— J'en ai une, mais elle est délicate.

— Je t'écoute.

— Diane a dit que tu avais vengé la mort de vos parents. Que s'est-il passé ?

Le visage de Dimitri s'assombrit. Je sentis la culpabilité m'envahir.

— Excuse-moi, tu n'es pas obligé de répondre.

Contre toute attente, Dimitri me sourit.

— Ne t'inquiète pas, Victoria. Je veux bien partager cela avec toi. Je pourrais même partager bien plus, si tu le souhaitais.

J'ignorai sa tentative de séduction. Elles étaient de plus en plus nombreuses et au lieu de m'y habituer, elles me troublaient de plus en plus, car il était difficile de définir s'il plaisantait ou non. Progressivement, il dévoilait des facettes plus sérieuses de lui. Ce n'était pas pour me déplaire, mais cela aurait peut-être dû m'inquiéter.

Dimitri prit une profonde inspiration et reprit la parole.

— Il y a trois ans, je vivais aux États-Unis, avec mes parents et ma sœur Diane. Ma mère était un écrivain connu. Nous étions heureux, même si je me sentais différent des autres. J'étais déjà à un âge où l'on s'intéresse aux filles mais aucune ne m'attirait, bien que j'eusse, modestie mise à part, du succès auprès d'elles. Quant à Diane, ma sœur jumelle, elle était passionnée de théâtre et jouait merveilleusement bien. Nous étions très proches, elle et moi. Comme tous les jumeaux, j'imagine. Un soir, après l'une de ses représentations, nous sommes rentrés à pied, notre maison n'étant pas très loin du théâtre. C'est en arrivant dans une rue déserte que c'est arrivé.

Il marqua une pause. La bouche fermée, les traits de son visage durci, il essayait visiblement de contenir une émotion douloureuse. Une fois n'est pas coutume, j'eus l'initiative de lui prendre la main. Cela sembla lui donner plus de force et il reprit son récit.

— Trois types sont arrivés vers nous. Ils étaient armés. Ils ont poignardé mes parents, avant de nous poignarder ma sœur et moi. C'est là que je suis mort.

Je m'étais promis de ne pas l'interrompre, mais je ne pus m'en empêcher.

— Je ne comprends pas. Tu dis que tu es mort ce soir-là, or tu es là, avec moi.



Dimitri me serra les doigts.

— Oui, je suis là. Mais pendant une minute, j'étais bel et bien mort. J'ai senti mon âme quitter mon corps, puis j'ai vu un paysage magnifique, de l'autre côté d'un portail argenté. Là, de l'autre côté du portail, un homme s'est approché de moi. Je ne me souviens que d'un détail, c'était qu'il avait des yeux identiques aux miens. « Pas encore », a-t-il dit à voix basse. C'est là que j'ai regagné mon corps et que j'ai ouvert les yeux. Nos meurtriers étaient toujours là. Sous leurs yeux, je me suis levé, habité d'une nouvelle force. Toutes mes plaies étaient refermées. J'avais le sentiment d'être invincible. Je m'en suis servi pour les désarmer et les tuer. Ma réussite, bien que combinée à l'effet de surprise me donne, encore aujourd'hui, des soupçons sur ma véritable nature. Suis-je réellement humain ? Peu m'importait en cet instant. Je n'ai pas creusé la question par la suite. Une fois vengé, j'ai vu, sur le trottoir d'en face, une femme qui ressemblait à Tybalt. Elle avait le même regard noir haineux et des veines noires.

— C'est pour cela que tu détestes Tybalt, dis-je doucement. Parce qu'il lui ressemble.

Dimitri hocha la tête.

— En effet. Je suis certain qu'elle y était pour quelque chose dans le meurtre de ma famille. Et puis, elle était la seule à être spéciale. Les autres n'étaient que des types « normaux », des larbins. Je n'ai pas pu l'approcher, car à peine avais-je cligné des yeux qu'elle avait disparu.

— Sais-tu pourquoi ils ont tué ta famille ?

Dimitri secoua la tête.

— Non. Sur le moment, je ne me suis pas posé de question. J'imagine que je ne le saurai jamais. Tout ce que je sais, c'est que ma famille ne méritait pas de mourir.

Je hochai la tête.

— Personne ne mérite de mourir, affirmai-je.

Dimitri esquissa un sourire amer.

— Je ne suis pas sûr d'être d'accord. Je ne regrette en rien d'avoir tué ces trois types.

— Je comprends, le rassurai-je doucement.

Dimitri marqua une pause, puis reprit son récit.

— Ensuite, la police est arrivée. Je leur ai raconté ce qui s'était passé et Dieu soit loué, ils m'ont cru sur parole. Ils ont compris que les trois types morts avaient tué ma famille et que je les avais tués par légitime défense. Ils n'ont pas cherché à m'inculper. Cela m'a un peu surpris, bien que je n'eusse pas à m'en plaindre.

— Peut-être est-ce dû à ton aptitude à séduire, suggérai-je.

Dimitri acquiesça.

— Je le pense aussi. D'autant plus qu'elle a augmenté après ma résurrection.

— Sais-tu pourquoi tu es revenu ?

— Pour me venger, répondit-il sans hésiter. Et pour accomplir la vengeance des autres.

— Je n'en suis pas sûre, dis-je avec douceur. Peut-être est-ce ainsi que tu le ressens, mais toutes les victimes n'ont pas l'occasion de se défendre. Tu dois être revenu pour une autre raison.

Dimitri ne répondit pas. Je compris que nous ne serions jamais d'accord sur ce point.

— Que s'est-il passé ensuite ? demandai-je.

— Ma tante m'a emmené en France, pour que je puisse repartir à zéro et commencer une nouvelle vie.

— Pourquoi ne vis-tu pas avec elle à présent ? Est-ce qu'elle aussi est...

Dimitri secoua la tête.

— Non. Elle est toujours en vie et elle prend de mes nouvelles, de temps en temps. En fait, pour suivre les traces de ma mère, je me suis mis à écrire. J'ai le sentiment qu'elle m'a laissé son don en héritage. Comme tu le sais sûrement déjà, mes écrits ont eu beaucoup de succès et m'ont permis de me payer un petit appartement. Elle m'envoie aussi de l'argent pour vivre. Elle est repartie aux États-Unis, car elle a rencontré un américain dont elle est tombée amoureuse. Au début, elle ne voulait pas me laisser seul mais je lui ai dit que ça irait et j'ai obtenu mon émancipation. Naturellement, elle ignorait que je n'étais pas totalement seul, à savoir que Diane me rendait visite tous les soirs, comme maintenant.

— Est-ce qu'il t'arrive de retourner la voir, aux États-Unis, de temps en temps ?

— Oui. Pendant les vacances.

La voix de Dimitri commençait à être gagnée par le sommeil. Il bâilla.

— Il est tard, dis-je. Merci de m'avoir raconté tout cela.

— Merci de m'avoir écouté. Bonne nuit, Victoria.

Le lendemain, les amis de mon père et la famille de William n'avaient toujours pas détecté de vampires noirs. Ils devaient en avoir marre de monter la garde. Ils n'étaient pas des gardiens, après tout et encore moins des chiens. À leur place, j'en aurais eu assez, même si la sécurité des lycéens me tenait à cœur.

— Il doit avoir détecté notre présence, c'est pour cela qu'il ne vient pas, dit Lynda.

— Au moins, le lycée est protégé, fit remarquer Elizabeth.

Je plissai le front, soucieuse.

— Oui, mais vous n'allez pas rester là indéfiniment, à monter la garde jour et nuit, remarquai-je.

— Elle a raison, approuva William.

— C'est vrai, dit Hiro. Nous devons trouver un moyen de le coincer.  
Sa compagne, Yuki, dit quelque chose en japonais. Hiro eut l'air furieux.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Hiro secoua la tête.

— Rien d'important, éluda-t-il.

Tout le monde le regarda avec insistance. Hiro soupira.

— C'est de la folie. Yuki propose que seuls les partenaires de sang montent la garde.

Yuki ajouta autre chose qu'Hiro traduisit.

— Elle dit que nos partenaires de sang ne courent pas un grand danger puisqu'à partir du moment où un humain est mordu, son sang n'a d'attraits que pour le vampire auquel il est lié pour l'éternité. Théoriquement, le vampire noir ne devrait pas s'en prendre à eux.

— Théoriquement, répéta William. Et comment pourraient-ils identifier le vampire noir ?

— J'y ai pensé, dit Hiro. Yuki dit qu'ils pourraient se contenter de te signaler par la pensée le moindre type louche qu'ils verraient la nuit. Mais c'est trop dangereux.

— Je suis d'accord, dit William. Et ils dormiraient quand ?

— Le jour, j'imagine, dit Hiro. Mais je suis contre ce plan et je pense que tous les autres vampires ici présents aussi, donc arrêtons d'en parler.

Il traduisit les dires de William à Yuki, qui sembla déçue. Je détaillai les autres partenaires de sang, me demandant s'ils étaient favorables ou non à l'idée de Yuki.

Le soir, après m'être abreuvée, je ne me rendis pas tout de suite chez Dimitri. J'allai faire un tour dans le parc où je l'avais sauvé. Comme la dernière fois, l'endroit était désert. Je m'assis au rebord de la fontaine et essayai de réfléchir à un plan. Mais aucun ne me venait à l'esprit. Alors que je m'apprêtais à partir, je sentis une présence derrière moi. Je rabattis ma capuche et me retournai. Je tressaillis. C'était Tybalt.

— Victoria. Cela faisait longtemps.

— Salut, fis-je en m'apprêtant à partir.

Tybalt me retint par le bras.

— Pas si vite. Pourquoi es-tu si pressée ?

— Cela ne te regarde pas, rétorquai-je en essayant de me dégager.

En vain. Sa poigne était d'acier. Tybalt esquissa un sourire moqueur.

— Tu as la même attitude qu'avant. Est-ce juste parce que tu aimes te faire désirer ou bien tu es fâchée contre moi parce que je ne t'ai pas donné de nouvelles depuis un certain temps ?

— Ni l'un ni l'autre, répliquai-je.

— Alors pourquoi ?

Comme je ne répondais pas, il reprit la parole.

— Est-ce à cause de Draven ?

— Laisse-le en dehors de ça, répondis-je fermement.

Tybalt ne l'entendit pas de cette oreille.

— Alors c'est lui.

Déterminée à protéger Dimitri, je secouai la tête.

— Tu te trompes. Il se trouve juste que je n'ai pas apprécié notre baiser.

Tybalt haussa les sourcils puis son sourire resurgit.

— Oh. Si ce n'est que ça, je peux t'apprendre à changer d'avis.

— Cela m'étonnerait, rétorquai-je.

Brutalement, je réussis à me dégager. Mais Tybalt m'attrapa brusquement par les épaules et m'embrassa.

Ce fut pire que la fois précédente. J'essayai de me débattre, mais il était trop fort. J'avais l'impression que sa langue brûlante avait injecté un venin dans mon corps et cette fois-ci, un voile noir s'abattit sur mon esprit. Mes idées étaient embrouillées, j'avais le tournis et cette sensation était des plus désagréables, à l'opposé de celle que Dimitri me procurait quand il me prenait la main.

Soudain, un grognement me réveilla. Tybalt me libéra. Je repris complètement mes esprits et inhalai profondément l'air frais. L'horrible brûlure de mon corps s'effaça. Nous nous retournâmes. Un loup massif, au pelage brun et or, s'approchait de nous. Un loup aux yeux verts. Je le connaissais.

## Chapitre 13

### Le loup aux yeux verts

Je connaissais ce loup. Grand, musclé, majestueux, aux yeux d'un vert étincelant, je l'avais vu dans le rêve d'un garçon dont j'avais bu le sang.

Il s'avança vers Tybalt, menaçant. Tybalt le fixa en silence. On aurait dit qu'il tentait de l'hypnotiser. Imperturbable, l'animal continua d'approcher en grognant toujours autant. Mon persécuteur parut surpris, puis il choisit de battre en retraite. Il partit en courant. Instantanément, la créature lupine cessa de grogner et me couva d'un regard... bienveillant. Je savais qu'il ne me voulait aucun mal et qu'il m'avait sauvée comme le garçon dans le rêve et peut-être d'autres personnes. Prudemment, je m'approchai de lui et le caressai. Il ferma les yeux, l'air de trouver cela agréable.

— Merci. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

*Je t'en prie.*

Je sursautai.

*Tu m'as entendu ?*

Ébahie, je hochai la tête.

— Comment est-ce possible ? Je ne communique avec les animaux que sous ma forme animale, dis-je à voix haute.

*C'est sans doute parce que je ne suis pas un loup ordinaire.*

— Ça, je l'avais remarqué, murmurai-je.

À l'instar de la louve grise et de sa meute, émanait de lui une aura qui le rendait spécial.

*Toi non plus, tu n'es pas une fille ordinaire.*

— En effet, acquiesçai-je.

*Peux-tu me montrer ta forme animale ?*

— D'accord.

Je me métamorphosai en chaton pendant quelques secondes et repris ma forme humaine aussitôt.

*C'était rapide.*

— Désolée. J'ai promis de ne plus me transformer à cause de la rage. Une chance que tu ne sois pas contaminé.

Le regard du loup s'assombrit. Ma perception de vampire me permettait de m'en apercevoir.

*En tant qu'Alpha, c'est à dire chef des loups, je suis immunisé contre*

*toutes les maladies, y compris cette rage. Mais ce n'est pas le cas de mes congénères. Sois prudente.*

Il m'observa et posa une question.

*Qui es-tu ?*

— Victoria.

*Fais attention à toi, Victoria.*

— Et toi, quel est ton nom ?

*Mon nom ?*

— Si tu en as un, je veux dire.

J'ignorais si les animaux, y compris les animaux extraordinaires, avaient un nom. Après tout, William et moi, nous nous rappelions de nos noms sous notre forme animale alors pourquoi pas ? De plus, nous donnions un nom à ceux qui nous tenaient compagnie. C'était une façon de les rendre égaux à nous.

*Balthazar.*

— Balthazar ? Répétai-je à voix haute.

Le loup hocha la tête en signe d'approbation.

— Bon, hé bien, au revoir, Balthazar. Je dois rejoindre quelqu'un.

Je pensais évidemment à Dimitri.

*Attends. Veux-tu que je t'accompagne ?*

N'ayant pas la moindre envie de croiser à nouveau Tybalt seule, cette proposition tombait à pic.

— Volontiers, dis-je. Allons-y.

Arrivée devant l'appartement de Dimitri, j'eus une idée.

— Attends-moi là, dis-je.

Je me vaporisai et atteignis la fenêtre derrière laquelle Dimitri m'attendait. Le soulagement se peignit sur son visage lorsque j'entrai et me matérialisai sous ses yeux. J'eus l'impression qu'il avait envie de me prendre dans ses bras. J'adoptai une attitude distante pour l'en dissuader, malgré mon désir irrépressible de le toucher.

— Où étais-tu ? Je me suis inquiété, dit-il.

— Je te dirai ça plus tard. Descendons, j'ai quelque chose à te montrer.

Dimitri parut perplexe mais devant mon sourire, il obtempéra. En bas, Balthazar nous attendait.

— Ça alors ! Qu'est ce qu'un loup fait ici ? s'exclama-t-il. Il n'est donc pas sauvage ?

Je secouai la tête.

— Non. Tu peux le caresser, si tu veux.

Dimitri tendit la main pour caresser le loup, qui sembla apprécier.

— Je n'avais jamais vu un loup aussi beau, dit Dimitri, fasciné. Il a un nom ?

*Balthazar.*

Dimitri tressaillit.

— Tu l'as entendu ? m'exclamai-je, effarée.

Dimitri hocha la tête, les yeux écarquillés. Cependant, il ne paraissait pas effrayé, au contraire. Il semblait fasciné et avait retrouvé son regard de prédateur à l'affût de l'imagination. Il devait jubiler. C'était compréhensible. Il était merveilleux de pouvoir communiquer avec une créature sans langage. Les animaux représentaient un tel mystère pour nous et tout le monde avait souhaité à un moment ou un autre qu'ils puissent parler. Offrir une telle expérience à Dimitri me réjouissait.

— J'ignorais que vous pouviez communiquer avec des humains ordinaires.

*Je l'ignorais aussi. Ou alors, ton ami est moins ordinaire qu'on ne le pense.*

Je hochai la tête, pensive. Balthazar avait raison. Dimitri était spécial. Pas seulement à cause de son arôme ensorcelant pour les vampires. Pas seulement pour sa beauté extraordinaire et sa force, sa grâce et sa rapidité, qui lui avaient permis de venger sa famille à peine ressuscitée. Dès que je l'avais vu, j'avais su qu'il était différent. Mais j'ignorais en quoi, exactement.

*Votre compagnie me plaît, mais je dois m'en aller, sauver autant de personnes que je le peux. Paris est devenu un endroit très dangereux, depuis peu. Rentrez vite chez vous.*

— D'accord. Au revoir, Balthazar.

Dimitri et moi le caressâmes chacun notre tour pour lui faire nos adieux. Il s'éclipsa rapidement. Nous le regardâmes s'éloigner avec vitesse et grâce, jusqu'à ce qu'il ait disparu de notre champ de vision. Puis, tenant la promesse que nous venions de lui faire, nous regagnâmes l'appartement et Dimitri ferma la porte derrière lui.

— Je viens de parler avec un loup ! Cela me redonne l'inspiration.

Je lui souris. J'étais heureuse pour lui.

— J'y ai pensé. Je sais que tes écrits mêlent la romance au surnaturel.

Dimitri me regarda d'un air reconnaissant.

— Merci.

Il s'approcha de moi, silencieux. Tout doucement, il prit mon visage entre ses mains. Mon pouls s'accéléra. De près, ses yeux étaient encore plus beaux. Son souffle m'engourdissait agréablement les joues. Il approcha ses lèvres des miennes. Au prix d'un effort surhumain, je parvins à le repousser. Je fis un bond en arrière.

— Pourquoi ? s'exclama Dimitri.

Il semblait plus frustré que jamais. J'évitai soigneusement de le regarder.

— Je suis désolée, soufflai-je.

Je ne savais pas vraiment quoi dire d'autre.

— Je ne te demande pas d'être désolée, je te demande pourquoi tu ne veux pas.

Je ne sus que répondre. Dimitri prit ma main dans la sienne.

— Tu ne m'aimes pas ?

Impossible de lui mentir.

— Si, mais...

— C'est parce que tu es un vampire ?

— En partie, avouai-je.

— Moi, cela ne me dérange pas.

Il me regardait avec une tendresse nouvelle, qui n'avait rien à voir avec ses airs de latin lover un peu ridicule habituels. Cela augmenta mon trouble. Je savais déjà qu'il me désirait mais là, je compris qu'il y avait autre chose. De plus sérieux. Cependant, je ne pouvais pas m'abandonner à lui. C'était dangereux. Trop dangereux.

— Moi, si. J'ai tellement envie de boire ton sang. Je pourrais te blesser gravement, ne l'oublie jamais.

Dimitri s'assombrit. Il lâcha ma main et s'assit.

— Nous pouvons être ensemble, mais pas de cette manière, poursuivis-je. Nous pourrions être comme frère et sœur.

Dimitri ne répondit rien.

— Tu n'es pas d'accord ?

— J'ai déjà une sœur, dit-il froidement.

Je soupirai.

— Très bien. Dans ce cas, il vaut mieux que je m'en aille, dis-je, attristée.

Sur ces mots, je me dirigeai vers la fenêtre.

— Attends ! s'exclama Dimitri.

Il me retint par le bras.

— J'ai changé d'avis. Je préfère une sœur à rien du tout.

Je lui souris.

— J'en suis heureuse.

Dimitri me rendit mon sourire.

— Qui sait, peut-être qu'un jour, j'arriverai à te faire changer d'avis ! Ses yeux brillaient d'espoir. J'en eus le cœur serré.

— N'y compte pas, dis-je.

— Bon. Mais on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve.

Sur ce point, il avait raison. Combien de temps pourrais-je être aussi proche de lui ? Tôt ou tard, l'éloignement serait nécessaire. En tout cas, tant que le vampire noir était dans les parages, ainsi que cette rage, veiller sur Dimitri était indispensable.

Je regardai l'heure.

— Tu devrais aller te coucher, Dimitri.

— Oui, madame. Je vais d'abord prendre ma douche. Seul.

— Tu ne l'as pas encore prise ? m'étonnai-je.



Dimitri secoua la tête.

— Non. Je t'attendais à la fenêtre.

— Ce n'était pas nécessaire ! Ne me dis pas que tu es resté tout ce temps collé à la vitre ?

— J'étais inquiet, dit Dimitri. Il ne t'est rien arrivé ?

Je me mordis la lèvre. Je ne tenais pas à lui raconter que j'avais revu Tybalt.

— Non.

Dimitri fronça les sourcils, incrédule.

— C'est vrai ?

Je hochai la tête, mal à l'aise.

— Oui.

Dimitri esquisssa un sourire moqueur.

— Victoria, je sais que tu mens.

Je tressaillis.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui te fait dire ça ? Balbutiai-je.

— Tu clignes des yeux sans cesse.

— Oh.

Il était vraiment difficile de lui mentir.

— Victoria, que t'est-il arrivé ?

Il me regardait avec insistance. Je m'obstinai à garder la bouche fermée. Je ne tenais pas à ce qu'il apprenne que Tybalt m'avait embrassée de force. Ce souvenir était encore tout frais, douloureux, terrifiant et humiliant. Je voulais le reléguer aux oubliettes. Si Dimitri l'apprenait, il en ferait tout une histoire et chercherait à me venger. Cela m'empêcherait de passer à autre chose.

Dimitri serra les poings. À nouveau, il ressemblait à un dieu en colère.

— Victoria, je sais qu'il t'a fait du mal, même si tu ne veux pas me le dire. Je vais le tuer, dit-il avec un calme qui me glaça le sang.

— Surtout pas !

Dimitri me lança un regard perçant.

— Victoria, ce type est un monstre ! Il pourrait te...

Je ne le laissai pas finir.

— Écoute, le loup que je t'ai présenté, Balthazar, l'a chassé.

— Tant mieux. Mais il pourrait revenir à la charge.

— Je sais me défendre. Je suis un vampire, ne l'oublie pas.

Dimitri secoua la tête.

— Victoria, tu m'as dit toi même que les vampires blancs avaient des pouvoirs pacifiques. Ils n'ont pas de talent particulier pour se battre.

— C'est vrai, soupirai-je.

Je commençais à regretter de lui en avoir trop dit sur mon espèce. Toutefois, je ne lui avais toujours pas parlé des partenaires de sang,

même si nous avions décidé que notre relation n'évoluerait pas dans le sens où il le souhaitait. Une petite voix me disait que cela pourrait le faire changer d'avis. Ce qui serait difficile à gérer. Je pris sa main.

— Dimitri, je t'en supplie, ne fais rien contre Tybalt.

Je le regardai en suppliant de toutes mes forces et il commença à fléchir.

— D'accord, céda-t-il. Mais la prochaine fois qu'il s'en prendra à toi, il aura affaire à moi.

— Cela n'arrivera pas, assurai-je.

Dimitri haussa les sourcils, sceptique.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Il ne vient plus au lycée.

— C'est vrai, reconnut Dimitri. Et le lycée se porte beaucoup mieux sans lui. Les White Evils se sont calmés. Je n'ai pas à m'en plaindre, même si les Blacks Angels s'ennuient. Cependant, il pourrait revenir.

— Hé bien, je l'éviterai. Et je ne me promènerai plus seule le soir après m'être abreuvée. William sera avec moi. Cette nuit, il n'était pas là car il devait dîner avec Vanille chez ses parents.

— Promets-le-moi, dit Dimitri, l'air grave.

— Je te le promets.

Apaisé, Dimitri se rendit dans la salle de bain. Je soupirai. Dès qu'il était question de Tybalt, il me faisait peur. Son visage prenait une beauté glaciale et terrifiante et sa voix devenait grave et froide. Il ressemblait à un dieu ou à un ange chargé de châtier un démon. Il était à l'opposé de l'enfant doux et vulnérable qui correspondait à la facette de sa personnalité que je voyais parfois, et du séducteur décontracté que je voyais le plus souvent. Quoi qu'il en soit, chaque aspect de lui me fascinait.

— Victoria, il y a une question que je me pose, au sujet de William, dit Dimitri.

Nous étions allongés, lui sous sa couette, moi dessus, et la lumière était éteinte. Je pouvais l'admirer à mon gré. Je le regardais d'une manière qui n'avait rien de fraternelle, j'en étais bien consciente. Cependant, il ne pouvait pas le voir, donc cela n'avait guère d'importance. Je me gardais bien de le toucher, mais lorsqu'il s'endormirait, j'en profiterais. Juste un petit peu.

— Ton amie Vanille, c'est sa petite amie, n'est-ce pas ?

Je me mordis la lèvre. Je voyais où il voulait en venir.

— Victoria ? insista Dimitri, comme je ne répondais pas.

— Oui, c'est sa petite amie.

— Et ce n'est pas une vampire.

— Non, en effet.

— Si eux arrivent à être ensemble, alors peut-être que nous...

— Le sang de Vanille n'attire pas William, l'interrompis-je. Il ne

représente pas un grand danger pour elle.

— Je vois, dit Dimitri, l'air déçu.

Je me réjouis que dans l'obscurité, il ne puisse pas voir que je mentais. Non seulement le sang de Vanille était très attirant pour William mais il s'en nourrissait régulièrement. De plus, c'était le seul à avoir un pouvoir d'attraction sur lui. Excepté celui de Dimitri. Il faudrait que je prévienne William, au cas où Dimitri irait lui poser des questions. Heureusement, il semblait me faire confiance. Je chassai le sentiment de honte qui me submergeait à cette idée.

— Bonne nuit, Dimitri.

— Toi aussi, Victoria.

Le lendemain matin, les vampires blancs n'avaient toujours pas vu de vampires noirs. En revanche, les Blacks Angels étaient toujours présents. Sans Dimitri, le flux de magie blanche avait disparu. Par conséquent, une question se posait. Qui était vraiment Dimitri ? Cela intriguait mes pairs, les vampires blancs. Quant à moi, je m'en fichais un peu. Il n'était pas maléfique, c'était tout ce qui comptait.

— Salut, dis-je à William et Vanille. Votre dîner s'est bien passé, hier soir ?

Vanille hocha la tête.

— Oui, super. Mes parents adorent la famille de William.

— Et toi, ta nuit s'est bien passée ? s'enquit William. Je regrette de t'avoir laissée seule.

— Hé bien, ma nuit a été mouvementée, avouai-je.

Je leur contai ma rencontre avec Balthazar, en omettant toutefois de préciser qu'il m'avait tirée des griffes de Tybalt. Inutile de mettre William aussi en colère que Dimitri. Il répugnait déjà à me laisser accompagner seule Tybalt lorsque j'avais voulu savoir ce qu'il mijotait avec ses White Evils. Il était moins tête brûlée que Dimitri mais il restait un vampire et me considérait comme sa petite sœur, ce qui le rendait plutôt protecteur vis-à-vis de moi.

— Tu as rencontré un loup ? Une chance qu'il n'ait pas été infecté par la rage ! s'exclama-t-il.

— En effet. Tous les animaux infectés ont les yeux rouges or lui avait les yeux verts. J'ai tout de suite su que je n'avais rien à craindre. Il dit être l'Alpha, c'est pour cela qu'il est immunisé.

— Quelle classe ! s'enthousiasma Vanille, rêveuse.

— Je suis d'accord. Balthazar en a beaucoup, en plus d'être extraordinaire. Non seulement il a communiqué avec moi sous ma forme humaine, mais Dimitri l'a également entendu. Balthazar lui-même était surpris.

William semblait impressionné, ainsi que les vampires qui nous accompagnaient.

— Ce Dimitri est vraiment exceptionnel ! dit Hiro.

— Tu ne veux pas en faire ton partenaire de sang ? suggéra Sofia.

— Non ! m'empressai-je de répondre.

— Pourquoi ? J'ai l'impression qu'il ne te laisse pas indifférente, pourtant.

— Je l'aime comme un frère.

Ce n'était pas tout à fait vrai. D'ailleurs, je n'étais pas douée pour mentir et je n'eus pas besoin de la regarder pour sentir le regard sceptique que Vanille braquait sur moi. Elle me cuisinerait tôt ou tard, mais je ne me montrerais pas très coopérative. William fit la moue.

— Un frère ? Je ne te suffis plus ?

— Ne dis pas de bêtises. Et puis, je ne suis pas prête à avoir un partenaire de sang, ajoutai-je à l'adresse de Sofia.

Je n'osai pas leur dire que je pensais que faire de quelqu'un mon consort était mal pour lui, que je ne voulais pas qu'il me serve de nourriture pour l'éternité, qu'il soit condamné à rester avec moi, figé dans son adolescence, sans jamais pouvoir avoir d'enfants. J'avais peur de les froisser, les vampires comme leurs partenaires. Quelque chose me vint à l'esprit.

— Au fait, William, j'ai... menti à Dimitri à ton sujet et celui de Vanille. J'aimerais que tu me couvres, au cas où il chercherait à vérifier ce qu'il en est de ton côté.

Rapidement, je lui racontai notre conversation de la veille. Vanille, qui nous avait écoutés, parut surprise.

— Pourquoi ne lui as-tu pas dit tout simplement que tu ne voulais pas de lui comme partenaire de sang ?

— C'est... compliqué, éludai-je, ne sachant que dire d'autre.

Lorsque nous nous rendîmes en cours, monsieur Charbon nous ordonna de descendre dans le hall.

— Le directeur a une annonce à vous faire, déclara-t-il, l'air grave.

Le hall étant bondé, notre classe resta aux balcons du premier étage. Je vis le proviseur en contre-plongée. Il semblait pâle, fatigué et une expression soucieuse avait remplacé son air bienveillant habituel. Quelque chose de grave s'était produit. Il saisit son micro et prit la parole.

— Chers élèves, chers professeurs, j'ai quelque chose de terrible à vous annoncer. Trois élèves, Lucie Cirus, Gauthier Portier et Lisa Mai, sont morts cette nuit.

Un silence choqué s'abattit sur la salle.

— Ils ont été agressés par un animal, ajouta-t-il.

## Chapitre 14

### La vague de morts

Des regards incrédules et choqués convergèrent vers le directeur. Il semblait difficile de croire qu'un animal sauvage avait agressé quelqu'un dans une ville telle que Paris. Seule Rebecca, qui semblait ailleurs, comme toujours, ne parut pas perturbée par la nouvelle. Je frissonnai en songeant qu'elle aurait pu faire partie des victimes. Elle ne devait pas être consciente des dangers qu'il y avait à sortir la nuit. J'espérais au moins que ses parents avaient plus de jugeote qu'elle et ne la laissaient pas sortir. Monsieur Boisé reprit la parole.

— Je suis tout à fait conscient que cela vous paraît insensé. Mais d'après la police et leurs enquêteurs, les traces d'écorchures qui ont été retrouvées proviennent bel et bien d'une bête, peut-être un chien. Par conséquent, un couvre-feu a été mis en place, pour les mineurs comme pour les adultes. Jusqu'à ce qu'on retrouve cet animal et qu'il soit abattu, vous devrez être chez vous à dix-neuf heures.

Je remarquai qu'il semblait attristé en annonçant que l'animal devrait être tué. Étant proche de la nature, je partageais cette peine. Certes, j'avais aussi de la peine pour les victimes humaines, mais il me semblait que les créatures ne savaient pas ce qu'elles faisaient, cette solution n'était donc pas très juste.

Vanille me tira par la manche.

— Tu crois qu'il s'agit de cette rage ? chuchota-t-elle.

Je la regardai avec étonnement.

— William t'en a parlé ?

Vanille hocha la tête.

— Oui, acquiesça-t-elle.

Je trouvais cela étonnant. J'aurais pensé que William ne souhaiterait pas l'inquiéter. Cela dit, ce n'était pas plus mal : S'il lui prenait une envie de sortir la nuit, lorsque William s'absentait pour m'accompagner dans mes escapades nocturnes, elle s'abstiendrait. De toute façon, elle ne sortait sans doute pas la nuit. Lorsque William n'était pas là, je l'imaginais installée tranquillement dans son lit en train de lire un manga, une bande dessinée ou un livre de fantasy, avec un bol de chocolat chaud sur sa table de chevet.

Vanille me secoua de nouveau le bras.

— Alors, tu penses que cet animal était infecté par la rage ?

— J'en suis persuadée, dis-je sombrement.

Le directeur parlait à présent du jour où auraient lieu les obsèques, mais je ne l'écoutais qu'à moitié. Aussi clairement que si j'avais été présente, je voyais le loup aux yeux rouges atroces, enragé, bondir avec force sur les trois frêles adolescents. Je voyais presque l'expression de terreur peinte sur leur visage. Pour la toute première fois, je regrettais d'avoir un don imaginaire — c'est ainsi que je le nommais — si puissant.

Pour chasser cette vision atroce, je regardai autour de moi. De nombreux élèves pleuraient. Je devinais qu'un certain nombre d'entre eux connaissaient les défunts, étaient proches d'eux, mais pas tous. Les autres étaient simplement bouleversés par la mort de personnes qui étaient dans leur lycée, et terrifiés. J'observai en douce ceux que je reconnus comme les Blacks Angels et les White Evils. Les premiers étaient d'une sérénité stupéfiante. Je les admirais mais cela les rendait encore plus intimidants. Quant aux White Evils, à ma surprise, ils semblaient touchés par la nouvelle. Peut-être n'étaient-ils pas si mauvais, après tout, quand ils n'étaient pas sous l'emprise de Tybalt. C'était à peu près ce qu'avait affirmé Dimitri. Je commençais à lui donner raison. Quant à Tybalt, je le cherchai du regard avec une grosse appréhension, mais je ne le vis pas. Cela me soulagea. Chaque matin, j'étais prise d'une angoisse intense à l'idée de le revoir. Mais il ne s'était jamais montré, jusqu'à présent.

J'aperçus Dimitri, entouré de ses Blacks Angels. Il adoptait le même calme impérial qu'eux. Puis je vis Christina, qui écoutait attentivement le directeur. Elle semblait en proie à un terrible tourment. Je m'approchai d'elle.

— Salut, Christina, chuchotai-je.

Elle ne m'écoutait pas, semblait subjuguée par le principal. J'ignorais comment il aurait réagi s'il s'en était rendu compte. Cela avait de quoi faire peur. Toutefois, monsieur Boisé était quelqu'un de posé, il aurait sans doute adopté une attitude calme et bienveillante vis-à-vis de la jeune fille. C'était quelqu'un de tellement chaleureux. Il était difficile de l'imaginer mal à l'aise vis-à-vis de ses élèves.

— Christina ? répétai-je.

Toujours pas de réponse.

— Hé, Christina ! insistai-je en lui effleurant le bras.

Elle poussa un cri et fit un bond sur le côté, comme si elle avait reçu une décharge électrique.

— Excuse-moi, dis-je, déconcertée par sa réaction excessive.

— Oh, c'est toi. Salut.

Une fois qu'elle m'eut saluée, elle reporta son attention sur le directeur.

— C'est terrible, ce qui s'est passé, dis-je.

— Non, sans blague ! persifla Christina.

Interloquée par tant de sarcasme, je songeais presque à fuir.

— Christina ?

Mon interlocutrice tourna vivement la tête vers moi, exaspérée.

— Qu'y a-t-il ?

Elle ne cachait pas son agacement. Elle réagissait un peu comme moi lorsque j'étais en train de lire un roman passionnant et que l'on venait me déranger. Surtout avec mon don imaginaire, qui me plongeait au sens littéral dans l'univers du livre et rendait difficile toute possibilité de me distraire. De la même manière, monsieur Boisé semblait la captiver.

— J'ai l'impression que tu ne te sens pas bien. Veux-tu que je t'accompagne à l'infirmerie, ou que je t'emmène prendre l'air ?

Christina secoua vigoureusement la tête.

— Non, merci. C'est gentil de t'inquiéter mais je vais bien, dit-elle sèchement.

Elle se détourna de moi et reporta son regard sur monsieur Boisé.

— Tu en es sûre ?

— Fiche-moi la paix ! grogna-t-elle.

Je frémis. Elle était terrifiante, avec son visage furieux, ses yeux gris plus foncés que d'ordinaire et ses cernes d'un mauve presque noir qui tranchaient violemment sur son teint blafard. Elle avait crié assez fort et toutes les têtes se tournèrent vers nous, y compris celle du directeur. Ce dernier ne semblait pas fâché, loin de là. Son visage était empreint d'une inquiétude bienveillante et profonde.

— Quelque chose ne va pas, mademoiselle Dova ?

Christina tressaillit. Elle recula et sembla rapetisser. Elle n'avait plus rien de terrifiant, à présent. Son agressivité avait disparu, laissant place à de la timidité et de la honte. Elle m'évoquait un peu un chaton qu'on aurait surpris en train de faire une bêtise et qui se cachait sous un meuble, le regard penaud.

— Excusez-moi, monsieur le directeur. Tout va bien, dit-elle d'une petite voix.

Monsieur Boisé n'était visiblement pas dupe.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

Alors que le directeur reprenait son discours, elle me lança un regard noir.

— Va-t-en, maintenant, chuchota-t-elle.

Attristée, je m'en allai et rejoignis Vanille. Bien entendu, celle-ci avait tout vu de la scène.

— Ça alors ! C'est la première fois que je la vois comme ça ! chuchota-t-elle.

— Christina ?

— Oui.

— Pourtant, un peu après mon arrivée, lorsque je lui ai proposé de déjeuner avec nous, tu m'as dit qu'elle risquait de m'envoyer promener.

— C'est vrai, admit Vanille. Elle a toujours été froide et peu aimable mais elle est également très calme, taciturne. Enfin, habituellement.

— Habituellement, répétais-je.

À l'heure du déjeuner, le directeur me convoqua dans son bureau. De près, il semblait encore plus fatigué. Il m'adressa néanmoins un sourire chaleureux. Cela me réchauffa le cœur. J'en avais besoin. Il était agréable de se voir témoigner autant de gentillesse, surtout dans les moments difficiles.

— Bonjour, mademoiselle Marie. Asseyez-vous, je vous en prie.

Je m'assis dans le fauteuil en bois de chêne. Je me demandais pourquoi il m'avait convoquée. Était-ce en rapport avec son annonce de ce matin ? Était-ce pour me reprocher d'avoir contrarié Christina ? J'en doutais. Il n'y avait pas la moindre trace de réprobation dans ses yeux. De plus, je n'avais rien fait de mal, je n'aurais qu'à le lui expliquer.

— Tout d'abord, j'espère que vous n'êtes pas trop ébranlée par la triste nouvelle que je vous ai annoncée ce matin.

— Si mais je ne connaissais pas les victimes donc c'est moins difficile pour moi que pour leurs amis.

Monsieur Boisé hocha la tête.

— Je vois. En effet, vous nous avez rejoints depuis peu. Vous êtes-vous bien adaptée au lycée ?

Je souris.

— Oui, très bien, merci.

— Je suis heureux de l'apprendre. En revanche, j'ai une question à vous poser. Que s'est-il passé avec mademoiselle Dova, si ce n'est pas indiscret ?

— Oh. Je ne le sais pas très bien moi même, avouai-je.

— Lui avez-vous dit quelque chose de déplaisant ?

Je secouai la tête.

— Je ne pense pas. Je trouvais qu'elle semblait mal en point alors je lui ai proposé de prendre l'air.

— C'était gentil de votre part, approuva monsieur Boisé. Je ne comprends pas pourquoi elle a réagi aussi violemment mais j'espère que vous ne lui en tenez pas rigueur.

— Non. Je ne lui en veux pas, je me fais du souci pour elle. Pourquoi ?

— Mademoiselle Dova n'est pas méchante, loin de là. Elle est seulement très renfermée. Moi aussi, je m'inquiète pour elle.



— Je comprends, dis-je.

En réalité, j'étais intriguée. Pourquoi se souciait-il d'elle en particulier ? Était-il conscient de l'intérêt qu'elle lui portait ? Une idée folle me vint à l'esprit. Et si cette fascination qu'il exerçait sur elle était réciproque ? Ce serait ennuyeux, pour un homme de sa position. Il était le directeur et elle était une élève. Il était manifestement quelqu'un de responsable et sensé. Cependant, malgré les bizarreries et la sauvagerie de Christina, j'étais persuadée qu'elle n'était pas folle, elle non plus.

— Mademoiselle Marie, reprit le directeur, j'ai une faveur à vous demander. Pourriez-vous veiller sur votre camarade ?

— Christina ? m'étonnai-je.

— Oui.

— Je veux bien mais cela va être difficile, vu la manière dont elle m'a envoyée promener.

— C'est vrai, soupira le directeur. Promettez-moi simplement d'essayer.

— C'est promis.

Monsieur Boisé m'adressa un sourire reconnaissant.

— Merci, mademoiselle Marie.

Je décidai d'oser lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Monsieur Boisé, puis-je vous poser une question indiscrete ?

Une lueur amusée apparut dans son regard.

— Essayez toujours.

— Pourquoi vous inquiétez-vous autant pour Christina ? Qu'est-elle, au juste, pour vous ?

Il aurait pu me répondre que cela ne me regardait pas. Mais qui ne tente rien n'a rien. Au pire, je saurais tout à fait me remettre d'une rebuffade. Je ne me sentirais pas mal à l'aise, car je pensais que le fait de poser une telle question était compréhensible, après tout.

— Une élève. Tous mes élèves me sont précieux.

— Je vois, dis-je. Pourquoi est-ce à moi que vous demandez cette faveur ?

Il esquissa un sourire.

— Parce que vous êtes attentive, dit-il.

Lorsqu'il me congédia, je songeai qu'il était vraiment sympathique. La grande gentillesse dont il était doté était assez rare. Il paraissait digne de confiance. Alors que je m'apprêtais à rejoindre Vanille et Rebecca, Dimitri vint me voir. Seul. Il n'y avait pas de Blacks Angels dans les parages. Je ne leur avais jamais adressé la parole, bien que leur leader s'intéressât à moi de près.

— Bonjour, Victoria. Tu étais chez le principal, que te voulait-il ?

— Savoir ce qui s'était passé avec Christina.

— Ah, oui. Ça m'a choqué.

— Comme tout le monde, je crois. Mais pas autant que ces morts, qui sont bien plus graves.

Le regard de Dimitri s'assombrit.

— En effet. Victoria, je ne veux plus que tu sortes la nuit.

Voilà ce qui le préoccupait. Il n'avait pas l'air de plaisanter. Pourtant, ce qu'il me demandait était impossible. Il s'inquiétait plus pour moi que pour lui même, alors qu'il attirait plus les ennuis que moi. De plus, contrairement à lui, je ne passais pas mon temps à jouer avec le feu. Je tentai patiemment de le raisonner.

— Je n'ai pas le choix, Dimitri. Il faut bien que je m'abreuve. De toute façon, on ne peut pas me tuer, je suis un vampire. De plus, William est avec moi.

Dimitri ne parut pas rassuré pour autant.

— Je sais, mais j'ai peur pour toi, Victoria. Je ne me l'explique pas.

J'étais un vampire et au lieu d'avoir peur de moi, il avait peur pour moi. Voilà qui était absurde. Peut-être était-ce parce que j'étais une fille et qu'il trouvait que je ressemblais à un ange qu'il avait envie de me protéger. Malgré mon apparence, je restais une buveuse de sang qui devait faire preuve d'une extrême prudence pour ne pas représenter un danger pour les humains. Néanmoins, je m'abstins de lui en faire la remarque.

— Tu n'as pas de raison d'avoir peur, me contentai-je de dire.

Dimitri ne semblait pas convaincu.

— Victoria, j'ai quelque chose à te demande.

— Quoi ?

J'appréhendais sa réponse.

— Pourrais-je venir avec toi cette nuit ?

Je le dévisageai, tentant de déceler un signe qu'il plaisantait. Mais il semblait on ne peut plus sérieux.

— Non, dis-je sur un ton abrupt.

— Pourquoi ?

La réponse me semblait évidente.

— Je refuse que tu me voies boire du sang, dis-je.

Dimitri me sourit avec décontraction.

— Il y a longtemps que je me suis fait à l'idée que tu es un vampire. À vrai dire, cela ne m'a jamais dérangé.

Je fronçai les sourcils.

— Tu as tort. Tu ne devrais pas réagir ainsi.

Dimitri haussa les sourcils.

— Comment devrais-je réagir, alors ?

— Tu devrais m'éviter.

Dimitri affichait toujours un air détaché.

— C'est impossible, dit-il, flegmatique. Et puis, le sang ne me fait pas peur.

Je comprenais ce qu'il entendait par là. Je me souvenais de la première fois que je l'avais rencontré, quand il avait fait couler le sang de Stéphane en souriant. Maintenant que je le connaissais mieux, je savais qu'il l'avait fait par provocation. En outre, il avait déjà tué, même si je ne le blâmais pas pour ça, étant donné les circonstances atténuantes dont il disposait.

— D'accord, cédaï-je. Mais je t'interdis d'y goûter.

Dimitri s'esclaffa.

— Au sang ? Promis, je résisterai à la tentation ! Je passe te prendre à quelle heure ?

— À minuit. William sera là. Je crois que tu l'apprécies.

— De manière générale, j'apprécie les gens qui aiment les livres, dit-il.

— Moi aussi, approuvai-je.

Le soir, je reçus un message télépathique de William.

*Petite sœur ?*

*Oui, William ?*

*Vanille a peur de s'endormir, à cause des trois lycéens qui sont morts. Cela ne t'ennuie pas que je reste auprès d'elle, cette nuit ? Tu ne seras pas seule, Dimitri sera avec toi.*

*Tu es au courant ?*

*Vanille me l'a dit.*

*Je vois. Non, cela ne m'ennuie pas. Prends bien soin de Vanille.*

*Je te le promets. Merci, petite sœur.*

*Je t'en prie.*

*Bonne nuit.*

*Bonne nuit, William.*

Ma mère ayant appris que c'était Dimitri qui venait me chercher, elle resta éveillée.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de le voir, tu te rends compte ? La dernière fois, seul ton père a vu ton petit ami.

Je levai les yeux au ciel.

— Maman, ce n'est pas mon petit ami, dis-je patiemment.

Elle ne se départit pas de son enthousiasme pour autant. Cela l'embellissait davantage. Son teint doré était teinté de rose au niveau des joues et ses yeux verts pétillaient d'excitation. Elle portait une longue chemise de nuit blanche en dentelle de style ancien, du genre de celles qui séduisaient les vampires dans les vieux films. Je me souvenais d'avoir vu *Nosferatu*, en seconde, en cours d'allemand. À l'époque où il était sorti, ce film avait terrifié les spectateurs, mais lorsque je l'avais vu, j'avais été secouée d'un fou rire silencieux, à l'instar de mes camarades. Les expressions théâtrales de l'acteur et la musique donnaient un côté comique à l'ensemble. Il faudrait que je le loue pour le regarder un soir avec mon couple d'amis afin d'en rire

tous les trois.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller te coucher ?

Maman me fusilla du regard.

— Sûrement pas ! De toute façon, je n'ai pas sommeil.

Lorsque la sonnerie retentit, elle bondit de son fauteuil.

— J'y vais !

Je me levai à mon tour et la suivis. Lorsqu'elle ouvrit, elle s'émerveilla devant Dimitri.

— Bonjour Dimitri ! Que tu es beau ! Entre, je t'en prie !

Dimitri ne se fit pas prier.

— Merci, madame. Je ne vous réveille pas, au moins ? s'enquit-il.

Il était d'une politesse exquise. Maman fronça les sourcils.

— Appelle-moi Viviane et tutoyons-nous, s'il te plaît. J'ai horreur du vouvoiement !

Dimitri et moi échangeâmes un sourire. Elle réagissait exactement comme papa. Elle servit un chocolat chaud à Dimitri – il m'avait dit aimer cette boisson et elle m'avait fait subir un interrogatoire sur lui - et le bombarda de questions avant de nous laisser partir.

— Elle est drôlement belle, ta mère, dit Dimitri sur le seuil de la maison.

Je lui souris.

— C'est vrai, dis-je.

— En plus, elle est très gentille. Belle et douce. Je sais de qui tu tiens, maintenant.

Je ne relevai pas le compliment.

— Ma mère adoptive aussi était gentille. Elle était adorable.

— Elle te manque ?

Je hochai la tête.

— Oui, beaucoup. Mais je suis heureuse, avec mes vrais parents. Et puis, je la reverrai pendant les vacances.

— Moi aussi, j'aimerais bien la voir, dit Dimitri. Je pourrai venir avec toi ?

— On verra.

Sur ces mots, je me métamorphosai en brume et soulevai Dimitri. Il poussa un cri. C'était la première fois que je faisais l'expérience de soulever quelqu'un. Malgré ma légèreté et son poids, c'était extrêmement facile. Je le fis décoller du sol aussi facilement que s'il avait été une plume.

— Waouh ! C'est génial ! chuchota-t-il quand je me matérialisai dans une chambre.

— Cela ne te fait pas peur ?

Dimitri secoua la tête. Ma question était idiote. Rien ne l'effrayait. J'étais un vampire et j'étais plus impressionnable que lui. C'était absurde. Beaucoup de choses n'étaient pas logiques nous concernant,

lui et moi. Mais cela me dérangeait de moins en moins.

— Absolument pas. J'ai toujours rêvé de voler. Et grâce à toi, mon rêve se réalise.

Sur ce, il me donna un baiser furtif sur la joue. Je ne trouvai pas la force de protester. J'essayais de me dire qu'il s'agissait d'un baiser fraternel, même si quelque chose en moi en doutait. Vint le moment que j'appréhendais. Mal à l'aise, je sortis mon couteau et commençais à m'abreuver. Le sang avait un goût de fleur d'oranger et de cannelle. Dimitri m'observait, fasciné. Il semblait avoir quelque chose à me demander. Je m'assurai que ma proie ne se réveillerait pas avant de le questionner.

— Qu'y a-t-il ?

Je préférais prendre les devants.

— Victoria, j'aimerais partager cette expérience avec toi.

Je me raidis.

— Il n'en est pas question ! Je refuse que tu boives du sang ! De toute façon, toi, tu trouverais sans doute cela répugnant.

En effet, je savais pertinemment que les goûts et la perception des vampires divergeaient totalement de ceux des humains. Pour lui, le sang aurait probablement un goût de rouille et de sel et une texture visqueuse. Ce serait dégoûtant et il le vomirait sur le champ, en admettant qu'il ait d'abord réussi à l'avalier.

— Je ne t'ai jamais parlé de boire du sang, répondit calmement Dimitri.

— Alors que veux-tu dire ?

— Peut-être qu'en te prenant la main, ce serait comme lorsque tu lis. Tu me ferais partager ton expérience.

— Je n'y avais pas pensé, admis-je.

— Alors, tu es d'accord ?

J'hésitais. Boire du sang était une expérience intime entre le vampire et l'humain dont il s'abreuvait. Cela créait un lien subtil entre eux. C'était pour cela que j'étais attachée à Rebecca, bien qu'elle ne connaisse pas mon secret. Bien sûr, ce n'était pas la seule raison pour laquelle je l'appréciais. Elle était drôle, avec son côté décalé mais avoir son sang qui coulait dans mes veines me donnait l'impression d'être plus proche d'elle. Cependant, s'il y avait une personne avec qui j'étais prête à partager cette expérience, c'était Dimitri.

— D'accord, capitulai-je. Mais je te préviens, il ne se passera peut-être rien du tout. Alors ne sois pas trop déçu.

— D'accord, dit Dimitri avec un sourire.

Il me prit la main et je recommençai à m'abreuver. Il poussa une exclamation de surprise. Il percevait donc tout, le goût délicieusement sucré du sang, le rêve de la jeune fille, qui était plutôt un cauchemar. Elle rêvait qu'elle était prisonnière d'un labyrinthe. Quand j'arrêtai,

Dimitri parut frustré, comme s'il faisait un rêve des plus captivants et que je l'avais réveillé brutalement.

— Wouaouh ! C'était... c'est terminé ?

— Oui, dis-je fermement. Je ne dois prélever qu'un peu de sang à chacun.

— D'accord. Alors on y va ?

— Oui. Il me reste juste une petite chose à faire.

Je me penchai sur la jeune fille.

— Tu réussis à sortir du labyrinthe. Ensuite, tu fais un autre rêve, plus agréable.

Je vis les traits de la jeune fille s'apaiser et sa respiration devenir plus régulière. Je me diffusai, enveloppai Dimitri de brume et nous nous envolâmes vers d'autres fenêtres.

## Chapitre 15

### Le chant des étoiles

Le lendemain, j'arrivai très tôt au lycée. Il n'y avait quasiment personne. Quasiment. Christina était assise contre un mur, recroquevillée. Elle avait la tête entre ses genoux et elle tremblait. Mon premier réflexe fut de m'approcher pour lui demander ce qui n'allait pas. Puis je m'arrêtai, songeant à sa réaction si agressive de la veille. Je me rappelai alors la promesse que j'avais faite au directeur et m'agenouillai auprès d'elle. Après tout, qu'est-ce que je risquais ? Une rebuffade ? Je m'en remettrais.

— Christina, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je l'entendis sangloter. Doucement, je posai ma main sur sa jambe. À mon soulagement, elle n'eut aucun geste violent. Elle releva la tête. Je vis alors ses yeux gonflés et cernés, à travers un rideau de cheveux emmêlés. Elle semblait encore plus blafarde que la veille. Elle claquait des dents. Mais ce qui me frappa le plus était son regard, sombre, empli d'une terreur intense et inconnue. Ses yeux habituellement d'un gris velouté étaient presque noirs. J'écartai ses mèches et lui pris la main. Contrairement à toute attente, elle ne la repoussa pas. Au contraire, elle s'y agrippa comme à une bouée de sauvetage.

— Christina, dis-moi ce qui t'arrive, dis-je doucement.

Ses yeux se posèrent alors sur moi.

— Tu n'es pas rancunière, dit-elle entre deux sanglots. J'ai été odieuse avec toi, hier.

Je lui souris.

— Ne t'en fais pas. Je ne l'ai pas pris pour moi. J'ai compris que tu n'allais pas bien. Allez, viens, on rentre. Il fait froid.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Non. Je ne veux pas qu'on me voie dans cet état.

— Il n'y a pratiquement personne au lycée, à cette heure, la rassurai-je. Je t'emmène aux toilettes, d'accord ?

Elle ne répondit rien. Me basant sur le proverbe selon lequel qui ne dit mot consent, je l'emmenai aux sanitaires. Là, elle s'observa dans le miroir. Elle vit sa masse de cheveux emmêlés à décourager un coiffeur, son allure.

— Mon Dieu ! Je suis affreuse ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

— Je vais arranger ça. D'abord, passe-toi un peu d'eau froide sur le

visage.

Elle obéit. Lorsqu'elle eut terminé, ses yeux étaient déjà moins rouges et gonflés. Je sortis alors une brosse et entrepris de lui démêler ses nœuds. Elle grimaça plusieurs fois de douleur mais elle se laissa faire. Lorsque j'eus terminé, je répartis un peu de sérum lissant dans sa chevelure. J'en avais toujours sur moi. Le résultat était satisfaisant. Ses longs et épais cheveux blond cendré étaient lisses et brillants. Pour finir, je lui dégageai le visage.

— Tu as du maquillage, sur toi ? demandai-je.

Christina secoua la tête.

— Cela ne fait rien. Moi, j'en ai.

Je sortis ma trousse et entrepris de la maquiller. Je ne lésinai pas sur l'anticerne. Je lui appliquai du fard sur les paupières, soulignant son regard gris et terminai par une touche de blush sur les pommettes.

— C'est beaucoup mieux, déclarai-je, satisfaite. Regarde !

Christina se tourna vers le miroir.

— Au moins, maintenant, je suis présentable.

L'ombre d'un sourire s'était dessinée sur son visage.

— Merci, dit-elle timidement.

— Je t'en prie. Et maintenant, si tu me disais ce qui ne va pas ?

À nouveau, le visage de Christina se ferma.

— Je ne peux pas.

Je tentai d'insister sans la contrarier.

— Tu es sûre ? Cela te ferait peut-être du bien, de te confier.

Elle parut hésiter. Je sentais qu'elle avait envie de parler mais que quelque chose le lui interdisait. Je décidai d'être optimiste. Qu'elle soit près de s'ouvrir un peu était déjà bon signe. De plus, elle m'avait laissé prendre soin d'elle, ce qui n'était pas rien. J'avais l'impression d'avoir fait un pas en avant avec elle.

— Bien sûr, tu n'es pas obligée, ajoutai-je.

— Je fais des cauchemars la nuit, lâcha-t-elle sans me regarder. Ils sont atroces.

— En quoi consistent-ils ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Sais-tu d'où ils viennent ?

— Non.

Elle évitait toujours soigneusement mon regard.

— Peut-être ont-ils un lien avec les morts qui ont eu lieu tout récemment, non ?

— C'est possible.

Je sentais qu'elle n'était pas tout à fait sincère, au sujet de cette histoire de mauvais rêves. Mais elle avait accepté de s'ouvrir un peu, cela me suffisait pour le moment. Je pourrais toujours tenter d'en savoir plus par la suite, lorsqu'elle me ferait davantage confiance. Pour



cela, je devais continuer de veiller sur elle, comme le directeur me l'avait demandé.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— Prendre l'air. Seule.

Je n'insistai pas pour l'accompagner. Au moment de sortir, elle se tourna vers moi.

— Victoria ?

— Oui ?

— Je suis désolée pour la dernière fois. Seulement, quand je demande à ce qu'on me laisse seule, il faut me laisser tranquille. Ne le prends pas mal.

— D'accord. Pas de problème.

À l'heure du déjeuner, Rebecca n'était pas là. Vanille lui envoya un texto pour savoir si elle allait bien, auquel elle répondit qu'elle avait égaré ses clés et qu'elle devait rester chez elle. Du Rebecca tout craché. Je me retrouvai donc seule avec Vanille.

— Où étais-tu, ce matin ? Je t'ai cherchée partout. William était inquiet. Tu ne pouvais pas être malade, puisque les vampires ne le sont jamais.

Sa remarque me fit sourire.

— J'étais avec Christina, expliquai-je.

Vanille parut surprise.

— Christina Dova, de notre classe ?

— Oui.

— C'est bizarre, que tu traînes avec elle, après la façon dont elle t'a traitée.

Je m'apprêtais à lui expliquer qu'elle ne se sentait pas bien mais je m'abstins. Christina n'aurait sûrement pas apprécié que je raconte son malaise à d'autres personnes. Elle commençait tout juste à me faire confiance, je n'allais pas tout gâcher. À sa place, je n'aurais sans doute pas aimé qu'on crie sur les toits que j'avais fait une crise d'angoisse.

— Elle s'est excusée, me contentai-je de dire.

— Je vois. Elle n'est donc pas si méchante.

J'optai pour un autre sujet.

— Au fait, tu as réussi à t'endormir, cette nuit ? William m'a dit qu'il préférerait rester auprès de toi parce que tu avais peur, à cause des morts qui ont eu lieu.

Vanille gloussa.

— Oh, ça. C'était un prétexte pour te laisser seule avec Dimitri, dit-elle. Tu en as bien profité ?

Je la fusillai du regard.

— Dimitri et moi n'avons pas besoin d'être seuls ! Je n'arrive pas à croire que tu aies menti à William !

Vanille ne se départit pas de son sourire, nullement impressionnée

par ma colère.

— Je ne lui ai pas menti. J'avais vraiment peur et c'est toujours le cas. Simplement, j'ai décidé de faire d'une pierre deux coups. Garder William pour moi cette nuit et te laisser le champ libre avec Dimitri.

Je fermai les yeux et inspirai profondément.

— Que tu aies envie de t'endormir auprès de William, je le comprends. Pour tout te dire, je culpabilise du fait de te le voler toutes les nuits. Mais je n'ai pas besoin qu'on me laisse le champ libre avec Dimitri, dis-je le plus calmement possible.

Vanille haussa les sourcils.

— Tu en es sûre ? Vous semblez très attachés l'un à l'autre, pourtant.

— Nous nous sommes mis d'accord. Nos rapports sont uniquement fraternels.

Vanille ne dit rien mais parut sceptique. À vrai dire, moi aussi, je l'étais. Ce que je ressentais pour Dimitri était très différent de ce que je ressentais pour William et les autres vampires blancs, que je considérais comme des frères et sœurs. Notre amitié « fraternelle », aussi forte et jalonnée de tendresse fût-elle, ne me suffisait plus. Je contrôlais de mieux en mieux mon attirance envers l'arôme de Dimitri et je commençais à espérer que les choses pourraient être différentes entre nous.

À minuit, Dimitri vint me chercher.

— William n'est toujours pas là ? s'enquit-il.

Je secouai la tête.

— Non. Il reste auprès de Vanille, qui n'arrive pas à s'endormir.

Dimitri esquissa un sourire.

— Alors nous sommes seuls, une fois de plus.

Cette perspective semblait le réjouir particulièrement. Je m'évaporai, m'envolai avec lui et m'abreuvi tout en lui tenant la main. Il semblait toujours autant apprécier l'expérience. Cette fois-ci, les personnes dont je buvais le sang faisaient des rêves agréables et l'expérience fut encore plus plaisante pour lui. Je me demandais si j'aurais pu faire partager cette expérience à un autre humain juste en lui tenant la main ou si c'était parce que Dimitri était spécial.

— On va chez moi ? Proposa-t-il lorsque j'eus fini de me nourrir.

— Attends. Je voudrais essayer un truc.

Je venais de penser à une chose à laquelle je n'avais jamais pensé auparavant. Je me vaporisai et m'envolai bien plus haut avec Dimitri, vers les étoiles. Là, je tentai d'entrer en contact avec elles. Un doux chant me répondit. Un chant aux voix inhumaines, magiques. La lune chantait également, d'une belle voix grave.

— Ça alors ! s'exclama Dimitri lorsque nous descendîmes à terre. D'où ça venait ? Des étoiles ?

- Tu les as entendues ? m'étonnai-je, en me matérialisant.
- Oui. Sans doute parce que j'étais au contact de ta brume.
- Je n'y avais pas pensé, dis-je.

J'étais heureuse de partager cette expérience avec lui. J'avais bien fait de l'emmener avec moi lorsque j'avais voulu entendre les astres au lieu de le déposer à terre. Nous continuions de regarder le ciel. Les étoiles étaient très nombreuses, ce soir. On aurait dit qu'une poignée de diamants avaient été brisés sur un tapis couleur saphir. Soudain, Dimitri cessa d'admirer le ciel et me regarda avec intensité.

- Victoria, je ne te considère pas comme une sœur. Je suis désolé.
- Moi non plus, je ne te considère pas comme un frère.
- Je ne pouvais plus me voiler la face.

— Et si on essayait d'être ensemble ? dit-il d'une voix aux intonations irrésistibles. Vraiment ensemble ?

Je ne répondis rien. Il me sourit.

— Qui ne dit mot consent.

Il s'approcha de moi et posa sa bouche sur la mienne. Cette fois-ci, je ne lui opposai aucune résistance. Je fermai les yeux. C'était l'exact opposé de mes baisers avec Tybalt. Ses lèvres étaient douces, chaudes, parfumées et son haleine fraîche. De délicieux frissons me parcoururent de la tête aux pieds. Une sensation de bien-être comme je n'en avais jamais connue m'envahit. Mais lorsqu'il tenta de franchir le barrage de mes dents avec sa langue, je sentis son sang palpiter dans ma bouche. Je le repoussai, doucement mais fermement.

— J'ai failli te mordre la langue, expliquai-je à Dimitri, comme il me regardait d'un air frustré et interrogateur.

— Oh. Désolé, fit-il en gloussant.

— C'est moi qui suis désolée. Je ne sais pas comment j'ai réussi à te repousser. Une seconde de plus et...

Je m'interrompis. Dimitri était secoué d'un fou rire nerveux. Son rire me gagna. C'était agréable de rire ensemble. Voilà. J'avais dépassé ce que je croyais être le point de non-retour. Je me sentais étonnamment maîtresse de moi même. Une fois calmé, il me regarda en souriant.

— Alors on est ensemble ?

— Oui. Pour l'instant.

Ces deux derniers mots n'étaient visiblement pas du goût de Dimitri.

— Je suis un vampire. Nous ne pouvons rester ensemble éternellement. Je pense qu'une fois rassasiée de toi, je pourrai facilement me détacher de toi et te laisser enfin tranquille.

Dimitri ne paraissait pas enchanté par cette perspective.

— Ce sera pareil pour toi. Tu te lasserai de moi.

Dimitri fit la grimace.

— Je n'en suis pas convaincu. Remarque, je ne connais rien à l'amour. C'est tellement nouveau, pour moi.

Je lui souris.

— Alors on est deux.

Dimitri me rendit mon sourire.

— Quoi qu'il en soit, nous sommes ensemble, dit-il.

— Oui. Pour l'instant, précisai-je.

À mon soulagement, Dimitri ne protesta pas. Cependant, cela ne m'aurait pas entièrement déplu. J'étais pleine de contradictions. Ma raison et mes sentiments semblaient divisés en deux, comme par un mur presque infranchissable. J'aurais dû en souffrir mais ce n'était pas le cas, car j'avais trouvé un compromis.

— Alors laisse-moi profiter de l'instant présent, dit-il.

Sur ces mots, il m'embrassa à nouveau.

Le lendemain matin, Dimitri vint me chercher pour m'emmener au lycée. Nous fîmes le trajet à pied. Il semblait apprécier autant que moi les rues de Paris au matin. Il s'amusait à faire l'idiot et à gambader joyeusement dans les feuilles d'automne, en chantant *Chantons sous la pluie* d'une voix flûtée alors qu'il n'y avait ni nuages ni goutte d'eau, ce qui me fit rire. Tous ceux qu'on croisait s'arrêtaient sur notre passage.

— Tout le monde nous regarde, chuchotai-je à l'adresse de Dimitri.

Ce dernier me sourit.

— Tu a tendance à attirer les regards et moi aussi. Alors nous deux ensemble, nous devons attirer deux fois plus l'attention.

— C'est vrai, admis-je, amusée.

Lorsque Vanille nous vit arriver, main dans la main, elle sourit jusqu'aux oreilles. J'évitai son regard. Moi qui lui avais parlé d'amour fraternel la veille, elle n'allait pas me loucher. William semblait également se réjouir pour moi. Peut-être croyait-il que j'avais changé d'avis à l'idée de faire de Dimitri mon partenaire de sang, ce qui n'était pas le cas. Celui-ci, très à l'aise, lui adressa un sourire éclatant, ainsi qu'à Vanille.

— Bonjour, Vanille. Ravi de te revoir, William.

Ce dernier lui rendit son sourire.

— Bonjour, Dimitri. Tu as bien pris soin de Victoria, ces deux dernières nuits, j'espère ?

— J'ai veillé sur elle comme sur un autre moi même, assura Dimitri.

William parut satisfait.

— J'apprécie votre compagnie mais je dois aller rendre un livre au CDI, dit Dimitri.

— Je t'accompagne, dis-je vivement en l'entraînant dans la cour.

Dimitri parut agréablement surpris.

— Tu tiens donc à passer le plus de temps possible avec moi ?

Susurra-t-il.

— En vérité, je ne tiens pas à ce que Vanille me cuisine tout de suite. Disons que je préfère retarder un peu l'échéance.

Dimitri éclata de rire.

Comme prévu, à l'heure du déjeuner, Vanille me harponna.

— Alors ? Toi et Dimitri ? Je croyais que votre relation était purement fraternelle ?

Elle réagissait exactement comme je l'avais prévu. Je ne connaissais pas Vanille depuis très longtemps mais je la trouvais de plus en plus prévisible. Rebecca, qui avait mis son pull à l'envers — ce qui avait un effet esthétique intéressant — écarquilla les yeux.

— C'est qui, Dimitri ?

— Dimitri Draven, dit patiemment Vanille. Qui d'autre ?

Au vu de son air ahuri, Rebecca ne voyait pas de qui elle voulait parler. Elle était probablement la seule dans tout le lycée à être dans ce cas. Mais Rebecca n'avait pas la mémoire des noms. Même si elle déjeunait régulièrement avec Vanille et moi, une fois sur trois, elle oubliait nos prénoms. Elle avait aussi tendance à les inverser. Une fois, elle m'avait même appelée Christina. Comment celle-ci aurait réagi si elle l'avait entendue ? Sans doute par de l'indifférence.

— Cela ne va pas durer éternellement, dis-je. On s'est mis d'accord, lui et moi. C'est provisoire. On profite de l'instant présent.

J'omis de préciser qu'il m'arrivait de souhaiter que ce fameux instant présent dure éternellement. Vanille ne parut pas dupe.

— Mouais, dit-elle. On en reparlera.

Après le déjeuner, nous nous rendîmes au CDI. Rebecca alla chercher un livre qu'elle posa sur la table, puis oublia qu'elle l'avait pris et le chercha dans tous les rayonnages, jusqu'à ce que Vanille la ramène à notre place et lui montre l'ouvrage en question. Je pris congé de mes deux amies pour aller aux toilettes. Là, je fus assaillie par des White Evils. Je les reconnus à leur look, leurs vêtements de cuir, leurs cheveux rouges et noirs ainsi que leurs tatouages. Ils semblaient peu avenants.

— Qu'est-ce que vous voulez ? m'enquis-je, sur la défensive.

L'un d'entre eux s'approcha de moi, menaçant.

— Tu as trompé notre maître, dit-il. Avec son pire ennemi.

Je pris une profonde inspiration afin de garder mon sang-froid.

— Premièrement, j'ai rompu avec Tybalt. Deuxièmement, je sors avec qui je veux.

Le White Evil ignore ma remarque.

— Tu as commis un crime. Tu mérites un châtiment.

Je l'observai, espérant qu'il plaisantait. Hélas, il semblait on ne peut plus sérieux.

— Vous êtes complètement cinglés, glapis-je. Est-ce que vous vous

en prenez à toutes les ex-petites amies de Tybalt qui sortent avec des Blacks Angels ?

Le White Evil eut un sourire mauvais.

— Généralement, elles n'osent pas. Quant aux autres, nous ne les laissons pas impunies. N'as-tu jamais croisé de filles aux cheveux coupés à ras ? Ce n'est pas un choix esthétique.

Je frissonnai. Sur ces mots, il sortit une paire de ciseaux et les autres White Evils m'encerclèrent. Ils n'étaient pas sérieux ? Ils ne voulaient pas taillader ma chevelure ? Il y avait plus dramatique, bien sûr, d'autant plus qu'ils allaient repousser. Cependant, je ne voulais pas sacrifier mes longues boucles blondes. Mes cheveux, j'avais le droit de les porter longs, autant que j'avais le droit de fréquenter Dimitri.

— Vous êtes fous ! Vous êtes les esclaves de Tybalt ! Réveillez-vous ! criai-je.

Cela n'eut aucun effet sur eux. Je réfléchis à toute vitesse. L'emprise que Tybalt exerçait sur eux ressemblait à de l'hypnose. Il me fallait combattre le feu par le feu, je ne voyais pas d'autre solution. Je pris alors ma voix hypnotique, celle que j'employais pour empêcher mes proies de se réveiller, la nuit.

— Réveillez-vous, répétais-je.

Le White Evil cligna des yeux, lâcha la paire de ciseaux, qui tomba par terre avec un grand bruit. L'espace d'une seconde, il me regarda, l'air stupéfait, et je me crus victorieuse. Néanmoins, il se ressaisit. Son sourire mauvais se redessina sur ses lèvres et il ramassa sa paire de ciseaux qu'il brandit comme une arme.

— Je suis parfaitement réveillé, ricana-t-il.

— Laissez-la tranquille.

Un Black Angel vint s'interposer entre nous. D'autres Blacks Angels venaient d'arriver. Ils étaient vêtus de vestes d'officier noires à bordures argentées et avaient de longs cheveux argentés. La plupart d'entre eux avaient une silhouette gracieuse et élancée. Dimitri les recrutait-il pour leur physique ? Contrairement aux White Evils, les Blacks Angels comportaient des filles parmi eux.

— Nous sommes beaucoup plus nombreux que vous, dit le Black Angel qui s'était interposé. De plus, nous pourrions témoigner de votre lynchage au directeur.

Il y eut un long moment de silence, pendant lequel le White Evil et le Black Angel s'affrontèrent du regard. Les Blacks Angels évoquaient une force tranquille, massive, avec leur sérénité presque inhumaine qui forçait l'admiration. Le White Evil céda le premier.

— Venez, dit-il aux autres White Evils.

Ils s'éloignèrent à contrecœur. J'adressai un sourire reconnaissant aux Blacks Angels.

— Merci, dis-je. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

— De rien, répondit le Black Angel qui s'était adressé aux White Evils.

Il ne souriait pas mais il me sembla déceler de la bienveillance dans son regard.

— Je croyais qu'ils s'étaient calmés, soupira-t-il. Mais même à distance, ils restent sous l'emprise de Tybalt.

Je hochai la tête. J'étais préoccupée par la réaction des White Evils, quand je leur avais intimé de reprendre leurs esprits. Il s'était passé quelque chose, mais j'ignorais exactement quoi, au juste. En tout cas, l'emprise de Tybalt sur eux était plus dangereuse que je ne l'avais cru.

— Vraiment, leur attitude a été lamentable, reprit-il.

— Vous deviez aussi me détester, quand j'étais avec Tybalt, dis-je.

Le Black Angel secoua la tête.

— Non. Nous en avons après lui, pas après ses nombreuses conquêtes. Nous ne t'aurions jamais fait de mal. De toute façon, tu n'es pas restée bien longtemps avec lui.

— Ça, c'est sûr, acquiesçai-je.

J'allai aux toilettes puis les Blacks Angels m'escortèrent jusqu'au CDI. Je les remerciai et rejoignis Vanille. Rebecca s'était absentée. Elle s'était sans doute égarée parmi les livres, en cherchant par ordre alphabétique de titre au lieu de l'auteur ou alors, elle s'évertuait à trouver parmi les revues scientifiques et littéraires un magazine comme Jeune et Jolie alors que le CDI n'en comportait pas. Je souris intérieurement en pensant à son étourderie. Vanille se pencha vers moi.

— Victoria, j'ai une question indiscrete à te poser, chuchota-t-elle.

— Depuis quand tu me préviens quand tu me poses ce genre de questions ? Persiflai-je.

— Tu n'as toujours pas envie de faire de Dimitri ton partenaire de sang ?

Je secouai vivement la tête, exaspérée.

— Non. Je t'ai déjà dit que ce n'était pas sérieux.

— Pourtant, tu as l'air de vraiment l'aimer.

— Tu te trompes, dis-je en baissant les yeux.

Heureusement que les vampires ne rougissaient pas, sinon mes pommettes m'auraient sûrement trahie.

En fin de journée, le directeur nous annonça à nouveau que trois lycéens étaient morts. Attaqués par un animal, eux aussi.

## Chapitre 16

### À la recherche de la reine

Les élèves du lycée étaient tous ébranlés par la nouvelle. Quant à Dimitri, il était inquiet pour moi. Les Blacks Angels lui avaient appris que j'avais été l'objet d'un lynchage par des White Evils. Cela l'avait rendu furieux. Depuis, il ne me lâchait plus d'une semelle. Il déjeunait avec nous, m'escortait à chaque cours et me ramenait chez moi le soir. William avait recommencé à nous accompagner la nuit, lorsque je buvais du sang. Après, il nous conduisait chez Dimitri et nous laissait seuls. Une nuit, alors que nous étions tous deux allongés sur son lit, Dimitri me fit une proposition qui me choqua.

— Et si tu goûtais mon sang ?

— Très drôle, grommelai-je.

— Je suis sérieux.

J'observai son visage dans l'obscurité. En effet, il n'avait pas l'air de plaisanter. Il était inconscient. Fou. Ce n'était pas la première fois que je le remarquais mais j'ignorais que c'était à ce point. Il était suicidaire. À croire que sa rencontre avec la mort lui avait plu, dans la mesure où c'était une expérience intense. Il voulait la renouveler. Mais je n'étais pas de cet avis. Peut-être pensait-il pouvoir en revenir mais moi, je pensais qu'on ne revenait pas deux fois du monde des morts.

— Il n'en est pas question.

— Je croyais que tu en brûlais d'envie.

— Ça, c'est sûr, ricanai-je. C'est justement pour cela que je ne dois pas y goûter.

— Je ne te suis pas, dit-il doucement.

— Dimitri, si je buvais ton sang, je ne pourrais pas m'arrêter. Je te tuerais à coup sûr.

Dimitri sourit.

— Je ne le crois pas. William m'a dit que tu te contrôlais très bien pour une vampire.

Maudit William. Il n'avait pas besoin de le rendre plus imprudent qu'il ne l'était déjà. Dimitri sous-estimait déjà largement le danger que je représentais pour lui. Ce devait aussi être le cas de William. Pourtant, il éprouvait lui aussi une forte attirance envers le sang de Dimitri.

— Oui, mais pas avec toi. Je préfère ne pas prendre de risque.



Dimitri soupira. Il avait l'air...déçu.

— C'est dommage. J'aurais bien aimé que tu le fasses.

Je serrai les poings.

— Ne dis pas de choses pareilles ! m'emportai-je. C'est assez difficile pour moi de résister à la tentation, je n'ai pas besoin que tu en rajoutes une couche !

— « La meilleure façon de se débarrasser de la tentation est d'y céder », cita Dimitri, avec un flegme insupportable.

— N'importe quoi ! M'indignai-je. Tu ne veux tout de même pas que je cède à la tentation de te tuer ? Ne dis plus jamais ça !

Dimitri s'assombrit.

— D'accord, grommela-t-il. On n'en parle plus.

Sur ces mots, il me tourna le dos et resta silencieux. Je le contemplai quelques instants. Je m'en voulus d'avoir été si brutale, même s'il l'avait mérité. Cependant, je détestais me disputer avec lui, ce qui arrivait trop souvent à mon goût. Finalement, je capitulai.

— Excuse-moi, dis-je. Tu es fâché ?

— Non, répondit Dimitri sans se retourner. Enfin si. Mais pas contre toi.

Le soulagement m'envahit.

— Contre qui, alors ?

— Contre moi même. Je m'en veux d'être aussi inconscient. J'ai tendance à oublier trop souvent combien c'est dur, pour toi. Il faut dire que tu donnes bien le change. Et puis, je suis si bien avec toi.

Il se retourna et m'adressa un regard brûlant qui me serra le cœur.

— Moi aussi, je suis bien avec toi, confessai-je. Pardonne-moi d'avoir crié.

— Tu es pardonnée.

Il se glissa hors de la couette et me serra contre lui. La chaleur de son corps et son arôme m'enveloppèrent agréablement. Il frôla ma peau de baisers légers, effleura mon cou et remonta jusqu'à mon menton, puis jusqu'à ma bouche. Je fermai les yeux pour mieux savourer les sensations douces et enivrantes qu'il me procurait. Il glissa ses mains étonnamment douces et chaudes sous mon pull et remonta jusqu'à mon soutien-gorge. Là, je l'arrêtai.

— Tu n'es pas prête ? s'enquit-il, compréhensif.

— Non, en effet. Et il y a autre chose. Si nous allions plus loin, je serais en proie à une telle excitation que je perdrais le contrôle de moi même et je pourrais te mordre.

— Oh, je vois.

Il tentait de n'en laisser rien paraître, mais je perçus la frustration dans son regard.

— Si tu voulais... me quitter à cause de cela... je comprendrais. Je ne t'en voudrais pas, dis-je.

Prononcer ces mots avait été plus difficile que prévu. Rompre aussi rapidement m'aurait arrangée, surtout s'il en prenait l'initiative. Cela me simplifierait les choses. Mais encore une fois, mon cœur était en désaccord avec ma raison. En guise de réponse, Dimitri m'étreignit vigoureusement contre lui.

— Il n'en est pas question, Victoria, affirma-t-il lorsqu'il me relâcha. Je ne suis pas comme ça.

Malgré moi, le soulagement m'envahit. Tôt ou tard, notre histoire prendrait fin. D'ailleurs, il serait sans doute plus simple que ce soit lui qui me quitte. Toutefois, cette perspective me rendait malheureuse et je m'efforçais de ne pas y penser, pour me concentrer sur le moment présent.

Dimitri me tenait toujours dans ses bras quand il s'endormit. Il mit un certain temps à trouver le sommeil. Pendant un long moment, je sus qu'il était conscient, mais calme, détendu. L'oreille collée contre sa poitrine, je pouvais écouter la musique des battements de son cœur, qui me donnait envie de danser.

*Petite sœur ?*

*Je sursautai.*

*Oui, William ?*

*Je suis avec les autres vampires blancs. Autrement dit, ma famille et les amis de ton père.*

*Oh. Avez-vous détecté du nouveau ?*

*Non. Toujours pas de vampire noir en vue.*

*Le contraire m'aurait étonnée.*

*Alors que se passe-t-il ?*

*Nous devons mettre un terme à cette série de morts engendrée par la rage.*

*Je suis bien d'accord. Comment comptes-tu t'y prendre ?*

*Nous avons pris une décision. Nous allons partir à la recherche de la reine des vampires blancs. Seule elle pourra faire quelque chose.*

*Très bonne idée.*

*Tu es de la partie ?*

*Bien sûr. Nous partons quand ?*

*Dans deux jours, aux vacances de la Toussaint. Cela tombe bien, Vanille pourra nous accompagner. Cela ne te pose pas de problème ?*

À vrai dire, si. Je devais revoir mes parents adoptifs, qui me manquaient. Je me faisais une joie de les retrouver. De revoir Mina, même si je ne pourrais plus goûter à sa cuisine. De rire aux blagues idiotes de Robert. Néanmoins, trouver la reine des vampires blancs et stopper cette série de morts était plus important.

*Non, répondis-je donc à regret. Va pour les vacances de la Toussaint. Où se trouve la reine ?*

*Je l'ignore.*

Voilà qui était ennuyeux.

*Alors comment allons-nous la trouver ?*

*Lynda a une idée. Je t'en parlerai demain.*

*D'accord.*

Le contact avec William ayant pris fin, je reportai mon attention sur Dimitri, qui dormait paisiblement et avait relâché son étreinte. La déception m'envahit. J'avais déjà demandé à Mina et Robert s'il pourrait venir avec moi pendant les vacances. Ils avaient accepté avec plaisir, surtout Mina. Elle était ravie d'apprendre que j'avais enfin un petit ami. J'ignorais si j'emmènerais Dimitri dans notre périple pour trouver la reine. Personnellement, j'en avais envie. Mais si c'était risqué, il vaudrait mieux qu'il reste chez lui.

Je fus interrompue dans mes pensées par un cri. Je me redressai. Dimitri, qui trente seconde auparavant était paisible, grelottait et sanglotait.

— Réveille-toi, dis-je de ma voix hypnotique.

Dimitri ouvrit alors les yeux et les écarquilla, en proie à une angoisse profonde.

— Ne t'inquiète pas. Tu as juste fait un cauchemar. Tu es chez toi, avec moi, tu ne risques rien.

J'entrepris de lui caresser les cheveux. Il m'étreignit avec force, glissa ses doigts dans mes cheveux et enfouit son visage en sueur dans mon cou. Je le laissai faire. Je sentis sa peau glacée se réchauffer au contact de la mienne. Peu à peu, il se calma et se détacha de moi en douceur.

— Était-ce si horrible ? demandai-je d'une voix douce.

— Mon cauchemar ? Non. Je voulais juste que tu me réconfortes, plaisanta-t-il.

Malgré son air détaché, je n'étais pas dupe. Son regard était voilé, hanté. J'admirais sa capacité à adopter une attitude aussi légère alors qu'il avait à peine eu le temps de se remettre de ses émotions et cela montrait combien il répugnait à me montrer sa vulnérabilité. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était que connaître sa douleur réveillait mon âme d'infirmière et redoublait mon amour pour lui.

— Dimitri, tu n'as pas besoin de jouer la comédie. Veux-tu m'en parler ? proposai-je.

Il sembla hésiter. J'effleurai doucement ses cheveux.

— Cela te ferait sûrement du bien, ajoutai-je.

— D'accord, capitula-t-il. J'ignore où j'étais. Il faisait nuit. Un homme me poursuivait. Il était bien trop rapide pour moi. Il me plaquait au sol, m'entaillait la peau et buvait mon sang. Jusqu'à la dernière goutte. Cela semblait réel. Je sentais ma vie, mes souvenirs, mon âme, être aspirés dans un trou noir.

— Comment était cet homme ?

— Je l'ignore. Il portait un capuchon noir. J'ai juste aperçu ses yeux, d'un noir d'encre.

Je méditai en silence ses paroles. Il avait rêvé qu'un vampire noir l'attaquait et le tuait. Un vampire noir, comme celui qui avait tué ses parents. Je m'efforçai de me répéter que ce n'était qu'un rêve, que cela n'avait rien de prémonitoire. Rien. C'était le fruit de son imagination et j'y étais pour quelque chose. En prendre conscience me donna un sentiment insupportable de culpabilité. Dimitri me regarda avec inquiétude.

— À quoi penses-tu ? s'enquit-il.

— C'est de ma faute, répondis-je. C'est à cause de moi que tu rêves de vampires.

— Bien sûr que non ! Protesta Dimitri. J'ai rêvé d'un vampire noir. Rien à voir avec toi.

— C'est possible. Cela dit, sans moi, tu ne connaîtrais même pas leur existence.

— Oui, et sans toi, le flot de chauves-souris m'aurait achevé. Sans toi, mes crises de douleur passagères n'auraient pas été apaisées. De plus, je faisais déjà des cauchemars avant de te connaître. Alors cesse de culpabiliser, c'est un ordre, rétorqua-t-il d'un ton ferme.

Je parvins à sourire.

— D'accord, capitulai-je.

Dimitri me sourit à son tour. L'angoisse qui se lisait dans ses yeux et qui me faisait si mal au cœur s'était atténuée. Son regard était plus vif. Il avait repris un air détaché, une attitude flegmatique. Comme pour faire taire mes inquiétudes, il m'embrassa. En lui rendant son baiser, je me demandais si j'arriverais un jour à m'en lasser. Il le faudrait bien, car je n'allais pas rester éternellement avec lui.

— Je vais prendre un peu l'air à la fenêtre, dit-il. Tu m'accompagnes ?

— Si tu veux. Veux-tu que je te prépare un chocolat chaud ?

— Je ne dis pas non. Tu es vraiment aux petits soins avec moi.

Sur ces mots, il déposa un autre baiser sur mes lèvres, plus rapide. Il se leva et ouvrit la fenêtre, tandis que je me dirigeai vers la cuisine.

— Victoria, viens voir ! s'exclama-t-il alors que je faisais chauffer le lait.

Je me précipitai à la fenêtre. Là, j'eus la surprise de voir un loup qui m'était familier en bas.

— Balthazar !

*Bonjour, Victoria.*

— Attends, on arrive tout de suite !

*Non. C'est risqué. Accepteriez-vous que je vienne, cependant ?*

— Je veux bien, dit Dimitri, mais comment vas-tu faire ?

*Ouvrez grand la fenêtre.*

Dimitri obéit, l'air surpris. Je le regardai faire, incrédule. Balthazar n'allait tout de même pas....

Sous nos yeux, le loup prit son élan, sauta sur une branche d'arbre, rebondit et atterrit sur le rebord de la fenêtre, ses yeux verts brillants posés sur nous. Ses gestes témoignaient de son agilité et de sa grâce. Dimitri et moi nous écartâmes pour le laisser passer. J'étais ébahie. Quant à Dimitri, il fit celui que rien n'étonnait.

— Tu es drôlement agile ! Mais je parie que je peux en faire autant, plaisanta-t-il.

*Je ne suis pas l'Alpha pour rien.*

J'observai Balthazar. Il semblait très amaigri et son regard était soucieux.

— Tu as mauvaise mine, fis-je remarquer.

Le loup m'adressa un regard sombre.

*Je passe mes nuits à essayer de sauver des victimes et il y a quand même des morts.*

Il se souciait de près des humains alors qu'ils n'étaient pas de son espèce. Il y avait beaucoup de choses que j'ignorais à son sujet mais je savais qu'il était digne de confiance. Il faisait un allié précieux.

— Ne t'inquiète pas, dis-je. À partir de maintenant, tu ne seras plus seul. Mes amis vampires blancs et moi, nous allons partir à la recherche de notre reine. Elle trouvera sûrement une solution.

*Merci. Je ne savais plus quoi faire.*

Dimitri se tourna vers moi.

— Tu vas aller voir la reine des vampires blancs et tu ne m'en as pas parlé ?

Sa voix n'était pas dénuée de reproche.

— Je pensais te le dire.

— Quand ?

— Demain.

Dimitri resta silencieux.

— C'est vrai, ajoutai-je.

— Je viens avec toi, décida-t-il. Je veux rencontrer cette peuple vampirique.

Je m'étais attendue à cette réaction. Il n'en ratait pas une.

— Dimitri, j'aimerais bien que tu viennes, mais c'est peut-être risqué.

— Et tu crois que je serais en sécurité, seul ici, avec cette rage animalière et le vampire noir qui rode peut-être encore dans les parages ? Je serais bien plus en sécurité en étant entouré de vampires blancs.

*Il a raison*, dit Balthazar.

Dimitri lui sourit et le caressa brièvement pour le remercier.

— C'est vrai. Tu as gagné, je t'emmène avec nous, capitulai-je.

Dans un sens, je préférais cela. Je voulais garder Dimitri auprès de moi, pour des raisons évidentes et égoïstes. J'avais de plus en plus de mal à me passer de sa présence. Je m'étais habituée à passer toutes mes nuits auprès de lui. Mais ce n'était pas seulement pour cela. Je ne voulais pas qu'il fasse de cauchemars et se réveille seul, soit à nouveau victime de la rage, sorte la nuit et croise Tybalt.

*Vous comptez partir quand ?*

— Dans deux jours, répondis-je. Pendant les vacances de la Toussaint.

*Je peux venir avec vous ? J'aimerais rencontrer votre reine. Et puis, un animal qui puisse vous défendre ne sera pas de trop.*

— Bien sûr.

Je ne voyais pas pourquoi sa présence parmi nous poserait un problème, bien au contraire.

*Merci. Bon, je ne vais pas m'attarder plus longtemps. Je vais voir si je peux sauver d'autres personnes.*

Nous le caressâmes en guise d'au revoir, et il grimpa sur le bord de la fenêtre. Là, il fit un bond impressionnant pour atterrir au sol. Je le regardai, fascinée par sa grâce animale. Je n'arrivais pas à m'y habituer, malgré toutes les choses merveilleuses que j'avais vues depuis que je buvais du sang. Dimitri me prit la main.

— Tu te sens mieux ? m'enquis-je.

Dimitri me sourit.

— Comment pourrais-je me sentir mal alors que je suis avec une demoiselle vampire super sexy ?

— Va te recoucher, j'arrive.

— Bien, madame.

Je retournai à la cuisine et lui préparai son chocolat chaud. J'ajoutai un peu de caramel fondu dedans. Je disposai le bol sur un plateau avec deux chamallows. Quand je lui apportai son goûter nocturne, il était assis sur le lit, les jambes sous la couette. Je déposai le plateau sur ses genoux et m'allongeai auprès de lui pendant qu'il savourait son chocolat chaud. Une expression mélancolique se peignit sur son visage.

— C'est délicieux, dit-il. Même si j'aurais préféré boire ton sang.

— Tu te contenteras de ça.

Il fit mine d'être déçu et but une autre gorgée du chocolat.

— Cela faisait longtemps que je n'avais rien bu d'aussi bon.

Je souris.

— Pourtant, ce n'est pas bien compliqué à préparer, fis-je remarquer avec modestie.

— Peut-être, mais seule ma mère en préparait d'aussi bons. Tu sais pourquoi ?

— Non?

— Parce que c'était une personne très chère à mes yeux. Comme toi.

Je détournai les yeux. J'étais embarrassée quand il tenait ce genre de propos, qui laissaient croire que notre relation était plus sérieuse que je ne l'avais décidé. Lorsqu'il eut terminé son chocolat et ses chamallows, il bâilla. J'étais rassurée de constater qu'il avait sommeil. Il posa son plateau sur la table de chevet et éteignit la lumière. Je me blottis contre lui.

— Bonne nuit, Victoria, murmura-t-il en me caressant les cheveux.

— Dors bien, Dimitri. Ne fais pas de cauchemars, cette fois-ci, chuchotai-je.

Peu de temps après, il s'endormit paisiblement. Je posai la tête contre son torse, guettant le moindre signe de tension, d'agitation. Mais il respirait régulièrement et profondément, son thorax se gonflant et soulevant ma tête par la même occasion. Comme mes boucles risquaient d'être aplaties là où j'avais posé ma tête, j'attachai mes cheveux en un chignon lâche. Je restai ainsi toute la nuit.

Le lendemain, après les cours, les vampires blancs, leurs partenaires de sang et moi, nous nous réunîmes dans la bibliothèque de mon père. Celui-ci étala un atlas sur le bureau.

— Je vais chercher mon pendule, dit Lynda.

— Tu crois que ça va marcher ? demandai-je, sceptique.

Lynda m'adressa un sourire.

— Oui. Mes pouvoirs télékinésiques me permettent d'obtenir d'excellentes vibrations. De plus, ce n'est pas un pendule ordinaire. Il vient de Merlin.

— Merlin ? Le vrai Merlin ? Fis-je, ébahie.

Le sourire de Lynda s'élargit.

— Lui même, dit-elle. Mon père l'a connu. Ils étaient très amis.

— Impressionnant, commentai-je.

Elle se leva et revint peu de temps après avec un pendule très ancien à la chaîné dorée, au bout de laquelle était suspendue une pierre verte. On aurait dit une émeraude. Elle était très jolie et scintillait en projetant de jolis reflets verts et arc en ciel sur ma peau. On aurait sûrement pu me mettre en transe en l'agitant devant mes yeux. Si les vampires étaient sujets à l'hypnose, bien sûr. Étant attirée par les bijoux, je tendis la main pour la toucher mais Lynda m'arrêta d'un geste.

— Désolée, mais le pendule ne doit être touché que par son propriétaire. Sinon, cela perturbe les vibrations. Ne le prends pas mal.

— Oh. Pas de problème.

Mon regard resta rivé sur la jolie pierre verte.

— Éric, peux-tu m'apporter des bougies, s'il te plaît ?

— Tout de suite !

Lynda nous demanda de nous disposer en cercle autour de la table. Nous obéîmes et elle éteignit la lumière. Ainsi, elle voulait que nous participions. Quand je lui demandai pourquoi, elle m'expliqua qu'elle aurait pu effectuer le rituel seule mais qu'il y avait plus de chance que cela fonctionne avec plusieurs personnes. De plus, la quantité d'énergie positive qui émanait des vampires blancs pesait dans la balance. Peu de temps après, mon père revint avec un chandelier.

— Ça fera l'affaire ?

Lynda hocha la tête.

— C'est parfait.

J'effleurai la carte des mains. Il se produisit le même phénomène que quand je lisais. Je vis les lacs, les terres lointaines, je sentis l'eau des océans couler sous mes doigts. Je posai les doigts sur le Maroc, sur la côte, et me retrouvai à Agadir, sur la côte balnéaire. C'était comme si j'y étais réellement. J'observai la plage, dont l'eau, lisse et dénuée de vagues, évoquait celle d'une piscine. De l'endroit où j'étais, je voyais les cafés, les hôtels cinq étoiles, les souks, ce mélange entre modernisme et tradition. La voix de Lynda me tira de mon voyage imaginaire.

— Quand le pendule tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, cela signifie que sa réponse est oui. Quand il tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, sa réponse est non, expliqua-t-elle.

Elle maintint le pendule à la lueur du chandelier et l'émeraude se mit à briller d'une lueur verte, qui m'hypnotisait. Je me focalisai sur la lumière verte aux reflets d'arc en ciel, comme si de minuscules cristaux y étaient incrustés, envoyant de fins faisceaux verts qui éclairèrent la table.

— Peux-tu me dire où est notre reine ? demanda-t-elle.

La chaîne du pendule se mit à vibrer, puis à osciller légèrement pour ensuite se mettre à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Lynda esquissa un sourire réjoui.

— Alors montre-nous où est notre reine, poursuivit-elle.

Elle souleva le pendule au-dessus de la carte. Il oscilla avec hésitation sur les continents, tourna dans le sens inverse des aiguilles d'une montre sur l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Lynda l'orienta vers l'Amérique. Il changea de direction et se mit à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Ce qui était bon signe. Très bon signe. Soudain, il se mit à tourner vivement au-dessus d'un pays.

— Notre reine est au Canada, annonça Lynda.



## Chapitre 17

### La demeure de la reine

Le samedi matin, nous nous trouvions à l'aéroport. Nous étions six, avec Dimitri, William, Vanille, Lynda et Harry. Les autres étaient restés pour surveiller le lycée. Je n'aurais pas aimé être à leur place, rester fidèle au poste comme un soldat pendant que les autres partaient pour une expédition excitante. Néanmoins, leur présence au lycée était nécessaire, même s'il n'y avait toujours pas de trace de vampire noir. Quand j'avais demandé à Balthazar comment nous allions l'emmener, il m'avait répondu qu'il viendrait par ses propres moyens. Je lui avais demandé de préciser en quoi consistaient ces moyens mais il m'avait répondu « secret de loup ». Je n'avais pas insisté, espérant que cela n'impliquait rien de dangereux pour lui. En tout cas, j'avais du mal à imaginer un loup de sa taille voyager dans la soute à bagages. Cela ne devait même pas être légal. Quoi qu'il en soit, il m'avait dit de ne pas m'inquiéter, donc je lui faisais confiance.

Après avoir enregistré nos bagages et être passés par le contrôle des passeports, nous allâmes attendre l'avion dans la salle qui nous était attribuée. Alors que Dimitri, assis à côté de moi, sirotait un coca, je regardai autour de moi. Il y avait du monde qui profitait des vacances pour partir, ce qui n'était guère surprenant.

La voix féminine du haut-parleur annonça que nous devions embarquer. Nous prîmes donc le chemin de l'avion. Nous voyagions en première classe, mes parents ayant payé mon billet. Dimitri ne souhaitant pas être séparé de moi, nous lui avions payé une partie du sien. Je me retrouvai donc assise à côté de lui. Courtois, il me laissa m'installer près de la fenêtre.

— C'est la première fois que tu prends l'avion ? s'enquit-il.

Je hochai la tête.

— Oui. Pourtant, je voyage beaucoup.

Dimitri me regarda d'un air interrogateur, qui me fit sourire.

— Dans mes romans, ajoutai-je.

Dimitri sourit.

— Oh. Bien sûr. C'est la plus belle manière de voyager. Surtout avec un don comme le tien.

J'étais bien d'accord avec lui.

— Toi, tu as l'habitude de prendre l'avion, me rappelai-je. Cela te

plaît ?

— Oui. L'atmosphère est calme, idéale pour écrire et à cette hauteur, on a l'impression que le monde nous appartient.

Un quart d'heure plus tard, l'avion décolla.

— Avale ta salive, me conseilla Dimitri.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas avoir les oreilles bouchées. À moins que les vampires n'aient pas ce genre de tracas.

Il avait pris un air amusé en disant cela. Dans le doute, j'obéis à sa recommandation. Je ne ressentis rien de désagréable. Il était logique que les vampires ne subissent pas ce genre de désagréments, après tout. J'avais toujours eu une constitution solide mais depuis que j'étais devenue un vampire, j'avais dit adieu aux maux de ventre, aux migraines, aux rhumes. Seule ma gorge me picotait à la fin de la journée, ce qui signifiait que je devais m'abreuver.

— Tu as pris de quoi t'occuper ? m'enquis-je.

Dimitri acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai un bouquin mais je vais d'abord finir d'écrire mon chapitre.

Sur ces mots, il sortit son ordinateur portable.

— Tu as le droit d'utiliser ton ordinateur dans l'avion ? m'étonnai-je. Cela ne va pas créer des... interférences, ou je ne sais quoi ?

Dimitri secoua la tête.

— Non. Il n'est pas connecté à internet.

Il plaça l'ordinateur devant nous, afin que je puisse lire et je lui touchai l'avant-bras pour lui transmettre ce que je percevais. L'effet était saisissant. Nous voyions un univers se créer et se modifier sous nos yeux, de manière palpable. Nous pouvions toucher ce que Dimitri avait créé, le voir disparaître pour laisser place à autre chose. Nous avions l'impression d'être des dieux.

— Je ne vivrai jamais ça avec une autre fille, me dit Dimitri.

— C'est vrai, admis-je. Mais tu vivras d'autres expériences intéressantes. Des expériences normales, humaines.

Cette réponse ne parut pas satisfaire Dimitri mais il ne répondit pas. Tant mieux, car je n'avais pas envie de me disputer. Malgré ce que j'avais dit, je le comprenais. Je n'aurais pas aimé me voir un jour privée de mon don. Son chapitre terminé, il referma l'ordinateur. Lorsqu'il sortit son livre de son sac, je poussai une exclamation de surprise.

— Tu l'as acheté !

Ma réaction provoqua le sourire de Dimitri.

— Tu m'as conseillé de lire *Uglies*. Je ne l'ai pas oublié.

Je me souvins alors de notre rencontre à la librairie de William. Comment j'avais laissé échapper qu'il ressemblait à un Pretty. S'il avait su à quoi les Pretties ressemblaient à ce moment-là, il en aurait

beaucoup appris sur ce que je ressentais pour lui, pour le regarder ainsi. Cela l'aurait rendu encore plus sûr de lui.

— Moi non plus, je ne l'ai pas oublié.

— Oui, mais toi, tu as une mémoire surhumaine. J'ai plus de mérite que toi, s'esclaffa-t-il.

Je joignis mon rire au sien puis je fermai les yeux et visualisai la scène aussi bien que si elle appartenait encore au présent et me la repassai comme un film. C'était la première fois que je songeais à faire fonctionner ma mémoire de cette manière. Je décidai d'en profiter. Je commençai à repasser dans ma tête mon premier baiser avec Dimitri, les nuits qu'on avait passées ensemble. Il m'interrompit en me pressant la main. J'ouvris les yeux. Dimitri avait placé le roman entre nous.

— J'ai envie qu'on le lise à ta manière, dit-il.

— Oh. Bien sûr.

Je le comprenais très bien. Mon don imaginaire était une véritable drogue. Une drogue dure. Quand je restais longtemps sans lire, cela se ressentait sur mes humeurs. Cette manière d'explorer les livres était irremplaçable et tant que nous serions ensemble, je n'en priverais pas Dimitri. De plus, cela ne me dérangeait absolument pas de retrouver *Uglies*, l'un de mes romans favoris. Alors que nous voyions les sublimes Pretties apparaître, Dimitri m'adressa un sourire flatté.

— C'est à eux que je ressemble ?

Ainsi, il se souvenait également que je lui avais dit cela.

— Oui. Tu as leurs yeux, surtout.

Dimitri prit un air arrogant et fit le fanfaron. Accompagnée de lui, je revisitais avec plaisir l'univers de Scott Westerfeld, à la fois magique, futuriste et plein de splendides paysages naturels, dont je ne me lassais pas. Partager cette expérience avec Dimitri était un réel plaisir, d'autant plus qu'il semblait faire partie du roman. Cependant, s'il avait l'apparence des Pretties, il était différent à l'intérieur. Il n'avait pas ce que l'héroïne appelait la belle mentalité, qui désignait le caractère naïf et heureux des Pretties. Je connaissais de mieux en mieux la part sombre de l'âme de Dimitri.

Lorsque l'avion atterrit, nous ne savions pas trop où aller. Après avoir récupéré nos bagages, nous nous hasardions à sortir de l'aéroport, quand nous vîmes Balthazar qui nous attendait. Bien qu'il nous ait dit qu'il se débrouillerait, je m'étonnai de le trouver là. Même les vampires n'avaient pas la possibilité de se téléporter et devaient voyager comme tout le monde. Peut-être les loups, ou plus précisément les Alphas, avaient des pouvoirs qui surpassaient ceux des vampires. Je m'approchai pour le caresser. Il renifla affectueusement ma main.

*Hello.*

— Tu as été drôlement rapide !

Il me fit un clin d'œil.

*Secret de loup.*

Les autres le regardaient, fascinés.

— C'est magique ! On entend ce qu'il dit ! s'exclama Lynda.

Je lui souris.

— Moi aussi, cela m'a surprise, au début.

— Moi, je n'entends rien, dit Vanille.

— C'est parce que tu n'es qu'humaine, la taquina William.

Vanille lui tira la langue. Ainsi, si Dimitri entendait Balthazar, ce n'était pas le cas des autres humains. Pourtant, Dimitri n'était pas un vampire, cela ne faisait aucun doute. Il était humain, j'en étais persuadée. Il aurait pu être un extraterrestre que cela ne m'aurait pas dérangée. Vanille s'agenouilla auprès du loup pour le caresser et le gratter sous le cou et les oreilles.

— Que tu es beau ! J'adore les chiens ! s'exclama-t-elle avec ravissement.

*Je ne suis pas un chien.*

William retransmit les propos de Balthazar à Vanille, ce qui la fit sourire.

— Pardonne-moi, dit-elle à l'Alpha. J'aime bien les loups aussi mais je n'ai pas l'habitude d'en approcher.

En guise de réponse, il lui donna un coup de langue sur le nez, ce qui la fit rire.

— C'est bien mignon tout ça, mais que fait-on, maintenant ? demanda William.

Pour toute réponse, Lynda sortit une carte du Canada, qu'elle déposa à plat sur le sol et s'agenouilla devant, son pendule à la main. À nouveau, je ne pus m'empêcher d'admirer la lueur verte de l'émeraude, dont les reflets arc-en-ciel s'étaient accrus à la lumière du jour. Pour mes yeux de vampire, c'était un joli spectacle.

— Je vais localiser la reine, annonça-t-elle.

— Tu n'as pas besoin de bougies ? m'étonnai-je.

Lynda secoua la tête.

— Pas cette fois. Lorsque nous devons la localiser sur le monde, il s'agissait d'une surface beaucoup plus vaste, il était donc plus difficile pour le pendule de répondre à notre quête. Cela nécessitait donc un rituel plus compliqué.

Le pendule vibra et oscilla au-dessus de la carte du Canada pour s'arrêter finalement sur un point précis. Lynda, satisfaite, releva la tête.

— La reine est au nord, dans une forêt, déclara-t-elle. Nous allons louer une voiture pour y aller. J'espère que vous avez prévu de quoi vous couvrir, car il y fait très froid.

Elle s'adressait uniquement aux humains parmi nous, car les

vampires ne craignaient pas les brusques changements de climat. Nous supportions aisément le froid et la chaleur. Nous ressentions le froid le plus glacial comme une fraîcheur vivifiante et la canicule d'été nous apparaissait comme une agréable tiédeur de printemps. Je jetai un coup d'œil inquiet à Balthazar.

— Pourra-t-on emmener des animaux, dans cette voiture ? m'enquis-je.

— Normalement, il n'y a pas de problème, répondit Lynda.

Balthazar émit un léger grognement.

*Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous rejoindrai par mes propres moyens.*

— Tu es sûr ? demandai-je.

Il me fit un nouveau clin d'œil.

*Fais-moi confiance.*

Sur ces mots, il disparut. L'aéroport louant des voitures, nous en prîmes deux. Je montai avec Dimitri, William et Vanille et Lynda monta avec Harry. Lynda connaissant mieux le chemin grâce à son pendule, nous la suivîmes. Je regardais les paysages déjà enneigés autour de moi. Dimitri, quant à lui, avait la tête appuyée contre la vitre, les yeux fermés. Je lui déposai un baiser sous l'oreille, ce qui le fit sourire.

— Tu ne lis pas ? Chuchotai-je.

Dimitri secoua la tête.

— Pas en voiture. De plus, j'ai du sommeil à récupérer.

Je décidai de le laisser tranquille. Sans crier garde, il se colla à moi et laissa reposer sa tête contre mon épaule. Ses cheveux me chatouillaient le cou tandis que son souffle régulier et chaud provoquait de doux picotements sur ma peau. Quant à Vanille, elle dormait aussi, sa main dans celle de William. Il la lâchait de temps en temps pour passer les vitesses et la reprenait. Le trajet dura plus de deux heures, dans le calme et le silence. Lorsque nous approchâmes des forêts, des paysages inhabités, Lynda se gara et William l'imita. Il embrassa doucement Vanille pour la réveiller.

— Mets ton bonnet et ton écharpe, recommanda-t-il. Il fait très froid, dehors.

À mon tour, je réveillai Dimitri. Il se détacha de moi avec difficulté. Lorsqu'on descendit, Balthazar nous attendait. Une troisième voiture était garée pas très loin de nous.

— Qui est-ce ? s'enquit Lynda.

*Ne vous inquiétez pas de cela. Allons-y.*

Sur ces mots, Balthazar s'engouffra dans la forêt et nous le suivîmes. Lynda avançait, le pendule en mains, les paupières closes. Lorsque je lui demandai pourquoi elle fermait les yeux, elle m'expliqua que cela lui permettait de mieux se concentrer sur les

vibrations de l'objet. Sa nature de vampire lui conférait un sixième sens qui lui permettait de s'orienter en aveugle. Elle avançait en tête, Balthazar à sa hauteur, et nous les suivions. Vanille, malgré son épais manteau, grelottait et William lui frottait vigoureusement et régulièrement le dos pour la réchauffer. Quant à Dimitri, il semblait supporter aisément le climat glacial, ce qui était rassurant. Le climat glacial n'altérait en rien sa beauté. Il n'avait ni le nez rougi par le froid, ni les lèvres gercées. Ce qui le rapprochait davantage des Pretties. Pour ma part, non seulement je supportais très bien le froid mais je l'appréciais. Il éveillait mes sens au maximum, me vivifiait. Je devinais qu'il en était de même pour William et Lynda rien qu'en les regardant. J'observai le paysage. Il était d'une beauté singulière et offrait un spectacle inhabituel. En effet, malgré la présence précoce de neige et de givre, les arbres étaient encore pourvus de feuilles rousses et dorées. Le givre qui les recouvrait, que le soleil traversait comme un prisme, me donnait l'illusion d'être entrée dans une forêt enchantée aux arbres sertis de cristaux multicolores. Il régnait un silence parfait, à peine perturbé par le bruit discret de nos pas dans la neige. Cela faisait une heure que nous marchions lorsque Lynda s'arrêta.

— Nous approchons, annonça-t-elle, les yeux toujours clos.

Petit à petit, la forêt s'éclaircissait, donnant l'impression que nous étions prêts d'une clairière. C'était trompeur. Il s'agissait d'un lac, recouvert de verglas. Lynda s'arrêta, et ouvrit les yeux.

— C'est ici, dit-elle. C'est ce que le pendule m'indique, en tout cas.

Nous la regardâmes, déconcertés.

— Mais il n'y a qu'un lac, fit remarquer William. Rien d'autre.

— Je ne comprends pas plus que vous, soupira Lynda.

Dimitri se laissa tomber sur l'herbe et je l'imitai, bien que je ne ressentisse pas de fatigue. Le pendule s'était-il trompé ? Je ne parvenais pas à croire que nous avions fait tout ce chemin pour rien. C'était inacceptable. Balthazar s'approcha du lac. Il renifla le givre et posa sa patte dessus.

*C'est un lac ensorcelé. Il me semble que nous devons passer au travers.*

— C'est possible ? glapis-je.

*Tout est possible.*

Le visage de Lynda s'éclaira.

— Mais oui ! Ce doit être ça ! Merci, Balthazar !

Elle fixa le lac avec concentration. Je compris qu'elle recourait à ses pouvoirs. Peu à peu, le givre se craquela et se brisa, flottant par morceaux à la surface de l'eau. Ils glissaient comme sur un miroir sur la surface lisse de l'eau. C'était un joli spectacle. Pour mon regard de vampire, les blocs de glace dans lesquels se reflétaient les rayons du soleil brillaient de mille feux.

— Impressionnant, la complimentai-je.

Lynda eut un sourire modeste.

— C'est un don très pratique, admit-elle.

Nous regardâmes le lac sans mot dire. William s'avança le premier.

— Bon, quand il faut y aller, il faut y aller !

Sur ces mots, il plongea dans le lac. Ce devait être profond, car bien qu'il ait plongé au bord, nous ne le voyions plus. Vanille fut la première à le suivre. Puis ce fut au tour de Lynda, accompagnée d'Harry. Balthazar les suivit de près. Il ne restait plus que Dimitri et moi. Je le regardai.

— Tu es prêt ?

Il esquaissa un sourire aguicheur.

— Tu veux que je me déshabille ? dit-il d'une voix sensuelle.

Je souris à sa provocation. Pour une fois que c'était un homme et non une femme qui se servait de son corps comme atout, ce n'était pas pour me déplaire. Main dans la main, nous nous enfonçâmes dans l'eau.

Contrairement à toute attente, l'eau était chaude. À tel point que j'avais l'impression agréable d'être dans mon bain, si ce n'est, bien sûr, que je ne m'étais jamais baignée toute habillée. J'espérais qu'il en était de même pour Dimitri. Curieusement, le lac n'avait pas de fond. À la place, se trouvait quelque chose de lumineux, comme une surface à l'opposé de celle que nous venions de quitter. J'en déduisis que nous devions nager par là. En approchant de la lumière, je me sentis basculer, comme si tout s'était inversé. Peu de temps après, je sortis la tête hors de l'eau. William et les autres nous attendaient. Récupérant la main de Dimitri, je l'entraînai sur la terre ferme. Il se produisit un phénomène étrange. En sortant de l'eau, nous n'étions pas mouillés. Même nos cheveux étaient secs. Je regardai autour de moi. Un silence religieux régnait. Nous nous trouvions dans un jardin où tout, y compris les fleurs et les arbres, était d'un blanc lumineux, reflétant un million de minuscules arcs en ciel. À une centaine de mètres de nous, se trouvait un palais qui ressemblait à un gros diamant étincelant.

— Ce doit être là, dit William à voix haute, osant perturber le silence le premier.

Lynda hocha la tête.

— Oui. La reine est ici, il n'y a pas de doute.

Elle esquaissa un sourire victorieux. Quant à moi, j'étais heureuse que nous ayons enfin atteint notre but et en proie à un mélange d'angoisse et d'excitation à l'idée de rencontrer enfin notre reine. Soudain, une petite fille avança vers nous. Malgré son jeune âge — je ne lui donnais pas plus de treize ans — elle avait les cheveux d'un joli blanc argenté. Ses yeux, en revanche, étaient d'un noir tranchant sur son visage et ses cheveux pâles. Elle était richement vêtue, d'une robe blanche et argentée faite de broderies et de dentelle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix chantante.

William entreprit de faire les présentations.

— Nous avons besoin de voir la reine, conclut-il.

L'enfant nous dévisagea.

— Si vous avez réussi à venir jusqu'ici, cela signifie que vos intentions sont nobles. Suivez-moi.

Sur ces mots, elle se dirigea vers le palais, d'une démarche si souple et gracieuse qu'elle donnait l'impression de danser. L'intérieur du palais était du même blanc lumineux que l'extérieur. On y entendait une douce mélodique. J'identifiai de la harpe. Ce lieu semblait être un sanctuaire de paix. D'autres enfants, qui ressemblaient à s'y méprendre à la fille qui nous avait accueillis, s'approchèrent de nous. Je constatai avec étonnement qu'on n'entendait pas le bruit de leurs pas. Ils se mouvaient avec le même silence et la même grâce que des cygnes sur l'eau. Ils nous dévisagèrent tout d'abord en silence. Ensuite, ils nous encerclèrent et se mirent à chanter en chœur.

— Bienvenue à vous.

Ici demeure la reine des vampires blancs.

Ici il n'y a pas de mensonge.

Nous sommes les Songes,

Conçus pour veiller sur la reine et son époux.

Un vampire blanc nous a créés.

Un vampire blanc nous a créés.

Un vampire blanc nous a créés.

Le chant était si beau et si envoûtant que je souhaitai qu'il ne cesse jamais. J'en oubliai même pourquoi nous étions venus.

— Il s'appelle Désiré.

Après avoir chanté ces derniers mots, les Songes se turent. Je me réveillai tout doucement de ma transe. Un homme fit alors son entrée. Je l'identifiai à sa pâleur comme un vampire. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'un pantalon du même ton et arborait, à l'instar des songes, une longue chevelure argentée. Il m'évoquait un peu, en cela, un Black Angel. Il nous adressa un sourire accueillant.

— Bonjour à vous, dit-il. Je vois que vous avez fait connaissance avec mes Songes. Je me nomme Désiré et comme ils l'ont dit, je suis leur créateur. C'est pour cela qu'ils sont à mon image.

En effet, en plus de sa chevelure argentée, il avait également les yeux noirs. Comment un vampire, qui ne vieillissait pas, pouvait-il avoir les cheveux naturellement blancs ? En effet, il ne s'agissait certainement pas d'une coloration. Je haussai les épaules en me disant que ce n'était qu'un détail et que ce n'était pas ce qu'il y avait de plus étrange dans notre espèce. Nous l'observâmes en silence. Finalement, William prit la parole.

— Comment les avez-vous créés ? demanda-t-il, l'air vivement



intéressé.

— C'est en cela que consiste mon don. Je peux créer des anges gardiens.

— Pourquoi les appeler des songes ?

Désiré sourit de plus belle.

— Ce ne sont pas des êtres réels, en un sens. Ils ne survivent que dans les lieux les plus purs. De plus, ils n'ont pas d'âge, ils ne vieillissent donc jamais. Notre reine les aime comme s'il s'agissait de ses propres enfants, étant donné qu'elle ne peut pas en avoir.

J'observai à nouveau les Songes. Ils étaient si juvéniles, si beaux et chantaient si bien. Il était difficile de ne pas les aimer. Je comprenais la reine. Jusqu'à présent, je n'avais jamais ressenti le besoin d'avoir d'enfants, mais cela changerait peut-être un jour, lorsque j'aurais mûri. Si les vampires pouvaient mûrir. Si je venais à avoir des regrets un jour, peut-être pourrais je avoir des substituts, comme la reine. Je m'arrachai à la contemplation des songes. Il ne fallait pas perdre de vue notre but initial.

— Pouvons-nous voir la reine ? demandai-je.

Le sourire de Désiré s'estompa.

— Je suis navré, mais notre reine dort profondément. Nous n'avons pas le droit de la réveiller.

— Mais les vampires ne dorment pas ! m'exclamai-je.

Un léger sourire se redessina sur les lèvres du vampire.

— C'est le cas de la plupart des vampires, mais pas de la reine. Protéger son peuple de vampires blancs, ainsi que les humains, des vampires noirs lui demande l'énergie vitale de mille hommes. Elle a besoin de se régénérer pour profiter pleinement de ses pouvoirs.

— Dans combien de temps se réveillera-t-elle ?

— Je l'ignore. Cela peut prendre un mois comme cela peut prendre un an.

La nouvelle me consterna, ainsi que mes pairs, visiblement. Je ne pouvais pas croire que nous étions venus pour rien.

— Je suis navré, dit Désiré.

— Pourrions-nous au moins la voir ? demandai-je. Sans la réveiller, je veux dire.

Bien que cela soit inutile, l'envie de voir à quoi ressemblait notre reine me dévorait. Elle était certainement belle. Mais peut-être ne ressemblait-elle pas aux autres vampires, qui se caractérisaient par leur pâleur et d'autres détails dont je m'étais aperçue à force de côtoyer mes pairs. Leur regard profond, leurs cheveux soyeux, leurs lèvres charnues, comme pour mieux aspirer le sang. Leurs sourcils foncés et parfaits, leur nez droit. Désiré parut hésiter. Puis il sourit. Quelque chose dans ce sourire me déplaisait.

— Je veux bien vous mener à elle mais à une condition, dit-il.

— Laquelle ? demandai-je, sur la défensive.

— Je voudrais goûter au sang de votre ami.

Il regardait fixement Dimitri en disant cela.

— Pas question ! criai-je.

Les Songes tremblèrent.

— Doucement, gronda Désiré. Je veux juste y goûter. Je ne prélèverai qu'un peu de son sang.

— C'est d'accord, dit Dimitri.

Un nouveau Songe apparut et apporta une seringue et du désinfectant à Désiré. Celui-ci enfonça la seringue dans le bras de Dimitri. Je serrai les dents. Dimitri ne grimaça pas. Il ne cilla même pas. Il semblait que cela me faisait plus mal qu'à lui. Finalement, Désiré retira la seringue au bout d'un moment qui me parut interminable.

— Je ne t'ai pas fait mal, au moins ? demanda Désiré à Dimitri.

Ce dernier secoua la tête.

— Je n'ai presque rien senti.

Il semblait très détendu, contrairement à moi.

— Tu ne risques pas de t'évanouir, au moins ? Tu m'as l'air fragile.

Dimitri secoua la tête. Il semblait presque... vexé de cette remarque.

— Je n'ai rien de fragile.

— Tant mieux, alors, dit Désiré.

Avec une lenteur et une délicatesse qui m'exaspéra, il versa le contenu de l'échantillon dans un gobelet. Jamais l'odeur du sang de Dimitri n'avait été aussi proche. Je n'avais plus qu'une idée en tête, me ruer sur le verre. William m'enserra la taille de ses bras, m'empêchant de faire le moindre geste.

— Contrôle-toi, dit-il. Tu en es capable.

Malgré cet ordre, je sentis que ses bras tremblaient. C'était presque aussi difficile pour lui que pour moi, j'en étais certaine.

— Dépêchez-vous de boire, ou on vous arrache ce verre des mains ! grogna Lynda.

Je fus frappée par sa férocité. Pour la première fois, je vis en quoi les vampires, même les vampires blancs, pouvaient être dangereux et inhumains. Son regard, sa posture, n'avaient plus rien d'humain. Son attitude était celle d'une lionne à qui l'on venait de voler son gibier. Nous avions beau contrôler notre soif de sang, Dimitri révélait les prédateurs qui étaient en nous.

Désiré nous adressa un sourire radieux.

— Oh ! Mille excuses, mes amis ! dit-il.

Son attitude était celle d'un homme à qui l'on offrait un bijou d'une grande valeur et qui avait toutes les peines du monde à ne pas narguer les autres. Enfin, il porta le verre à ses lèvres et but le liquide foncé. Il

ferma les yeux. Il semblait en proie à un plaisir indéfinissable. Lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard brillait d'une lueur inhumaine.

— Fabuleux, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres. Merci, jeune homme.

— Tout le plaisir est pour moi, dit Dimitri avec décontraction.

Quant à moi, depuis que Désiré avait bu tout le contenu du verre, j'étais apaisée, mais je ne tenais pas à ce qu'il approche Dimitri de trop près.

— Chose promise, chose due, déclara Désiré. Je vous emmène voir la reine.

Nous montâmes un escalier et arrivâmes dans une chambre où reposaient deux êtres sur un lit à baldaquin. Ils étaient tous les deux endormis profondément. La jeune fille, que je reconnus comme la reine, avait de longs cheveux blond foncé, ondulés, avec lesquels contrastaient joliment d'épais sourcils noirs. Elle avait un visage presque aussi enfantin dans son sommeil que celui des Songes. Celui qui reposait à côté d'elle, sans doute son partenaire de sang, semblait être son jumeau. Il possédait la même beauté enfantine. Je restai un long moment à les contempler, émue par leur beauté, leur ressemblance et leur aspect si paisible.

— Allons-y, me chuchota William.

Soudain, la reine me retint par le poignet. Je crus qu'elle était réveillée mais ses yeux étaient toujours clos et sa respiration aussi régulière. C'est alors qu'elle ouvrit la bouche.

— Roméo et Juliette, chuchota-t-elle.

## Chapitre 18

### L'énigme

Tout doucement, la reine lâcha mon poignet. Les personnes présentes la regardèrent avec étonnement. Que s'était-il produit ? Visiblement, la reine ne s'était pas réveillée. Elle semblait dormir profondément. Faisait-elle semblant ? J'en doutais. Mais alors, comment avait-elle pu s'adresser à moi ? Peut-être n'avait-elle fait que rêver tout haut. Mais cela ne collait pas avec le fait qu'elle m'ait pris le poignet. Désiré nous fit signe de le suivre.

— Bien qu'elle ne soit pas consciente, la reine est parfois connectée à la réalité, dans son sommeil, expliqua-t-il une fois sorti de la chambre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit William.

— Elle vous a donné un indice.

Je le dévisageai, sceptique.

— « Roméo et Juliette » ? Quel rapport avec notre problème ?

— Quel est-il ? s'enquit Désiré. Je réalise que vous ne me l'avez pas dit.

J'entrepris de lui raconter la présence du vampire noir que mes pairs avaient détecté, lequel était insaisissable et la rage animale, dont on ne connaissait pas l'origine, qui avait provoqué des meurtres à Paris. En écoutant mon histoire, Désiré parut choqué pendant une fraction de seconde puis il retrouva sa sérénité. Quand j'eus terminé, il se massa le menton, pensif.

— C'est très ennuyeux. Malheureusement, nous ne devons pas réveiller notre reine. Je suis désolé pour vous. Je peux juste vous conseiller de réfléchir aux mots qu'elle a prononcés. Ils ont un sens.

— Vous en êtes sûr ? demandai-je.

— J'en suis certain.

Nous restâmes un moment silencieux. Je tentai de réfléchir au rapport entre la pièce de Shakespeare et un vampire noir. Peut-être la reine, qui devait être âgée de plusieurs siècles, avait-elle côtoyé Shakespeare. Peut-être qu'à cette époque, elle avait vécu un cas de rage similaire. Mais même si c'était le cas, pourquoi Roméo et Juliette, en particulier ? Une attaque enragée avait-elle eu lieu lors d'une représentation de cette pièce ? Rien ne le prouvait. Et cela ne nous disait pas comment retrouver le vampire noir et soigner les animaux

atteints de la rage. William reprit finalement la parole.

— Bien, dit-il. Nous allons partir, dans ce cas. Merci pour tout.

Désiré esquissa un sourire courtois.

— Je vous en prie, dit-il. J'ai été ravi de vous rencontrer. Surtout toi, jeune homme, dit-il à l'adresse de Dimitri.

Il le regarda d'un air qui me déplaisait. Comme s'il désirait encore s'abreuver de lui. Un sentiment de jalousie honteux et incontrôlable m'envahit. S'il demandait encore à se nourrir de Dimitri, je lui ferais regretter de l'avoir seulement envisagé, même si j'ignorais comment je m'y prendrais. Ma fureur me surprit. Cela ne me ressemblait pas. À croire que Dimitri réveillait de nouvelles facettes de moi. C'était inquiétant. Vivement, je pris Dimitri par le bras.

— Allons-y, dis-je.

Les Songes nous accompagnèrent jusqu'au bassin par lequel nous étions arrivés. En les regardant, je me disais qu'il fallait être foncièrement bon pour créer des êtres aussi purs. Cependant, je n'aimais pas beaucoup Désiré. J'avais beau savoir que cela faisait partie de sa nature de vampire, la façon dont il avait pris le sang de Dimitri m'horripilait. Au fond, peut-être que je ne supportais pas qu'on touche à Dimitri. Parce que son sang m'était destiné, à moi et à moi seule. Horrifiée par ma propre personne, je chassai vivement ces pensées de mon esprit, pour pénétrer dans le bassin. J'avais beau y être préparée, le changement qui s'opéra lorsque je basculai de l'autre côté me fit un drôle d'effet. Lorsque j'émergeai, un froid intense pénétra mon corps. Ce n'était pas douloureux en soi, mais cela me fit l'effet d'un réveil brutal. Je m'inquiétais pour Dimitri, Vanille et Harry. Cette fois-ci, nous étions trempés jusqu'aux os.

— Dépêchons-nous de regagner la voiture, dit William. Tout habillés, vous risquez de vous enrhummer.

Au retour, le trajet me parut plus rapide qu'à l'aller. Sans doute parce que nous connaissions le chemin. Nous regagnâmes nos voitures et reprîmes la route. Nous nous arrêtâmes dans le premier hôtel que nous trouvâmes. À tour de rôle, Dimitri, Harry et Vanille prirent un bain bien chaud. Quant à moi, je me contentai d'une douche et changeai de vêtements. William réserva nos billets de retour par internet.

— J'ai choisi le vol qui part demain midi, annonça-t-il. Nous devons nous lever très tôt pour être à l'aéroport à temps.

— À quelle heure ? demandai-je.

— Six heures.

Personnellement, comme je ne dormais pas, cela ne me dérangeait pas. Quant à Dimitri, il n'avait pas besoin de beaucoup d'heures de sommeil. Je me demandais ce qu'il en était pour Harry et Vanille. Une chose au moins me réjouissait, dans notre malchance : j'aurais le

temps de voir mes parents adoptifs. Dimitri avait hâte de les rencontrer.

Nous avions pris des chambres de couples et je partageais celle de Dimitri. Toute la nuit, en le regardant dormir, je réfléchis à cette énigme : Roméo et Juliette. En vain. J'ignorais quel était le sens de ces mots. En rentrant, je relirais la pièce ; peut-être y trouverais-je des réponses. Je n'y croyais pas trop mais c'était mon seul espoir d'arrêter ces meurtres. Je devais m'y accrocher.

Le lendemain, le trajet en avion fut aussi agréable qu'à l'aller. Je lus en compagnie de Dimitri, activité que j'affectionnais tout particulièrement. À l'aéroport, mes parents nous attendaient, accompagnés des autres vampires blancs. Maman me serra contre elle, et je humai son doux parfum. Bien que notre escapade ait été brève, je me rendis compte qu'elle m'avait manqué.

— Je suis contente de te revoir, ma chérie. Sans toi, c'est devenu bizarre, à la maison.

— Toi aussi, tu m'as manquée, maman.

J'étais touchée par ses paroles.

— Comme vous êtes rentrés plus tôt que prévu, j'ai appelé Mina et Robert pour leur dire que vous arriveriez demain, Dimitri et toi. Tu es contente ?

Je hochai vivement la tête.

— Très. Merci, maman.

— Tant mieux. Mais si vous préférez vous reposer un peu, Dimitri et toi, je peux échanger les billets.

J'adressai un regard interrogateur à Dimitri.

— Ce ne sera pas nécessaire, assura-t-il. Je suis en pleine forme. Merci, Viviane.

Ma mère lui adressa un sourire ravi. Elle était sans doute heureuse qu'il l'appelle par son prénom, comme elle le lui avait demandé. Je pouvais me mettre à sa place. Moi même, quand les vendeuses ou les hôtes de l'air m'appelaient madame et non mademoiselle alors que je n'avais que seize ans, cela me déplaisait. Comme je ne vieillirais pas, ce serait sûrement encore le cas dans une quinzaine d'années. Je me demandai toutefois si je me sentirais encore aussi jeune, à l'intérieur. Visiblement, c'était son cas.

— J'ai quelque chose à vous proposer, dit-elle une fois dans la voiture. Dimitri pourrait dormir à la maison. Ce serait plus pratique pour vous emmener prendre le train, demain, non ?

— C'est que... je ne veux pas déranger, dit Dimitri. Vous avez déjà des invités, il me semble.

— Pas de problème ! Tu dormirais dans la chambre de Victoria. Cela ne t'ennuie pas, ma chérie ?

Je secouai la tête.

— Non, maman.

— Dans ce cas, j'accepte avec plaisir, dit Dimitri.

Le soir, maman concocta un dîner délicieux pour Dimitri et les invités. Du steak qui paraissait tendre, avec des légumes frais et des pommes dauphines croustillantes, ainsi que de la salade verte. En dessert, elle servit des crêpes faites maison. Dimitri parut se régaler. Je regrettai presque de ne me nourrir que de sang et de ne pas pouvoir goûter à la cuisine de ma vraie mère. D'un autre côté, je ne voulais plus manger de viande. Ensuite, j'emmenai Dimitri dans ma chambre.

— Une vraie chambre de princesse, déclara-t-il. Elle te correspond bien.

Sa remarque me fit plaisir. Il s'approcha du tableau que mon père avait accroché, à mon arrivée.

— J'aime beaucoup ce tableau.

— Moi aussi.

Dimitri ayant besoin de se reposer, cette nuit, j'allai m'abreuver sans lui, accompagnée de William. Quand je rentrai, Dimitri dormait à poings fermés. C'était rare qu'il sombre dans les limbes aussi tôt. C'était la première fois qu'il passait la nuit chez moi. Étendu paisiblement, dans ce lit à baldaquin, il ressemblait de manière frappante à l'homme qui reposait près de la reine, incontestablement son partenaire de sang. Heureusement, Dimitri n'avait pas cherché à savoir de qui il s'agissait. Peut-être l'avait-il pris pour son frère.

Le lendemain, le trajet en train, bien que plaisant, ne fut pas aussi agréable que le vol de la veille. Contrairement à mon dernier voyage ferroviaire, nous étions confortablement assis. Je posai ma main sur le bras de Dimitri pendant qu'il écrivait, lui transmettant mes perceptions mais nous n'étions pas dans cette bulle calme et céleste.

Lorsque nous arrivâmes à la gare d'Évreux, Dimitri regarda autour de lui avec intérêt.

— C'est tout petit !

Je souris, amusée.

— Et encore, tu n'as pas vu Ezy.

Mina et Robert vinrent à notre rencontre. Les voir me rendit heureuse et me fit un drôle d'effet. Comparés à mes vrais parents, ils étaient si... normaux. Leur visage ridé par leurs sourires bienveillants et leur simplicité contrastaient avec la jeunesse surnaturelle de mes vrais parents mais dans un sens, cela me rassurait, me rappelait l'époque insouciante où j'étais humaine, quand j'ignorais tout de l'existence des vampires. Je comprenais désormais mieux ce qu'avait sous-entendu Robert quand il me disait que je ne devais pas regretter de les laisser derrière moi. S'il avait raison, je ne les avais pas totalement oubliés pour autant. Je les embrassai chaleureusement, lui et Mina et cette dernière me serra dans ses bras. Après ces effusions, je

leur présentai Dimitri.

— Nous sommes ravis de faire ta connaissance ! dit Mina, l'air sincère. C'est la première fois que Victoria nous ramène un petit ami !

Dimitri leur adressa un sourire éblouissant.

— Moi aussi, je suis enchanté. Et c'est la toute première fois que je viens à la campagne, je suis très excité. Victoria m'a bien dit que vous n'habitez pas à Évreux même ?

Robert hocha la tête.

— C'est exact.

Tout au long du trajet, Mina posa des questions à Dimitri. Elle lui demanda quelles études il faisait, ce qu'il voulait faire plus tard. Il lui répondit honnêtement, à savoir qu'il était en première L, comme moi et qu'il voulait être écrivain. Il précisa qu'il l'était déjà, d'ailleurs. Même si cela paraissait fou, il voulait en vivre. Il ne se voyait pas faire autre chose.

— Ses écrits ont beaucoup de succès, ajoutai-je. C'est lui qui publie un roman-feuilleton dans le Papillon noir.

— Vraiment ? Quelle aubaine ! s'exclama Mina. Victoria et moi aimons beaucoup ce que tu écris !

— J'en suis enchanté, répondit Dimitri.

— Ah bon ? Tu le lis aussi, Mina ? m'étonnai-je.

Mina esquissa un sourire.

— Hé oui ! Depuis que tu es partie, je le lis en pensant à toi.

Je fus touchée par sa remarque.

Une fois nos affaires déposées à la maison, j'emmenai mon petit ami faire un tour à la passerelle. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de paysage et fut enchanté. Nous nous assîmes au bord du lac, comme je l'avais fait avec Mina, juste avant mon départ pour Paris. Dimitri sortit *Pretties*, le deuxième tome de la saga *Uglies*. Il me prit la main pour lire. Il se produisit alors un incident que nous n'avions pas prévu. Il se coupa le doigt avec l'une des pages. Le sang coula. Immédiatement, je retins ma respiration et pris la fuite. Je courus le plus vite possible, afin que Dimitri ne puisse pas me rattraper. Je ne m'arrêtai que devant la maison. Je constatai que je n'étais pas essoufflée. C'était sans doute une chose à mettre sur le compte de ma nature de vampire. Lorsque Mina m'ouvrit, elle me regarda d'un air surpris.

— Dimitri n'est pas avec toi ?

Je me mordis la lèvre, ne sachant par où commencer. Une lueur d'inquiétude brilla dans les yeux de Mina.

— Victoria, que s'est-il passé ?

— Dimitri s'est coupé.

Le visage de Mina s'est assombri.

— Et ta nature de vampire s'est manifestée. Eric et Viviane m'ont



pourtant dit que tu te contrôlais remarquablement bien.

— C'est la vérité. J'ai eu le réflexe miraculeux de m'éloigner quand Dimitri s'est coupé.

L'expression de Mina changea.

— Tu ne l'as donc pas attaqué ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Dieu soit loué, soupira-t-elle.

Elle semblait soulagée.

— Mais je l'ai laissé seul. Il ne va pas retrouver son chemin.

— Vous étiez bien à la passerelle ?

— Oui. Au bord de l'eau.

— Alors nous allons le chercher, Robert et moi. Tout d'abord, je vais prendre de quoi désinfecter et panser sa blessure. Toi, ne bouge pas d'ici.

Je regagnai le salon, inquiète. Et s'ils n'arrivaient pas à le retrouver ? Dimitri ne connaissait pas les lieux. De plus, étant habitué aux grandes villes, il ne pourrait pas se fier à son intuition ou à son sens de l'orientation. En ce moment précis, je me haïssais d'être un vampire. J'avais été obligée de l'abandonner, sinon je l'aurais sans doute blessé. J'enfouis mon visage dans mes mains, tant j'avais honte.

*Petite sœur ?*

Je tressaillis en reconnaissant la voix mentale de William. Je n'avais pas tellement envie de parler.

*Oui, William ?*

*Vous êtes bien arrivés en Normandie, Dimitri et toi ?*

*Oui, merci.*

*Est-ce que tout va bien ?*

Je décidai d'être franche.

*Non.*

*Que s'est-il passé ?*

J'entrepris de lui raconter ce qui était arrivé.

*Tu as réussi à t'éloigner ? C'est un superbe réflexe !*

Sa remarque ne me réconforta pas beaucoup.

*Je l'ai abandonné.*

*L'important, c'est qu'il soit en vie. Je suis sûr que tes parents vont le retrouver.*

*William, ne le prends pas mal, mais j'ai besoin d'être seule.*

*Pas de problème, petite sœur. À bientôt.*

Pour m'occuper, je fis la cuisine pour Mina, Robert et Dimitri, en espérant qu'ils le retrouvent. Je préparai mon plat préféré, souhaitant que cela me remonterait le moral. Mais en saupoudrant les œufs et les tomates de cumin et de paprika, l'idée de ne plus pouvoir les savourer raviva ma colère. Soudain, le bruit de la clef tournant dans la serrure

se fit entendre. J'accourus à la porte. Mina et Robert étaient revenus... avec Dimitri. Je poussai un soupir de soulagement.

— Dimitri ! Je suis tellement désolée, je...

Je m'interrompis en voyant son visage fermé. Son regard étoilé habituellement si beau était froid et triste. Le plaisantin arrogant que j'avais l'habitude de voir avait fait place à quelqu'un de blessé. Blessé à cause de moi. Il n'y avait rien d'autre à ajouter. Mina huma le fumet qui provenait de la cuisine.

— Ça sent drôlement bon ! Tu as préparé quelque chose, Victoria ?

— Oui, répondis-je d'une petite voix.

J'avais envie de pleurer. J'ignorais si les vampires en étaient capables car cela ne m'était pas arrivé depuis mes seize ans. Quoi qu'il en soit, je devais avoir la mine décomposée, car Mina me caressa la joue avec un sourire réconfortant. J'inspirai profondément pour ne pas craquer. Robert s'empressa de donner le change.

— Bon, mettons-nous vite à table ! dit-il. Tu restes avec nous, Victoria, même si tu ne manges pas ?

Je hochai la tête.

— D'accord, marmonnai-je.

Pour être honnête, je n'avais qu'une envie, monter dans ma chambre. Mais cela faisait longtemps que je n'avais pas vu Mina et Robert, il n'aurait pas été correct de leur fausser compagnie. Le dîner se déroula silencieusement, malgré quelques tentatives de Mina pour engager la conversation qui tombèrent à plat.

— C'était très bon, Victoria, dit-elle une fois le repas terminé.

Alors que je m'apprêtais à débarrasser la table, elle m'arrêta d'un geste.

— Laisse ça, dit-elle. Tu es fatiguée, monte te reposer.

Je lui adressai un regard reconnaissant et m'enfuis dans ma chambre. Peu de temps après, j'entendis quelqu'un monter. Devinant qu'il s'agissait de Dimitri, je pris une profonde inspiration. Il faudrait bien que je l'affronte tôt ou tard. Je sortis donc de ma chambre et allai à sa rencontre.

— Dimitri, je sais que tu es fâché mais laisse-moi m'excuser. Je ne voulais pas t'abandonner. Je n'avais pas le choix.

— Je le sais. Au début, je n'ai pas compris et j'ai essayé de te suivre mais tu étais bien trop rapide. J'étais perdu, je ne savais pas quoi faire. Puis Mina et Robert sont arrivés et ils m'ont tout expliqué. Je ne t'en veux pas. Je m'en veux, en réalité. J'aurais dû faire attention.

— Ce n'est pas de ta faute si ton sang m'attire. Dimitri, je pense que tu devrais rentrer chez toi. Je te rembourserai ton billet de train.

— Non.

Il avait dit cela d'un ton ferme. Il s'approcha de moi et me prit par les épaules.

— Je ne te lâcherai pas, est-ce que c'est clair ? dit-il avec détermination.

— Dimitri, tôt ou tard, nous devons nous quitter.

— Pas maintenant ! Je ne me suis pas encore lassé de toi et il me semble que toi non plus.

Il aurait été si simple de lui répondre que si, de l'encourager à partir. Seulement, j'en étais incapable. Surtout devant ce regard ardent qui ne souffrait aucun mensonge. C'était trop tard. La petite voix qui m'encourageait à suivre mon cœur avait eu raison de moi. Je ne réussis même pas à avoir honte de mon égoïsme.

— C'est vrai, reconnus-je. Mais que vais-je faire, la prochaine fois ? M'enfuir à nouveau ?

— Oui. De toute façon, je finirai toujours par te rattraper.

— D'accord, cédai-je.

J'étais vaincue. Pour cette fois. Le visage de Dimitri s'adoucit.

— Tant mieux. Je ne me vois pas sans toi. Pour l'instant.

— Pour l'instant, répétei-je, comme pour nous raisonner, lui et moi.

Dimitri déposa un baiser furtif sur mes lèvres.

— Je vais prendre ma douche, dit-il. Attends-moi dans ta chambre, d'accord ?

Le reste de la semaine se déroula sans autre incident. Dimitri s'entendait très bien avec Robert et Mina. Celle-ci me dit à part que si je voulais faire de lui mon partenaire de sang, elle en serait heureuse. Je lui répondis que ce n'était pas dans mes projets et que Dimitri ignorait l'existence de ce lien possible entre un vampire et un humain. Je revis mes anciennes amies, qui n'étaient bien sûr pas au courant de ma nature de vampire. Pour ma part, cela ne changea pas mes relations avec elles. Cependant, je me sentais moins proche d'elles que de William et Vanille, qui partageaient mon secret. À l'instar de mes parents, elles apprécièrent beaucoup Dimitri.

— Il est canon ! s'exclama Pétronille, surexcitée. Il ressemble à un ange ! Je comprends pourquoi tu es restée si longtemps seule. En fait, tu mettais la barre haute !

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas ça. Je n'avais jamais été amoureuse avant et maintenant... on peut dire que si.

Je baissai pudiquement les yeux en disant cela.

— C'est trop mignon ! gloussa Sarah.

— Au fait, comment va Cendrillon ? s'enquit Stéphanie.

— Elle se porte comme un charme, assurai-je, ce qui était vrai.

Quand Dimitri et moi rentrâmes à Paris, ma mère me gratifia de plus d'effusions que d'habitude.

— Tu m'as tellement manqué ! Sans toi, la maison est si vide !

— Toi aussi, tu m'as manqué, maman, répondis-je en l'embrassant.

Dimitri m'adressa un sourire envieux. Je songeai tristement qu'il aurait bien aimé avoir une mère qui l'attende à la gare, lui aussi.

— Dimitri, tu restes avec nous ! décréta la mienne. Il est hors de question que tu dînes tout seul, ce soir !

— Merci, Viviane, répondit-il.

Je me demandai si elle avait l'intention de l'adopter.

Au dîner, elle nous bombardait de questions, à tel point que Dimitri avait à peine le temps d'avaler une bouchée de nourriture entre chaque réponse. Elle nous demanda des nouvelles de mes parents adoptifs, notamment de Mina. C'était naturel, puisqu'elles étaient amies. Cependant, il s'agissait d'une amitié à distance. Je m'avançais peut-être un peu, mais il me semblait que c'était parce que ma vraie mère était mal à l'aise à cause de la différence de leur apparence qui les séparait désormais. Elle demanda à Dimitri s'il avait apprécié la campagne.

— C'est mignon, répondit-il. Cependant, je ne me verrais pas y vivre.

Maman l'approuva.

— Moi non plus. Une fois qu'on a goûté à Paris...

Je raccompagnai Dimitri chez lui après le dîner et j'allais m'abreuver. Depuis que j'avais vu le sang de Dimitri de près, celui des autres avait de moins en moins d'attraits pour moi. Cependant, il avait pour mérite d'apaiser ma soif et de me redonner de l'énergie. Ensuite, une fois n'est pas coutume, au lieu de retourner chez Dimitri, je rentrai chez moi, pour tenir compagnie à ma mère. Je la trouvais devant un film.

— Tu veilles tard, fis-je remarquer.

Elle m'adressa un sourire.

— C'est les vacances, dit-elle.

Les deux jours restants passèrent très vite. Je les passai avec Dimitri. Quand nous ne nous embrassions pas, nous travaillions sur son roman. D'après lui, mon aide lui était précieuse, pas seulement à cause de mon don imaginaire mais aussi de l'inspiration que je lui donnais et de mes conseils qu'il trouvait judicieux. À la rentrée, je revis Christina. Elle semblait pâle et amaigrie et était secouée de tremblements.

— J'espérais que les vacances te feraient du bien, mais j'ai l'impression que ce n'est pas le cas, dis-je.

— N... non. Tu... tu es au cou... courant ?

Elle claquait des dents, ce qui l'empêchait de s'exprimer correctement.

— Au courant de quoi ?

— Il y a eu des mo... morts.

Je la dévisageai, interloquée.

— Encore ? Fis-je, accablée.

Christina hocha la tête.

— Ou... oui. Et ton amie... Re... Rebecca... a dis... disparu.

## Chapitre 19

### Le chantage

J'étais accablée par ce que Christina m'avait annoncé. J'étais loin d'être aussi proche de Rebecca que de Vanille mais le fait d'avoir bu son sang avait créé un lien subtil entre elle et moi. De plus, je la trouvais drôle malgré elle. Son étourderie était impayable. Dans la matinée, le directeur nous confirma ce qu'avait dit Christina, au sujet des morts, qui n'étaient cette fois-ci pas celles de lycéens, ainsi qu'au sujet de la disparition de Rebecca. Le directeur semblait de plus en plus fatigué et soucieux. À l'heure du déjeuner, des larmes coulèrent sur les joues de Vanille.

— Pardon, dit-elle en s'essuyant les joues. C'est juste que... Rebecca me manque.

Je lui pris la main et la massai pour la réconforter.

— Ne t'excuse pas, dis-je doucement. À moi aussi, elle me manque.

— C'est bizarre. Elle était à côté de la plaque en permanence, elle ignorait notre secret, et pourtant, je l'aimais bien.

J'approuvai d'un signe de tête.

— Je n'ose pas imaginer ce qui lui est arrivé, ajouta-t-elle d'une voix éteinte.

— Moi non plus, dit sombrement Dimitri.

Par inquiétude pour moi, il continuait de me suivre partout et partageait donc ses repas avec nous. Il avait ainsi fait la connaissance de Vanille. Il semblait l'apprécier. C'était réciproque. Elle le trouvait drôle, se moquait gentiment de lui et des allures de latin lover qu'il adoptait avec moi. Comme il ne s'intéressait pas aux filles avant moi, personne ne connaissait cette facette de lui et elle s'amusait beaucoup à le découvrir. Cependant, ces derniers temps, elle n'avait pas le cœur à rire.

— Je n'arrive pas à y croire, dit Vanille. Peut-être est-elle...

— Non, dis-je fermement.

J'avais la certitude qu'elle était encore en vie, même si je n'aurais pas su expliquer pourquoi. Peut-être était-ce grâce à son sang qui coulait encore dans mes veines et qui me laissait croire que notre lien n'avait pas disparu. Si elle était morte, je l'aurais su. Je l'aurais senti. Dimitri me prit la main.

— Si tu es certaine qu'elle est en vie, alors je te crois, m'appuya-t-il.

Vanille renifla.

— Moi aussi, dit-elle.

Elle ne semblait pas moins angoissée pour autant. C'était compréhensible. Même si Rebecca était vivante, il pourrait lui être arrivé toutes sortes de choses horribles que je refusais même d'imaginer. J'aperçus Christina à quelques tables de nous, à sa place habituelle. Elle ne mangeait pas et était toujours secouée de tremblements violents.

— Je reviens tout de suite, dis-je à Vanille et Dimitri.

Je m'approchai prudemment de Christina, craignant à moitié qu'elle m'envoie promener. Cependant, même si cela se produisait, j'y survivrais. Nous nous étions déjà expliquées, elle et moi. Elle m'avait bien fait comprendre que je ne devais pas prendre ses rebuffades comme une attaque personnelle. De plus, je n'allais pas renoncer à l'aider sans même avoir essayé. Pas après la promesse que j'avais faite à monsieur Boisé. Elle leva à peine les yeux quand je m'assis en face d'elle.

— Tu ne manges pas ? demandai-je doucement.

Christina secoua la tête.

— N... non. Je n'ai... pas... pas f... faim.

Elle claquait toujours des dents de manière inquiétante.

— Christina, tu fais ce que tu veux, mais à mon avis, tu ne peux pas rester au lycée dans cet état. Tu devrais rentrer chez toi te reposer.

Elle eut un regard dédaigneux.

— Je ne... ne v... vais pas... pas... manqu... quer les cou... cours à chaque fois que je... je... me sens mal, répliqua-t-elle.

En un sens, j'admirais son courage. D'un autre côté, être fort ne signifiait pas toujours qu'il fallait se faire violence et se faire du mal mais qu'au contraire, cela impliquait de savoir contourner certaines difficultés, connaître ses limites sans obligatoirement les repousser. Il fallait savoir se protéger, se régénérer.

— Justement. Reste bien au chaud chez toi et repose-toi une ou deux semaines. Va voir un médecin, ou un psy, si tu fais toujours ces cauchemars.

Une lueur d'amertume apparut dans ses yeux.

— Les mé... médecins n'y pourront r... rien.

— Peut-être, mais je suis sûre qu'un peu de calme et de repos te feront du bien.

Ces dernières paroles parurent avoir un impact sur elle.

— Tu as peu... peut-être raison, concéda-t-elle. Je ne su... supporte plus tout ce br... bruit.

— Alors appelle tes parents, qu'ils viennent te chercher.

Elle hocha la tête.

— D'a... d'accord. Tu peux... peux me lai... laisser, main...

maintenant.

Je regardai son plateau chargé de nourriture qui allait être gâchée.

— Si tu ne manges rien, je peux prendre ton muffin ? Dimitri les adore.

Une ombre de sourire se dessina sur le visage malade de Christina.

— Vas... vas-y, sers t... toi, dit-elle.

Je pris le gâteau et retournai m'asseoir aux côtés de Vanille et Dimitri. Je donnai le muffin à ce dernier, qui me remercia de ce substitut à mon sang qu'il aurait aimé boire en guise de dessert — il aimait bien imaginer qu'il inversait les rôles, c'était sans doute son fantasme — avant de le manger en fermant les yeux avec une expression de délice exagérée, ce qui dérida un peu Vanille.

— C'est la première fois que je vois quelqu'un discuter aussi longtemps avec Christina, dit-elle.

Je haussai les sourcils.

— Pourtant, je ne suis pas restée longtemps avec elle, fis-je remarquer.

— Oui, mais Christina ne parle avec personne. Tu bénéficies d'un régime de faveur.

Une fois le repas terminé, j'accompagnai Christina à l'entrée du lycée, là où elle devait attendre ses parents. Il me sembla que l'air frais lui faisait du bien. Cependant, elle serait sûrement mieux dans son lit. Elle ne claquait plus des dents mais son corps était toujours secoué de tremblements et elle était d'une pâleur inquiétante.

— Tu n'étais pas obligée de m'accompagner, dit-elle.

— Dans l'état où tu es, si, dis-je fermement. De plus, je ne voudrais pas que tu disparaisses, toi aussi.

Ma remarque lui arracha un faible sourire.

— En pleine journée, cela m'étonnerait.

— On ne sait jamais.

J'étais sérieuse. J'ignorais si Rebecca avait disparu de jour ou de nuit. Cependant, avec les vampires blancs qui montaient la garde, Christina ne risquait pas grand-chose. Elle les désigna du regard. Je me souvins de la fois où elle les avait froidement toisés, en compagnie de sa famille. Cette fois-ci, son regard n'avait plus rien d'hostile. Il trahissait un soupçon de curiosité.

— Ces gens-là sont tes amis ?

— Oui... en quelque sorte.

— J'ai remarqué qu'ils étaient très souvent ici. Que font-ils ?

Je me mordis la lèvre. Je ne pouvais évidemment pas lui dire la vérité mais je ne me voyais pas lui mentir non plus. Pas alors qu'elle me faisait de plus en plus confiance et m'avait écoutée en décidant de rentrer chez elle. Je considérais que la confiance devait généralement être réciproque. J'essayai de trouver quelque chose qui soit le plus



proche possible de la réalité.

— En fait, ils montent la garde. Ils guettent un danger. Je ne peux pas te dire de quoi il s'agit.

Christina n'insista pas. Elle ne parut même pas trouver cela bizarre. Contre toute attente, ce fut elle qui se confia.

— Victoria, je vais t'avouer quelque chose. Mais il faut que tu me promettes de n'en parler à personne.

Elle avait parlé à voix basse. J'appréhendais ce qu'elle s'apprêtait à me dire. Ce devait être grave. Était-ce en rapport avec ses cauchemars ? Prenait-elle de la drogue ? Cela aurait expliqué son agressivité momentanée, ses sautes d'humeur, ses angoisses et ses tremblements mais j'en doutais. Ce devait être autre chose.

— Je te le promets, dis-je.

Elle plongea son regard gris foncé dans le mien.

— Tu ne dois même pas en parler à Dimitri et Vanille.

— Je te le promets, répétai-je.

Elle hésita, comme si elle était partagée entre ses réticences à m'avouer un lourd secret et le besoin de soulager son fardeau. Puis elle se lança.

— Je t'ai dit que je faisais des cauchemars atroces. Ce n'est pas tout à fait vrai. En fait, je ne me souviens pas de mes nuits. J'ai l'impression que quelqu'un, non, quelque *chose*, me pousse à commettre des choses horribles. J'ai le sentiment inexplicable d'être responsable de toutes ces morts qui ont eu lieu.

Son aveu me fit frissonner. Cependant, je tentai de la rassurer.

— C'est impossible. Il a été prouvé que ces morts avaient été causées par des animaux.

Christina hocha la tête mais elle ne sembla pas rassurée pour autant. J'avais l'impression qu'elle ne m'avait pas tout dit. Cependant, je n'insistai pas. Ce qu'elle m'avait confié était déjà beaucoup. Une voiture se gara. Christina fit un pas en avant. Trois personnes sortirent de la voiture. Elles semblaient à peine plus âgées que Christina. Il y avait un garçon et deux filles, aux mêmes cheveux blond cendré qu'elle. Ils s'approchèrent de nous. Je remarquai qu'ils semblaient souffrir du même trouble que Christina. Ils étaient pâles et avaient les yeux cernés. Malgré tout, à l'instar de ma camarade, cela n'altérerait pas leur beauté. Ils me dévisagèrent avec une méfiance mêlée de curiosité. Il y avait quelque chose de sauvage dans leur regard.

— Qui est-ce ? demandèrent-ils à Christina.

Manifestement, ils étaient surpris de la voir en compagnie de quelqu'un du lycée. Ils étaient les mieux placés pour connaître son tempérament solitaire. J'avais beau ne jamais leur avoir parlé, il me semblait qu'ils étaient pareils. Peut-être était-ce à cause de leur froideur et de leur calme apparent. Un lien semblait les unir, plus fort

que les liens du sang.

— C'est Victoria, une fille de ma classe. Elle est... gentille. Elle prend soin de moi dans les moments... difficiles.

Sur ces mots, elle m'adressa un maigre sourire.

— Oh, je n'ai pas fait grand-chose, dis-je.

Les nouveaux venus me jaugèrent. Je soutins leur regard, sans ciller. Je ne lus pas d'hostilité dans leurs yeux, mais une certaine méfiance. Ils semblaient m'évaluer, chercher à déterminer si j'étais digne de confiance. Finalement, l'une des deux filles, qui avait un beau regard couleur chocolat, prit la parole.

— Merci pour ta bienveillance, Victoria. Nous te revaudrons cela, d'une manière ou d'une autre.

Elle ne souriait pas et s'était exprimée avec une certaine solennité, mais il me sembla déceler une certaine chaleur dans ses yeux.

— Allons-y, dit le jeune homme.

— Au revoir, Victoria, me dit Christina.

Elle m'adressa un dernier regard et s'éloigna, en compagnie de ses proches. Je les regardai s'éloigner et rentrai, songeuse. Ainsi, Christina était persuadée d'avoir un lien avec les morts qui avaient eu lieu. C'était illogique, car ces morts avaient été provoquées par une rage animale. Cependant, son sentiment n'était pas imaginaire. C'était une piste qu'il ne fallait pas négliger, par conséquent. Toutefois, il n'était pas possible d'en parler aux autres. Je lui avais promis très sérieusement de garder son secret. Je ferais donc mes recherches seule, même si je ne savais pas par où commencer.

Lorsque je rejoignis Vanille et Dimitri, ce dernier me fit part d'une idée lumineuse : retrouver Rebecca grâce à Lynda et son pendule. Je me sentais stupide de ne pas y avoir pensé plus tôt. Ainsi, le soir, nous organisâmes une nouvelle réunion dans la bibliothèque de mon père. Cette fois-ci, Dimitri était présent. Lynda prit une carte de Paris et fit osciller son pendule au dessus. Il se mit à tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Lynda parut consternée.

— C'est mauvais signe ? demandai-je.

— Oui, soupira Lynda. Cela veut dire qu'il n'arrive pas à la localiser. Je me demande pourquoi.

— Peut-être n'est-elle pas à Paris, suggérai-je.

— Ou peut-être est-elle... commença Vanille, sans oser finir.

Lynda secoua la tête.

— Non. Si elle était morte, je pourrais localiser son corps. C'est bizarre. Il n'y a que les vampires noirs que je ne peux pas localiser.

Je redressai la tête, surprise par son information.

— Ah bon ? Tu ne peux pas localiser les vampires noirs, Lynda ? Pourtant, tu peux localiser les vampires blancs, comme notre reine !

— Oui, parce qu'il s'agit de notre espèce. Si je pouvais localiser les

vampires noirs, il y a belle lurette que j'aurais retrouvé celui que nous cherchons depuis que nous sommes arrivés.

— Oh ! m'exclamai-je subitement.

Je venais d'avoir une idée. Une idée surprenante, mais cohérente. Elle tenait parfaitement debout. Je venais de rassembler les éléments dans mon esprit. C'était comme si je n'arrivais pas à assembler les pièces d'un puzzle depuis des jours et que je venais de m'apercevoir que j'en avais négligé une qui permettait de tout reconstituer. Toutefois, je ne devais pas être trop sûre de moi.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Dimitri, tandis que les autres me regardaient d'un air surpris.

— Je viens d'avoir une révélation, confiai-je. Mais je me trompe peut-être.

— Nous t'écoutons, dit Lynda.

— Peut-être que nous ne pouvons pas localiser Rebecca parce qu'elle est prisonnière d'un vampire noir et il s'agirait du vampire noir que William a détecté et que l'on recherche.

— Mais oui ! Ça se tient ! s'exclama Lynda.

William parut sceptique.

— Je veux bien, mais dans ce cas, pourquoi ne l'aurait-il pas tuée ? Un vampire noir ne conserve pas le corps de ses victimes.

L'enthousiasme de Lynda ne flancha pas.

— À nous de le découvrir, déclara-t-elle. Au moins, nous tenons une piste.

La nuit tombée, Dimitri fit un nouveau cauchemar et lorsque je le réveillai, il resta un long moment à grelotter dans mes bras. Lorsque je réussis à le faire parler, il me dit qu'il avait à nouveau rêvé d'un vampire noir, ainsi que de Rebecca. Je lui dis que c'était sans doute lié aux événements récents. De ce cauchemar naquit une certitude chez lui. Celle qu'il pouvait sauver Rebecca, même s'il ignorait comment.

— J'ai l'impression que je devrais me sacrifier, dit-il.

Je posai un doigt sur ses lèvres pour le faire taire.

— Il est hors de question de sacrifier qui que ce soit, répliquai-je fermement. Et surtout pas toi.

Les jours suivants, il se produisit un phénomène inquiétant chez Dimitri. Pour commencer, ses songes se répétaient. Mais il y eut quelque chose de plus inquiétant, qui se manifesta pour la première fois alors que j'étais en cours d'Histoire. Vanille me tapota le bras pour me montrer Dimitri qui m'attendait à l'entrée de la salle.

— Tu devrais y aller, dit-elle. Moi aussi, j'aimerais bien que William me rende visite pendant les cours.

Je m'assurai que le professeur était concentré sur son cours, me levai sur la pointe des pieds et rejoignis Dimitri. Je l'entraînai dans le couloir.

— Qu'y a-t-il ? J'espère que c'est important, car tu sais très bien que je n'aime pas m'absenter de cours, même avec ce professeur.

— Désolé, murmura Dimitri. Mais oui, c'est important.

Je l'observai attentivement. Quelque chose clochait chez lui. Je ne tardai pas à trouver de quoi il s'agissait. C'était son regard. Il était voilé, hanté. Je m'aperçus également qu'il avait mauvaise mine. Son teint pâle et sans défaut avait pris une couleur grisâtre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'entends des voix. Ou plutôt, une seule. Elle m'appelle.

Il ne manquait plus que ça. D'abord les cauchemars, ensuite ça. Pourquoi cela arrivait-il à Dimitri ? Peut-être était-ce lié à son expérience de mort imminente et à sa capacité de voir sa sœur défunte. Peut-être entendait-il d'autres morts. Mais pourquoi aurait-il développé ce don uniquement maintenant ? Dimitri vit mon expression consternée.

— Je sais ce que tu dois penser. Je suis en train de devenir fou.

— Jamais.

Je lui pris le visage entre mes mains et plongeai mon regard dans le sien, comme si cela pouvait effacer cette lueur cauchemardesque de ses yeux. En vain. Néanmoins, son visage reprit des couleurs. Peut-être était-ce grâce à la chaleur de mes paumes, même s'il ne s'agissait pas de chaleur humaine.

— Je sais que tu es sain d'esprit. Si on met de côté ton obsession pour la vengeance.

Cette remarque lui arracha un faible sourire.

— Merci, Victoria. À vrai dire, je ne pense pas divaguer, moi non plus. Je pense que cette voix provient de quelque part, en dehors de mon esprit.

— C'est un homme ou une femme ?

— Un homme, il me semble.

— Qu'est-ce qu'il te dit ?

— De venir à lui.

— C'est tout ? Il ne t'a rien dit d'autre ?

Dimitri secoua la tête.

— Non.

Je méditai ses propos mais ils me laissaient perplexes.

— Bon. En tout cas, tu ne peux pas rester au lycée comme ça. Va voir l'infirmière et dis-lui que tu ne te sens pas bien. Tu sais avoir l'air malade ?

Dimitri hocha la tête avec un sourire amusé.

— Je suis le meilleur des acteurs. Brad Pitt n'a qu'à bien se tenir.

Je le dévisageai. S'il recommençait à plaisanter, cela signifiait qu'il se sentait un peu mieux. C'était bon signe. J'espérais qu'il était réellement bon comédien. D'un autre côté, avec son teint

naturellement pâle et son regard trouble, ce ne serait pas très difficile d'avoir l'air mal en point. D'abord Christina, ensuite Dimitri. Décidément, je commençais à avoir l'habitude de jouer les gardes malades.

— Je vais à l'infirmierie et je rentre chez moi, d'accord ?

Je fis la grimace.

— Tu vas pouvoir rentrer seul ?

Dimitri me caressa les cheveux d'un geste qui se voulait sans doute rassurant.

— Ne t'inquiète pas, ma belle. Retourne vite en cours.

Il posa ses lèvres sur les miennes. Je pris son visage entre mes mains et l'embrassai avec plus de passion, moins de retenue que d'habitude, comme pour lui insuffler l'énergie dont il avait besoin. Il me rendit mon baiser, plus doucement, avec moins de frustration que de coutume. Quand je me détachai de lui, son regard semblait plus net. Je n'étais pas mécontente de moi.

— À ce soir, dis-je avant de regagner la salle de classe.

À l'évidence, monsieur Bigloo ne s'était pas rendu compte de ma brève absence. Je n'étais pas la seule à avoir déserté le cours, d'ailleurs, au vu des nombreuses chaises vides. Je regardai avec un pincement au cœur celle de Rebecca. En dépit de cela, Vanille semblait de bonne humeur.

— C'était un très beau baiser, dit-elle. Je n'en ai pas perdu une miette ! D'ailleurs, je ne suis pas la seule.

Je regardai autour de moi et vis que pas mal d'élèves me dévisageaient, certains en souriant, d'autres avec envie. Je commençais à avoir l'habitude des regards de ce genre. Après tout, une histoire d'amour entre un vampire et l'ange noir du lycée, cela avait de quoi susciter l'intérêt. Ce n'était pas gênant, car cela ne nous empêchait pas d'avoir notre jardin secret, lui et moi.

— Vous formez vraiment un très beau couple, Dimitri et toi, reprit Vanille.

— Pas autant que William et toi, qui êtes liés pour l'éternité, répondis-je.

— Tu pourrais connaître la même chose avec Dimitri, si tu le souhaitais, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Ne recommence pas avec ça. Je ne veux pas imposer cela à Dimitri.

— Mais toi, si tu décidais d'être égoïste, tu le voudrais ?

Cette fois-ci, j'optai pour la sincérité. Est-ce que j'en avais envie ? Honnêtement, la réponse était oui. Mais notre amour serait-il éternel ? Beaucoup d'adolescents tombaient amoureux en se persuadant que c'était pour toujours et se fourvoyaient. Qu'est-ce qui me différenciait

d'eux ? D'un autre côté, les sentiments qui liaient les vampires aux partenaires de sang que je connaissais semblait indestructibles. Peut-être que les vampires ne s'éprenaient pas de la même manière que les humains ?

— Je ne sais pas. C'est la première fois que j'éprouve cela.

Vanille m'adressa un sourire compréhensif.

— Tu as raison de ne pas te précipiter. Tu as l'éternité devant toi, et prendre un partenaire de sang n'est pas un engagement qui se prend à la légère.

— Tout à fait, répondis-je.

J'étais soulagée qu'elle dise cela, au lieu de me pousser à désigner Dimitri comme mon âme sœur sans plus attendre.

— Cependant, si tu choisisais Dimitri, j'en serais très heureuse pour toi, ajouta-t-elle.

Je lui souris.

— Merci, c'est gentil. Mais je croyais qu'il te faisait peur.

— Au début, oui, admit-elle. Mais plus maintenant. Depuis qu'il déjeune avec nous, je le trouve plus... humain.

Avant de rentrer chez mes parents, j'appelai Dimitri pour vérifier qu'il était bien rentré chez lui. Il me confirma que oui, ce qui me soulagea intensément. Cependant, lorsque je le rejoignis chez lui après m'être abreuvée, mon inquiétude augmenta quand il me dit qu'il entendait encore des voix.

— Est-ce toujours la même voix ? demandai-je.

Dimitri hocha la tête.

— Oui. Mais j'en entends une deuxième, aussi. Celle de Rebecca qui m'appelle à l'aide.

— Alors cela aurait un lien avec sa disparition.

— Oui, dit Dimitri, une lueur d'espoir dans les yeux. Peut-être devrais-je écouter ces voix pour la retrouver.

Je le fusillai du regard.

— Il n'en est pas question ! dis-je sévèrement.

Dimitri soupira.

— Je savais que tu réagirais ainsi. Mais c'est peut-être notre seule chance de la retrouver.

— C'est peut-être un piège, rétorquai-je.

Dimitri me prit la main.

— Victoria, je sais que Rebecca est ton amie. C'est pour toi que je tiens à la retrouver.

— Je sais. Merci.

Dimitri m'enlaça de ses bras chauds et m'embrassa. Je lui rendis ses baisers. Lorsque ses lèvres s'entrouvraient, le goût du sang émanant de sa langue se répandait dans ma bouche et sur mon palais. C'était une sensation enivrante. Sa bouche se refermait assez vite pour je ne

puisse pas perdre le contrôle. C'était à la fois rassurant et frustrant.

Soudain, il se raidit. Je m'écartai de lui.

— Dimitri, qu'est-ce qui se passe ?

Il ne répondit pas. À nouveau, il avait le regard voilé, hanté, comme possédé. Je pris son visage entre mes mains. Sa peau était devenue dure et glacée. Choquée, j'eus le réflexe de le lâcher, avant d'avoir honte de mon attitude et de poser de nouveau mes paumes sur ses joues. Autant essayer de réchauffer une statue.

— Dimitri, je t'en prie, dis-moi ce qui ne va pas ! le suppliai-je.

Il me regarda alors avec un sourire mauvais, diabolique. Je reculai brusquement, horrifiée. Ce n'était pas Dimitri. Les diamants de ses yeux célestes semblaient avoir disparu et ses prunelles paraissaient presque noires. Cela suffisait à lui donner un autre visage, cruel et inhumain. Je ravalai ma peur et l'affrontai du regard.

— Qui es-tu ?

— Je suis celui qui détient Rebecca.

Sa voix était dure, métallique.

— Que veux-tu de moi ? demandai-je.

Il eut un nouveau sourire.

— Ce que veulent tous les vampires.

Ainsi, j'avais vu juste. Celui qui avait enlevé Rebecca était un vampire noir.

— Je le veux, mais je ne peux l'avoir, à cause de toi et de tes amis vampires blancs. Donne-moi le sang de Dimitri et je libérerai Rebecca.

## Chapitre vingt

### Le vampire noir

La présence maléfique dans le regard de Dimitri disparut. Il cligna des yeux, lesquels retrouvèrent leur éclat bleu et étoilé, son visage reprit un aspect humain et il s'écroula par terre. Je me précipitai auprès de lui. Il tremblait et était secoué de spasmes. Je lui pris la main et la serrai à lui faire mal.

— Dimitri, tiens bon ! l'implorai-je.

Dimitri, face contre terre, tourna la tête vers moi. Son regard était empli de terreur et de douleur et son visage était mouillé par une sueur glacée. Peu à peu, les tremblements s'estompèrent. Je l'aidai à se relever et l'emmenai dans la salle de bain. Là, je l'aidai à enlever son t-shirt. Alors que je m'apprêtais à le laisser seul, il me retint par le poignet.

— Reste avec moi, m'implora-t-il.

Il y avait une telle détresse dans son regard que j'acceptai. Je lui tournai le dos pendant qu'il achevait de se déshabiller, pénétrait dans la baignoire, tirait le rideau et actionnait le jet. Là, je me retournai et distinguait l'ombre de sa silhouette nue à travers le rideau. Je fus prise d'un violent désir de quitter mes vêtements, de le rejoindre, de le réconforter et de réchauffer son corps à l'aide du mien, d'embrasser son torse mouillé et de combler ses désirs. Malheureusement, cela m'était interdit. Je me contentai de m'approcher du rideau, de caresser le tissu plastifié des doigts. En plus du bruit de l'eau qui coulait, je distinguai le son de son souffle, qui s'apaisait au fur et à mesure que l'eau chaude ruisselait sur sa peau, le rythme de ses battements de cœur qui retrouvait sa régularité. Comme je l'avais escompté, cela lui faisait du bien. Lorsque le bruit du jet cessa, je m'éloignai et lui tournai le dos. J'entendis Dimitri quitter la baignoire, enrouler une serviette autour de sa taille avant de sortir. Lorsqu'il eut enfilé un pyjama, je le rejoignis sur le lit.

— Ça va mieux ? lui demandai-je doucement.

Dimitri m'adressa un sourire rassurant.

— Oui, merci.

Il se glissa sous la couette et me fit signe de l'y rejoindre. Je lui obéis et me blottis contre lui.

— Victoria, que s'est-il passé ? demanda-t-il.



— Oublie ce qui vient d'arriver. Nous en reparlerons demain, d'accord ?

Dimitri secoua la tête.

— Non, Victoria. Cela pourrait se reproduire n'importe quand.

— Je ne le laisserai pas te posséder à nouveau, répliquai-je.

— Alors j'ai bel et bien été possédé, dit Dimitri. Je luttai depuis longtemps et il a fini par l'emporter. J'ai plongé dans un trou noir. C'était horrible.

— Cela ne se reproduira pas, chuchotai-je. Je te promets que je ferai mon possible pour l'en empêcher.

Je resserrai mon étreinte, comme pour donner plus de poids à mes mots.

— Qui était-ce ? demanda Dimitri.

— Le ravisseur de Rebecca.

Pendant un long moment, Dimitri resta silencieux. Je me pelotonnai contre lui, guettant le retour du vampire noir en lui, prête à le chasser, même si j'ignorais comment je m'y prendrais. Cela me donnait un aperçu de leurs pouvoirs. Peut-être était-ce celui qui donnait des cauchemars et des crises d'angoisse à Dimitri.

— Je m'en doutais, dit-il finalement. Il veut mon sang en échange de Rebecca, n'est-ce pas ?

— Oui.

Même si je ne voyais pas son visage, la tête posée contre son torse, je devinai que Dimitri souriait.

— Ce ne serait pas la première fois que mon sang sert de monnaie d'échange.

Je compris qu'il faisait allusion à notre visite à la reine des vampires blancs.

— Dimitri, ce vampire noir n'est pas comme Désiré. Il ne se contentera pas d'une gorgée de sang. Il veut te tuer.

Contrairement à toute attente, ma remarque déclencha un petit rire chez lui.

— Ce ne serait pas la première fois que je meurs, tu n'as pas oublié ?

Je me détachai de lui et relevai la tête pour lui lancer un regard furieux.

— Non. Mais il n'est pas question de prendre de risque.

Dimitri me caressa la joue.

— Je sais. Je plaisantais.

Je fronçai les sourcils.

— Cela ne me fait pas rire, grommelai-je en lui tournant le dos.

Dimitri m'enlaça.

— Victoria, excuse-moi, murmura-t-il en me caressant la nuque.

Je restai silencieuse.

— Victoria, regarde-moi, s'il te plaît.

C'était les mots magiques. Vaincue, je me tournai vers lui en soupirant. Dimitri m'adressa un sourire serein. Il avait retrouvé son assurance habituelle. Dans un sens, cela me rassurait mais j'espérais également que cela ne signifiait pas qu'il allait faire preuve de témérité et jouer les têtes brûlées comme il avait l'habitude de le faire.

— Je te promets que nous allons sauver Rebecca.

— Jure-moi surtout de rester en vie, rétorquai-je.

— J'en fais le serment.

— Maintenant, endors-toi.

— Bien, madame.

Sur ces mots, il ferma les yeux. J'effleurai ses paupières du bout des doigts et posai ma tête sur son épaule. Dimitri dormit d'un sommeil paisible, hanté ni par des cauchemars, ni par la voix d'un vampire noir. Cela me soulagea. Je songeai que j'aurais bien aimé savoir de quoi il rêvait. Pour cela, il m'aurait suffi de goûter son sang. Ce qui était évidemment impossible. En plein milieu de la nuit, je fus perturbée par William.

*Petite sœur ?*

*Oui, William ?*

*J'ai découvert quelque chose d'important.*

*Moi aussi.*

*Rejoins-moi, il faut qu'on en parle.*

*Où ?*

*Au parc.*

*J'arrive.*

Le plus silencieusement possible, je me détachai à regret du corps chaud de Dimitri, enlevai le pyjama qu'il m'avait prêté et remis mes vêtements. Répugnant à laisser Dimitri seul, surtout après ce qui venait de se produire, je tentai d'invoquer sa sœur. Celle-ci accepterait à coup sûr de veiller sur lui.

— Diane, dis-je doucement.

Rien ne disait que j'allais réussir. Je n'avais jamais invoqué d'esprits. Comment s'y prendre ? Je me concentrai sur la sœur de Dimitri, sa silhouette fantomatique, ses longs cheveux noirs, son beau visage diaphane, et surtout, ses yeux étoilés identiques à ceux de son frère. Je me rappelai le regard inquiet et réprobateur qu'elle affichait souvent lorsqu'elle tentait de raisonner Dimitri.

— Diane, répétais-je. Viens à moi, s'il te plaît.

Toujours rien. Je fis une autre tentative, les yeux fermés.

— Diane. Dimitri a besoin de toi.

Peu à peu, je sentis une présence se former. Je me demandais s'il s'agissait du fruit de mon imagination, quand j'entendis une voix familière.

— Tu m'as appelée ?

J'ouvris les yeux et reconnus la sœur de Dimitri qui flottait à quelques mètres de moi. C'était bien elle, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux identiques à ceux de son frère. Comme de coutume, elle portait une longue et légère robe blanche. Elle me souriait d'un air bienveillant. Je lui rendis son sourire.

— Bonsoir, Victoria, me salua-t-elle. Cela faisait longtemps qu'on ne s'était pas vues.

— C'est vrai. Je suis désolée, à cause de moi, tu ne vois presque plus Dimitri. Je monopolise ses nuits.

Diane me sourit de plus belle.

— Ne sois pas désolée, Victoria. Grâce à toi, Dimitri n'a presque plus besoin de moi. Je pourrai bientôt partir définitivement. Merci de prendre soin de lui.

— De rien, me contentai-je de répondre, regardant ailleurs.

Je ne pourrais pas remplacer indéfiniment Diane auprès de Dimitri. Tôt ou tard, je m'éloignerais de lui. Nous nous étions mis d'accord, nous ne resterions pas ensemble pour toujours. Mais ça, je n'osais pas le lui dire. De plus, une autre fille me remplacerait sûrement auprès de lui et Diane n'aurait donc pas à s'en faire. Cette idée me rassurait et m'attristait à la fois.

— Venons-en au fait. Pourquoi m'as-tu appelée ?

J'hésitais à lui parler du vampire noir qui avait possédé son frère. Elle s'inquiétait déjà naturellement tant pour lui, il était inutile d'en rajouter. Je me contentai donc de lui parler du fait qu'il faisait des cauchemars et des crises d'angoisse. Toutefois, si son persécuteur recommençait à le posséder devant Diane, Dimitri serait obligé de lui expliquer ce qui se passait. Je priais pour que cela n'arrive pas.

— Je dois m'absenter. Peux-tu t'occuper de lui si jamais il y a un problème ?

Diane hocha la tête.

— Je prendrai soin de lui, c'est promis.

— Merci.

Je lui adressai un sourire et me diffusai au-dehors. Je flottai dans les airs pour ensuite me matérialiser et atterrir en douceur au sol. Puis je m'empressai de rejoindre William au parc. Au début, je ne vis personne. Puis je me concentrai pour détecter sa présence et le découvris caché derrière les arbres. Je le rejoignis.

— Tu as fait vite, dit-il.

— Pourquoi es-tu caché ?

— Je vais t'expliquer ça tout de suite. D'abord, comment va Dimitri ?

— Mieux que tout à l'heure.

William m'adressa un regard interrogateur. J'entrepris alors de lui

raconter ce qui s'était passé, comment le vampire noir l'avait possédé pour me faire cet odieux chantage. Il nous avait posé un ultimatum. La vie de Rebecca contre celle de Dimitri. Lorsque j'eus terminé, le visage de William s'était assombri.

— C'est horrible. Je suis désolé. Mais au moins, nous avons la confirmation que c'est bien un vampire noir qui a enlevé Rebecca. Et nous savons ce qu'il veut.

— Oui, mais il ne l'aura pas, dis-je fermement.

William hocha la tête.

— Bien sûr, dit-il.

— Maintenant, dis-moi pourquoi tu m'as amenée ici.

— J'ai vu les loups enragés à l'œuvre.

— Oh.

Je frissonnai en me rappelant ces loups gris aux yeux rouges. Je ne les avais jamais rencontrés pour de vrai, mais au travers du sang d'une de leur victime et mon don imaginaire m'avait aidée. Ils ne ressemblaient plus à ceux, calmes et solitaires que j'avais vus dans la forêt, qui étaient sauvages mais semblaient inoffensifs.

— Ce ne sont pas des loups ordinaires.

— Que veux-tu dire ?

— Regarde et tu comprendras. Ils ne devraient pas tarder à revenir. J'ai vidé une fiole de sang humain près des bancs pour les attirer.

— Parce qu'ils sont attirés par le sang humain ?

— J'en suis certain. Maintenant, plus un mot.

Nous attendîmes, accroupis derrière les arbres, que les loups apparaissent. Il régnait un calme inquiétant. Soudain, j'entendis un concert de grognements. Je sursautai. Une meute de loups surgit dans le parc. Ils étaient enragés, à la recherche d'une présence humaine. Leurs épouvantables yeux rouges luisaient dans l'obscurité. Ils fureterent partout, cherchant des humains. Au bout d'un long moment, ne voyant personne, ils se calmèrent.

— Maintenant, chuchota William.

Sous mes yeux, il se passa quelque chose auquel je ne m'étais pas attendue. Les loups se métamorphosèrent en humains. Leurs yeux brillaient toujours d'une lueur rouge atroce mais ce n'est pas ce qui me choqua le plus. Je restai figée de stupeur en reconnaissant leurs cheveux épais et blond cendré. Parmi eux, il y avait une silhouette familière. Mince, élancée, mais au lieu d'être gris, ses yeux étaient rouges, à l'instar de ses pairs. Christina.

— Ce sont des lycans, chuchota William.

Je les vis reprendre leur forme animale et s'éloigner.

— Ils ne savent pas ce qu'ils font.

William haussa les sourcils.

— Comment le sais-tu ?

Je me mordis la lèvre. Je m'apprêtais à lui parler de Christina mais je m'arrêtai à temps, me rappelant la promesse que je lui avais faite. Je ne parvenais pas à y croire. Christina, avec qui je commençais à peine à devenir amie. Elle ne faisait pas exprès de faire du mal et je ne voyais pas comment l'en empêcher sans lui en faire moi même. C'était injuste. Tellement injuste.

— C'est la rage qui est responsable. Les loups ne sont pas les seuls animaux contaminés, souviens-toi.

— Peut-être que la rage vient, d'eux, précisément, rétorqua William. C'est eux qui l'ont engendrée.

— Non.

William me lança un regard agacé. Je l'ignorai.

— La première fois que j'ai vu ces loups, ils étaient paisibles. Et ils n'avaient pas ce regard rouge.

— C'est vrai, admit William. J'avais oublié.

— De plus, Balthazar n'est pas possédé, lui. C'est leur Alpha, alors si la rage venait d'eux, il serait maléfique, lui aussi.

Balthazar. Subitement, je me demandai s'il était un loup-garou, lui aussi. S'il avait une forme humaine. Ce n'était pas impossible, loin de là.

— D'accord, tu as raison. En attendant, il faut quand même les arrêter. Balthazar n'y arrivera jamais, seul.

— Nous allons trouver un remède, dis-je. Contre cette rage.

William soupira.

— Je l'espère, dit-il. Bon, je t'ai montré ce que tu devais voir. Tu peux retourner auprès de Dimitri.

— D'accord. Veille bien sur Vanille.

En rentrant, je poussai un profond soupir. Nous avions deux gros problèmes sur les bras. Nous devions contrer cette rage, ainsi que le vampire noir. Pour moi, le vampire noir était prioritaire, puisqu'il s'en prenait à Dimitri. Je repensai alors à ce qu'avait dit la reine : « Roméo et Juliette ». Sans plus attendre, je quittai à nouveau Dimitri et rentrai chez moi. Une fois arrivée, je me ruai dans la bibliothèque de mon père. J'étais sûre qu'il l'avait. Je cherchai et trouvai finalement le livre que je cherchais. Il s'agissait d'une édition reliée des œuvres de Shakespeare. Je le feuilletai, sans prendre la peine de m'arrêter, ce qui était difficile. La vision des personnages du plus grand des auteurs de théâtre, ainsi que le fait d'entendre des rimes harmonieuses, me donnaient envie de faire durer le plaisir. J'arrivai finalement à la pièce que je cherchai, *Roméo et Juliette*. Là, je commençais à lire et à voir la ville de Vérone. Le plus merveilleux, c'est que j'entendis la voix de Shakespeare. C'était logique. Mon don me permettait d'entendre parfois la voix de l'auteur or c'était Shakespeare lui même qui avait écrit ces didascalies. Il s'agissait donc bien de son timbre. Un privilège

exceptionnel. Soudain, j'eus un choc. Parmi les personnages, je venais de reconnaître le vampire noir. Cependant, ensorcelée par la voix de Shakespeare, je ne pus me détacher du livre et lus la pièce jusqu'au bout. Ce n'est qu'après que je repris mes esprits. Maintenant que j'avais identifié mon ennemi, je devais me confronter à lui. Je me sentais idiote de ne pas avoir pensé à lui plus tôt. C'était tellement flagrant, évident. Cette nuit, je mis au point un plan.

Le lendemain matin, je pris rendez-vous pour une prise de sang. Je m'y rendis le soir même. Il y avait de nombreuses personnes devant moi et je lus quelques magazines. L'expérience était assez amusante. Je voyais les personnes interviewées comme si elles étaient en chair et en os, je sentais et palpais entre mes doigts les tissus des pages de mode et respirais les parfums qui étaient répertoriés. Ainsi, l'attente ne me parut ni trop longue ni ennuyeuse. J'entendais nettement ce qui se passait de l'autre côté de la porte, là où les infirmières accueillaient les patients et il y eut quelques malaises. Je devinai qu'il s'agissait généralement d'une baisse de tension due au prélèvement de sang. Heureusement que Dimitri n'y était pas sujet. Lorsque toutes les personnes devant moi furent passées et que ce fut mon tour, je me levai et entrai. Une vieille dame aux allures de gentille grand-mère m'accueillit.

— Bonjour, mademoiselle. Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle d'un ton chaleureux.

Je ressentis quelques scrupules à faire ce que j'allais faire. J'avais toujours utilisé l'hypnose pour faire le bien, pas pour manipuler et profiter des humains. Je m'efforçais de m'en servir le moins possible. Néanmoins, je n'avais pas le choix. Ainsi, je pris place dans le fauteuil qu'elle me désigna et elle s'assit en face de moi.

— Veuillez remonter vos manches, s'il vous plaît. Avant tout, vous avez une ordonnance ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répondis-je.

Elle haussa les sourcils, déconcertée. Je plongeai mon regard dans le sien.

— Vous êtes sous mon emprise.

Elle hocha la tête, le regard ensommeillé.

— Donnez-moi votre plus grosse seringue.

Aussitôt, elle se leva et fouilla dans son placard. Là, elle hésita entre plusieurs seringues, les compara. J'attendis patiemment. Finalement, elle en sortit une seringue assez grosse, qu'elle plaça dans ma main tendue. Elle me fournit aussi les aiguilles et des sachets isothermes. Je tentais d'ignorer ma culpabilité. C'était du vol. Mais comment aurais-je pu procéder autrement ?

— Merci, cela fera l'affaire, dis-je.

Je rangeai la seringue dans mon sac.

— Vous allez oublier cela immédiatement, dis-je.

Elle hocha la tête. En sortant, je la libérai de mon emprise. Je me demandai ce qui se passerait si du sang de vampire était prélevé et analysé. Sans doute y aurait-il de quoi alarmer les scientifiques. Mon acquisition en main, je me rendis chez Dimitri. Celui-ci affichait une mine faussement contrariée.

— Tu es partie, la nuit dernière, dit-il. Tu me trompes avec un mec encore plus sexy que moi ?

Ainsi, il s'en était aperçu.

— Désolée. William m'a appelée.

— Pourquoi ?

Une lueur de curiosité et de jalousie brillait dans ses yeux parsemés de poussière de diamant. Je me demandai s'il classait William dans la catégorie des mecs plus sexy que lui. William avait beau être un vampire, ce n'était pas mon avis. Sa jalousie, totalement déplacée, m'amusait et je répugnais à lui parler des lycans.

— Oh, pour rien de spécial, éludai-je.

Dimitri fronça les sourcils.

— Tu mens.

Je tressaillis.

— Qu'est-ce, qui te fait dire ça ?

Il esquissa un sourire moqueur.

— Tu détournes le regard et tu fais non de la tête.

— Oh.

Je baissai les yeux, honteuse de m'être trahie de manière si stupide. Ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait. Mina me le faisait souvent remarquer, auparavant. Cela montrait que bien que je sois devenue un vampire, j'étais restée la même, à savoir quelqu'un d'honnête. Mais ce n'était pas toujours pratique. Dimitri s'approcha de moi et me releva le menton de sa main, d'un geste plein de douceur.

— Victoria, pourquoi est-ce que tu me mens ? Tu as peur que je me mette en colère si j'apprends ce que vous avez fait ?

Je secouai la tête.

— Non. Nous ne faisons rien de mal. Et tu n'as aucune raison d'être jaloux de William.

— Alors pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?

— Je ne veux pas t'effrayer.

Dimitri sourit.

— Il en faut beaucoup pour me faire peur. Tu devrais le savoir.

Il marquait un point. Je rendis les armes et lui racontai que nous avions vu des loups enragés se transformer en humains. Je lui expliquai que William les avait attirés avec du sang humain, ce qui avait fonctionné à merveille. Comme il me l'avait garanti, Dimitri ne perdit pas son sang froid.

— Ainsi, ce sont des loups-garous. Est-ce qu'il y avait quelqu'un que nous connaissons, parmi eux ?

— Non, répondis-je immédiatement.

Cette fois-ci, je réussis à mentir de façon convaincante. Peut-être parce que je tenais à protéger Christina. D'ailleurs, ce n'était pas tout à fait un mensonge. Je ne connaissais pas beaucoup Christina, Dimitri et Vanille ne la connaissaient que de vue et William ne la connaissait pas du tout. Si on mettait de côté la fois où il l'avait aperçue devant le lycée. Dimitri n'insista pas et changea de sujet.

— Au fait, ce n'est pas que cela me déplaît, au contraire, mais pourquoi es-tu venue chez moi aussi tôt ?

Je pris une profonde inspiration.

— Dimitri, j'ai quelque chose à te demander.

— Tout ce que tu voudras, dit-il.

Je sortis ma seringue.

— Pourrais-tu me donner un peu de ton sang ?

Dimitri parut tout d'abord surpris, puis sourit.

— Tu veux y goûter, comme Désiré ? Cela ne me gêne pas.

— Non.

— Alors pourquoi ?

J'hésitais à le lui dire. Lui révéler que j'avais identifié que le vampire noir aurait sur lui l'effet d'une bombe. Surtout quand il saurait de qui il s'agissait. Il serait capable de faire quelque chose de complètement stupide. D'un autre côté, je savais qu'il se montrerait suffisamment persuasif pour obtenir la vérité. Je coupai donc la poire en deux et lui dévoilai partiellement mon plan.

— C'est pour attirer le vampire noir. Cette nuit, je vais aller dehors avec l'échantillon de ton sang et me confronter à lui. Il ne pourra rien me faire. Les vampires ne peuvent pas s'entre-tuer.

Tout d'abord, je crus que Dimitri allait refuser tout net. Il tenait toujours à me protéger. J'envisageai presque de recourir à l'hypnose pour qu'il me laisse partir mais l'idée me répugnait. Plusieurs expressions se peignirent successivement sur le visage de Dimitri. La contrariété, l'inquiétude, puis la résignation.

— D'accord. C'est une très bonne idée, concéda-t-il.

Il alla chercher un coton et du désinfectant et je fis le prélèvement de sang en retenant ma respiration. Ma vue vampirique me permettait de bien le faire, en dépit de mon inexpérience. Puis j'enveloppai la seringue dans un morceau de tissu imbibé de l'odeur de Dimitri et glissai le tout dans un sachet isotherme.

— Ça fera l'affaire, dis-je. Merci.

Je l'embrassai rapidement et m'en allai. À minuit, j'allai m'abreuver, ce qui m'aida à résister à la tentation de boire le contenu de la seringue. Ensuite, je me rendis au parc, seule. Je sortis l'objet qui me



servait d'appât, toujours enroulé dans du tissu et m'assis sur un banc, au centre du parc. Là, j'attendis. J'espérais que le sang n'attirerait pas les loups. D'ailleurs, je me demandais pourquoi ils étaient attirés par le sang humain. Les lycans se nourrissaient-ils de la même manière que les vampires ? Aucune légende ne le stipulait. Du moins, aucune légende parmi celles que je connaissais. Il faudrait que j'effectue des recherches approfondies. Cela me permettrait peut-être de trouver un remède à la rage.

Soudain, je détectai une présence. Je tentai de garder mon sang-froid et resserrai le tissu emmaillottant la seringue dans mes mains. Je me levai et vis une silhouette s'approcher de moi. Je fis quelques pas en avant en réprimant mon irrépressible envie de fuir. J'aurais préféré venir avec des vampires blancs mais il se serait sûrement caché d'eux. La silhouette avançait. Je savais que c'était lui, le vampire noir que je cherchais.

— Bonsoir, Victoria. Heureux de te revoir.

Je ne répondis pas et m'approchai pour dévisager mon ennemi. Je ne m'étais pas trompée. Il s'agissait bel et bien de Tybalt.

## Partie 3

# LE REMÈDE

## Chapitre 21

### Le dilemme

Dans la nuit, Tybalt paraissait plus terrifiant que jamais. Les veines noires sur son visage et son cou s'étaient épaissies et semblaient même s'être multipliées. Il paraissait plus fort, plus impressionnant et l'aura de répulsion qui émanait de lui était plus forte qu'avant. Comment avais-je pu ne pas deviner qu'un être aussi inhumain était un vampire noir, celui que nous cherchions ? Il s'approcha de moi. Instinctivement, je reculai.

— Où est Dimitri ? demanda-t-il.

— Il n'est pas là, rétorquai-je.

Tybalt fronça les sourcils.

— Ne mens pas, ma belle. J'ai senti l'odeur de son sang. Où se cache-t-il ?

— Oh. Son odeur. Tu dois parler de cela, dis-je.

Je brandis devant lui la seringue enveloppée de tissu. Je réussis, par je ne sais quelle témérité, à esquisser un sourire de défi. C'était puéril, mais je me réjouissais d'avoir réussi à le duper. Même si cela ne me mènerait pas bien loin. Après tout, lui ne cessait de nous mener par le bout du nez, une petite revanche ne lui ferait pas de mal. Au début, Tybalt parut furieux, prêt à se saisir de la seringue pour la fracasser à terre. Mais il sembla ensuite se calmer. Finalement, il sourit à son tour.

— Très astucieux, Victoria. J'aurais dû me douter que tu ne me livreras pas Dimitri aussi facilement. Puis-je goûter à l'échantillon que tu m'as apporté, histoire d'avoir un avant-goût de ce qui m'attend ?

Je serrai la seringue dans ma main.

— Il n'en est pas question. Tu n'auras jamais le sang de Dimitri.

Le sourire de Tybalt s'élargit.

— Ça, c'est à voir. Mais je suis curieux : pourquoi t'es-tu servie de son sang pour m'appâter ? Tu voulais un nouveau baiser ?

Sur ces mots, il passa sa langue sur ses lèvres d'un air lubrique. J'eus une grimace de dégoût.

— Il est hors de question que tu me touches, rétorquai-je.

— Alors, pourquoi es-tu venue seule ? Tu aurais bien besoin de tes amis vampires *peace and love* pour te protéger.

— Tu ne serais pas venu. Tu fuis les vampires blancs.

Tybalt haussa les sourcils.

— Qu'est-ce, qui te fait dire cela ?

— Tu ne viens plus au lycée, depuis que les vampires blancs montent la garde.

Tybalt eut un hochement de tête approbateur.

— Bien déduit. Sais-tu pourquoi je ne te fuis pas, toi ?

— Parce que je viens juste de m'éveiller à ma nature de vampire et que je ne sais pas encore bien discerner mes ennemis. De plus, seule, je ne représente pas une menace pour toi. L'avantage qu'ont les vampires blancs sur toi est le nombre.

Tybalt acquiesça de nouveau.

— Très bien. En effet, de manière plus générale, l'avantage des vampires blancs sur les vampires noirs est le nombre. Vous avez des partenaires de sang, ce qui permet à certains d'entre vous de vous reproduire. Vous êtes donc plus nombreux que nous. En effet, nous n'aimons pas nous encombrer d'un boulet humain pour l'éternité. Cependant, il nous arrive d'avoir une inclinaison pour nos congénères, noirs ou blancs.

Il avait dit ces derniers mots en me lançant un regard appuyé.

— Autrement dit, je te plais, traduisis-je.

Tybalt sourit de plus belle.

— Dans le mille. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne te fuis pas.

— Tu perds ton temps. Nous n'avons rien en commun. Je suis un vampire blanc.

Contrairement à ce que j'avais espéré, mes paroles n'effacèrent pas le sourire arrogant de Tybalt. Rien ne semblait pouvoir l'effacer, d'ailleurs. Combien d'êtres humains avait-il tués pour être ainsi ? Il ne devait plus les compter. J'espérais ne jamais lui ressembler un jour.

— Oh, mais nous pourrions y remédier. Il te suffirait de boire le sang d'un humain jusqu'au bout pour que toi et moi, nous soyons du même côté.

Je sentis la colère monter en moi.

— Jamais ! crachai-je.

Ma fureur ne sembla l'amuser que plus.

— Il ne faut jamais dire jamais, objecta-t-il. Tu ignores quels sont les avantages des vampires noirs. Nous sommes beaucoup plus forts, beaucoup plus rapides, nous avons des pouvoirs qui dépassent de loin les vôtres, pacifiques et ennuyeux.

— Tu ne sais rien de nos dons. De plus, je ne voudrais pas me retrouver défigurée comme toi.

Tybalt éclata de rire.

— Si ce n'est que pour des raisons esthétiques, sache que nous autres vampires noirs avons une autre perception de la beauté. Nos

veines et nos yeux noirs sont plutôt cool, de notre point de vue.

Je ne répondis pas. Pour être honnête, je ne trouvais pas Tybalt, laid, loin de là. Il était doté d'une certaine beauté cruelle et maléfique, qui appartenait à un autre monde. Ses veines s'étaient multipliées au point qu'il ne pourrait plus se montrer au lycée, même s'il le voulait. Tout le monde découvrirait qu'il n'était pas ordinaire. Je le trouvais inhumain et effrayant. C'était le prix à payer quand on prenait des vies. Au moins, dorénavant, je saurais distinguer un vampire noir au premier coup d'œil et au dégoût qu'il m'inspirerait.

— Trêve de digression, reprit-il. Cette petite conversation m'amuse beaucoup, mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu m'as attiré jusqu'ici.

— J'avais des questions à te poser, répondis-je.

— Suis-je bête ! gloussa-t-il d'un ton presque affectueux. Tu dois avoir plein de questions à me poser. Tout d'abord, asseyons-nous.

Sur ces mots, il s'assit sur l'un des bancs. Il me fit signe de prendre place à côté de lui. Je restai immobile. L'aura de répugnance qu'il dégageait m'obligeait naturellement à me tenir à distance. De plus, je ne me souvenais que trop bien de la torture qu'il m'avait infligée en m'embrassant, de force de surcroît. Je ne supporterais pas qu'il recommence. Tybalt parut lire dans mes pensées.

— Ne sois donc pas timide ! Je te promets que je n'essaierai pas de t'embrasser.

Devinant qu'il ne cesserait pas son manège affable tant que je ne me serais pas assise, je pris place à côté de lui. Comme il me l'avait promis, il ne me toucha pas. Dans le cas contraire, je serais partie en courant et me serais maudite ensuite pour ma lâcheté. Puisqu'il semblait disposer à discuter calmement, je devais faire des efforts de mon côté. Je masquai ma répugnance et m'efforçai d'afficher un air froid et serein. Il m'adressa un sourire satisfait. Il semblait presque sympathique. Presque.

— Là, voilà ! Même pour des vampires qui ne se fatiguent jamais, il est plus agréable de discuter assis, n'est-ce pas ?

J'ignorai sa remarque et commençai à lui poser mes questions.

— Pourquoi ne pas avoir tué Dimitri bien plus tôt ? C'est ton pire ennemi et tu veux son sang.

— Il s'agit d'un adversaire intéressant. Sans lui, le lycée n'aura plus beaucoup d'intérêt, pour moi. Cette guerre entre les Blacks Angels et les White Evils est une excellente distraction.

— Tu préfères donc le tuer à petit feu, déduisis-je.

Cela confirmait l'impression que j'avais eue la première fois que je les avais vus face à face. Cette haine qui coexistait avec le respect dans le regard de Tybalt. Ce respect qui le poussait à le garder en vie plus longtemps. Mais ce n'était pas seulement cela. C'était aussi parce que

Tybalt était sadique. Cela faisait sans doute partie de sa nature. Il préférait voir Dimitri s'affaiblir, souffrir, éprouver la venue progressive de la mort, petit à petit. Tybalt hocha la tête.

— En effet. Lorsque tu me le livreras, je ferai durer le plaisir. Je boirai son sang à petites gorgées.

Je secouai la tête.

— Jamais je ne te le livrerai.

— Alors Rebecca mourra. Dommage, je l'aime bien. Elle est rigolote. Cependant, comme je suis bon prince, je veux bien te laisser encore un peu de temps pour te décider. Une semaine.

Je restai silencieuse un moment. Rebecca comprenait-elle ce qui lui arrivait ? Elle était tellement... enfin, c'était Rebecca. Peut-être que son instinct lui soufflait qu'elle était en grand danger. Si elle ne se doutait de rien, son attitude décalée devait beaucoup amuser Tybalt. Si elle mourait, Vanille et moi ne le lui pardonnerions pas. Jamais. Finalement, je repris la parole.

— De toute façon, en admettant que je te le livre, tu ne pourras pas boire son sang à petites doses. Même moi, qui me contrôle bien, à ce qu'il paraît, je ne pourrais pas m'arrêter.

— Tu me sous-estimes. Je me contrôle moi-même encore mieux que certains vampires blancs. D'autres questions ?

Je réfléchis puis une nouvelle question me vint à l'esprit.

— Que faisais-tu, le soir, au lycée, avant que Dimitri et ses Blacks Angels contrent tes plans ?

— Bonne question. Je demandais à mes White Evils de m'apporter des proies et de s'occuper des corps ensuite.

— Pourquoi passer par eux ?

— Par discrétion.

— Comment peux-tu les convaincre de faire de telles choses ?

Tybalt se pencha vers moi.

— Je suis très persuasif, dit-il sur le ton de la confiance.

Je méditai un instant sa réponse. Cela faisait sans doute partie de ses dons maléfiques, qui consistaient à torturer Dimitri à distance. Voilà pourquoi ses White Evils s'en étaient pris à moi lorsque j'avais officialisé ma relation avec Dimitri. Je décidai de rester optimiste en me disant que ses pouvoirs étaient sûrement limités. Son don était peut-être essentiellement mental. Je respirai profondément et j'osai poser la question qui me faisait froid dans le dos.

— Comment t'y prends-tu pour tuer, à présent ?

Tybalt esquissa un sourire énigmatique.

— Cela, je te laisse le deviner, ma belle. Tu es intelligente, tu le découvriras bien assez tôt.

Je ne partageais pas son avis. Si j'avais été intelligente, j'aurais deviné bien plus tôt sa vraie nature. Tybalt se leva.

— J'ai une question à te poser, moi aussi, reprit Tybalt. Pourquoi n'as-tu pas fait de Dimitri ton partenaire de sang ? Si c'était le cas, il serait hors d'atteinte, à présent.

Je soupirai. Personne ne me laisserait donc tranquille avec ça ?

— Je ne pense pas que notre relation va devenir sérieuse, répondis-je.

Je me sentis satisfaite de cette réponse. Il valait mieux ne pas montrer à Tybalt combien je tenais à son ennemi. De plus, ce n'était pas un mensonge. Dimitri et moi n'avions pas d'avenir. Pas ensemble, du moins. J'espérais vivement que son avenir sans moi serait long, même s'il le serait beaucoup moins que le mien, infini. Cette explication parut plaire à Tybalt.

— Je te comprends. Toi non plus, tu ne veux pas t'engager avec un humain. Tu as bien raison.

— Je ne veux m'engager avec personne, rétorquai-je en appuyant sur ce dernier mot.

Le sourire de Tybalt s'élargit.

— Voilà qui est parler en vrai vampire noir, me félicita-t-il.

Pour toute réponse, je lui adressai un regard écoeuré. Il n'aurait pas pu m'adresser pire insulte, même si pour lui, c'était un compliment. J'avais l'impression de jouer au jeu du miroir, avec lui. Il me montrait l'opposé de ce que je souhaitais être et ce que je craignais plus que tout de devenir. Tybalt se leva.

— Bon, j'ai été ravi de discuter avec toi mais je dois aller dîner. Je te laisse une semaine pour me livrer Dimitri. Sinon, Rebecca me servira de dessert, même si son sang ne vaut pas celui de ton ami. Au revoir, ma belle ! Je garde ceci comme avance !

Sur ces mots, il me déroba la seringue et disparut. Je me retrouvai seule. Je ne savais que faire et espérais que William me contacterait par message télépathique. Je n'avais dit à personne que j'avais identifié Tybalt comme le vampire noir, de peur qu'on ne me laisse pas l'affronter seule. Or, c'était la seule manière de le démasquer. La première partie de mon plan avait fonctionné. Cependant, j'ignorais quelle en était la suite. Prévenir les vampires blancs ? Ils ne seraient pas plus avancés que moi mais c'était la meilleure chose à faire. Ainsi, je me rendis au lycée, où ils montaient la garde, comme prévu. Hiro m'adressa un sourire chaleureux.

— Bonsoir, Victoria. Il est rare de te voir ici, à cette heure-là. Tu n'es pas censée être avec Dimitri ?

— J'avais d'autres plans, expliquai-je.

Sur ce, j'entrepris de leur raconter mon entrevue avec Tybalt. Lorsque j'eus fini, Hiro et les autres me regardèrent d'un air admiratif.

— Bien joué, Victoria ! me félicita Hiro. Cela fait maintenant des semaines que nous essayons de coincer ce vampire et tu arrives à le

démasquer et à savoir ce qu'il veut !

— Oui, mais nous ne pouvons pas le lui donner, rappelai-je sombrement.

— Nous trouverons un moyen de le piéger, promit Hiro. Tu viens de vivre une expérience éprouvante, retourne donc auprès de Dimitri.

— D'accord, cédai-je et j'obtempérai.

Je repris le chemin pour aller chez Dimitri, en espérant que je ne serais pas suivie à distance par Tybalt et je me diffusai jusqu'à la fenêtre. Dimitri m'y attendait, bien réveillé. Il était vêtu d'un pyjama et de fines gouttelettes d'eau étaient accrochées dans ses cheveux blond argent. Il avait pris sa douche. En le regardant, la certitude que je ne le livrerais jamais à Tybalt se renforça. Lorsque je me matérialisai, le soulagement se peignit sur son visage. Il ferma la fenêtre, après s'être assuré que j'étais seule et il me serra contre lui.

— Tu es là, souffla-t-il.

— Tu ne dormais pas ?

— Comment aurais-je pu ? Oh, Victoria, je suis tellement soulagé que tu sois revenue !

Je le repoussai doucement.

— Je t'ai déjà dit que je ne risquais rien. Un vampire ne peut pas s'attaquer à un autre vampire.

Dimitri me lança un regard sceptique.

— Je n'en suis pas convaincu, objecta-t-il.

— Eh bien, tu as tort. Il n'aurait rien pu me faire, à part essayer de m'atteindre à travers toi. Or, tu n'étais pas là.

Dimitri m'entraîna dans sa chambre, sur son lit et s'assit en tailleur en face de moi. En sécurité, seule avec lui dans sa chambre, je me sentais beaucoup mieux. J'avais l'impression que mon entrevue avec Tybalt avait eu lieu il y a des semaines. Je n'étais presque plus ébranlée. Une lueur de curiosité brillait dans ses yeux.

— Alors, comment était-il ?

— Qui ?

— Le vampire noir, qui d'autre ?

J'observai mon ami avec consternation. Il ne semblait même pas effrayé. Il aurait dû l'être, s'il avait été sain d'esprit. J'avais cru qu'il l'était, malgré son... originalité. Peut-être était-il tellement soulagé de me retrouver saine et sauve que plus rien ne pourrait susciter sa peur. En tout cas, il avait retrouvé son attitude décontractée et son assurance. Je triturai nerveusement une de mes boucles, ne sachant que lui répondre, de crainte d'en dire trop.

— Il était... effrayant.

Dimitri sourit.

— Mais encore ?

Je savais qu'il ne s'arrêterait pas là.



— C'est quelqu'un que je connais ?

De toute façon, il apprendrait sûrement la vérité de la bouche des vampires blancs. Il serait même capable de découvrir la vérité tout seul. Je ne cessais de m'étonner que nous ne l'ayons pas deviné plus tôt. Soit Dimitri réagirait avec violence, soit il serait flatté d'apprendre qu'il était le pire ennemi d'un vampire noir.

— Devine, improvisai-je.

Les yeux de Dimitri brillèrent. De toute évidence, il était joueur.

— C'est quelqu'un du lycée.

— Oui.

— Ce n'est pas ton amie Christina, au moins ?

Je secouai vigoureusement la tête.

— Quelle idée ! Non, ce n'est pas elle, bien sûr.

Dimitri fit la moue, faussement vexé.

— Tout le monde peut se tromper, ma belle. Même un cerveau brillant comme le mien.

Je lui souris.

— Alors, tu abandonnes ?

Dimitri me regarda comme si j'étais folle.

— Jamais ! protesta-t-il.

— Alors, j'écoute tes autres suggestions.

— Ce n'est pas un Black Angel.

Ce n'était pas une question mais une affirmation. S'il y avait eu quelqu'un d'inhumain parmi ses Black Angels, il l'aurait su, puisqu'il était leur chef. De toute façon, pourquoi un vampire noir aurait voulu se ranger à l'autorité d'un humain, pour protéger d'autres humains qui plus est ? Cela aurait été complètement absurde. Je hochai la tête.

— Non, en effet.

— C'est un White Evil.

Je me mordillai la lèvre, nerveuse.

— Tu brûles, avouai-je.

Soudain, le visage de Dimitri se figea. Il semblait sous le coup d'une révélation. Je devinai qu'il avait deviné.

— Tybalt Thomas.

— Gagné, dis-je avec un sourire sinistre.

Dimitri resta un moment silencieux. Puis il laissa échapper un rire dénué de joie.

— Qu'y a-t-il ? m'enquis-je.

— Je suis vraiment trop bête. J'aurais dû le deviner tout de suite. Même physiquement, il est inhumain, avec ses répugnantes veines noires. De plus, il ne vient plus au lycée depuis que tes amis vampires blancs montent la garde, il me semble ?

— Oui, soupirai-je. Mais je me sens idiot de ne pas l'avoir deviné plus tôt, moi aussi. De plus, je ressens une répulsion à son égard qui

aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Dimitri haussa les sourcils.

— C'est vrai ? Tu ne me l'avais jamais dit ! Cela dit, cela ne me surprend pas tellement...

Je grimaçai.

— Je n'aime pas beaucoup en parler. Les deux fois où il m'a embrassée de force, c'était horrible et...

Je m'interrompis devant le visage de Dimitri. Il était empreint d'une colère glacée.

— Il t'a embrassée de force ? Répéta-t-il d'une voix dure.

Je me fustigeai intérieurement pour ma stupidité. Pourquoi avais-je révélé par inadvertance une chose pareille ? En remontant dans mes souvenirs, je me rappelai que j'avais déjà réussi à lui cacher cela une fois, même s'il s'était douté de quelque chose. Je m'étais obstinée à me taire. Et là, ça venait de m'échapper.

— Oui, mais c'est du passé. Je préfère ne pas y repenser, m'empressai-je de répondre.

Dimitri esquissa un sourire inquiétant. Cela ne présageait rien de bon.

— À quoi tu penses ? demandai-je.

— Cela ne va pas te plaire.

— Raison de plus pour que tu me le dises, rétorquai-je sèchement.

— Je songeais que finalement, cela m'arrangeait que Tybalt soit un vampire noir. Je lui réglerai son compte avec plus de plaisir.

— Non ! sifflai-je, les poings serrés.

Dimitri ne cessa pas de sourire.

— Victoria, j'ai l'habitude de me mesurer à Tybalt. Et souvent, je gagne.

— Cette fois-ci, ce sera différent, rétorquai-je. Vous ne serez pas dans la cour du lycée. Tybalt veut t'avoir à lui seul et te tuer à petit feu.

Dimitri ne parut même pas ébranlé.

— Je sais bien que Tybalt veut ma peau. Je n'ai pas peur de lui.

— Parce que tu es inconscient ! grondai-je.

Je lui lançai un regard furieux. Dimitri n'en parut que plus amusé.

— Je ne déteste pas nos disputes, dit-il. Tu es si belle, en colère.

Je grommelai un juron.

— Cela dit, tu ne devrais pas proférer d'injures. De vilains mots ne s'accordent pas à un si joli visage.

Je soupirai, exaspérée. Comment pouvait-il être aussi détendu, alors qu'un vampire noir voulait sa peau ? Peut-être était-ce parce qu'il n'avait pas peur de la mort, lui ayant déjà fait face une fois. Pour ma part, la perspective qu'il disparaisse était insupportable. S'apercevant de mes tourments, Dimitri me caressa le bras d'un geste réconfortant.

— Victoria, dis-moi ce que t'a dit Tybalt. S'il te plaît.

— D'accord, cédai-je.

Je lui racontai notre entrevue dans ses moindres détails. Dimitri m'écouta attentivement. Je lui racontai ce que j'avais appris sur les vampires noirs, ce qui le passionna, et je lui expliquai l'ultimatum qu'il m'avait posé au sujet de Rebecca. Ce n'était pas nouveau, excepté le fait qu'il m'avait fixé le délai ridiculement court d'une semaine. Lorsque je lui révélai pourquoi il manipulait les White Evils, j'eus la satisfaction de voir l'expression détendue de son visage s'effacer pour laisser place à de l'indignation.

— Ainsi, Tybalt poussait les White Evils à tuer pour son compte. Je me demande combien de temps cela a duré.

— Je l'ignore, répondis-je. Maintenant, tu sais que Tybalt n'est pas un vulgaire caïd. C'est un assassin confirmé, doublé d'un monstre inhumain.

Dimitri hocha la tête. Il resta silencieux, plongé dans une profonde réflexion. Je lui pris la main.

— À quoi tu penses ?

— Tybalt t'a bien dit qu'il te laissait une semaine pour me livrer avant de tuer Rebecca ?

Je hochai la tête.

— C'est exact.

— Alors, j'ai peut-être un plan.

Un sentiment d'appréhension m'envahit. Connaissant la témérité de Dimitri dès qu'il s'agissait de Tybalt ou de ses White Evils, je redoutais d'apprendre ce qu'il mijotait. Néanmoins, je devais l'entendre. Sinon, il serait capable de mettre son plan au point en cachette et je ne saurais même pas de quoi il s'agissait.

— Je t'écoute, l'encourageai-je néanmoins.

— Tybalt a dit qu'il voulait me tuer petit à petit, progressivement ?

— Oui, acquiesçai-je.

— Voici mon plan. Je pourrais me livrer à Tybalt pour qu'il libère Rebecca. Pendant qu'il s'abreuvera de mon sang en prenant tout son temps, vous pourrez trouver un moyen de le neutraliser, avant qu'il me tue.

— Il n'en est pas question !

— Je me doutais que tu t'y opposerais, soupira Dimitri. Mais je ne vois pas de meilleure solution.

J'inspirai profondément pour recouvrer mon sang-froid, les yeux fermés. Une fois calmée, j'ouvris les yeux et les plongeai dans ceux de Dimitri. Malgré leur beauté à laquelle je ne parvenais toujours pas à m'habituer, ce que j'y lus ne me plut pas. Pas du tout. Il était convaincu que son idée stupide était bonne. Il fallait absolument que je le convainque du contraire.

— Dimitri, nous n'avons aucune idée de la manière de neutraliser Tybalt, sans notre reine. Nous ne le découvrirons peut-être jamais.

— Je suis sûr que si. Nous avons juste besoin d'un peu de temps. Et du temps, vous pourriez justement en obtenir grâce à moi.

— C'est exclu.

Dimitri me regarda d'un air qui montrait qu'il ne voulait pas en démordre. À croire qu'il avait envie de servir de repas à son pire ennemi. Si je lui avais posé la question, je savais pertinemment ce qu'il m'aurait répondu. Il aurait plaisanté en déclarant que c'était lui qui allait boire le sang de son ennemi, parce qu'il était curieux de connaître le goût du sang des vampires noirs, bien qu'il soit probablement mauvais.

— Parles-en au moins aux vampires blancs.

— Non.

Voyant qu'il ne disait rien, je le saisis par les épaules.

— Dimitri, promets-moi que tu n'iras pas te jeter dans la gueule du loup.

— Tybalt n'est pas un loup mais un vampire, répliqua Dimitri, goguenard.

Je consentis à sourire.

— Tu m'as comprise, répliquai-je.

— Je te le promets, à une condition.

— Laquelle ?

— Embrasse-moi.

Je me détendis. Ce qu'il exigeait était dans mes cordes. Je m'empressai de remplir sa condition.

## Chapitre 22

### Suspicion

Heureusement, Dimitri n'entendit pas de nouvelle voix. Je supposais que puisque je m'étais confrontée à Tybalt et qu'il m'avait posé ses conditions, dorénavant, il le laisserait tranquille. Pendant un certain temps, du moins. Je regardais mon calendrier et tirais un trait sur le jour correspondant au dernier délai que m'avait fixé Tybalt. J'allais cocher d'une croix les jours qui me restaient. Pour le moment, le support était vierge. Il me restait une semaine.

Dans la journée, le directeur me convoqua. Quand j'entrai, il remettait de l'ordre dans son bureau impeccablement verni. Il me tournait le dos, offrant le loisir d'admirer ses longs cheveux châains brillants, aux reflets dorés, impeccablement lissés et noués en une élégante queue de cheval. Ils lui arrivaient au milieu du dos. Lorsqu'il se retourna, il m'adressa un sourire chaleureux et m'invita à m'asseoir. Discrètement, je détaillai sa tenue. Au lieu du costume et de la chemise habituels, il portait un jean noir et un pull vert bouteille, qui mettait en valeur ses yeux. Cette tenue lui donnait l'air encore plus jeune. Lorsqu'il prit place dans son fauteuil, en face de moi, je remarquai néanmoins qu'il semblait fatigué. Des cernes mauves soulignaient ses yeux émeraude. Toutefois, je trouvais que ces deux couleurs se mariaient joliment.

— Je suis content de vous revoir, mademoiselle Marie. Comment allez-vous ?

— Bien, merci.

Je ne devais pas être très convaincante, car il me dévisagea avec inquiétude.

— Vous êtes sûre ? s'enquit-il.

Je me contentai de hocher la tête sans répondre.

— Bon. Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous convoque, alors que vous n'avez rien fait de mal ?

— Oui, répondis-je en souriant.

Je me sentais plutôt détendue. En effet, je savais que je n'avais rien à me reprocher. En outre, je me sentais bien en compagnie de monsieur Boisé. Quand j'étais avec lui, sa présence me rassurait. J'avais l'impression que nous étions à l'intérieur d'une bulle et qu'il ne pouvait rien m'arriver. Il m'inspirait confiance et je ressentais une

certaine complicité entre nous. Il me semblait qu'il ressentait la même chose. S'il m'avait demandé de veiller sur Christina, cela signifiait qu'il m'appréciait et me faisait confiance. Cela me faisait plaisir.

— Si je vous ai convoquée, c'est encore une fois pour vous parler de Christina.

Soudain, je me sentis moins à l'aise. J'aurais dû me douter qu'il me parlerait à nouveau d'elle. Elle n'était pas venue en cours depuis des jours. Je ne pouvais évidemment pas lui parler de l'effroyable découverte que j'avais faite à son sujet. Cela reviendrait à lui révéler l'existence des vampires et des lycans. Je n'en avais même pas parlé à William. Je frissonnai rien que de penser à ses yeux rouge sang. J'inspirai profondément pour retrouver mon calme et ne pas trahir mes émotions sur mon visage.

— Elle s'est excusée, pour la fois où elle m'a crié dessus. Je peux dire que je m'entends... plutôt bien avec elle.

Le directeur esquissa un sourire approbateur.

— Vous m'en voyez ravi. Je savais que je pouvais compter sur vous. Cependant, elle est absente depuis quelques jours. Savez-vous ce qu'elle a ?

— C'est moi qui lui ai dit de rentrer chez elle. Elle ne se sentait pas très bien.

Évidemment, je me gardai bien de lui répéter ce qu'elle m'avait confié, au sujet des nuits dont elle n'avait pas le souvenir et de sa culpabilité, hélas justifiée, en rapport avec les morts qui se perpétraient. Je n'aurais sûrement pas eu le cœur à en parler à la principale intéressée, si je l'avais revue. À quoi bon l'accabler davantage, tant que nous n'avions pas trouvé de solution ? Monsieur Boisé me sourit.

— Ah, très bien. Vous avez bien fait. J'espère qu'elle n'a rien de grave.

— En fait, elle dort mal, révélai-je.

— Oh. Il doit y avoir plus grave, savez-vous quelque chose ?

— C'est à cause de la série de morts qui ont eu lieu.

Cette dernière partie, au moins, était vraie. Monsieur Boisé soupira, l'air compatissant.

— Je comprends. Moi aussi, je dors mal à cause de cela.

— J'ai remarqué, me permis-je de dire.

Monsieur Boisé haussa les sourcils.

— Cela se voit tant que ça ? s'enquit-il.

— Disons que vous avez l'air un peu fatigué, fis-je observer poliment.

Il me sourit à nouveau.

— Vous êtes observatrice, mademoiselle Marie. Quand quelqu'un souffre, vous vous en apercevez. C'est pour cela que je vous ai

demandé de veiller sur Christina.

Je souris à mon tour. Je m'en doutais mais cela me faisait plaisir. J'étais tellement impuissante par rapport à tous les problèmes qui m'entouraient et me sentais nulle de ne rien pouvoir faire, malgré mes efforts. Savoir que j'étais capable de faire preuve d'empathie et de bienveillance me remontait un peu le moral. Même si cela ne signifiait pas grand-chose.

— Merci. Cela fait plaisir à entendre.

— C'est la vérité. Bon, je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle Marie.

Je hochai poliment la tête.

— Merci. Bonne journée à vous aussi.

En sortant du bureau, je songeai que plus je voyais le directeur, plus je l'appréciais. Il devait être difficile de détester quelqu'un d'aussi gentil, séduisant et bienveillant. J'avais l'impression qu'il ne me considérait pas comme une élève mais comme son égal. C'était réconfortant, dans la mesure où dans plusieurs décennies, la plupart des adultes me traiteraient sans doute encore comme une adolescente. Je rejoignis Vanille et Dimitri. Mon amie me demanda ce que monsieur Boisé me voulait. Je lui répondis la vérité, à savoir qu'il voulait me parler de Christina.

— Encore ? Il est amoureux d'elle, ou quoi ? Gloussa-t-elle ?

Sa remarque me fit sourire.

— Cela lui poserait des problèmes, à mon avis, observai-je.

— En tout cas, j'aimerais bien qu'il s'inquiète pour moi de cette manière, dit-elle. Sais-tu qu'avant de rencontrer William, j'avais un faible pour lui ?

— C'est vrai qu'il n'est pas mal, admis-je.

« Pas mal » était un euphémisme. Avec ses longs cheveux châtons, ses yeux d'un vert étincelant, sa silhouette élancée et mince, il incarnait une sorte de perfection. Pas seulement sur le plan physique. Sa gentillesse et son intelligence complétaient le tableau. Il ne devait même pas susciter d'animosité dans la gent masculine, tant il était impossible de le détester. Toutefois, Dimitri fronça les sourcils.

— Ah bon, il te plaît ? s'enquit-il, l'air suspicieux et réprobateur.

Je lui souris.

— Pas autant que toi.

J'étais sincère. J'avais beau trouver monsieur Boisé séduisant et l'apprécier, il était loin de susciter le trouble que Dimitri éveillait en moi. Monsieur Boisé me donnait l'impression de me plonger dans un bain chaud et tranquille, de me relaxer. L'effet que me faisait Dimitri était totalement différent et indéfinissable.

— C'est vrai ? s'enquit Dimitri.

— Oui.

Rassérééné, Dimitri m'embrassa.

— Je devrais te rendre jaloux plus souvent, me réjouis-je lorsqu'il eut détaché ses lèvres des miennes. Cela n'est pas déplaisant.

Dimitri sourit, amusé.

— Alors peut-être devrais-je te rendre jalouse, moi aussi. Mais cela risque d'être difficile. Aucune fille ne m'intéresse en dehors de toi.

Vanille leva les yeux au ciel.

— Vous êtes mignons, tous les deux, mais vous n'êtes pas tous seuls. Je n'ai pas la chance de voir William toute la journée, moi.

— Oh, pardon, m'excusai-je en me détachant de Dimitri.

En me rendant en classe, je méditai les paroles de Dimitri, à propos de mon absence de risque d'être jalouse. Comme toujours en ce qui le concernait, j'étais partagée. D'un côté, cela me faisait plaisir, compte tenu des sentiments que j'avais pour lui et du bonheur que me procurait notre relation, d'être la seule qui compte à ses yeux. D'un autre côté, je savais que notre relation aurait une fin, je ne cessais de m'efforcer de le garder à l'esprit. Comme je n'arrêtais de me le répéter, les choses seraient sans doute plus simples s'il venait à s'intéresser à d'autres filles et me quittait de lui-même. Pour le moment, je n'aimais pas y penser. Vanille sembla deviner mes pensées. Elle me pressa le bras.

— Tu sais, parfois, premier amour rime avec toujours.

Je grimaçai.

— Qu'est-ce que c'est cliché ! persiflai-je.

— En effet, admit Vanille. Mais ce n'est pas faux pour autant.

Je me contentai de hocher la tête. Il était normal que Vanille, qui avait trouvé son âme sœur, ait une conception romantique des choses mais pour ma part, je devais garder les pieds sur terre. Pourtant, de plus en plus souvent, il m'arrivait de m'imaginer en train d'embrasser son cou blanc, de planter mes dents dans sa chair tendre, scellant ainsi notre lien pour l'éternité. Aussitôt après, je chassais cette image de mon esprit. Je me sentais coupable et honteuse. Malgré cela, mes fantasmes persistaient et accentuaient mon désir de mordre Dimitri.

Le soir, quand je rejoignis Dimitri après m'être abreuvée, je me trouvai confrontée à un problème inattendu. Dimitri semblait bouleversé. Je vis immédiatement à son regard qu'il venait de subir une épreuve difficile. Je m'approchai de lui et pris son visage entre mes mains. À ma surprise, j'y lus de la méfiance et de la suspicion. Je m'avançais peut-être un peu, mais il me semblait que c'était la première fois que Dimitri éprouvait ce genre d'émotions à mon égard.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je, inquiète.

Dimitri me dévisagea quelques instants en silence avant de me répondre par une autre question.

— Victoria, qu'est-ce qu'un partenaire de sang ?



Je tressaillis. Je m'efforçai de masquer mon trouble. Mes pires angoisses étaient sur le point de se réaliser. Que Dimitri découvre ce qu'était un partenaire de sang. J'envisageai deux possibilités : soit il voulait devenir le mien, je refuserais et cela mettrait fin à notre relation de manière triste, soit cela ne l'intéresserait pas, ce qui m'arrangerait, mais une partie de moi en éprouverait de la déception. Les deux alternatives me faisant peur, j'espérais avoir encore une chance de lui cacher la vérité.

— Qui t'a parlé de ça ? demandai-je le plus calmement possible.

— Tybalt.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Quand l'as-tu vu ? demandai-je, paniquée.

— Du calme. Je ne l'ai pas vu. Je l'ai juste entendu.

Je compris qu'il faisait allusion aux voix qu'il entendait.

— Alors, il a recommencé à s'en prendre à toi.

Cette perspective ne m'enchantait guère. Je croyais qu'il avait décidé de le laisser tranquille, ce qui m'avait ôté un fardeau. Et voilà que je le récupérais. Il me semblait encore plus lourd et écrasant qu'avant. J'avais honte de me l'avouer mais je souffrais plus à l'idée que Tybalt fasse du mal à Dimitri plutôt qu'il tue Rebecca. C'était égoïste. Si monsieur Boisé, qui avait une bonne image de moi, l'avait su, cela l'aurait peut-être déçu. Dimitri esquissa un sourire amer.

— Je suis son pire ennemi, au cas où tu l'aurais oublié. Au lycée, du moins.

Je hochai la tête.

— Je le sais bien. N'empêche. Je croyais qu'il s'était calmé.

Dimitri secoua la tête.

— Je connais Tybalt. Il ne se calmera jamais.

J'inspirai profondément pour conserver mon sang-froid.

— Que t'a-t-il dit ?

Le visage de Dimitri s'assombrit davantage.

— Elle ne t'aime pas, énonça-t-il. Elle refuse de s'engager avec toi. Elle refuse de faire de toi son partenaire de sang.

Je déglutis. Cela rejoignait ce que j'avais dit à mon ennemi. Je pensais qu'en ne montrant pas à Tybalt combien je tenais à Dimitri, il s'en prendrait moins à lui. Visiblement, il tentait au contraire de s'en servir contre lui. Finalement, ce n'était pas si surprenant. Tybalt n'en avait pas vraiment après moi mais après Dimitri.

— C'est tout ?

— Oui. Il ne m'a rien dit d'autre. Peux-tu m'expliquer ce que cela signifie ?

Je fermai les yeux cinq secondes, le temps de retrouver mon calme et d'inventer une réponse.

— Je l'ignore, mentis-je. Il y a encore pas mal de choses que je ne

connais pas au sujet de mon espèce.

Dimitri fronça les sourcils, soupçonneux.

— Les autres vampires blancs ne t'en ont pas parlé ?

— Attends... en fait, si, improvisai-je. Je crois qu'il s'agit des vampires qui s'unissent entre eux.

Dimitri me lança un regard incrédule.

— Mais je suis humain. Pourquoi Tybalt disait que je pourrais être ton partenaire de sang ?

— Je pense qu'il t'a menti.

Je baissai les yeux et me réjouis que les vampires ne soient pas capables de rougir. Comme Dimitri ne paraissait pas convaincu par mon mensonge, je m'empressai de changer de sujet. Au moins, cette fois-ci, je n'avais pas secoué négativement la tête ni cligné des yeux en proférant mon mensonge. Je faisais quelques progrès. De toute façon, j'y étais obligée, si je voulais vivre parmi les humains en cachant ma nature.

— Tu veux un chocolat chaud ?

Un sourire remplaça l'expression soupçonneuse de Dimitri.

— Volontiers. Mais tu n'es pas obligée de le faire. Je peux m'en occuper. Je suis bon cuisinier. L'homme idéal, en somme. Mais ça, tu le savais déjà.

Je lui souris.

— J'insiste. Cela me fait plaisir.

Je me levai et me rendis dans la cuisine. Une fois seule, je passai ma main dans mes cheveux en soupirant. J'évaluai les problèmes qui se présentaient à moi. Rebecca allait mourir dans une semaine, à moins que Dimitri ne se sacrifie. Je ne pouvais les laisser se faire tuer ni l'un ni l'autre. Je tenais beaucoup plus à Dimitri qu'à Rebecca mais celle-ci ne méritait pas de mourir. Elle n'avait rien fait de mal. Malheureusement, je ne voyais aucune solution. Il faudrait proposer quelque chose à Tybalt qui ne mette en péril personne, mais quoi ? Je n'en avais aucune idée. Mes pairs s'étaient réjouis que je perce à jour l'ennemi mais depuis que je l'avais démasqué, j'étais en proie à un dilemme insoutenable. Autre problème, Dimitri avait entendu parler des partenaires de sang alors que je voulais à tout prix qu'il ignore leur existence. Il n'y avait plus qu'à espérer que Tybalt ne communiquerait plus avec lui par télépathie pour lui en dire plus. Il était d'ailleurs curieux que Tybalt ait le même don que celui de William, de communiquer à distance. Cependant, il me semblait que dans le cas de Tybalt, c'était à sens unique. Cela ne m'avancait pas beaucoup de connaître l'une de ses facultés. Il me fallait surtout connaître ses points faibles. Malheureusement, je doutais qu'il en ait. En attendant, il fallait faire oublier à Dimitri ses soupçons en lui préparant un chocolat chaud délicieux. Je pris un grand verre, versai

le breuvage à l'intérieur, ajoutai de l'eau de fleur d'oranger et aspergeai le dessus de crème chantilly. Je saupoudrai enfin le tout de cannelle et apportai le verre à Dimitri. En me voyant, les yeux de celui-ci brillèrent de la manière que j'aimais tant.

— Tu n'aurais pas dû, dit-il.

— Bois.

Dimitri ne se le fit pas dire deux fois. Il savoura tout d'abord la chantilly avec une cuillère et but le chocolat avec une expression de délice qui me rappelait celle de papa lorsque je l'avais surpris en train de boire le sang de maman. Ses lèvres chocolatées me donnaient encore plus envie de l'embrasser, bien que je ne sois plus sensible au goût de cet ingrédient.

— C'est divin, me complimenta Dimitri. Qu'as-tu mis dedans ?

J'esquissai un sourire énigmatique.

— C'est un secret.

Dimitri sourit et le but jusqu'au bout, avant d'éteindre la lumière et de s'endormir. Bien que j'entendisse la respiration régulière de Dimitri, qui avait d'ordinaire sur moi un pouvoir apaisant, je ne parvins pas à me détendre. Je guettaï le retour de Tybalt dans l'esprit de Dimitri. Finalement, il ne troubla pas son sommeil mais je restai obsédée par l'idée que je lui avais menti au sujet des partenaires de sang. Le lendemain matin, monsieur Boisé me convoqua à nouveau.

— Bonjour, mademoiselle Marie. Excusez-moi de vous embêter encore une fois.

— Vous ne m'embêtez pas du tout, dis-je avec un sourire poli.

Monsieur Boisé esquissa un sourire soulagé.

— Je n'en ai pas pour longtemps. J'ai juste quelque chose à vous demander.

— Je vous écoute.

— Voudriez-vous déjeuner avec moi, ce midi ?

Je fronçai les sourcils, pas certaine d'avoir bien entendu.

— Pardon ?

— Je vous invite à déjeuner avec moi.

Tout de suite, il remarqua mon embarras.

— Vous n'êtes pas obligée d'accepter, s'empressa-t-il de rajouter. Je comprendrais que cela vous mette mal à l'aise.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas ça.

— Alors qu'est-ce qui vous ennuie ?

J'hésitai avant de lui avouer la vérité. En partie, du moins.

— Je ne mange pratiquement rien.

Je m'attendais à ce qu'il me sermonne, me fasse la morale au sujet des régimes qui étaient peu recommandés à mon âge. Je pensais même qu'il allait me conseiller de voir un médecin si j'avais des

problèmes d'anorexie. Sa bienveillance naturelle le pousserait peut-être même à appeler mes parents, même s'il ne pourrait pas les rencontrer. Il n'en fut rien. Il ne sembla même pas surpris.

— Cela ne fait rien ! m'assura-t-il.

— Vous êtes sûr ?

— Au pire, je mangerai votre part. Je mange comme quatre.

Sa remarque me fit sourire. Je ne trouvai plus d'objections.

— Dans ce cas, c'est d'accord.

Le directeur esquissa un sourire ravi.

— Merveilleux ! Retrouvez-moi ici à midi, d'accord ?

— D'accord.

Une fois sortie du bureau, je prévins Vanille que je n'irais pas déjeuner avec Dimitri et elle ce midi. Comme je m'y attendais, elle n'allait pas laisser passer le fait que je déjeune avec le principal, en privé de surcroît. Connaissant sa curiosité naturelle et son intérêt pour le directeur, elle ne manqua pas de me taquiner.

— Tu y vas fort ! s'exclama-t-elle. Tu vas tromper Dimitri avec le proviseur ?

Je levai les yeux au ciel.

— N'importe quoi. Tu n'en rates pas une.

— Avoue que c'est hors norme ! Je me demande si c'est légal.

Je fronçai les sourcils, indignée.

— Monsieur Boisé ne se mettrait jamais en péril en faisant quelque chose d'illégal ! De plus, je me suis déjà retrouvée seule avec lui plusieurs fois dans son bureau, il n'a jamais tenté quoi que ce soit. C'est quelqu'un de bien.

— C'est vrai. Mais n'oublie pas qu'il est célibataire !

— Cela ne change rien, répliquai-je d'un ton ferme.

Vanille sourit.

— Je te taquine, c'est tout ! Je sais bien que le directeur a à peu près autant de chances de sortir avec une élève du lycée que de se faire enlever par des extra-terrestres en scooter volant.

Son expression m'amusa.

— Désolée de vous abandonner ce midi, en tout cas.

Le sourire de Vanille s'élargit.

— Ne dis pas de bêtises ! Cela me permettra de mieux connaître ton chéri. Il m'a toujours intriguée.

— Moi aussi, il m'intrigue toujours.

Vanille haussa les sourcils.

— Pourtant, tu es la personne la plus proche de lui que je connaisse.

— Je le sais.

Nous passions nos nuits ensemble, il m'avait révélé son douloureux passé. Difficile d'être plus proches, en effet. Le seul moyen de me

rapprocher davantage de lui serait de boire son sang et de faire l'amour avec lui, deux choses qui me faisaient terriblement envie mais qui m'étaient interdites. Vanille se pencha vers moi. Je vis à son visage qu'elle avait envie de me soutirer une information confidentielle.

— Au fait, tu l'as fait, avec Dimitri ?

Je manquai de m'étouffer.

— Bien sûr que non, enfin !

— Pourquoi ? C'est parce que tu ne veux pas t'engager avec lui ?

— En partie. Mais c'est aussi parce que je serais en proie à une telle excitation que je risquerais de perdre contrôle et de boire son sang.

— Évidemment. Idiotie que je suis, je n'y avais pas pensé. En tout cas, il n'y a rien de mieux que l'acte sexuel entre un vampire et son partenaire de sang. C'est le nirvana, crois-moi.

— Si tu le dis, répondis-je en détournant le regard, mal à l'aise.

Lorsque les cours de la matinée prirent fin, elle me souhaita de passer un bon moment en compagnie de monsieur Boisé. Je la remerciai. Comme elle m'avait promis de veiller sur Dimitri et de m'appeler au cas où Tybalt s'en prendrait à lui, je pouvais rejoindre le directeur le cœur léger. Elle me regarda avec envie.

— Si je ne connaissais pas William, je serais jalouse ! reconnut-elle en riant.

Le directeur m'emmena dans un restaurant japonais. Je me souvenais avec nostalgie que j'adorais la cuisine asiatique avant de devenir vampire. Il ne s'agissait pas d'un restaurant chic mais d'un lieu très simple, assez petit, rectangulaire, avec des rangées de tables en bois. Par curiosité, je parcourus le menu du regard.

— Il n'y a pas de sushis ! m'exclamai-je avec étonnement.

Monsieur Boisé m'adressa un large sourire.

— Non. Ce restaurant propose différentes variétés de nouilles japonaises. Elles sont délicieuses.

Je continuai d'inspecter le menu et constatai qu'il avait raison. Il proposait des ramens, des nouilles sautées, avec des crevettes, de la viande de poulet, de porc ou du poisson et des légumes. Il y avait même du nabé, sorte de bouillon copieux qui proposait des nouilles avec un œuf et des prunes. Jusqu'à présent, je n'avais vu ces plats que dans les mangas que je lisais. Je regardai le directeur, incrédule.

— Tous les restaurants japonais que je connais ne proposent que des sushis et des brochettes !

— À Paris, c'est différent, répondit Monsieur Boisé.

Lorsqu'on lui servit son bol, je le regardai avec envie.

— Voulez-vous goûter ?

— Non, merci, refusai-je poliment.

Ma nostalgie s'accrut.

— Mademoiselle Marie, je vous ai invitée à déjeuner pour une

raison précise.

— Laquelle ?

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je pense que vous savez quelque chose au sujet de la disparition de votre amie Rebecca.

Mon cœur s'arrêta de battre. J'observai le directeur avec effroi. Il n'y avait pas de trace d'accusation dans ses yeux. En revanche, ils brillaient d'une lueur étrange, qui me donnait l'impression qu'il savait quelque chose que je pensais lui cacher. Soit ce n'était que le fruit de mon imagination, soit il était très intuitif. J'essayais de me détendre et de prendre mon visage le plus innocent.

— Je n'y suis pour rien, dis-je doucement.

— Je n'en doute pas. Mais vous détenez certaines connaissances. Vous ne voulez pas me les révéler.

Je restai silencieuse quelques instants. J'aurais tant aimé me confier. Mais c'était impossible.

— Je ne peux pas.

— Je comprends. Si vous changez d'avis, n'hésitez pas.

Sur ces mots, il posa sa main sur mon épaule. Ce geste affectueux me prit de court.

## Chapitre 23

### Le secret dévoilé

Au moment où la main de monsieur Boisé entra en contact avec moi, je ressentis un tel bien-être que cela semblait presque surnaturel. Cependant, étant suffisamment entourée de problèmes liés à la magie, je décidai qu'il s'agissait là d'un effet du magnétisme qui avait toujours émané de lui.

Une fois son bol de ramens terminé, monsieur Boisé commanda une glace au thé vert. C'était l'un de mes parfums préférés, quand j'étais encore humaine. Je ne le quittai pas des yeux lorsqu'il savoura son dessert avec plaisir, le dégustant par procuration. Il était dommage que mon don imaginaire ne me permette pas de sentir le goût des plats que j'aimais.

— Merci de m'avoir invitée, dis-je lorsque nous sortîmes du restaurant.

Monsieur Boisé éclata de rire.

— Ne dites pas de bêtises ! Vous n'avez rien mangé ! C'est moi qui vous remercie de m'avoir tenu compagnie !

— Vous mangez seul, d'habitude ?

Monsieur Boisé secoua la tête.

— Non. Je déteste la solitude. Généralement, je mange à la cantine du lycée, avec les professeurs. Mais pour tout vous dire, je préférerais être en compagnie de jeunes comme vous. C'est peut-être ridicule.

— Pas du tout, m'empressai-je d'affirmer.

J'étais sincère. Le directeur devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Avec son look élégant, mais décontracté, ses cheveux longs et son énergie, il ne détonnerait pas au milieu d'adolescents. Je me demandai quel âge il avait réellement mais lui poser la question aurait paru déplacé, même après que nous ayons partagé un repas ensemble. Nous rentrâmes à pied, comme nous étions venus. En regardant autour de moi, je vis que les arbres étaient presque entièrement dépouillés.

— Que regardez-vous ? s'enquit monsieur Boisé.

— Les arbres. Je songeais que l'hiver approchait.

Monsieur Boisé hocha la tête.

— Oui. J'aime bien cette saison. Je n'aime pas voir les arbres nus, cela me rend triste. Mais j'adore la neige. J'aime être couvert de neige de la tête aux pieds.

Je le regardai avec un air étonné. Plaisantait-il ? Où faisait-il vraiment cela ? Même moi qui ne craignais pas le froid, je n'aurais jamais pensé à le faire. Mais ce devait être plutôt amusant. Monsieur Boisé sembla prendre conscience de la bizarrerie de sa remarque.

— Je veux dire que je me roulais dans la neige, quand j'étais petit, s'empessa-t-il d'ajouter.

Il avait la même tête que s'il avait fait une gaffe.

— Vous le faites toujours ? l'interrogeai-je, amusée.

— Non, bien sûr que non !

Je réprimai un sourire en imaginant ce grand jeune homme en train de se rouler dans la neige, ses longs cheveux pleins de flocons blancs. L'image était amusante. Lorsque je rejoignis Vanille au CDI, je m'attendais à ce qu'elle me bombarde de questions, comme d'habitude. Il n'en fut rien. Elle ne daigna même pas lever le nez de ses devoirs, me gratifiant seulement d'un bref « salut ». Je m'assis en face d'elle.

— Ça va bientôt sonner, précisai-je après avoir regardé ma montre.

— Je sais, répondit-elle sans me regarder.

— Le directeur m'a emmené dans un restaurant japonais.

— Qu'est-ce que vous avez mangé ? Je veux dire, qu'est ce que lui a commandé ?

— Des nouilles.

— C'est du gâchis qu'il t'ait invitée. C'est moi qui aurais dû y aller. Je me serais régalée.

Sa remarque me fit sourire. Cependant, il était étonnant qu'elle s'arrête là. Si elle avait été dans son état normal, elle m'aurait demandé ce qu'il me voulait. Elle m'aurait harcelée, m'aurait taquinée au sujet d'un rendez-vous galant. Elle aurait exigé que je lui fasse un rapport détaillé de l'heure que l'on avait passée ensemble, ce qui m'aurait un peu embêtée. Bien que je n'aie que peu de secrets pour Vanille, la complicité que je partageais avec cet homme n'appartenait qu'à moi. Pourtant, le fait qu'elle me laisse tranquille m'inquiéta.

— Quelque chose ne va pas, Vanille ?

— Non, tout va bien.

Néanmoins, elle avait rougi. Après avoir marqué un temps d'hésitation, elle reprit la parole.

— C'est juste que... il faudra que tu parles, avec Dimitri.

Ainsi, il y avait bien quelque chose. Le temps d'un déjeuner avec monsieur Boisé, j'avais oublié mon inquiétude pour Dimitri, même s'il m'avait parlé de l'enlèvement de Rebecca, qui était lié à mon ami. Cependant, comme Vanille ne m'avait pas appelée, j'en avais déduit qu'il ne lui était rien arrivé de grave. En tout cas, je tenais à savoir ce qui n'allait pas. Le plus tôt possible.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Tu le vois cette nuit, non ?



— Oui, mais...

— Il t'expliquera.

Je voulus en savoir plus mais la sonnerie retentit. Vanille s'empressa de ranger ses affaires et partit sans même m'attendre. Visiblement, elle n'était pas fâchée contre moi. J'ignorais ce que j'aurais pu faire pour que cela arrive. Il me semblait plutôt qu'elle avait honte de quelque chose. Et cela avait un lien avec Dimitri. Cela m'inquiétait et je ne pourrais éclaircir les choses que cette nuit. Mon cerveau de vampire me permettant de me concentrer sur plusieurs choses à la fois, je suivis les cours sans difficulté mais le problème dont m'avait parlé Vanille restait présent dans mon esprit et je ne parvins pas à me tranquilliser. Cela dit, c'était probablement moins grave que l'enlèvement de Rebecca. Il me restait moins d'une semaine pour la sauver. Les vampires blancs n'avaient toujours pas de plan.

Cette nuit, comme de coutume, j'allai m'abreuver en compagnie de William.

— Tu sembles préoccupée, petite sœur, fit-il remarquer.

— En effet, soupirai-je.

— C'est à cause de Rebecca ?

— En partie. Mais il y a aussi autre chose.

Il me dévisagea avec curiosité.

— Tu ne veux pas en parler ?

Je songeai subitement que Vanille lui en avait sûrement parlé.

— Si et tu vas peut-être m'éclaircir. Tu sais que Vanille et Dimitri ont mangé ensemble ce midi. Sans moi.

William acquiesça d'un signe de tête.

— Elle m'en a parlé. Le directeur t'a invitée à déjeuner.

— Exactement. Sais-tu ce que Dimitri lui a dit ?

— Oh, ça.

William parut embêté.

— C'est plutôt Vanille qui lui a dit quelque chose.

— Quoi ? Insistai-je, irritée.

Je commençais à perdre patience. William me regarda avec une douceur mêlée de compassion.

— Ce n'est pas à moi de te le dire, petite sœur. Tu en parleras avec Dimitri.

— D'accord, soupirai-je.

Lorsque je m'approchai de la fenêtre de Dimitri, l'anxiété m'envahit. Je pris mon courage à deux mains et m'engouffrai à l'intérieur. Dimitri était assis sur le canapé. Il n'écrivait pas, ne lisait pas, ne faisait rien à part contempler le vide. C'était mauvais signe. Souvent, il m'attendait à la fenêtre et souriait en me voyant arriver. Le fait que ce ne soit pas le cas me faisait pressentir une dispute, plus sérieuse que celles que nous avions souvent.

— Bonsoir Dimitri.

Il leva la tête. Son regard ne présageait rien de bon.

— Bonsoir, me salua-t-il sans la moindre chaleur.

Son attitude glaciale me fit l'effet d'une douche froide. Néanmoins, je m'approchai de lui.

— Dimitri, Vanille m'a dit que nous devons nous parler. De quoi s'agit-il ?

— En effet, nous devons parler. Assieds-toi près de moi.

J'obtempérai, mon inquiétude grandissant de plus en plus. Voulait-il me quitter ? S'était-il lassé de moi ? Cela aurait dû me soulager. Ce serait plus simple pour moi. Cependant, je ne m'étais pas encore lassée de lui. Je me demandais si cela arriverait un jour. Pourrais-je supporter de le voir encore au lycée alors que nous serions séparés ? Rien qu'à l'imaginer, je ressentis une douleur aiguë dans la poitrine. Je demanderais à mes parents de me changer de lycée, pour tirer un trait sur Dimitri et repartir à zéro. Toutefois, même la perspective de quitter ce lycée m'attristait. J'appréciais la beauté de ses baies vitrées, des peintures qui embellissaient les couloirs et j'appréciais Vanille, les professeurs et monsieur Boisé. Quitter tout cela serait douloureux mais je m'en remettrais. Ainsi, je pensais être préparée au pire et fus déstabilisée quand Dimitri reprit la parole.

— J'ai demandé à Vanille ce qu'était un partenaire de sang.

Mon cœur s'arrêta de battre. Je ne m'étais pas du tout préparée à ça.

— Que t'a-t-elle dit ? demandai-je quand j'eus retrouvé l'usage de la parole.

— Au début, elle n'a rien voulu me dire. Elle a fait comme si elle n'en savait rien. Mais je n'étais pas dupe. J'ai insisté et elle a fini par tout avouer.

— Je vois.

— Elle est la partenaire de sang de William, alors qu'elle est humaine.

Je baissai les yeux, honteuse. Je lui avais menti deux fois à ce sujet.

— Victoria, pourquoi m'as-tu caché la vérité ?

Doucement, il me saisit le menton et le releva, me forçant à le regarder. La froideur avait disparu de son regard. Il n'y avait même pas de rancœur, ni de colère. Il n'y avait pas son assurance et sa désinvolture habituelles, ce qui aurait été surprenant au vu de la situation. Il y avait seulement de l'amour et... de l'espoir.

— Tu te rends compte, Victoria ? Nous n'aurions pas à nous quitter et tu ne serais pas obligée de te contrôler constamment quand tu es avec moi ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Je baissai à nouveau les yeux et restai muette.

— Victoria, ma chérie, réponds-moi, s'il te plaît.

Je levai les yeux vers lui. Jamais je n'avais été aussi consciente qu'il m'aimait. Il se croyait prêt à rester enchaîné à l'être sanguinaire que j'étais pour l'éternité et à lui servir de nourriture. Cette idée m'attirait en même temps qu'elle me dégoûtait. Il avait eu la réaction que j'appréhendais et qui aurait pu me rendre heureuse si je n'avais pas souhaité une vie meilleure pour lui.

— Parce que je ne suis pas sûre de mes sentiments, répondis-je enfin.

Le regard de Dimitri s'assombrit.

— Tu ne veux pas être avec moi pour toujours ?

Je secouai la tête.

— Non, désolée.

— Si tu ne m'aimes pas, je préférerais que tu me le dises franchement.

Je fis appel à tous mes talents d'actrice, que j'espérais avoir hérité de ma mère pour ne pas trahir mes émotions sur mon visage. Je priai pour que les fois où je m'étais entraînée à mentir aient porté leurs fruits. Il fallait que je lui dise en le regardant en face ce que j'avais à lui dire, même si mes yeux me brûlaient rien que d'y penser. Je crus que les mots ne sortiraient jamais de ma bouche.

— Je ne t'aime pas, parvins-je à dire néanmoins.

Je n'y croyais pas. J'avais réussi. Un éclair de souffrance traversa le regard de Dimitri. Ses lèvres tremblaient et j'aurais cru qu'il allait pleurer, si je ne savais pas combien il détestait montrer sa faiblesse. J'en eus le cœur serré. Proférer un tel mensonge à l'égard d'un être si beau me semblait être un crime. Néanmoins, il était trop tard pour faire marche arrière. Lorsqu'il reprit la parole, j'eus le sentiment que quelque chose s'était brisé en lui.

— Je vois. Merci d'avoir été franche, rétorqua-t-il.

La culpabilité me rongeaît atrocement. Les yeux de Dimitri étaient morts. J'eus toutes les peines du monde à ne pas détourner le regard. Je m'efforçai de me concentrer sur une image de lui dans quelques mois. La blessure se serait refermée, il aurait retrouvé son air assuré et rieur, un regard séducteur qu'il réserverait à une nouvelle fille. Une fille normale et humaine.

— Peux-tu t'en aller, s'il te plaît ? dit-il d'un ton atone.

— Bien sûr.

La mort dans l'âme, je regagnai la fenêtre.

— Victoria ? m'appela Dimitri.

Je n'eus pas la force de me retourner.

— Oui ?

— Ne reviens pas.

Sans lui répondre, sans lui accorder un dernier regard, j'ouvris la fenêtre et me diffusai à l'extérieur. Une fois arrivée en bas, je me

matérialisai et invoquai sa sœur. Diane apparut. Tout comme moi, sa silhouette fantomatique était enrobée d'un halo argenté comme le clair de lune. On aurait pu en déduire que les vampires blancs ressemblaient aux anges. Or je n'en étais pas un. Elle vit mon visage décomposé et m'observa avec inquiétude.

— Bonjour, Victoria. Il s'est passé quelque chose avec Dimitri ?

— Nous avons rompu.

— C'est vrai ? Vous sembliez pourtant très épris l'un de l'autre !

— Je n'étais pas sûre de mes sentiments.

Elle me regarda d'un air incrédule.

— Alors pourquoi es-tu dans cet état là ?

— Je suis triste parce qu'il souffre à cause de moi, tout simplement.

Peux-tu veiller sur lui, maintenant que je ne peux plus le faire ?

— Bien sûr.

— Merci, Diane. Bon, je dois m'en aller, maintenant.

Je pris congé d'elle et rentrai chez moi. Là, je montai dans ma chambre, me précipitai sur le lit et gémis de douleur. Comment Dimitri avait-il pu se laisser duper ? J'étais désespérément nulle pour mentir et il était si doué pour me percer à jour. Malgré cela, il m'avait crue. J'avais été tentée de dire à Diane la vérité mais il y avait le risque qu'elle répète tout à Dimitri, ne supportant pas de voir son frère ainsi. Cela ne faisait rien. Vanille serait une bonne confidente. Je ne supportais pas non plus d'infliger cela à Dimitri mais sa blessure finirait par cicatriser. Il rencontrerait une fille normale, qui ne risquerait pas de lui sucer le sang. Pour ma part, ma souffrance était si intense que j'ignorais si elle disparaîtrait un jour. Était-ce toujours ainsi, lorsqu'on quittait quelqu'un ?

Le lendemain, je ne me sentais pas prête à affronter Dimitri, au lycée. Je ne me sentais pas prête à aller au lycée tout court. Ni à voir personne. Je voulais fermer les yeux, oublier. Tout oublier. Maman se rendit compte que je n'allais pas bien. Elle me dévisagea avec un amour et une inquiétude très maternelles qui me réconfortèrent légèrement. Elle posa une main sur ma joue.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? Si tu n'étais pas un vampire, je jurerais que tu es malade. Tu es toute pâle et tu sembles épuisée.

Je m'apprêtais à répondre que tout allait bien, mais je ne réussis qu'à cacher mon visage entre mes mains.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ? s'alarma maman. Tu sais bien que tu peux tout me dire.

Sur ces mots, elle m'obligea à m'asseoir sur le canapé, où je laissai libre cours à mon chagrin.

— Tu es ce que j'ai de plus précieux, dit-elle avec douceur. Je ne peux pas te laisser souffrir sans rien faire.

— J'ai rompu avec Dimitri, dis-je entre deux sanglots.

— Ce merveilleux jeune homme ? Mais pourquoi ?

Je lui racontai tout. Comment je lui avais caché l'existence des partenaires de sang, en omettant de lui dire pourquoi. Je prétextai que je n'étais pas prête et lui non plus même s'il se croyait prêt à s'engager. Je lui expliquai comment il avait découvert la vérité de la bouche de Vanille. Je lui rapportai la discussion que nous avions eue ensuite.

— Tu lui as menti sur tes sentiments, dit maman.

Il n'y avait aucune once de reproche dans ses paroles. Il s'agissait juste d'un constat. Elle me caressa doucement les cheveux.

— Je comprends tout à fait que tu ne te sentes pas prête à faire de Dimitri ton partenaire de sang. Tu es si jeune. Tu viens tout juste de t'éveiller à ta nature de vampire. Sais-tu que ton père a attendu des décennies avant de me rencontrer et de savoir que j'étais celle qui lui fallait ?

Je levai la tête.

— Je l'ignorais, avouai-je.

Je ne m'étais jamais posé la question auparavant. Je me demandai quel âge pouvait bien avoir mon père, en réalité. Pour moi, il aurait pu avoir cinquante ans comme cinq cents ans, cela m'était égal. Je ne savais même pas s'il fêtait son anniversaire et si je fêterais toujours le mien. Peut-être le ferais-je jusqu'à mes dix-huit ans. Mais pour le moment, je n'avais pas le cœur à fêter quoi que ce soit.

— Si Dimitri est le bon, vous vous retrouverez. Sinon, tu rencontreras ta moitié, tôt ou tard.

Je n'en étais pas convaincue, loin de là. Personne ne méritait un tel sort, celui d'être enchaîné à moi. Cependant, il était préférable de garder le silence, afin de ne pas offenser ma mère, qui avait choisi de se lier à mon père et ne semblait pas en souffrir. Elle aurait sûrement répété à mon père que je voyais les choses ainsi, ce qui l'aurait attristé. Peut-être aurait-il tenté de me faire changer d'avis, aurait-il réussi et j'aurais regretté d'avoir quitté Dimitri. Il ne fallait pas que cela arrive.

— Tu n'es pas obligée d'aller au lycée, tu sais, me proposa-t-elle.

J'étais tentée de l'écouter mais je devais être raisonnable. Raisonnable et courageuse.

— Je dois y aller. Je ne vais pas manquer les cours pour un chagrin d'amour.

Maman sourit.

— Tu es une excellente élève, tu peux te le permettre. Personnellement, je préférerais que tu restes ici pour te reposer.

Devant cette insistance, il était difficile de ne pas céder.

— D'accord, capitulai-je. Je demanderai à Vanille de me passer les cours.

— C'est une bonne idée. Je peux même engager un professeur particulier pour que tu suives les cours à la maison, aussi longtemps

que tu le souhaiteras.

Rester confinée chez moi, ne plus affronter le monde. Sombrier dans un trou noir, dans le calme et le silence. Je ne souhaitais rien d'autre, en ce moment. De toute façon, sans Dimitri, j'avais déjà l'impression d'affronter le néant. Je n'avais même plus envie de voir le lycée, de rire avec Vanille au sujet de monsieur Bigloo et de monsieur Charbon.

— Merci, maman. Je vais y réfléchir.

— Si tu veux, je peux rester à la maison, aujourd'hui.

Je secouai la tête.

— Non, maman. Je vais rester seule, cela me convient très bien.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête.

— Certaine.

Elle déposa un baiser sur mon front et partit, après m'avoir dit de ne pas hésiter à l'appeler en cas de problème. Une fois seule, je sus ce que j'allais faire. Je n'avais qu'une envie, plonger dans l'oubli. Je connaissais le moyen d'y parvenir. J'enfilais une tenue décontractée et me rendis dans le jardin et m'allongeai. L'herbe était humide et rafraîchissante. C'était agréable. Peu de temps après, j'entendis les brins d'herbe chanter leur berceuse et m'endormis.

*Victoria.*

J'étais encore dans les limbes quand j'entendis mon prénom.

*Victoria, réveille-toi.*

Tout doucement, je m'étirai et ouvris les yeux. Il faisait nuit. J'étais surprise d'avoir dormi aussi longtemps. Je me redressai et regardai autour de moi, encore ensommeillée. Je vis deux yeux verts brillants et reconnus la silhouette d'un loup familier.

— Balthazar !

*Bonsoir, Victoria.*

Il s'approcha de moi et je le caressai, passai mes bras autour de son cou. Son doux pelage était agréablement chaud et sentait une odeur d'arbres, de terre et de fleurs. Son contact procurait une sensation de bien-être profond, qui apaisa ma souffrance, sans toutefois l'effacer.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

*Je m'inquiète pour toi.*

Je le regardai avec étonnement. Se pouvait-il qu'il soit au courant de ma rupture avec Dimitri ? C'était impossible, à moins qu'il n'ait vu Dimitri. Dimitri, qui pouvait communiquer avec lui, contrairement aux autres humains. Je ne résoudrais sans doute jamais l'énigme Dimitri mais ce n'était pas cela qui m'attristait le plus. En effet, je ne considérais pas Dimitri comme un sujet à étudier.

— Pourquoi ?

*Il suffit de te regarder.*

Je soupirai.

— Ce n'est rien. J'aime bien m'allonger dans l'herbe. Mais je te remercie de t'inquiéter pour moi.

*Je t'en prie. Il n'y a pas que pour toi que je suis inquiet mais aussi pour ton petit ami, Dimitri.*

La douleur que mon sommeil avait anesthésiée rejaillit.

— Ce n'est plus mon petit ami, dis-je avec amertume.

*Oh, désolé. Tu ne sais donc pas ce qui lui est arrivé ?*

— Parce qu'il lui est arrivé quelque chose ? m'alarmai-je.

*Oui. Il a disparu.*

## Chapitre 24

### L'échange

— Quoi ?

Je me levai d'un bond, alarmée.

— Depuis quand a-t-il disparu ?

*Depuis ce matin*

— C'est tout ?

Je me calmai, soulagée.

— Tu m'as fait peur. Peut-être a-t-il simplement séché les cours.

Après tout, j'avais fait la même chose.

*Oui mais les Blacks Angels l'ont cherché partout, il est introuvable. Il n'est pas chez lui.*

Mon inquiétude resurgit. Et s'il avait fait une bêtise ? Une bêtise irréversible ? J'avais refusé de l'envisager. À présent, la culpabilité me rongait. J'avais demandé à Diane de veiller sur lui mais elle ne pouvait pas l'empêcher de prendre une décision fatale. La seule qu'il écoutait vraiment, c'était moi. Jusqu'à ce que je le quitte. L'arrivée de maman dans le jardin me tira de mes pensées. Elle caressa le loup et me dévisagea avec inquiétude.

— Tu as passé la journée ici ?

Je hochai la tête.

— Oui. J'ai dormi.

— J'imagine que ça t'a fait du bien, soupira-t-elle. Tu as de la visite.

Espérant que ce serait Dimitri, je pris congé de Balthazar et me précipitai à l'intérieur. Vanille s'y trouvait. Je tentai de masquer ma déception par un sourire. Son regard s'attardait sur ma tenue maculée d'eau de pluie et de boue, mes cheveux emmêlés.

— Salut, Vanille. Donne-moi un quart d'heure, je reviens.

— Pas de problème.

Je montai en flèche dans ma salle de bain, pris une douche rapide et enfilai des vêtements propres. Quand je redescendis, maman servait une tasse de thé à Vanille. Je m'assis à côté d'elle. Je m'efforçai d'afficher un air amical. Je ne devais pas me comporter en ermite avec elle.

— Alors, quel bon vent t'amène ?

Vanille me dévisagea avec une inquiétude mêlée de culpabilité.

— J'ai deux nouvelles. Une bonne et une mauvaise.



— Je crois que je connais la mauvaise, soupirai-je. Dimitri a disparu.

Vanille hocha tristement la tête.

— Oui, il est introuvable. Il s'est passé quelque chose entre vous ?

— En effet, on a rompu.

Vanille se prit la tête entre ses mains.

— Je le savais ! Tout est de ma faute ! C'est parce que je lui ai dit la vérité au sujet des partenaires de sang ! Je savais que cela t'attirerait des ennuis, mais il a tant insisté ! Victoria, je suis tellement désolée !

Je m'approchai de Vanille et lui pris la main.

— Vanille, je ne t'en veux pas, lui assurai-je avec douceur.

— C'est vrai ?

— Évidemment. Tu n'y es pour rien, c'est moi qui n'aurais pas dû cacher la vérité à Dimitri. Je t'assure.

J'étais sincère.

— Tu veux entendre la bonne nouvelle ?

— Bien sûr. J'en ai besoin.

— Rebecca est revenue.

Je tressaillis.

— Comment ça ?

— Elle est revenue ce matin. En revanche, elle ne se souvient de rien. La police l'a interrogée, en vain. Tout le monde n'arrête pas de la harceler, la pauvre.

— J'imagine.

Brutalement, le soulagement fit place à un autre sentiment, beaucoup moins agréable. De l'horreur. Je venais de réaliser quelque chose de terrible. Le retour de Rebecca avait un prix. Pour la sauver, Tybalt me l'avait fait payer. Je respirai profondément et tentai de ne pas montrer mon affolement à Vanille.

— Vanille, il y a un lien entre les deux événements.

— Que veux-tu dire ?

— La disparition de Dimitri et le retour de Rebecca. Tybalt a dit qu'il la libérerait en échange de Dimitri. Ce qui veut dire que Dimitri s'est livré à Tybalt.

Vanille plaqua sa main contre sa bouche, horrifiée.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pour nous faire gagner du temps.

Je lui racontai la discussion que nous avons eue, dans laquelle il m'avait parlé de se livrer à Tybalt pour sauver Rebecca et profiter du fait qu'il prenne son temps pour le tuer dans le but de chercher un moyen de le neutraliser. Je lui expliquai combien il m'avait été difficile de le dissuader de mettre son plan à exécution, comment j'avais tenté de le raisonner en lui disant qu'à mon avis il n'existait aucun moyen de neutraliser Tybalt.

— Il est fou ! s'exclama Vanille, choquée.

— C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai même fait promettre d'oublier ce plan.

— Alors pourquoi l'a-t-il quand même fait ?

J'esquissai un sourire amer.

— Maintenant que nous avons rompu, cette promesse ne compte plus pour lui. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il tienne quand même à risquer sa vie pour nous aider.

Cela me rendait furieuse.

— C'est parce qu'il t'aime, même s'il pense que tu ne partages pas ses sentiments, dit Vanille. Il est prêt à tout pour toi.

Je cachai mon visage entre mes mains.

— Génial. Ce qui veut dire que tout est de ma faute.

Vanille me prit les mains et m'obligea à la regarder.

— C'est faux, dit-elle avec douceur. Dimitri est responsable de ses décisions, de ses erreurs. Tu ne peux pas contrôler ses faits et gestes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Heureusement, d'ailleurs.

Je ne pouvais pas lui donner tort. Cependant, je me sentais quand même responsable de la vie de Dimitri. J'avais menti à Tybalt sur mes sentiments envers Dimitri pour le protéger et il s'en était servi. J'avais également menti à Dimitri, pour son bien et j'avais échoué. Sa vie était entre les mains d'un vampire noir. Je me levai.

— Que vas-tu faire ?

— Je vais voir Tybalt.

Je crus qu'elle allait s'affoler, essayer de me raisonner. Au contraire, elle hocha la tête d'un air approbateur.

— Je viens avec toi.

— Il n'en est pas question. Tu retournes auprès de William ou tu restes ici.

Maman s'approcha de nous.

— Tu peux dormir ici, Vanille, si tu veux. Victoria te prêtera ses affaires.

Vanille acquiesça.

— Oui. Je ne fermerai pas l'œil tant que tu ne seras pas revenue, décréta-t-elle.

J'aurais fait la même chose à sa place, aussi je ne protestai pas.

— Je reviendrai, promis-je.

Ainsi, je laissai Vanille à la maison et me rendis chez Dimitri. Comme de coutume, j'entrai par la fenêtre. Trouver l'appartement vide me fit un drôle d'effet, même si je m'y attendais. Je m'étais habituée à ce qu'il m'accueille avec un sourire chaleureux. Diane n'était pas là, ce qui me soulagea. J'aurais eu trop honte de la disparition de son frère pour avoir le courage d'affronter son regard. J'ouvris la penderie de Dimitri et sortis ses vêtements, que je humai, pour choisir celui dont le

parfum était le plus intense. J'optai finalement pour un pull en cachemire. Je m'évaporai, le pull flottant dans les airs. Je n'étais pas sûre que le stratagème allait fonctionner. L'odeur du sang serait beaucoup moins forte et Dimitri étant son prisonnier, Tybalt saurait parfaitement qu'il n'était pas avec moi. Cependant, je n'avais pas de meilleur plan. Je me rendis au parc, désert, comme d'habitude. Et j'attendis. Je me souvenais de la fois où j'avais sauvé Dimitri des chauves-souris enragées. Je l'avais déjà sauvé plusieurs fois, je recommencerais. En revanche, j'ignorais comment faire pour qu'il n'attire plus les ennuis. Si j'arrivais à neutraliser Tybalt, cela ferait une importante source d'ennuis en moins. Soudain, l'air se figea. Je ressentis sa présence.

— Salut, ma belle.

Je me retournai.

— Tybalt, dis-je calmement.

— Heureux de te revoir. Tu m'as manqué, dit-il d'une voix sensuelle, qui ne me séduisait pas.

Il s'approcha de moi et je m'aperçus qu'il semblait différent. Au début, j'eus du mal à saisir ce qui avait changé chez lui. Puis je m'aperçus de certains détails qui n'étaient pas moindres. Ses veines s'étaient affinées et semblaient moins nombreuses. Elles s'étaient éclaircies et avaient pris une couleur bleutée. Ses yeux, autrefois noirs comme un tunnel sans fond, étaient à présent marron foncé. Il semblait plus... humain. Son aura de répulsion avait diminué. J'ignorais d'où ces changements provenaient mais cela ne diminuait pas ma haine à son égard. Il avait enlevé Rebecca et maintenant, il détenait Dimitri.

— Alors, tu es contente d'avoir retrouvé Rebecca ? demanda-t-il d'un air détaché.

— Que lui as-tu fait ? grondai-je.

Tybalt haussa les sourcils.

— Rien du tout, voyons ! Je l'ai juste rendue amnésique, ce qui était préférable, tu me l'accorderas. Pendant son séjour avec moi, je n'ai pas bu une goutte de son sang. Je te le jure. Pourtant, elle avait un arôme attirant. Tu y as déjà goûté ?

Je ne répondis pas. J'y avais goûté deux fois. En plus, j'avais aimé ça. Mais il était hors de question de l'admettre devant lui. Comme Tybalt, j'aimais le sang mais jusqu'à un certain point. Pas au point de tuer. Cela me différenciait de lui. Malheureusement, il sembla deviner mes pensées.

— Tu peux me le dire, tu sais ! Il n'y a pas de honte à se nourrir et apprécier les bonnes choses. Les hommes mangent bien de la viande alors pourquoi ne boirions-nous pas du sang humain jusqu'à tuer ?

— C'est différent, rétorquai-je. Avant d'être des vampires, nous

étions comme eux. C'est comme si nous éliminions notre propre espèce.

Tybalt secoua la tête avec un grand sourire.

— Non, non, non ! Nous n'étions pas humains, nous croyions l'être. Nuance ! D'ailleurs, n'aurais-tu pas moins de scrupules à tuer certaines personnes que de malheureux animaux innocents ?

Il marquait un point : quand j'entendais parler de certaines choses horribles qu'avaient fait des hommes, je n'avais pas envie qu'ils meurent mais je voulais les voir souffrir. Tandis que les animaux, dont j'étais proche à présent, me semblaient si innocents, si purs. J'avais honte d'avoir mangé de la viande dans le passé. Ils méritaient tout autant de vivre que les hommes. Tybalt n'avait pas complètement tort mais il était hors de question de le lui accorder.

— Je ne suis pas venue pour débattre de cela avec toi. Je ne tuerai jamais d'humains, un point c'est tout.

Tybalt soupira.

— Comme tu voudras ! Alors, dis-moi ce qui t'amène ?

— Tu le sais très bien.

Tybalt fit semblant de réfléchir.

— Voyons voir... tu veux sortir avec moi ? Avec plaisir !

Je ne pus m'empêcher de lever les yeux au ciel. Il ne pouvait donc pas parler sérieusement ? Hors de question de plaisanter avec lui. Cela reviendrait à sympathiser avec l'ennemi or les vampires blancs et les vampires noirs n'étaient pas amis. Celui qui, de ma connaissance, faisait le plus de mal à ceux que j'aimais ne méritait pas de se voir témoigner le moindre signe d'amitié.

— Je suis venue te parler de Dimitri.

— Ce cher Dimitri Draven. Comment va-t-il ?

Je commençais à perdre patience.

— Arrête ça tout de suite. Je sais qu'il est avec toi.

Tybalt prit un air faussement étonné.

— Qu'est-ce, qui te fait dire ça ?

— Tu n'aurais pas libéré Rebecca sans lui.

Tybalt m'adressa un grand sourire.

— En effet, mon ange. Très bonne déduction. Je jouais l'innocent car j'aime faire marcher les jolies filles.

— Économise tes flatteries, elles m'indiffèrent, rétorquai-je.

Tybalt fit mine d'être offensé.

— Ouuh ! Tu es dure, là ! Cela te pose un problème que Dimitri soit avec moi ? Il est venu de son plein gré, tu le sais ? C'est très courageux de sa part. Mon estime pour lui a augmenté. D'ailleurs, c'est pour cela que je le tuerai encore plus lentement.

— Que veux-tu, en échange de Dimitri ?

Tybalt haussa les sourcils.

— Pardon ?

— Dis-moi ce que je peux te donner, en échange de la liberté de Dimitri.

Tybalt fit mine de réfléchir un bref instant.

— Voyons... il n'y a rien.

Je commençais à perdre le sang-froid que j'avais conservé jusque-là. Il ne pouvait pas parler sérieusement ! Il y avait quelque chose. Il devait y avoir quelque chose. J'étais prête à lui donner n'importe quoi pour sauver Dimitri. Je n'avais pas grand-chose à offrir, à part de l'argent, ce qui ne l'intéressait de toute évidence pas. Cependant, je pourrais obtenir ce qu'il voulait. Il me suffirait de chercher. Seulement, ce serait plus simple si Tybalt mettait du sien.

— Il doit bien y avoir une monnaie d'échange !

Tybalt secoua la tête.

— Désolé, poupée. Il n'y a rien de meilleur que le sang de Dimitri. Il a un goût exceptionnel.

Le désespoir m'envahit. Tybalt me regarda étrangement. Avec une sorte de... compassion.

— Je veux bien te laisser trouver une monnaie d'échange par toi même, pendant que je prendrai mon temps pour m'abreuver de lui. Tu devras être inventive, car tu trouveras difficilement mieux que son sang.

Pendant un instant, nous nous dévisageâmes silencieusement.

— C'est d'accord, dis-je finalement.

— Marché conclu ! dit Tybalt.

Il me tendit la main pour sceller notre pacte mais je l'ignorai.

— Bon, si tu n'as rien d'autre à me dire, je m'en vais, dit-il.

— Attends.

— Oui ?

— Tu arrives vraiment à boire le sang de Dimitri... à petites doses?

Tybalt hocha la tête.

— Oui. J'ai trouvé un moyen très simple pour cela.

— Lequel ?

— Regarde, dit-il en souriant.

Sur ces mots, il sortit une seringue.

— C'est celle que je t'ai empruntée, précisa-t-il.

— Empruntée ? Volée, tu veux dire !

Tybalt haussa les épaules.

— Question de point de vue. Comme tu l'as sans doute compris, je fais des prélèvements de sang dans le bras de Dimitri. Heureusement qu'il est résistant aux piqûres. J'avais horreur de ça, quand j'étais petit ! Dieu soit loué, une fois vampire, on n'en a plus besoin !

Je ne répondis pas. En mon for intérieur, j'étais rassurée qu'il ne l'ait pas déjà tué.

— Bien, reprit-il. C'était un plaisir de te revoir, Victoria. À bientôt, j'espère !

Sur ces mots, il disparut en quelques secondes, en coup de vent. Je fis demi-tour pour rentrer chez moi. Je n'étais guère avancée. Tybalt n'avait fait que me confirmer ce que j'avais déjà deviné seule, à savoir que Dimitri s'était livré à lui. Je n'avais plus qu'à trouver une monnaie d'échange satisfaisante qui ne mette en péril personne, ce qui était difficile. Ou bien trouver un moyen de le neutraliser, ce qui était encore plus difficile. Autre chose me préoccupait. Tybalt avait changé. Physiquement, il était moins effrayant. En revanche, il était toujours aussi peu scrupuleux à l'idée de tuer des humains. Malgré cela, je l'avais trouvé moins dangereux. Il m'avait semblé moins agressif et plus léger. Plus surprenant encore, la violente répulsion que j'avais toujours ressentie à son égard s'était considérablement atténuée. Peut-être était-ce bon signe. Peut-être que rester à proximité de Dimitri était en train de le changer. Comme moi j'avais changé. Maintenant que j'étais séparée de Dimitri, je m'en rendais compte. Moi qui n'avais jamais daigné accorder un regard aux autres garçons auparavant, j'avais été incapable de détourner mes yeux de lui. J'avais fait passer ses intérêts avant les miens, avais été prête à le protéger envers et contre tout. Malheureusement, j'avais échoué. Cela m'était insupportable mais je n'avais pas encore accepté ma défaite.

Le silence qui régnait était inquiétant. J'étais impressionnable, pour une vampire. Au moment où je franchis le portail du parc, je sentis une présence. Mon angoisse s'accrut.

— Qui est là ? Lançai-je.

Au début, personne ne répondit, à part l'écho. Puis j'entendis un grognement et je vis des yeux rouges. Mon cerveau m'ordonnait de fuir mais mon corps refusait de lui obéir. Il était paralysé. J'observai la silhouette aux yeux rouges s'approcher. Il s'agissait d'un loup. Sans doute un lycan. J'inspirai profondément pour garder mon sang froid et je retrouvai l'usage de mes jambes. Néanmoins, je ne battis pas en retraite. Je m'approchai de l'animal et fis appel à tous mes pouvoirs psychiques pour le neutraliser. Sans succès. Il s'approcha et avant que je puisse réagir, il bondit sur moi. Je perdis l'équilibre. Je m'attendais à ce qu'il me morde mais il se contenta de me flairer, puis s'éloigna. Déconcertée et soulagée, je me redressai. Je me rappelai alors que les animaux infectés par la rage étaient attirés par le sang humain. Le sang de vampire les laissait indifférents. Pourquoi m'avait-il quand même sauté dessus, alors ? Sans doute parce que j'avais l'aspect d'une victime possible. Alors que l'animal s'éloignait, j'entendis un autre grognement. Juste derrière moi. Je me retournai et découvris Balthazar. L'espace d'un bref instant, il croisa mon regard. Puis il se rua sur le loup. Leurs corps entremêlés roulèrent par terre. Je fermai

les paupières. Seul le bruit de leurs grognements parvenait à mes oreilles. Lorsque je rouvris les yeux, Balthazar avait pris le dessus. Il marchait sur l'autre, qui gisait par terre. Soudain, il se transforma. Son corps s'allongea, prit une forme humaine. Une forme féminine. Aux longs cheveux blond cendré. C'était Christina. Je m'approchai. Elle se débattait comme un diable et poussait des cris rageurs, inhumains. Ses prunelles étaient rouge sang. Balthazar me regarda.

*Fuis. Il y en a d'autres.*

— C'est une amie à moi.

*Ne t'en fais pas, je m'occupe d'elle.*

Après les avoir regardés une dernière fois, je m'en allai. Heureusement, sur le chemin, je ne croisai pas d'autres loups. De toute façon, mon sang ne les intéressait pas, ils ne m'auraient pas mordue. Je n'aurais tout de même pas aimé être à nouveau attaquée par eux. C'est avec soulagement que je regagnai ma maison.

Mes parents, du moins ma mère, étaient couchés quand j'arrivais. En revanche, Vanille était réveillée. Elle attendait dans ma chambre, vêtue d'un vêtement qu'elle m'avait emprunté, une chemise de nuit blanche brodée de dentelles un peu grande pour elle. Quand elle me vit, elle se jeta dans mes bras.

— Victoria ! Tu n'as rien ! s'exclama-t-elle, extrêmement soulagée.

Je lui souris. C'était bon de retrouver Vanille, sa vivacité et son affection qui transparaissaient sur son visage. Avec elle, je pouvais discuter de choses graves, les vampires noirs entre autres, comme de choses futiles. Au sujet de Dimitri, j'étais sincère. Elle n'y pouvait rien s'il avait insisté. Au début, elle avait même essayé de me couvrir.

— J'imagine.

Elle me regarda de la tête aux pieds. Malgré mon sourire et mon plaisir de la retrouver, je devais avoir l'air ébranlé, car elle m'observa avec inquiétude. Cela signifiait que nous allions parler de Tybalt. Les choses futiles, comme les mangas et la mode, seraient pour plus tard. La question qu'elle s'apprêtait à me poser n'était pas difficile à deviner.

— Alors, comment ça s'est passé ? s'enquit-elle.

— Je me change et je suis à toi, d'accord ?

Elle parut frustrée mais ne me reprocha pas de la tenir en haleine.

— Bien sûr. Prends ton temps.

Je pénétrai dans la salle de bain et me brossai les dents. J'enfilai une chemise de nuit semblable à celle de Vanille et rejoignis celle-ci. Elle fit la moue et me regarda avec envie.

— Ce genre de tissu te va mieux qu'à moi ! observa-t-elle.

— Ne dis pas de bêtises. Tu es très jolie.

J'étais sincère. Avec ses yeux gris vert brillants, ses cheveux bruns parsemés de mèches roses voletant joyeusement autour de son visage, elle était ravissante et pleine de charme. Cependant, nous n'allions pas

nous attarder sur nos beautés communes.

— Alors, que t'a dit Tybalt ?

Je lui racontai tout ce qui s'était passé, y compris l'agression de la louve, en omettant seulement de mentionner qu'il s'agissait de Christina. Je resterais fidèle à la promesse que je lui avais faite. Si monsieur Boisé avait été au courant, il m'aurait peut-être félicitée pour ma loyauté envers sa petite protégée. En admettant qu'il accepte l'existence de lycans enragés.

— Nous avons donc besoin de trouver deux choses. Une monnaie d'échange pour Tybalt et un remède contre la rage, récapitula-t-elle.

Je hochai la tête. Le second problème était tout aussi urgent. Je voulais contrer cette malédiction, surtout pour Christina. Sinon, elle risquait de se faire tuer par un humain, d'un coup de fusil. Peut-être que les lycans étaient aussi imperméables aux blessures que les vampires mais je ne tenais pas à le vérifier.

— Nous allons nous diviser en deux équipes. Par exemple, William et sa famille chercherons une monnaie d'échange pour Tybalt et nous et les amis de ton père, nous chercherons un remède contre la rage, d'accord ? À moins que tu préfères t'occuper de trouver une monnaie d'échange.

Je réfléchis. La seconde option était plus importante pour moi, car il s'agissait de sauver Dimitri. Mais je ne devais pas être égoïste. De plus, je tenais aussi à Christina. Je l'appréciais vraiment, même si je ne la connaissais que peu. Peut-être avais-je un faible pour les gens beaux et inaccessibles. Cette idée m'amusa.

— Non, décidai-je finalement. Nous n'avons qu'à faire ce que tu as dit.



## Chapitre 25

### Les lions noirs

C'était le week-end. Vanille et moi, nous passâmes la journée dans la bibliothèque de mon père, avec Hiro, Sofia et Lynda, les autres vampires blancs devant patrouiller dans Paris. Grâce à son pendule, Lynda trouvait rapidement les livres qu'elle cherchait. Au final, dans le rayon ésotérique, nous trouvâmes plusieurs documents sur les envoûtements dus à la magie noire. Notre travail était organisé de la manière suivante. Sofia et Lynda cherchaient les livres, Hiro regardait sur internet et faisait une bibliographie en langues étrangères, qu'il pourrait traduire en un tournemain, tandis que Vanille et moi faisions le tri parmi les livres trouvés. Ainsi, nous trouvâmes peu d'envoûtements dont les symptômes correspondaient à la rage, exceptés certains : des sortilèges qui permettaient de contrôler les animaux, poussaient le sujet à se prendre pour un vampire, qui rendaient agressif, somnambule et qui permettaient de contrôler la nature. Heureusement, les livres proposaient un antidote à chaque sortilège. Je lus les recettes qui correspondaient :

*Pour guérir les animaux du sortilège du lion noir, qui permet de dominer les animaux, rassemblez ces ingrédients :*

- Du sang de lion noir
- Des pétales d'orchidée
- Du lait de cocotier
- De la poudre de cristal
- Du sucre de fleur des montagnes

*Pour soigner quelqu'un qui se prend pour un vampire, utilisez ces ingrédients :*

- Des feuilles de ginkgo baloba
- De la sève de chêne
- Du sel
- De l'ortie broyée

*Pour annuler un charme qui rend agressif, vous avez besoin de :*

- De l'élixir de sérénité
- Du lait de cocotier
- Du sucre
- De l'amande douce

*L'antidote du sortilège qui rend somnambule est le suivant :*

- *Du café indien*
- *Du miel de papillons bleus*
- *De l'orange sanguine d'Amazonie*
- *De la poudre de cacao d'Afrique*

*Pour contrer un charme contrôlant la nature, vaporisez sur les éléments possédés le mélange suivant :*

- *De la sève de chène*
- *De l'ortie broyée*
- *Du miel de papillons bleus*
- *De la poudre de cristal.*

Vanille émit un petit rire en lisant les recettes.

— Qu'est-ce que c'est que ces ingrédients ? Certains sont faciles à trouver mais les autres...

— Je me demande s'ils existent, achevai-je en soupirant.

Vanille hocha la tête.

— C'est sûr ! Par exemple, le sang de lion noir. J'ignorais que les lions noirs existaient !

— Moi aussi, soupirai-je. Cela dit, les vampires et les loups-garous existent, alors pourquoi pas ? On m'annoncerait l'existence des licornes que je ne serais pas surprise.

— Ce serait bien, dit Vanille, l'air rêveuse. Elles sont tellement belles et pures !

Elle examina de nouveau les recettes.

— Il y a aussi le sucre de fleur des montagnes. Je ne suis pas biologiste mais je ne sais pas lesquelles contiennent du sucre.

— Moi non plus.

— Et le miel. J'ignorais que les papillons en produisaient. Je croyais que c'était le boulot des abeilles.

— En effet.

Je me levai et ramassai les livres après avoir marqué les pages.

— Je vais les photocopier.

Je me rendis au bureau de mon père, où je n'avais pas l'habitude d'aller. Hiro s'y trouvait, faisant ses recherches sur internet. La photocopieuse se trouvait à côté de l'ordinateur. Hiro semblait dans son élément, à manier l'informatique. Peut-être était-il un vampire vieux de plusieurs siècles mais son pays, le Japon, était à la pointe de la modernité.

— Tu as trouvé quelque chose ? s'enquit-il en voyant les livres.

— Oui. Mais certains ingrédients sont... bizarres.

— Tu pourrais me les montrer ?

— Bien sûr.

Après avoir photocopié les recettes, je les lui montrai.

— En effet, dit-il après les avoir parcourues du regard. Qu'est ce que tu comptes faire ? Mélanger les recettes ?

— Je suppose.

— Dans ce cas, je te conseille de montrer ces ingrédients à un spécialiste de la magie blanche, afin qu'il vérifie qu'ils sont compatibles. On ne sait jamais, ils pourraient provoquer l'effet inverse.

— Tu as raison. Tu en connais un ?

— Non, désolé. Mais Lynda doit sûrement en connaître.

— D'accord. Merci du conseil.

Les copies récupérées, je retournerai ranger les livres dans la bibliothèque. Puis j'allais voir Lynda, lui demander si elle connaissait de « bons » sorciers, « bons » dans tous les sens du terme. Elle hocha la tête.

— Oui. Il y a Ambre. Elle lit l'avenir et tient une boutique de magie. Mais elle vit à Londres.

— Tu crois qu'elle pourrait se déplacer ?

Lynda secoua la tête.

— Je ne crois pas, désolée. Elle ne voudra pas abandonner sa boutique. Il vaudrait mieux que ce soit nous qui venions. En plus, elle pourra sûrement nous fournir une partie des ingrédients que tu cherches.

— D'accord.

C'est ainsi que Lynda et moi réservâmes deux billets de train pour le mardi qui suivait. Cette fois-ci, je n'allais pas attendre les vacances. C'était trop urgent. Maman allait s'arranger pour m'obtenir un mot du médecin selon lequel j'étais malade. Le dimanche soir, alors que nous avions stoppé nos recherches, William me contacta par la pensée.

*Salut, petite sœur.*

*Salut William.*

*Vanille m'a dit que vos recherches s'étaient bien passées.*

*Oui. On a trouvé pas mal de choses intéressantes.*

*Il paraît que vous allez partir en Angleterre ?*

*Oui.*

*Vous partez quand ?*

*Mardi*

*Je viens avec vous. J'ai envie de revoir mon pays.*

*Mais... et ta librairie ?*

*Je la fermerai quelques jours, voilà tout.*

*Et Vanille ?*

*Elle reste à Paris. Cela m'ennuie de me séparer d'elle, même pour quelques jours mais je ne veux pas qu'elle manque les cours. Cela ne plairait pas à ses parents.*

*Je vois. Vous avez trouvé des choses intéressantes, de votre côté ?*

*Non, désolé. La seule chose qui ressort de mes recherches est que la chose que convoitent le plus les vampires est le sang. Ce n'est pas nouveau.*

*La déception m'envahit.*

*J'ai quand même découvert quelque chose : le seul sang qui attire plus les vampires que le sang humain est celui de créatures mythiques.*

*De créatures mythiques ?*

*Oui. Les licornes, par exemple.*

*Elles existent ?*

*Je l'ignore. Mais ce n'est pas impossible. Rien n'est impossible.*

*C'est vrai. Reste à savoir quelles créatures existent et comment mettre la main dessus.*

*Ce ne sera pas une mince affaire, à mon avis.*

*Je sais. Merci, en tout cas.*

*De rien. Bonne nuit, petite sœur.*

*Bonne nuit, William.*

Le mardi matin, William, Lynda et moi, nous étions dans un train pour l'Angleterre. Une fois à la gare, nos bagages récupérés, nous prîmes un taxi. À l'intérieur du véhicule, je regardai à travers la vitre, fascinée. Londres était une très belle ville. Elle avait quelque chose de particulier, quelque chose que j'avais déjà décelé dans les livres et les films : une âme. Lorsque le véhicule se gara, William, par galanterie, paya avec de l'argent anglais qu'il avait changé à la gare. Nous nous retrouvâmes dans une rue déserte, aux jolis bâtiments anciens, aux nuances sombres, bleues et violettes. Quelque chose de magique émanait de ces lieux.

— C'est ici, dit Lynda.

Nous nous arrê tâmes devant un bâtiment violet aux bordures métalliques. La vitrine exposait des cristaux de toutes les couleurs, ainsi que des livres et ce que je reconnus comme des baguettes magiques. Des rideaux mauves empêchaient de voir le reste du magasin, renforçant le mystère autour de cet endroit. Sur la vitre, les mots *White charms* étaient inscrits. Selon les horaires, le magasin était ouvert. Lynda se dirigea vers la porte.

— Qu'est-ce qu'on attend ? demanda-t-elle en poussant le portant.

Un bruit de grelots se fit entendre lorsque nous pénétrâmes à l'intérieur. Une lumière tamisée éclairait la pièce et il y avait une odeur d'encens. Cela ressemblait à un appartement, avec des tapis parme et bleu, des fauteuils du même ton, des tables sur lesquelles on trouvait des pierres avec des étiquettes indiquant leurs prix. Il y avait des étagères pleines de livres et des meubles vitrés dans lesquels on trouvait des jeux de cartes. Une jeune femme fit son apparition. Elle était brune au teint pâle, portait une robe de dentelle et de velours noir et prune, et avait des yeux violets. Elle portait probablement des lentilles. Elle nous salua en anglais, nous regarda tour à tour. Lorsqu'elle reconnut Lynda, son visage s'éclaira. Elles s'enlacèrent et échangèrent quelques mots en anglais. Puis la jeune femme reporta son attention sur nous.

— Bonjour. Moi, c'est Ambre. Ravie de vous rencontrer, nous saluait-elle dans un français parfait.

— Bonjour. Je suis Victoria et voici William, répondis-je, soulagée qu'elle parle français.

— Asseyez-vous, je vous en prie et dites-moi ce qui vous amène.

Nous prîmes place dans les fauteuils. Lynda entreprit de tout raconter. La rage animale, les recherches que nous avions faites et les ingrédients que nous avions trouvés. Nous espérions qu'elle les connaissait et mieux, qu'elle pourrait se les procurer et nous les vendre. Elle nous écouta avec intérêt. Elle ne semblait même pas surprise par cette histoire. Apparemment, elle était d'un naturel calme.

— Puis-je voir de quels ingrédients il s'agit ? demanda Ambre lorsque Lynda eut terminé son récit.

— Bien sûr, dis-je et je sortis les photocopies de mon sac.

Ambre parcourut les feuilles du regard, l'air songeur.

— Alors, est-ce que les mélanger présente un risque ?

À mon soulagement, elle secoua la tête.

— Non, aucun. Tous relèvent de la magie blanche. Non seulement ils sont compatibles mais les combiner renforce leur efficacité.

— C'est une bonne nouvelle, remarqua William.

Ambre hocha la tête.

— En effet.

Lynda reprit la parole.

— Nous nous demandions si nous pourrions nous en procurer certains ici, dans ta boutique.

— Bien sûr, répondit Ambre. Je les ai à peu près tous.

William, Lynda et moi échangeâmes des regards réjouis.

— Il ne me manque que le sang de lion noir, ajouta-t-elle.

— Savez-vous où on peut en trouver ?

— Nulle part. J'ai bien peur que vous soyez obligés d'en prélever directement sur l'animal.

Je frémis. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous pourrions en trouver. De plus, j'avais beau être proche de la nature, jamais je n'avais approché un lion de près. La seule fois où j'avais tenté de sympathiser avec un loup, cela s'était soldé par un échec. Les chats étaient des félins, de la même famille que les lions. Malgré ça, je craignais que « mes cousins éloignés » ne fassent qu'une bouchée de moi.

— Où peut-on trouver ces créatures ?

— C'est là que j'interviens, dit Lynda. Aurais-tu un atlas, Ambre ?

— Bien sûr. Je vais vous le chercher.

Elle disparut au fond de la boutique et revint peu de temps après avec une carte qu'elle déroula sur la table. Elle disposa des bougies autour de l'atlas. Nous recommençâmes le même rituel que lorsque

nous avons localisé la reine des vampires blancs. Le pendule s'arrêta sur un point précis et se mit à vibrer.

— La forêt amazonienne, déclara Lynda.

— Génial, grommelai-je.

La forêt amazonienne était l'endroit où je n'aurais jamais voulu mettre les pieds. Elle grouillait de serpents, de mygales et d'autres créatures effrayantes. Toutefois, j'étais un vampire. Rien ne devait me faire peur. Je ne devais pas reculer devant des bestioles exotiques et des insectes, alors que de là où je venais, les animaux étaient enragés et mortels. Je n'osais m'imaginer un lion ou un serpent infecté par la rage.

Ambre alla chercher les ingrédients, qu'elle déposa sur la table puis elle les disposa dans des sacs.

— Voilà, tout y est, annonça-t-elle. Il ne vous reste plus qu'à récupérer le sang de lion noir.

L'étape la plus difficile.

— Merci pour ton aide, Ambre. Combien te doit-on ? demandai-je.

Ambre m'adressa un sourire.

— Comme vous êtes des amis de Lynda et qu'il s'agit d'une noble cause, je vous fais le tout à moitié prix.

— Merci, dis-je.

— Au fait, il faut mélanger les ingrédients dans un ordre particulier ? s'enquit Lynda.

Ambre secoua la tête.

— Non. En revanche, vous devez le faire doucement. Si le mélange prend une couleur claire ou vive et un aspect lisse, c'est bon. S'il prend une couleur sombre, c'est mauvais. Cela fait effet immédiatement.

— Doit-on le faire avaler aux animaux infectés ? demandai-je.

— Non. Ils doivent juste le respirer.

C'était une bonne nouvelle. Nous n'aurions jamais pu fabriquer assez d'antidote pour tous les animaux atteints de la rage. Après avoir remercié Ambre, nous prîmes congé d'elle. Nous ne nous attardâmes pas à Londres, même si j'aurais aimé visiter la ville. Nous devions partir en Amazonie, ce qui ne m'enchantait guère. Nous nous fîmes rembourser nos billets de retour à la gare et en prîmes d'autres pour notre nouvelle destination à l'aéroport. Le voyage était beaucoup plus long et il y avait deux correspondances. L'avion partait le soir. Après avoir flâné, acheté des souvenirs, l'heure vint de partir. Nous embarquâmes. Le voyage fut agréable. Un film était diffusé et les hôtes de l'air proposaient des milkshakes glacés. Je songeais avec tristesse que Dimitri aurait adoré en prendre un.

Lorsque nous descendîmes du troisième avion, il faisait une chaleur étouffante pour les humains. Quant à moi, je l'appréciais autant que le froid glacial du Canada et il en était sûrement de même pour William

et Lynda. Nous louâmes une voiture et partîmes pour la forêt amazonienne. Une fois arrivés, je regardai le dangereux territoire qui s'offrait à nous.

*Je n'ai pas peur, me répétais-je. Je suis un vampire.*

Nous nous avançâmes dans la forêt. Elle était profonde, pourvue d'arbres épais garnis de feuillages qui serpentaient. Elle était d'une profondeur sans fin et sombre comme l'enfer. Cette comparaison me fit frissonner. J'entendis toutes sortes de bruits qui me donnaient la chair de poule. J'avais l'impression de me retrouver dans Jumanji, or j'avais toujours détesté ce film. Je serrai les dents en voyant des toiles d'araignées gigantesques et plus épaisses que du plastique sur les arbres. Je n'osai imaginer la taille des araignées. Des insectes énormes me frôlèrent et j'eus recours à tout mon self contrôle pour ne pas faire des bonds d'un mètre pour m'écarter. Lynda me pressa la main, comme pour me rassurer. Je la broyai avec une telle force qu'elle la retira.

Quant à William, il avançait avec décontraction, en sifflotant. Je me demandai avec exaspération s'il était inconscient. Soudain, Lynda poussa un cri. Un serpent de la taille de ma jambe glissait sur le sol. Je me figeai et restai immobile comme une statue. Je crus que j'allais perdre connaissance. Or les vampires ne pouvaient pas s'évanouir. Dommage, car j'aurais aimé être inconsciente. Le reptile s'arrêta, en même temps que les battements de mon cœur. William le salua joyeusement, ce qui me donna envie de le gifler, bien que je ne sois pas violente. Le monstrueux animal nous fixa de ses yeux jaunes. Son regard était intelligent, il semblait nous considérer comme des égaux. Je songeai que nous étions de dangereux prédateurs, comme lui, donc semblables. Le reptile cessa de nous regarder et glissa vers une autre direction. Je me rappelai ce que m'avait dit Hiro. Aucun animal ne souhaitait s'en prendre à nous. Nous étions invincibles. Toutefois, cela n'apaisa pas mes angoisses pour autant. Tout à coup, Lynda se figea, puis se dirigea vers un mince chemin entre deux arbres. Je la suivis en fermant les yeux, pour éviter de croiser le regard de je ne sais quelle bestiole.

— C'est ici, annonça-t-elle.

Il n'y avait pas de trace de lion noir. Ni d'autre animal, d'ailleurs. Il y avait juste un trou béant. Nous nous approchâmes. Le trou était sans fond. Le pendule de Lynda vibrait fortement.

— Je crois qu'on doit sauter.

— Nous devrions nous transformer en animaux, dit William. Nous aurions plus de chance de les mettre en confiance. Et puis, la rage ne s'étend pas jusqu'en Amazonie.

— Je ne peux pas me transformer, fit remarquer Lynda. Je détiens le pendule et les seringues.

— Alors nous te protégerons, dit William et il se métamorphosa en un superbe tigre blanc.

Je me métamorphosai à mon tour en chaton.

*Quand il faut y aller, il faut y aller, m'encouragea William.*

Sur ces mots, il sauta dans le trou. Lynda hésita, puis me prit dans ses bras et le suivit. Je restai blottie contre elle, mes griffes plantées dans son corsage. Nous chutâmes dans le vide et l'obscurité. Au bout d'un long moment, nous vîmes de la lumière. Nous atterrîmes dans un champ. Je regardai autour de moi, cherchant le trou. Il était en dessous de nous, comme si nous n'en étions pas tombés mais comme si nous l'avions escaladé. Mais ce n'est pas ça qui me préoccupait le plus. Nous étions encerclés par des milliers de lions. Des lions noirs. L'un d'entre eux s'approcha de nous. Il était plus grand et plus fort que les autres et avait des yeux dorés perçants. De toute évidence, il s'agissait du chef. Il s'avança vers Lynda en grognant. William se posta devant elle, protecteur. Je m'approchai courageusement.

*S'il vous plaît. Nous ne vous voulons aucun mal.*

Le lion noir me regarda de ses yeux perçants.

*Vous, peut-être que non, mais elle, si. Les humains nous veulent toujours du mal. C'est pour cela que depuis des siècles, nous nous cachons. On croit que notre espèce a disparu.*

*Ce n'est pas une humaine.*

*Qu'est-elle, alors ?*

*Une vampire. Nous aussi, nous sommes des vampires. Nous avons la faculté de nous transformer en animaux. Nous pouvons le prouver, si vous voulez.*

*Je vous crois. Comment êtes-vous venus jusqu'ici ?*

*Grâce à ceci.*

Du museau, je désignai le pendule de Lynda.

*Nous avons besoin de votre aide, dit William.*

Le chef des lions le toisa.

*Nous n'accordons pas notre aide gratuitement. Vous devez me provoquer en duel, me terrasser et me mordre à la gorge. Si vous y arrivez, vous pourrez exiger ce que vous voulez de moi. Sinon, je vous tuerai.*

Mon petit corps de chat frissonna. Même si William était de taille à l'affronter, il n'était pas habitué à se battre et manquait d'entraînement.

*J'accepte, dit mon ami.*

Devant mon regard de protestation muette, il m'adressa un regard qui signifiait que nous n'avions pas le choix.

Un cercle comprenant les lions, Lynda et moi se forma autour de William et du mâle dominant. Les deux émirent un rugissement. C'était le signal. Le combat avait commencé. Le lion noir bondit sur William, qui l'esquiva de justesse. Le lion réitéra et ils roulèrent dans



l'herbe, leurs corps entremêlés, dans un concert de rugissements et de grondements évoquant ceux du tonnerre. Soudain, ils s'immobilisèrent. Le lion avait pris le dessus sur William. Il s'apprêtait à lui mordre la gorge. Sous mes yeux écarquillés d'horreur, William referma sa gueule de justesse avec sa patte. Cela déstabilisa le lion. William profita de l'effet de surprise pour le projeter dans les airs. Le lion roula par terre et se redressa. Il attaqua William, mais ce dernier fut plus rapide que lui. Il le terrassa, inversant la situation précédente, et lui mordit la gorge.

Le soulagement et l'incrédulité m'envahirent. C'était trop beau pour être vrai. Pourtant, William avait gagné. Il aurait la vie sauve et nous pourrions récolter le sang dont nous avons besoin. Nous pourrions peut-être guérir les animaux de la rage. Cela me semblait presque irréel. William détacha ses crocs de la gorge du lion et recula.

*Un serment est un serment. Dites-nous ce que vous voulez de nous et nous vous l'accorderons,* dit le chef des lions.

*Nous sommes là car nous avons besoin de vous pour guérir les animaux de l'endroit d'où nous venons de la rage.*

*De la rage ?*

*Oui. C'est un flux de magie noire qui rend les animaux réceptifs au sang humain et les rend agressifs. Ils ont causé pas mal de morts.*

Le lion baissa les yeux. Lorsqu'il les leva à nouveau, je crus déceler de la compassion dans ses yeux.

*C'est affreux. Je suis désolé. Comment pouvons-nous vous aider ?*

*Nous aimerions que vous nous laissiez prélever votre sang. Cela fait partie du remède.*

*C'est d'accord.*

*Merci.*

Je me métamorphosai. Lynda me regarda d'un air effaré.

— Que s'est-il passé ? William et ce lion se sont battus et...

— Du calme. Il est d'accord pour que nous prélevions leur sang.

— C'est vrai ? Super ! se réjouit Lynda, soulagée.

Elle sortit les seringues de son sac, les désinfecta et préleva autant de sang qu'elle put. Comme les lions étaient nombreux, elle n'avait besoin d'en prélever que peu à chacun. Ils ne semblèrent même pas sentir la douleur de la piqûre. Lorsqu'elle eut fini, je me métamorphosai à nouveau en animal.

*Merci.*

*Bon courage à vous.*

Lynda referma solidement le sac contenant les seringues pleines et nous replongeâmes dans le trou. Le trajet du retour me parut beaucoup moins impressionnant que celui de l'aller, après avoir vu William affronter un lion. Je sursautai néanmoins en voyant des serpents et des mygales. Le lendemain, nous reprîmes l'avion pour

Paris. J'étais contente de rentrer chez moi.

— Alors ? s'enquit Maman lorsque je rentrai à la maison.

— Nous avons trouvé tous les ingrédients, dis-je en souriant.

— C'est génial ! En si peu de temps ! Je suis impressionnée ! Cette affreuse rage va enfin prendre fin !

— Je n'en suis pas sûre. Nous n'avons pas encore mis le remède au point.

Une fois mes affaires déballées, je me précipitai dans la cuisine. Là, je versai les ingrédients un à un dans une grande casserole, lentement, comme me l'avait préconisé Ambre. Le miel de papillons bleus était rose et translucide. Il dégageait une odeur sucrée. Je songeai qu'un humain le trouverait sûrement à son goût. Pour finir, je versai une partie du sang de lion noir et saupoudrai le tout de poudre de cristal. Je mélangeai lentement. La décoction prit une couleur rose pâle. Elle dégageait une odeur agréable. Je versai enfin le tout dans des flacons de parfums vides que m'avait donné ma mère, pour pouvoir en asperger les animaux. Il ne restait plus qu'à l'expérimenter.

La nuit, après m'être abreuvée, je me rendis avec William et mon père dans le parc. Le premier vida une fiole de sang humain par terre et nous nous cachâmes derrière les arbres, comme la dernière fois. Nous nous attendions à voir les loups arriver d'un moment à l'autre. Je m'étais préparée à voir leurs yeux rouges exorbités, leurs crocs saillants.

— Comment te sens-tu, petite sœur ? s'enquit William.

Je lui souris.

— Excitée, à vrai dire. J'ai hâte de voir si ça va marcher.

William me rendit mon sourire.

— Je pense que oui. Nous ne nous serions pas donné tout ce mal pour rien.

Mon père approuva.

— Je l'espère aussi.

Nous attendîmes un long moment. Nous commençons à nous demander si les loups allaient se montrer. J'aurais aimé avoir une perception encore plus développée pour sentir la présence des animaux au loin. Soudain, on entendit un concert de grognements. Je sursautai. Les loups se ruèrent sur le sang humain.

— Prête ? me souffla William.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— J'y vais.

Je sortis de ma cachette et aspergeai les loups d'antidote.

## Chapitre 26

### Les origines de la rage

Il ne se passa rien. Au début, les loups restèrent figés, sous l'effet de la surprise. Je guettaï le moindre signe de changement dans leur regard, en vain. Il restait d'un rouge vif et luisant. Puis ils se remirent à grogner. Je compris alors que j'avais échoué. Malgré cela, je n'arrivais pas à l'admettre. Je restai immobile, figée, à regarder les loups qui me toisaient d'un air hostile. Mon père me tira en arrière et me ramena derrière les arbres, avant que les loups ne me sautent dessus. De mauvaise grâce, je me cachai. J'aurais voulu faire une autre tentative. J'avais remué ciel et terre pour trouver un remède, il n'avait pas le droit de ne pas fonctionner. Certes, nous avons cherché à tâtons, en mélangeant plusieurs recettes. Mais nous ne pouvions pas faire autrement. Ne voyant plus personne, ils s'éloignèrent. William, mon père et moi sortîmes de notre cachette.

— Tu as eu de la chance qu'ils ne t'attaquent pas ! chuchota mon père.

Je soupirai. La déception s'était emparée de moi.

— Cela n'a pas marché, dis-je.

William m'adressa un sourire réconfortant.

— Sois patiente. Laisse à la potion le temps de faire effet.

— C'est inutile d'attendre. Ambre a dit que l'effet était immédiat.

— Tu es sûre d'avoir mis tous les ingrédients ?

— Oui, répliquai-je, agacée. Je n'en ai oublié aucun.

Nous restâmes un moment silencieux.

— Quand je pense au mal qu'on s'est donné ! repris-je.

William m'adressa un sourire encourageant.

— Ne baisse pas les bras, petite sœur. Nous allons trouver ce qui manque.

— Si tu le dis, soupirai-je.

— De mon côté, je vais continuer à chercher une monnaie d'échange pour Tybalt. Je te promets que nous allons sauver Dimitri.

Je rentrai chez moi, désappointée. Le lendemain je fus tout de même contente de retrouver Vanille au lycée. Elle semblait de bonne humeur, bien que William l'ait tenue au courant de notre échec de la veille. D'ailleurs, je ne l'avais jamais vue baisser les bras. Quoi qu'il arrive, elle restait optimiste. Je l'enviais, car je ne pouvais pas en dire

autant de moi. Toutefois, cela n'empêcha pas son enthousiasme de déteindre un peu sur moi.

— Victoria, il y a quelque chose que nous avons négligé, dans notre recherche, déclara-t-elle. Nous nous sommes focalisées sur l'aspect magique et non scientifique du problème.

— Et alors ?

Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Enfin, pas tout à fait. Elle avait raison, nous avions négligé les pistes scientifiques, ce qui était une grosse erreur de notre part. Une grosse erreur, certes, mais compréhensible. La maladie dont étaient atteints les animaux provenait sans doute d'un maléfice et non pas d'un virus, ou alors un virus inconnu jusque-là. Néanmoins, Vanille avait raison, même si je ne savais pas vraiment ce qu'elle avait en tête.

— Et alors, j'ai fait une recherche et j'ai trouvé : le vaccin contre la rage.

— Vanille, tu es...

Elle m'adressa un grand sourire.

— Géniale, je sais.

— Oui. Mais je me demande si ça va marcher.

— Il y a autre chose, ajouta-t-elle. Comment allons-nous nous procurer ces ingrédients ?

Je lui souris.

— J'ai ma petite idée.

Après les cours, je me rendis en compagnie de Vanille à l'hôpital le plus proche. Là, je laissai à Vanille le soin d'user de ses charmes. J'en étais aussi capable mais la laisser jouer le beau rôle me semblait être un bon moyen d'éviter d'attiser une jalousie naissante qui me rendrait triste. Je ne voulais pas de rivalité entre nous. Vanille adressa un sourire angélique à la secrétaire.

— Bonjour. Pourrions-nous voir un médecin ?

— Bonjour, mademoiselle. Vous avez pris rendez-vous ?

Je m'approchai et me penchai vers elle.

— Non, mais c'est pour une urgence.

L'hypnose fonctionna. Les pupilles de la secrétaire se dilatèrent et son regard devint fixe.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-elle d'une voix ensommeillée. Asseyez-vous dans la salle d'attente.

Nous nous amusâmes à feuilleter les magazines féminins adultes. Celui de Vanille comportait un dossier consacré au sexe, sujet qu'elle trouvait bien entendu passionnant. Quant à moi, je m'efforçai de m'y intéresser pour lui faire plaisir mais au fond, cela ne réussissait qu'à me rappeler que le seul homme avec qui je désirais m'unir corps et âme était à présent hors d'atteinte. Un quart d'heure plus tard, un jeune médecin blond vint nous chercher.

— Bonjour, mesdemoiselles. Suivez-moi, je vous en prie.

Il nous conduisit dans son bureau.

— Alors, dites-moi ce qui vous amène, dit-il avec douceur.

Il semblait si gentil. Si jeune. Et plutôt mignon, avec son regard bienveillant et chaleureux, même s'il était loin d'égaliser Dimitri. J'avais des scrupules à l'hypnotiser. Avec un peu de chance, je n'aurais plus à le faire trop souvent, à l'avenir. Pourtant, pour le moment, je n'avais pas d'autre alternative. L'important était de guérir les loups et surtout, Christina.

— Pouvez-vous nous fournir plusieurs vaccins contre la rage ? dis-je.

Son regard s'embruma, comme celui de la secrétaire. Malgré mes remords, j'étais fascinée par ce phénomène qu'était l'hypnose. L'hypnose vampirique, en tout cas. Le regard de la personne s'emplissait d'un brouillard opaque et c'était comme si son corps était relié à un million de minuscules fils invisibles, fins mais incassables, qui s'attachaient à mon esprit et que je pouvais manier à ma guise, telle une marionnettiste virtuose.

— Bien sûr, dit-il. Je vais vous donner ça tout de suite.

Il prit le combiné de son téléphone.

— Anna. Apportez-moi plusieurs échantillons de vaccin contre la rage.

Peu de temps après, une jeune infirmière arriva. Elle semblait encore plus jeune que le médecin. Je lui donnais à peu près mon âge. Ce devait être une stagiaire. Sa timidité qui transparaissait dans son regard et ses gestes nerveux trahissaient un manque d'expérience. Elle poussait un chariot, sur lequel il y avait une dizaine de seringues pleines de liquide. Je ne parvins pas à en distinguer la couleur.

— Servez-vous, dit le médecin.

L'infirmière nous regarda, interloquée.

— Mais... c'est interdit !

Je la regardai.

— Faites-nous confiance.

Elle fut sous mon emprise à son tour. J'espérais sincèrement qu'elle n'aurait pas d'ennuis par ma faute et le médecin non plus. De plus, nous aurions peut-être dû aller voir un vétérinaire. Cependant, les loups infectés étaient à moitié humains.

— Ils sont prêts ? Il n'y a pas besoin de les mélanger ? m'enquis-je.

Le médecin acquiesça d'un signe de tête.

— Merci, dis-je avec un sourire, en m'empressant de fourrer les seringues dans mon sac. Maintenant, vous allez oublier que nous sommes venues. Vous vous réveillerez dans trois minutes.

Sur ces mots, je sortis, suivie de près par Vanille.

— Waouh ! C'était trop cool ! s'exclama-t-elle.

— C'était surtout trop facile, fis-je remarquer. Tu n'avais jamais vu William avoir recours à l'hypnose ?

— Rarement. Il n'aime pas ça.

— Moi non plus, ne soupirai-je. Mais je n'avais pas le choix.

Arrivée chez moi, j'appelai Ambre en Angleterre pour vérifier que les ingrédients du vaccin étaient compatibles avec l'antidote déjà préparé, puis j'ajoutai le vaccin. Le mélange conserva sa couleur rose pâle, ce qui me soulagea. S'il avait pris une couleur foncée, il aurait été bon à jeter. Ambre m'avait affirmé que, combiné à la potion, le contenu des seringues ne nécessiterait pas une injection. Le respirer suffirait. Cela m'arrangeait, car je me voyais mal faire une piqûre à des loups enragés.

La nuit tombée, après m'être nourrie, je me rendis à nouveau au parc en compagnie de William et de mon père. Nous répétâmes le même rituel. William versa du sang humain par terre et nous nous cachâmes derrière les arbres. Les loups tombèrent à nouveau dans le piège. Ils arrivèrent en grognant. Là, à nouveau, je les aspergeai d'antidote. Sans succès. Terriblement déçue, je retournai me cacher derrière les arbres. William me passa un bras réconfortant autour des épaules.

— Ne désespère pas, petite sœur.

Il avait parlé à voix basse, pour ne pas se faire repérer par les loups.

— Facile à dire, grommelai-je.

William m'adressa un sourire confiant.

— Tu crois qu'il est facile de mettre au point un antidote, quel qu'il soit ? Même les plus grands chercheurs n'y arrivent pas du premier coup.

Je soupirai. Je ne pouvais pas lui donner tort.

— C'est vrai. Mais là, c'est différent. Il est urgent de trouver...

— Chut ! m'interrompit mon père.

Quelqu'un venait d'entrer dans le parc. Ce n'était pas Tybalt. Sa silhouette m'était inconnue. Il s'agissait d'un jeune homme. D'un humain. Il devait avoir un tempérament rebelle, pour violer le couvre-feu. De plus, il était de carrure plutôt importante. Sa haute taille et ses muscles devaient lui donner l'impression d'être invincible. D'ailleurs, sa démarche traduisait une certaine assurance. Je pestai intérieurement contre ce garçon inconscient et trop sûr de lui.

— Il faut le convaincre de rentrer chez lui, chuchota William.

Je soupirai.

— J'en ai assez, de l'hypnose.

— Ce n'est pas le moment de s'arrêter à ces réticences, déclara William.

Sur ces mots, il sortit de notre cachette. Aussitôt, je le suivis. Alors

que nous approchions du jeune homme, des loups resurgirent de part et d'autre du parc. Avant que nous ayons pu effectuer le moindre geste, ils se jetèrent sur lui. Les grognements des loups masquèrent ses hurlements. Nous nous précipitâmes pour lui porter secours mais les loups étaient trop forts. Soudain, ils se calmèrent. Ils cessèrent de grogner et reprirent leur forme humaine. Mon cœur se serra quand je reconnus Christina parmi eux, les yeux écarlates. Ils s'éloignèrent comme des somnambules. Je m'approchai du blessé qui gisait par terre. Un coup d'œil me suffit pour comprendre qu'il était inconscient, mais vivant. Les loups ne l'avaient pas achevé.

— Viens, dit William. Il faut l'emmener à l'hôpital.

Mon père intervint.

— Je vais d'abord ...

Il se raidit, ainsi que William.

— Qu'y a-t-il ? m'enquis-je.

Il serrait les poings, semblait sur ses gardes.

— Je viens de sentir la présence d'un vampire noir.

— Où ça ? demandai-je calmement.

— À quelques mètres de toi.

Je me retournai et vis une haute silhouette s'approcher de nous. Tybalt. Une fois de plus, je ne pus m'empêcher de le trouver moins effrayant, avec ses veines bleues désormais translucides et ses yeux marrons, qui n'avaient plus cette couleur noire et froide qui me glaçait le sang. Néanmoins, il restait toujours Tybalt et je le haïssais. Il nous adressa un sourire.

— Salut, ma belle !

— C'est lui, chuchotai-je à l'adresse de William et mon père. C'est Tybalt.

Les traits de William se durcirent.

— C'est lui qui détient Dimitri ?

Tybalt lui adressa un sourire.

— Oui, c'est bien moi ! Enchanté !

Il lui tendit la main. William l'ignore, se contentant de le fixer d'un air hostile. Mon père, lui, resta impassible. Tybalt fit la grimace.

— Tu n'es pas très poli, dit-il à l'adresse de William. Pourtant, tu es libraire, il me semble ? J'espère que tu es plus aimable avec tes clients.

— Mes clients ne sont pas des monstres sanguinaires, rétorqua William.

Tybalt sourit de nouveau.

— Les humains mangent de la viande et la viande contient du sang. Par conséquent, si je suis un monstre, les humains ne sont pas mieux. À ce propos, j'aimerais bien que vous me laissiez me nourrir.

Sous mes yeux horrifiés, il se baissa vers le jeune homme inconscient et aspira le sang qui coulait de l'une des blessures

provoquées par les loups. Malgré mon attrait pour le liquide dont je me nourrissais, ce spectacle était répugnant. Sans doute parce que je savais qu'il allait prendre la vie de ce garçon inconscient. Que fabriquait donc William ? Et papa ? Je croyais que les pouvoirs que leur conférait leur lien avec une partenaire de sang leur donnaient la possibilité de neutraliser Tybalt. Je leur lançai un regard furieux et vis qu'ils semblaient se concentrer de toutes leurs forces, en vain. C'est là que j'eus un déclic. Je venais de comprendre.

— C'est toi ! Tu es responsable de la rage animale ! m'exclamai-je.

Tybalt cessa de boire.

— Plaît-il ?

— C'est toi qui as provoqué cette rage chez les animaux, notamment chez les loups.

Tybalt haussa les sourcils, puis sourit.

— Cette « rage » ? C'est ainsi que tu l'appelles ? Soit. En effet, j'ai le don de manipuler les humains et les animaux à distance. Je suppose que tu es capable de me dire pourquoi je fais ça ?

J'acquiesçai lentement.

— Cela te permet de déguiser tes meurtres en faisant croire que les loups sont responsables.

Tybalt hocha la tête.

— Exactement, ma belle ! Chez les vampires, noirs comme blancs, la discrétion s'impose.

Sur ces mots, il se remit à boire. William et mon père persistaient à essayer de le neutraliser par la pensée, en vain. Je me joignis à eux, faisant appel à la force invisible qui m'avait permis de repousser les chauves-souris qui avaient attaqué Dimitri et de chasser ses cauchemars, apaiser ses crises d'angoisse. Sans succès. Pourtant, cela aurait dû fonctionner. Finalement, Tybalt cessa de s'abreuver.

— Ça suffira pour ce soir ! déclara-t-il d'un air satisfait.

William le regarda avec étonnement. Mon père aussi, mais ce fut William qui parla.

— Tu ne le tues pas ?

Tybalt secoua la tête.

— Non, je n'ai plus soif. De plus, ces derniers jours, je ressens moins de plaisir à tuer. Comme si j'avais des scrupules. C'est bizarre.

— Peut-être est-ce ta conscience qui s'exprime, suggéra William.

Tybalt fit non de la tête, dédaigneux.

— Les vampires noirs n'en ont pas, dit-il. Sur ce, je vous souhaite une bonne soirée !

Sur ces mots, il s'éloigna. William le regarda partir, les sourcils froncés.

— Ainsi, c'est lui, le fameux Tybalt. Il y a quelque chose de bizarre, chez lui.



Subitement, je songeai à la victime inconsciente de Tybalt.

— Nous parlerons de Tybalt plus tard ! Nous devons nous occuper de lui.

Mon père acquiesça.

— Tu as raison.

Il se pencha vers le jeune homme inconscient, observa l'étendue des dégâts. Puis il fixa ses blessures de son regard marron identique au mien. Lentement, les plaies se refermèrent, cicatrisèrent. Enfin, les traces de blessures s'effacèrent.

— Voilà, j'ai fait ce que j'ai pu, déclara papa. Néanmoins, il faut l'emmener à l'hôpital. Il a perdu du sang et a besoin d'une transfusion.

— D'accord, dis-je.

Nous emmenâmes la victime à l'hôpital. Papa dit au médecin qu'il était anémique et qu'il avait eu un malaise dans le parc. Heureusement, les morsures s'étaient parfaitement résorbées grâce au pouvoir de mon père, ce qui rendait l'explication plausible. Il s'agissait du même médecin blond que celui à qui j'avais subtilisé les vaccins, en compagnie de Vanille. Quand je lui racontai l'histoire, du moins en partie, il secoua la tête d'un air navré.

— Qu'est-ce qui lui a pris de violer le couvre-feu ? C'est de l'inconscience, soupira-t-il.

Je ne répondis pas. Malgré les dispositions mises en place, il y avait chaque semaine de nouveaux morts. À vrai dire, j'avais ma petite idée là dessus. Tybalt m'avait révélé qu'il pouvait manipuler les humains et les animaux à distance. Sans doute se servait-il de son pouvoir pour pousser les gens à sortir de chez eux la nuit. Je ne voyais pas d'autre explication. Le médecin me regarda d'un air réprobateur.

— Il y a un problème ? m'enquis-je innocemment.

J'espérais que l'hypnose avait bien fonctionné et qu'il avait tout oublié de ma précédente visite.

— Vous aussi, vous n'aviez rien à faire dehors, à une heure pareille. Pourquoi avoir bravé cette mesure de sécurité ?

Je me mordis la lèvre. William et moi échangeâmes un regard embarrassé.

— Je ne peux pas vous le dire, répondis-je. Mais c'était quelque chose d'important.

Je ne pouvais évidemment pas lui dire que nous expérimentions un antidote contre la rage et je ne trouvais pas d'autre prétexte à lui fournir. Qu'aurais-je pu dire ? Que William et moi sortions en amoureux ? Cela n'aurait pas expliqué une telle prise de risque et aurait sûrement déplu à Vanille. Cette réponse ne parut pas satisfaire le docteur, qui fronçait les sourcils et me toisait sévèrement. Le contraire m'aurait étonnée.

— Rien ne justifie que l'on risque sa vie de la sorte. Promettez-moi

de ne plus recommencer.

Je hochai la tête.

— Je promets de ne plus risquer ma vie, dis-je.

— Moi aussi, renchérit William.

Ce n'était pas un mensonge. En nous exposant aux loups, nous ne risquions rien, car nous étions des vampires. Mais ça, le médecin ne pouvait pas le deviner. Il parut satisfait de notre promesse et nous adressa un sourire rassurant. Je ne pus m'empêcher de le trouver naïf mais je n'allais pas m'en plaindre. Il était inquiet et plein de bonnes intentions, j'aurais été odieuse de le mépriser pour cela.

— Nous allons nous occuper de votre ami. Êtes-vous sûrs que ce sont des chauves souris qui l'ont agressé ? Car c'est un miracle qu'il n'y ait pas de morsures.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Nous avons cru voir des chauves-souris, dis-je.

— J'ai entendu dire que les petites morsures cicatrisaient vite, dit papa.

Le médecin hocha la tête, peu convaincu.

— Bon, vous pouvez rentrer chez vous. Je vous souhaite une bonne soirée, dit-il.

Je lui adressai un sourire.

— Bonne soirée, le saluai-je.

Nous regagnâmes la voiture. William s'apprêtait à rentrer de son côté, mais papa le retint.

— Tu vas rentrer à pied ?

William hocha la tête.

— Oui.

— Nous pouvons te raccompagner, dans ce cas.

William parut hésiter.

— Je ne sais pas... cela ne risque pas de vous faire faire un détour?

Mon père secoua la tête en souriant.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit-il. Nous ne sommes pas pressés. Et tu n'habites pas loin.

— Accepte, ajoutai-je.

Je préférerais passer un peu plus de temps avec lui car j'avais besoin de lui parler.

— Bon, c'est d'accord, dit alors William.

Dans la voiture, il indiqua à mon père le chemin. Ils eurent une conversation agréable. Papa appréciait les libraires et il connaissait bien son magasin. Ses lectures étaient d'un niveau littéraire élevé, comportaient des classiques, mais pas seulement. De temps en temps, il aimait se vider la tête avec des choses simples comme les romans destinés aux adolescents et même des mangas. Lorsque papa se gara et que William sortit, je l'accompagnai.

— Au revoir, petite sœur. La nuit a été mouvementée.

— Attends, le retins-je.

William me sourit.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu m'as dit que quelque chose clochait chez Tybalt. De quoi s'agit-il ?

— Il y en a plusieurs : tout d'abord, je n'ai détecté sa présence qu'au moment où il arrivait et non pas à l'avance, ce qui est généralement le cas avec les vampires noirs. De plus, il est étrange qu'il ait laissé la vie sauve à sa proie. Les vampires noirs vont toujours jusqu'au bout. Même physiquement, il est différent d'eux : ses yeux étaient marrons et ses veines bleues alors qu'ils devraient être noirs.

— C'était le cas, avant, fis-je remarquer.

— Ce qui veut dire qu'il est en train de changer, dit William, songeur.

— Comment ça ?

William hésita un instant avant de répondre.

— Je crois qu'il est en train de devenir un vampire blanc.

## Chapitre 27

### L'ingrédient manquant

L'information mit un certain temps à traverser mon esprit. Tybalt, un vampire blanc ? Je nageais en plein rêve. Tybalt, l'être maléfique et vicieux, l'assassin. Tybalt, qui manipulait les White Evils et même des animaux, pour arriver à ses fins. Cela paraissait impossible. Pourtant, ces signes plus ou moins subtils montraient qu'il était en train de changer. J'avais envie d'y croire.

— Tu es sérieux ?

William hocha la tête.

— Je ne vois pas d'autre possibilité.

Une bouffée d'espoir m'envahit.

— William, tu sais ce que ça signifie ?

William haussa les sourcils.

— Quoi ?

Dans mon enthousiasme, je lui pris les mains comme pour lui transmettre ma joie. Mais William ne semblait pas tellement emballé, ce qui me déçut. Je ne voulais pas qu'il gâche mon bonheur. Il ne pouvait pas ne pas avoir pensé à la même chose que moi. Si Vanille avait été entre les griffes de Tybalt, je suppose que les choses auraient été différentes. Exaspérée et surexcitée à la fois, je lui secouai les bras avec une vigueur dont je ne me croyais pas capable.

— Il ne va pas tuer Dimitri ! Tu te rends compte ?

William hocha la tête.

— C'est possible, admit-il.

Il ne semblait pas très convaincu.

— Tu n'en es pas sûr ? demandai-je sur un ton de reproche.

J'étais tellement soulagée. Je ne voulais pas qu'il fasse disparaître ma joie. Tybalt était-il en train de devenir un vampire blanc, oui ou non ? Les vampires blancs ne tuaient pas. Alors même que sa transformation ne faisait que commencer, Tybalt avait laissé la vie sauve à un humain, ce soir. Pourquoi ne ferait-il pas de même avec Dimitri ? Parce que son sang était plus attirant ? Il avait trouvé le moyen de se contrôler, donc tout irait bien. En théorie. William me prit par les épaules d'un air compatissant.

— Petite sœur, je sais à quel point tu tiens à Dimitri. Moi aussi, je l'aime bien. J'espère autant que toi que Tybalt va l'épargner.

Je fronçai les sourcils.

— Mais ?

William soupira.

— Ce n'est qu'une théorie. Je n'ai encore jamais vu de vampire noir se transformer et passer de l'autre côté. D'ailleurs, il reste maléfique, je l'ai entendu dans ses propos, tout à l'heure. De plus, en admettant que j'aie raison, nous ne savons pas s'il aura achevé sa transformation avant de... prendre trop de sang à Dimitri.

Je baissai la tête. Ses arguments rationnels venaient de faire mouche. Mon euphorie se dissipa presque aussi vite qu'elle était venue, laissant place au désarroi. Gad Elmaleh aurait appelé ça un ascenseur émotionnel. Je trouvais ce comédien très drôle mais dans la situation présente, cela ne me faisait pas rire. D'un geste las, je passai ma main dans mes boucles épaisses.

— Tu as raison, murmurai-je, désappointée.

William me souleva le menton et me regarda avec tendresse.

— Je suis désolé, petite sœur. Je te dis tout ça car je ne veux pas te procurer une fausse joie. La déception serait trop cruelle. Cependant, ce n'est pas une raison pour abandonner tout espoir, d'accord ? Ce que nous avons vu de Tybalt est déjà bon signe.

Je hochai la tête.

— Tu as raison. Allez, dépêche-toi. Vanille t'attend.

— À demain.

Sur ces mots, il me déposa un bref et léger baiser sur la joue et pénétra dans son immeuble. Je rejoignis la voiture, où mon père m'attendait.

— Désolée de t'avoir fait attendre, m'excusai-je.

Papa me sourit.

— Ce n'est rien. Nous sommes des vampires, nous ne sommes pas pressés.

Il redémarra. Nous fîmes une partie du trajet en silence. Puis papa reprit la parole.

— De quoi parliez-vous, William et toi ?

— Oh, de rien de spécial, n'éludai-je.

Je ne voulais pas lui parler de la théorie de William au sujet de la transformation de Tybalt en vampire blanc, de peur que nos espoirs s'avèrent infondés. D'ailleurs, mon, père ne m'avait rien dit à ce sujet. Soit il l'avait remarqué et il ne voulait pas me donner de faux espoirs, soit sa perception était différente de celle de William. En tout cas, je voulais y croire. Pour Dimitri. Malgré ma déception à l'idée que notre théorie soit fausse ou que Tybalt achève sa transformation trop tard, une partie de moi, irrationnelle, criait bruyamment son espoir.

Lorsque je retournai en cours, je n'abordai pas le sujet de la possible transformation de Tybalt en vampire blanc. Vanille n'en parla

pas non plus et je me demandai si William lui avait fait part de notre théorie.

— Au fait, cela fait un moment qu'on n'a pas revu Christina, observa-t-elle.

J'acquiesçai silencieusement. Je n'avais toujours pas révélé à Vanille ce que je savais au sujet de Christina. Si je l'avais revue, quelle attitude aurais-je adoptée envers elle. Le soir, en rentrant chez moi, une vision choquante m'attendait. Un loup gisait sur le perron, blessé. Ce spectacle faisait peine à voir. Je m'approchai de lui et ma panique s'accrut lorsque je le reconnus.

— Balthazar !m'exclamai-je en m'agenouillant auprès de lui. Que t'est-il arrivé ?

*Je me suis battu.*

— Contre des loups enragés ?

*Oui. Ils étaient plusieurs. Trop nombreux.*

Je soupirai et le regardai d'un air affligé.

— Tu n'aurais jamais dû te battre seul contre eux.

*C'est la première fois que cela tourne mal pour moi.*

— Parce que tu as eu de la chance ! Tu ne devrais pas risquer ta vie ainsi !

*C'est mon devoir, en tant qu'Alpha.*

Je secouai la tête, renonçant à discuter. La loi de la nature était bien cruelle. Avant la rage, je n'avais vu d'elle que son aspect apaisant et exaltant. Mais j'avais vu les lions noirs, contre qui William avait dû se battre et aurait pu mourir. J'avais vu Balthazar, si doux et gentil avec moi, montrer les crocs et devenir agressif, tout cela à cause de son devoir d'Alpha. Je n'aimais pas la violence, même si dans ce cas présent, elle était nécessaire.

— Bon, je vais désinfecter tes plaies, décidai-je. Papa te guérira complètement quand il arrivera.

*Je le sais.*

— Pardon ?

*Je sais qu'il peut me soigner. C'est pour cela que je suis venu te voir.*

Je caressai doucement le poil non ensanglanté.

— Tu as bien fait. Mais comment as-tu su, pour mon père ?

*Qu'il a ce don ?*

— Oui.

*Il me l'a dit la dernière fois que je suis venu, quand je t'ai avertie de la disparition de Dimitri. Mais il me semble que tu m'en avais déjà parlé.*

J'acquiesçai d'un signe de tête, songeuse.

— C'est possible. Bon, ne bouge pas d'ici, je reviens tout de suite.

*Je n'ai pas tellement le choix.*

Après une dernière caresse, je me rendis à la maison. J'espérais inutilement que mon père y serait mais il n'y avait personne. De toute

façon, s'il avait été présent, il aurait déjà guéri mon ami. J'allais chercher une couverture, dans laquelle j'enroulais le loup. Puis je le pris dans mes bras. Il pesait lourd, ce qui n'était pas étonnant, au vu de son corps imposant et musclé. Je l'emmenai à la maison et doucement, je le déposai à terre. Là, j'allai chercher du désinfectant. J'en trouvai difficilement. En effet, avec le don de mon père, la solidité des vampires et la faculté de ma mère consistant à guérir rapidement, à l'instar de tous les partenaires de sang, nous n'avions pas vraiment besoin de pharmacie. Je réussis néanmoins à trouver une bouteille de désinfectant dans la salle de bain. Le flacon en main, ainsi que du coton, je retournai voir Balthazar.

— Ne bouge pas, dis-je.

Malgré ça, lorsque j'appliquai le coton imbibé de désinfectant, il commença à se débattre. Cette réaction ne me surprenait pas. Lorsque j'avais emmené Cendrillon chez le vétérinaire, elle s'était débattue comme une diablesse. C'était la même chose avec tous les autres chats que j'avais eu auparavant, chez Mina et Robert. Bien que j'y sois habituée, j'eus quelques difficultés à immobiliser Balthazar avec mon bras.

— Hé ! protestai-je. Tiens-toi tranquille !

*Ça pique.*

Je faillis sourire mais me contins. Au lieu de cela, j'affichai un air sévère.

— Tu es l'Alpha, non ? Alors sois plus courageux !

J'avais touché un point sensible. Il se calma et resta immobile comme une statue. J'entrepris de désinfecter soigneusement ses plaies. Heureusement, le sang animal n'exerçait pas sur moi l'attraction du sang humain. De toute façon, même si cela avait été le cas, j'avais réussi à me contrôler pendant des semaines avec Dimitri, dont le sang représentait la tentation ultime. C'est donc avec sérénité que je pansai les blessures du loup, jusqu'à ce qu'on ouvre la porte. Je relevai la tête. C'était papa.

— Bonsoir, papa.

Il nous considéra, le loup et moi, d'un air surpris et inquiet.

— Que se passe-t-il, ici ?

J'entrepris de lui raconter ce qui était arrivé à Balthazar.

— J'aurais besoin de tes services pour le guérir, conclus-je.

Papa hocha la tête.

— Bien sûr. Je m'en occupe tout de suite.

Sur ces mots, il ôta son manteau et remonta ses manches, avant de s'agenouiller auprès de Balthazar.

Il tendit les mains vers les blessures du loup, sans y toucher. Petit à petit, la douleur qui brillait dans les yeux de Balthazar s'apaisa et le sang commença à disparaître, comme absorbé par la chair du loup. Ses

blessures disparurent. C'est là que j'eus une révélation. Le sang. Bien sûr.

— Balthazar, tu es immunisé contre la rage ?

*Bien sûr.*

— Pourrais-je te prélever un peu de ton sang ?

Mon père et le loup me regardèrent d'un air déconcerté. Manifestement, ils ne voyaient pas où je voulais en venir.

*Pourquoi as-tu besoin de mon sang ?*

Je lui adressai un large sourire.

— Je crois que j'ai trouvé l'ingrédient manquant au remède contre la rage.

Ayant obtenu l'accord de Balthazar, j'allais chercher l'une des seringues que je m'étais procuré à l'hôpital, une seringue vide. Un bon nombre d'entre elles se trouvaient dans le frigo, conservant le sang de lion noir. Je revins avec des gestes fébriles et imbibai de désinfectant une petite partie du flanc de Balthazar. Puis j'enfonçai la seringue dans le corps du loup. J'étais en proie à une excitation insoutenable. Lorsque la seringue se remplit du liquide rouge foncé, je l'ôtai et regardai l'objet avec un large sourire.

— Peux-tu nous expliquer ? demanda papa.

Je souris de plus belle.

— Alors voilà : Balthazar est un Alpha, il est immunisé contre la rage. C'est sûrement dans son sang que réside le remède contre la rage !

Le visage de papa s'éclaira.

— Mais oui ! Tu as sûrement raison ! s'exclama-t-il.

Balthazar tourna la tête vers moi.

*J'aurais dû y penser plus tôt.*

Je le caressai affectueusement.

— Ne t'en fais pas, dis-je tendrement. Moi non plus, je n'y ai pas pensé. Personne n'y a pensé. Même si ça paraissait évident.

*C'est vrai. Mais si j'y avais pensé bien avant, cela aurait peut-être sauvé pas mal de vies.*

Je lui souris tendrement.

— Tu as déjà sauvé des vies, ce n'est pas rien.

Le loup m'adressa un regard doux.

— Ne nous emballons pas trop, dit papa. Nous ne sommes pas encore sûrs que ça va marcher.

Je hochai la tête. En effet, nous n'avions aucune preuve que cela allait fonctionner. Néanmoins, l'espoir qui était né en moi était puissant. Les deux premières tentatives de guérison s'étaient avérées infructueuses, la troisième serait sûrement la bonne. J'étais consciente de me montrer trop optimiste à chaque fois mais là, c'était différent. Il était logique que du sang immunisé puisse guérir les animaux.



— Que comptes-tu faire ? s'enquit papa. Tu vas utiliser le sang de Balthazar seul ou bien tu vas l'ajouter à l'antidote ?

Je réfléchis un moment avant de répondre.

— Je vais l'ajouter à l'antidote. Il sera sans doute plus efficace.

Papa me gratifia d'un signe de tête approuvateur.

— Tu as sans doute raison, approuva-t-il.

Balthazar se mit debout sur ses quatre pattes. Il nous remercia et pris congé de nous. Je me rendis alors dans la cuisine, et j'ouvris la porte du frigo, où j'avais mis les flacons contenant l'antidote incomplet. Ambre m'avait recommandé de les garder au frais. J'ajoutai le sang de Balthazar fraîchement recueilli dans chaque flacon. Une fois l'opération terminée, je me rendis au bureau de papa. Là, je pris une feuille et griffonnai tous les ingrédients qui composaient l'antidote. J'ajoutai « sang d'Alpha loup » en dernier.

La nuit tombée, après m'être abreuvée, je me rendis de nouveau au parc avec William et mon père. Comme de coutume, ils répandirent le sang humain sur le sol et nous nous cachâmes, au même endroit que d'habitude. Les loups viendraient. C'était certain. Ils étaient toujours venus. Le sang humain était un aimant et Tybalt semblait beaucoup apprécier ce parc donc il avait naturellement tendance à les y diriger. Mon ami me gratifia d'un sourire admiratif.

— C'était ingénieux d'avoir pensé au sang de Balthazar ! me félicita-t-il.

— N'est-ce pas ? renchérit mon père.

J'eus un sourire modeste.

— Pas vraiment. En fait, j'aurais dû y penser avant.

— Personne n'y a pensé ! Qu'est-ce qui t'a provoqué le déclic ?

Je lui racontai comment nous avions retrouvé Balthazar blessé, comment la vue de son sang m'avait donné une révélation. Une révélation qui pourrait tout changer. Malgré le fait que ce soit grâce à cet incident que j'avais eu cette idée et que je n'y aurais sans doute pas pensé sans cela, William parut affecté en apprenant que Balthazar s'était blessé. Il secoua la tête d'un air affligé.

— Cela se serait produit tôt ou tard. Alpha ou pas, il était seul contre plusieurs loups enragés.

Je soupirai.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais il m'a dit que c'était son devoir d'Alpha de faire de son mieux pour contrer cette rage.

William hocha la tête.

— Je le comprends. Je crois que j'aurais fait la même chose, à sa place.

— En tout cas, si le remède fonctionne, il n'aura plus besoin de risquer sa vie, dis-je.

Papa nous intima au silence, un doigt sur les lèvres. Un concert de

grognements annonçait l'arrivée des loups enragés. Ils étaient nombreux et leurs yeux rouges brillaient de manière inhumaine et effrayante. Je ne m'y étais pas encore habituée. Les loups, chacun leur tour, s'approchèrent de la flaque de sang. Le fait qu'ils soient possédés et ne réfléchissent pas fut sans doute ce qui permit de les duper pour la troisième fois. Je sortis alors de ma cachette et les aspergeai d'antidote. Le moment de vérité était venu. Au début, il ne se passa rien. Mais je ne désespérais pas. Cela devait marcher, cette fois-ci. Il y eut alors un changement. Petit à petit, les grognements s'atténuèrent. La lueur rouge s'éteignit. Les loups me regardèrent alors d'un air apeuré, gémirent comme des chiots avant de prendre la fuite.

— Ouuuuii ! m'exclamai-je.

Je sautillai sur place, surexcitée. Ça avait marché. Je n'arrivais pas à y croire. William sortit de sa cachette et me prit dans ses bras. Il m'étreignit fortement.

— Bien joué, petite sœur ! me félicita-t-il.

— Oh, William, je suis si heureuse !

William m'adressa un sourire radieux.

— Moi aussi.

Je lui pris les mains et nous effectuâmes une danse dans le parc. Si quelqu'un nous avait vus, il nous aurait pris pour des fous. Mais personne n'était présent. De toute façon, cela nous était bien égal. J'étais tellement heureuse. Nous venions de résoudre un problème grave et épineux. Cela prouvait que rien n'était impossible. Cela me redonnait l'espoir de trouver un moyen de sauver Dimitri. Je me sentais prête à décrocher l'anneau de Saturne pour cela, s'il le fallait.

Après William, ce fut au tour de papa. Il me prit dans ses bras.

— C'est merveilleux ! Ma chérie, je suis fier de toi !

Après ces effusions, William reprit son sérieux.

— Ne nous reposons pas trop sur nos lauriers. Il y a encore d'autres lycans. Nous devons recommencer le même rituel.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Tu as raison.

— En tout cas, ça fait déjà un bon nombre de loups enragés en moins, dit-il.

— En effet.

Il me sourit de nouveau.

— Et c'est grâce à toi.

Je secouai la tête en souriant.

— Pas seulement. Lynda et toi m'avez beaucoup aidée, en m'accompagnant en Angleterre, ainsi que dans la forêt amazonienne...

Je m'interrompis. Le mot « forêt » venait de me donner une idée. Nous n'avions guéri qu'une infime partie des animaux, même si cela représentait déjà un grand pas en avant pour nous. Nous ne pourrions

pas guérir les animaux un par un, cela allait de soi. Cette perspective était utopique. Cependant, nous pouvions nous attaquer à la racine du problème en aspergeant d'antidote les lieux les plus susceptibles d'abriter les animaux.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit William.

— William, je crois que nous devrions répandre l'antidote dans la forêt. Tu sais, celle où nous avons l'habitude d'aller. C'est de là que viennent les animaux enragés.

— Tu as raison. Allons-y tout de suite.

— Il faut juste que j'aille chercher d'autres fioles à la maison. Il nous en faudra beaucoup.

— En effet, approuva William.

Il me raccompagna jusqu'à chez moi. Je me rendis à la cuisine, proposai à mon père de rester auprès de ma mère puisqu'il n'y avait plus de danger et rejoignis William.

— Ça va être comme au bon vieux temps, dit-il.

Je lui montrai mon sac contenant les flacons.

— Je ne peux pas me transformer, je dois le garder en main.

William s'esclaffa.

— Cela tombe sous le sens. Hé bien, tu monteras sur mon dos.

Sur ces mots, il se métamorphosa en un magnifique tigre blanc. Je passai la courroie de mon sac sur mes épaules et je montai sur son dos, m'agrippant à son cou. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vécu cette expérience et je la savourai pleinement. Je voyais les paysages défiler à toute vitesse sous mes yeux. William faisait preuve d'une telle souplesse que j'avais l'impression de voler. Le trajet se déroula trop vite. Lorsque nous arrivâmes à la forêt, William ne semblait même pas fatigué de sa course. Il reprit sa forme humaine et m'adressa un large sourire.

— Alors, c'était chouette, hein ?

Je hochai vigoureusement la tête.

— Oui. J'ai adoré.

— Moi aussi. Cela m'avait manqué.

— Tu aimes prendre ta forme de tigre, dis-je.

C'était une affirmation. Quand il s'était métamorphosé en félin, j'avais lu dans ses yeux combien il était heureux. Épanoui, libre, fort. Débarrassé de tout souci humain ou vampirique. Il y avait de quoi être fier, quand on se transformait en une créature aussi puissante et sublime. Il devait se sentir invincible. William acquiesça.

— Oui. J'irais même jusqu'à dire que je préférerais cette forme, s'il n'y avait pas Vanille. Ma forme humaine me permet d'être auprès d'elle. Allez, au boulot.

Je regardai la forêt sombre et épaisse. Je fus prise de panique.

— William, nous n'aurons jamais suffisamment d'antidote pour les

bois entiers.

— En effet. Je te propose de répandre l'antidote à la lisière, puisque c'est par là que passent les animaux pour aller à Paris.

— D'accord.

Je répandis le contenu des flacons sur une ligne à la lisière de la forêt, entre deux arbres. Quelle ne fut pas ma surprise en assistant au phénomène produit. Un « psshhh » se fit entendre et de la fumée jaillit de la terre. Bientôt, un écran de fumée se forma. William esquissa un sourire satisfait.

— C'est parfait, dit-il. Tous les animaux qui passeront par là seront guéris de la rage. Je crois qu'on peut rentrer.

Sur ces mots, il reprit sa forme de tigre et je le chevauchai.

## Chapitre 28

### La fin du cauchemar

Le jour suivant, je décidai d'aller voir Christina, après les cours. J'ignorais si elle avait respiré l'antidote ou non. Comme je la connaissais, je tenais à m'assurer qu'elle soit guérie. Seul problème, j'ignorais quelle était son adresse. Comme elle était solitaire, personne dans la classe n'avait pu me renseigner. Il n'y avait pas trente-six solutions. Au moment de la pause déjeuner, j'allai voir le directeur. Celui-ci m'adressa un grand sourire. Il semblait moins fatigué qu'avant. Ses cernes s'étaient estompés, son regard vert était plus vif et son teint plus frais.

— Bonjour, mademoiselle Marie. Je suis surpris que vous veniez de vous même, cette fois-ci. Ça change.

— C'est vrai, reconnus-je.

— Cela ne me dérange pas, au contraire. Quel bon vent vous amène ?

— Monsieur le directeur, j'ai quelque chose à vous demander.

Je m'arrêtai, hésitant à poursuivre. Ma requête me paraissait soudain embarrassante. Après tout, les informations que j'allais lui demander étaient privées et il me semblait être quelqu'un de réglo avec ses élèves. De plus, je ne lui avais pas dit ce que je savais au sujet de l'enlèvement de Rebecca, or il avait compris que je savais quelque chose. Pour cela, peut-être répugnerait-il à me répondre. Il parut deviner à quoi je pensais.

— Je vous écoute, m'encouragea-t-il.

Je triturai nerveusement mes boucles.

— C'est que... je ne pense pas que vous ayez le droit de satisfaire ma requête.

Le directeur m'adressa un sourire encourageant.

— Cela ne coûte rien de demander, mademoiselle Marie.

— D'accord.

Je pris une profonde inspiration et me lançai.

— Je voudrais que vous me disiez où habite Christina.

Le directeur haussa les sourcils.

— Mais je comprendrais que ce ne soit pas possible, m'empressai-je d'ajouter.

— Pourquoi voulez-vous son adresse ?

En voyant son regard intelligent, j'eus le sentiment qu'il se doutait de quelque chose. Mais c'était impossible. Un humain comme lui ne pouvait pas être au courant de l'existence des lycans et savoir qu'un vampire noir, élève dans son lycée de surcroît, les avait rendus enragés. Il devait être à mille lieues de se douter que sa précieuse Christina faisait partie des loups enragés et que je devais la soigner. Je baissai les yeux et réfléchis à une explication la plus proche possible de la réalité.

— Je voudrais lui passer les cours qu'elle a manqués. De plus, je crois que j'ai trouvé la solution pour qu'elle aille mieux.

Le directeur hocha la tête d'un air entendu, comme si je venais de confirmer ce qu'il aurait deviné. Alors qu'en réalité, il n'avait sans doute rien deviné du tout. Il devait penser que le remède que j'avais trouvé pour que Christina aille mieux était sans doute une sympathique soirée pyjama entre filles. Cette pensée m'amusa. J'imaginais mal Christina, si sauvage et solitaire, organiser des petites fêtes privées entre filles et parler de garçons. Monsieur Boisé m'adressa un nouveau sourire.

— C'est très gentil de votre part, mademoiselle Marie. Comme je vous l'ai déjà dit, Vous êtes quelqu'un d'attentionné. C'est moi qui vous ai demandé de veiller sur votre amie, j'accepte donc de vous donner son adresse.

Je le regardai d'un air étonné. J'aurais dû être contente mais cela me paraissait trop facile. Il ne me posait pas de questions, pas de conditions. Pourquoi était-ce si simple ? Il devait croire à la théorie de la soirée pyjama. Cependant, l'image d'une Christina contrariée découvrant ma présence chez elle me rendit légèrement anxieuse.

— Vous êtes sûr ?

Le directeur hocha la tête.

— Oui. Sûr et certain. Je vous fais entièrement confiance.

Cela me réchauffa le cœur mais ne fit pas disparaître toutes mes inquiétudes.

— Et si... Christina le prenait mal ?

Le directeur m'adressa un sourire rassurant.

— Dans ce cas, dites-lui de venir me voir. J'en prends l'entière responsabilité.

— D'accord.

Le directeur chercha sur son ordinateur. Il trouva rapidement l'adresse. Il me la griffonna sur un papier qu'il me tendit.

— Mademoiselle Dova n'habite pas à Paris. Elle habite dans une maison qui se trouve dans la forêt la plus proche.

— Je vois.

Je me demandai s'il s'agissait de celle où William et moi avions l'habitude d'aller. C'était tout à fait possible, vu qu'on y trouvait des

lous. Si c'était le cas, il y avait des chances qu'elle soit déjà guérie, puisque nous avons assaini les lieux mais mieux valait prévenir que guérir. Je pris le papier et remerciai le directeur, avant de prendre congé de lui. Le soir, j'allai voir William et Vanille, à l'entrée du lycée.

— Maintenant, je peux vous le dire : il y a une élève du lycée qui fait partie des loups-garous.

Les yeux de Vanille s'écarrillèrent et prirent une expression choquée.

— Quoi ? C'est qui ?

— Christina, révélai-je en baissant la voix.

— Christina Dova ? De notre classe ? s'exclama Vanille.

— Oui.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

Je lui racontai ce que Christina m'avait confié, comme quoi elle avait le sentiment d'être coupable des morts qui se perpétrèrent dans Paris. Je lui avais promis de garder le secret. C'était pour cela que je n'avais rien dit, quand je l'avais vue parmi les loups qui avaient pris forme humaine. Je n'avais pas dit à Vanille que j'appréciais Christina, raison pour laquelle je voulais la protéger, ce qui lui aurait peut-être paru bizarre. Lorsque j'eus fini mon récit, Vanille m'adressa un signe de tête approbateur.

— Tu as eu raison de ne rien dire. Pourquoi tout nous révéler maintenant ?

— Parce que nous avons trouvé l'antidote. Je vais donc pouvoir la guérir, si ce n'est pas déjà fait.

William hocha la tête.

— Tu n'as pas tort. On n'est jamais trop prudents. De plus, tu connais cette fille, c'est normal que tu veuilles l'aider.

— Tout à fait.

— Mais tu sais où elle habite ? s'enquit Vanille.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Oui. Monsieur Boisé vient de me donner son adresse.

Les yeux de Vanille pétillèrent de curiosité.

— Fais voir ?

Je sortis le papier de mon sac. Vanille le parcourut du regard, puis le montra à William.

— Chéri, regarde. Je crois que c'est...

Il hocha la tête.

— Oui, c'est bien ça, approuva-t-il. C'est aux alentours de la forêt où nous avons l'habitude d'aller.

Je repris le papier, guère surprise.

— Si tu veux, je peux t'y emmener, proposa mon ami.

Je le regardai, partagée entre la reconnaissance et l'hésitation.

William eut un sourire amusé.

— Tu sais, quand je dis «t'emmener», je ne parle pas de notre moyen de locomotion habituel, où tu me chevauches sous ma forme de tigre. À cette heure-là, les gens nous verraient et se poseraient des questions.

Sa remarque me fit sourire. C'était tellement évident qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de chevaucher un tigre blanc en début de soirée, alors que des gens pouvaient nous voir. Maintenant que William l'avait dit, j'imaginai un éclair blanc (William) et blond (moi) traverser le champ de vision des gens sur la route, qui, au mieux, croiraient avoir rêvé, au pire, contacteraient le zoo le plus proche. C'était amusant mais il valait mieux éviter cela.

— Je t'emmènerai en voiture, bien entendu.

— Ce n'est pas ça, qui m'inquiète. Christina est assez... sauvage. En me voyant accompagnée, elle risque de... mal réagir.

— Dans ce cas, je te dépose et je m'en vais ! Tu me rappelleras quand tu voudras que je vienne te chercher.

— Cela ne te dérange pas ?

William secoua la tête en souriant.

— Bien sûr que non, petite sœur !

— Merci.

Faire le trajet que nous avions si souvent fait sous notre forme animale en voiture me fit un drôle d'effet. Cela paraissait tellement... normal. Humain. J'aurais aimé voir à quoi ressemblait la forêt en plein jour, mais cela m'était impossible. Comme l'hiver approchait, il faisait déjà sombre. Arrivés dans les bois, William prit un virage. Au bout d'un certain temps, nous arrivâmes dans un lieu déboisé. Il y avait plusieurs habitations. Cela me surprit un peu. Au vu de son caractère, j'aurais imaginé que Christina habitait dans une maison isolée, sans voisins. Je regardai mon papier.

— C'est le numéro sept, déclarai-je.

William hocha la tête.

— D'accord.

Peu de temps après, il se gara devant une maison portant le chiffre en question à son portail.

— Nous y sommes, déclara-t-il.

Je descendis de la voiture, et William m'imita. J'observai les lieux. La maison était partiellement en bois et comportait de grandes fenêtres. Elle était entourée d'arbres, de sapins, et était construite en hauteur, ce qui évoquait un chalet de montagne, en plus grand. J'imaginai déjà l'intérieur, un endroit rassurant avec des fauteuils confortables, une chaise à bascule devant une élégante cheminée. Peut-être que mon imagination se basait trop sur des clichés. William émit un sifflement admiratif.



— C'est pas mal.

Je lui adressai un signe de tête approbateur.

— En effet. J'aimerais bien habiter là.

— Pas moi. J'aimerais bien y passer mes vacances, mais pas y vivre. C'est trop isolé, trop éloigné de la ville. J'ai toujours été habitué aux grandes villes. D'abord Londres, puis Paris.

— C'est vrai. Ce n'est pas mon cas.

William m'observa avec curiosité.

— Qu'est-ce que tu préfères ? La ville ou la campagne ?

Je haussai les épaules.

— C'est difficile à dire. Les deux ont leur charme.

— Bon, je vais te laisser ici. N'hésite pas à m'appeler.

Sur ces mots, il remonta dans sa voiture et repartit. Je pris une profonde inspiration pour me donner du courage et je sonnai au portail. J'attendis un peu moins d'une minute et une jeune femme vint m'ouvrir. Je l'avais déjà vue. Elle avait une chevelure blond cendré identique à celle de Christina et des yeux chocolat. Je me souvenais d'elle, car elle était venue chercher Christina lorsque je l'avais persuadée de rentrer chez elle. C'était probablement une louve, elle aussi, de la meute de Christina. À l'instar de cette dernière, ses cheveux évoquaient une fourrure épaisse et ses traits délicats évoquaient un animal gracieux et sauvage. Elle me dévisagea d'un air surpris et méfiant.

— Bonsoir, dis-je poliment. Je m'appelle Victoria, je suis une camarade de classe de Christina.

Elle me scruta silencieusement, d'un air songeur, avant de me répondre.

— Oh. Je crois qu'on s'est déjà vues, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— En effet.

— Que faites-vous ici ?

Son ton suspicieux me mit mal à l'aise.

— Je viens prendre des nouvelles de Christina. Je lui ai apporté les cours qu'elle a manqués.

L'expression de la jeune femme changea. Elle m'adressa un sourire.

— Oh. C'est très gentil à vous.

Je haussai les épaules avec un sourire pour montrer que ce n'était rien. Elle me fit signe de la suivre.

— Il fait froid, ne restez pas là. Venez avec moi. Au fait, je suis la... sœur de Christina.

Je la suivis et nous entrâmes. Elle me proposa un chocolat chaud, que je déclinai poliment. Ce n'était peut-être pas une très bonne idée de refuser le témoignage d'hospitalité d'une personne pour qui cela représentait un effort, au vu de son asociabilité apparente mais je ne

me voyais pas faire semblant de boire un breuvage destiné aux humains. Elle ne sembla pas s'en offusquer. Elle me fit monter un escalier et frappa à la porte de la chambre de Christina.

— Christina, tu as de la visite ! annonça-t-elle.

La porte s'ouvrit. Christina apparut. Elle avait les cheveux tressés et enroulés en chignon et portait un joli jogging blanc éponge. Elle semblait plus soignée, ses yeux n'étaient plus cernés mais son regard était encore empreint de tourment. Peut-être avait-elle fait une cure de sommeil mais les séquelles de la rage l'empêchaient visiblement de trouver le véritable repos. Elle nous regarda tour à tour et s'attarda sur moi. Elle semblait à la fois surprise et mécontente.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle, hostile.

Sa sœur lui adressa un regard réprobateur.

— Ton amie a eu la gentillesse de prendre de tes nouvelles, alors fais-lui un bon accueil, dit-elle sévèrement.

Christina soupira.

— Tu as raison, maman... je veux dire, Cécilia. Entre, Victoria.

Elle s'écarta pour me laisser passer et j'entrai. Je parcourus la pièce du regard et fus éblouie. Tout était blanc. Le bureau était en bois blanc, ainsi que le parquet et les murs, les rideaux en velours et rubans satinés et le tapis en fourrure. J'avais déjà remarqué que Christina aimait cette couleur. D'ailleurs, je trouvais qu'elle lui allait bien, pure, immaculée. Comme elle.

— Assieds-toi, me dit Christina en m'indiquant un pouf.

J'obtempérai.

— Pourquoi as-tu appelé ta sœur maman ? demandai-je.

Christina s'empourpra. Elle semblait prise de panique.

— C'est que... je la considère un peu comme ma deuxième maman, tu vois ?

— Je vois.

Il était clair qu'elle me mentait. Se pouvait-il que celle qui prétendait être sa sœur soit en réalité sa mère ? Ce n'était pas impossible. Si les vampires ne vieillissaient pas, pourquoi pas les lycans ? Selon certaines légendes, ils étaient immortels. Selon d'autres, non. Il était difficile de faire le tri entre toutes ces histoires et de savoir ce qu'il y avait de vrai dans tout cela. Je tripotai nerveusement mon sac, ne sachant pas comment aborder le sujet. Finalement, je décidai d'ouvrir mon sac.

— Je t'ai photocopié les cours, dis-je en lui tendant les feuilles.

Christina les prit et les posa sur son bureau.

— Merci. Je te revaudrai ça. C'est la seule raison de ta venue ?

Elle semblait mal à l'aise. De toute évidence, elle souhaitait que je parte mais ne savait pas comment me congédier sans paraître odieuse. Ce qui était compréhensible. Christina n'était pas une mauvaise

personne. Si elle ne semblait pas beaucoup apprécier les humains, elle ne devait pas non plus leur souhaiter de malheur et se sentir coupable de ces agressions devait être terrible. Si je massacrais des humains à mon insu, je n'aurais eu envie de voir personne. Je décidai alors qu'il n'y avait plus de temps à perdre et me lançai.

— Non. Christina, j'ai quelque chose d'important à te dire. Je sais que tu es une louve.

Son regard changea. Elle parut d'abord incrédule, puis terrifiée.

— Moi non plus, je ne suis pas humaine. Je suis un vampire.

Christina resta d'abord silencieuse, puis serra les poings.

— Tu te fiches de moi ? Cracha-t-elle, furieuse.

— Non. Je vais te prouver que je ne suis pas humaine.

Sous ses yeux, je me métamorphosai en chat. Elle écarquilla les yeux. Bouche bée, elle tendit la main vers mon museau, comme pour me toucher, pour s'assurer que j'étais réelle. Je reniflai affectueusement ses doigts, qui avaient incontestablement une odeur animale et je me frottai contre sa paume. Puis je reculai, je repris ma forme humaine et lui souris.

— Je ne suis pas un mauvais vampire. Je bois du sang, mais pas assez pour affaiblir ou tuer les humains.

Christina parut se ressaisir.

— C'était donc vrai, reprit-elle calmement. Je savais que les vampires existaient mais je ne savais pas grand-chose sur eux. J'avais entendu dire que tous n'étaient pas maléfiques, qu'ils avaient des pouvoirs extraordinaires, comme celui de se changer en animaux.

Elle s'assit en tailleur sur le lit, l'air sombre.

— Tu dois sans doute savoir que je suis responsable des morts qui ont lieu chaque nuit.

Je secouai la tête.

— Tu es impliquée, mais tu n'es pas responsable, dis-je doucement.

Son regard se durcit.

— Si. Au début, je ne me souvenais de rien mais maintenant, si. Seulement, je ne peux pas me contrôler.

— Justement. Tu ne pouvais pas, car tu étais sous l'emprise d'un vampire noir. Je le sais. Je l'ai rencontré. C'est Tybalt Thomas.

Christina me regarda d'un air surpris. Visiblement, elle ne s'était pas attendue à ça. J'ignorais quelles étaient ses relations avec Tybalt et son gang. Elle se tenait à l'écart d'eux, c'était sûr. L'avaient-ils déjà agressée ? Elle ne s'était sans doute pas laissé faire. Je l'imaginais mal se battre mais elle était capable de les éloigner d'un seul regard et d'une parole glaciale. Je me demandais si Tybalt avait déjà cherché à la séduire. Elle l'aurait envoyé paître encore plus sèchement que moi.

— Tybalt Thomas ? De notre lycée ?

— Lui même.

— Je savais qu'il n'était pas humain et qu'il était foncièrement mauvais, mais pas qu'il s'agissait d'un vampire.

— Oui. Il a le pouvoir de manipuler les humains et les animaux à distance.

— Pourquoi fait-il ça ?

— Pour pouvoir boire le sang des victimes et masquer son meurtre en faisant croire que ce sont des animaux qui sont coupables.

Christina était ébahie.

— Tu veux dire que ce n'est pas nous qui tuons tous ces humains ? Nous nous contentons de les blesser et de les rendre inconscients ?

Je hochai la tête.

— Exactement.

Christina poussa un soupir de soulagement. Je comprenais ce qu'elle ressentait. Si j'avais commis des meurtres, même involontairement, j'aurais sans doute eu l'impression de porter un lourd fardeau sur les épaules. Découvrir que je n'avais finalement tué personne m'en aurait libérée et j'en aurais éprouvé une incroyable sensation de fraîcheur et de légèreté. C'était manifestement le cas de Christina, dont les prunelles grises venaient de s'éclaircir.

— Alors je ne suis pas coupable.

— Non, approuvai-je fermement. Tu n'y es pour rien.

— J'en suis heureuse. D'autant plus que je pense être guérie. En sortant de la forêt, il y a peu, j'ai respiré une brume à l'odeur étonnante et depuis, c'est comme si je n'étais plus possédée. Il en est de même pour ma famille.

Je lui souris.

— Je crois savoir ce que c'est.

Sur ces mots, je sortis un flacon de mon sac. Je le tendis à Christina, qui l'ouvrit et le huma.

— C'est cela ! Comment se fait-il que tu en aies sur toi ?

— Je fais partie de ceux qui l'ont mis au point.

— Vraiment ?

Christina me saisit les mains, geste qui me surprit de sa part. Découvrir que j'étais à l'origine de l'antidote avait balayé une bonne partie de sa méfiance et de sa sauvagerie naturelle. Son visage était ouvert, souriant et reconnaissant. En cet instant, son visage faisait plaisir à voir. Soudain, elle fit une petite grimace.

— Par contre, je ne voudrais pas jouer les difficiles, mais l'arôme de ton antidote est détestable. C'est une odeur de... sang.

— Vraiment ? Moi, je trouve cette odeur délicieuse ! m'exclamai-je, surprise.

— C'est sans doute parce que tu es un vampire, dit Christina avec une grimace. Tu aimes le parfum du sang. Enfin, peu importe. Comment te remercier ?

Je souris.

— Hé bien, je peux passer la nuit ici ? Cela évitera à William ou mes parents de venir me chercher.

Christina hocha la tête.

— Avec plaisir !

— Super. Il faut juste que je prévienne William et mes parents.

J'appelai d'abord William, puis mes parents, pour les prévenir que Christina était hors de danger et il fut confirmé que je passerais la nuit chez Christina. Le soir, je vis que contrairement aux vampires, les loups s'alimentaient normalement. J'avais une multitude de questions à poser à Christina au sujet des loups mais je préférais attendre qu'on soit seules. Elle serait plus détendue et plus disposée à me répondre. Cécilia me remercia sincèrement pour ce que j'avais fait pour leur meute. Après dîner, nous montâmes directement dans sa chambre.

— Est ce qu'il y a quelque chose dont tu voudrais parler ?

La réponse était oui. Autant profiter des bonnes dispositions de Christina à mon égard.

— Je veux tout savoir sur les loups.

Elle me rendit mon sourire.

— D'accord.

Soudain, on frappa à la porte. C'était Cécilia.

— Vous avez de la visite, les filles.

Nous descendîmes, surprises que quelqu'un vienne à une heure pareille. Qui cela pouvait-il bien être ? Un membre de la famille de Christina ? Une cousine ? Elle ne serait sûrement pas ravie de me voir mais Christina lui dirait que c'était moi qui les avais guéris. Notre surprise s'accrut en reconnaissant monsieur Boisé. Il nous adressa un sourire.

— Bonjour mesdemoiselles. Victoria, je te remercie d'avoir guéri ma précieuse Christina. Je suis heureux que ce soit en partie grâce à moi.

Je le regardai avec étonnement.

— Que voulez-vous dire ?

Sous nos yeux ébahis, il se métamorphosa en loup. Pas n'importe quel loup. C'était Balthazar.

## Chapitre 29

Balthazar Boisé

Je dévisageai avec stupeur le majestueux loup qui se tenait devant nous. Je n'avais jamais fait le rapprochement entre le loup Alpha et le directeur, malgré leurs points communs : Les mêmes yeux verts étincelants et intelligents, la chevelure et le pelage du même châtain doré. Leur bienveillance, leur intelligence.

— L'Alpha, lâchèrent Christina et Cécilia dans un souffle.

Sans plus attendre, elles se métamorphosèrent en deux superbes louves au pelage argenté et se prosternèrent devant leur Alpha, de manière à la fois très digne et animale. Balthazar reprit sa forme humaine et elles l'imitèrent en restant agenouillées. Ses longs cheveux étaient détachés et ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel. Il adressa un sourire à Christina et Cécilia.

— Levez-vous, je vous en prie. Je n'aime pas ces marques de déférence. Considérez-moi comme votre égal.

Les deux filles se relevèrent.

— Pourrais-je parler seul à seul avec Christina ? demanda-t-il.

— Bien sûr, accepta Cécilia. Installez-vous dans le salon.

Christina s'empourpra. De toute évidence, se retrouver seule avec le directeur, ou plutôt Balthazar, la rendait nerveuse. Je me mettais à sa place. Si la reine des vampires blancs avait voulu me parler en privé, cela m'aurait sans doute mis mal à l'aise. De plus, monsieur Boisé était le directeur du lycée de Christina, sa gêne devait donc être double.

— Attends-moi dans ma chambre, Victoria, me dit-elle.

Je hochai la tête.

— D'accord.

J'étais frustrée, car j'avais mille questions à poser à Balthazar mais j'obéis. Une fois arrivée dans la chambre, je m'assis sur le lit. Il était recouvert d'une couverture en fourrure blanche, qui me rappelait la forme animale de William. Mais en ce moment, ce n'était pas William qui occupait mes pensées. C'était Balthazar. J'avais encore du mal à réaliser que monsieur Boisé et lui ne faisaient qu'un. Pourquoi avait-il décidé de se dévoiler maintenant ? D'après la tête qu'avait fait Christina devant sa métamorphose, elle n'était pas plus au courant que moi. En tout cas, cela expliquait pas mal de choses. Comment il nous

avait suivis au Canada. Il avait tout simplement pris l'avion, sous sa forme humaine. Lorsque nous étions arrivés dans la forêt glaciale, là où nous lui avions donné rendez-vous, il y avait une voiture. C'était sans doute la sienne. De plus, quand il m'avait touché l'épaule, il m'avait transmis quelque chose. Tout s'expliquait. Je décidai d'appeler Vanille pour lui faire part de mes révélations. Je composai son numéro.

— Allô ? me répondit une voix ensommeillée.

— Oui, Vanille ? C'est Victoria. Désolée de te réveiller.

Vanille bâilla.

— Ce n'est pas grave.

— En fait, j'avais oublié l'heure, confessai-je.

Vanille émit un petit rire.

— Pas étonnant, venant d'une créature nocturne.

Je souris, amusée d'être qualifiée ainsi.

— Les vampires sortent au grand jour, fis-je remarquer.

— Vrai. Alors, ça a marché ?

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qui a marché ?

— Le remède, idiotie.

— Oh.

Le choc de la découverte de l'identité humaine de Balthazar m'avait fait oublier tout le reste, y compris ce qui s'était passé juste avant. Pour moi, la rage n'était plus un problème. Pourtant, elle était encore proche. Toute proche. Je ne devais pas négliger de soigner Cécilia, la mère de Christina, par mesure de précaution. Maintenant que Christina allait bien, j'avais tendance à balayer le problème.

— Bien sûr que ça a marché. Christina est hors de danger.

— Super ! Nous ne sommes pas très liées, elle et moi mais ça me fait plaisir.

Je souris.

— L'antidote a fonctionné sur les autres loups, pourquoi pas sur elle ?

— C'est vrai. Mais on ne sait jamais. Tu avais autre chose à me dire ?

— Oui. J'ai un scoop incroyable.

À peine eussè-je prononcé ces mots qu'à l'autre bout du téléphone, je sentis que Vanille bouillonnait de curiosité. C'était prévisible. Je m'amusais déjà à l'idée de lui révéler ma toute récente découverte. Je la voyais déjà bondir et sautiller partout comme une puce surexcitée et surmontée d'un ressort.

— Vas-y, raconte !

— Tu te souviens du loup, Balthazar ?

— Le loup brun aux yeux verts ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Je restai un moment silencieuse, juste pour faire durer le suspense.

— Hé bien, monsieur Boisé, notre directeur, et lui ne font qu'un.

L'espace d'un instant, Vanille resta sans voix.

— Tu es sérieuse ?

Je soupirai.

— Il ne manquerait plus que je te réveille en pleine nuit pour une blague, grommelai-je.

— C'est vrai. Donc, si j'ai bien compris, le directeur de notre lycée est un loup-garou ?

— Oui. En tout cas, c'est ainsi que je les appelle, moi aussi.

J'ignorais si le terme de « loups garous » pouvait s'appliquer à Christina et Balthazar. Après tout, les loups-garous ne se transformaient qu'au clair de lune.

— Waouh ! D'abord Christina, puis le directeur ! Il faut que je raconte ça à William. Il vient juste de rentrer. Ne quitte pas.

J'entendis la voix excitée de Vanille parler à toute vitesse. Puis j'entendis la voix de William lui répondre.

— Victoria ? reprit Vanille. William veut te parler.

— D'accord.

Il y eut un moment de silence pendant lequel elle passa le combiné à William.

— Salut, petite sœur. Alors, ton amie est guérie ?

— Oui.

— Super. Je viens d'apprendre que Balthazar est le directeur de votre lycée.

— En effet. Je suis sous le choc, même si j'aurais dû m'en douter.

William eut un rire indulgent.

— C'est facile à dire, après coup, fit-il remarquer.

Je ne pouvais lui donner tort.

— Tu as sans doute raison, admis-je.

— En fait, je voulais te parler d'autre chose. J'ai répété le même rituel que les autres nuits. J'ai versé du sang humain dans le parc. Aucun animal enragé ne s'est pointé.

— C'est super ! me réjouis-je.

— Oui. Il faudrait fêter ça. Quand nous aurons sauvé Dimitri.

Je ne répondis rien. Entendre le nom de Dimitri avait réveillé ma douleur. Avec tous les événements récents, j'avais réussi à oublier Dimitri. Incroyable. J'avais oublié que nous n'étions plus ensemble, qu'il était prisonnier de Tybalt et que le temps dont je disposais pour le sauver m'était compté. William sembla deviner ma tristesse.

— Chaque chose en son temps, petite sœur. Nous avons fait la moitié du travail.



— C'est vrai. En tout cas, notre stratagème a fonctionné.

— Il y a aussi autre chose, me dit William. Peut-être que cela signifie également que Tybalt est en train de renoncer à posséder les animaux.

— Pourquoi ferait-il cela ?

— Parce qu'il serait en train de devenir un vampire blanc, si ma théorie est bonne.

Une bouffée d'espoir monta en moi.

— Je l'espère, dis-je. Au cas où nous ferions fausse route, je vais m'appliquer à lui trouver une monnaie d'échange.

— Moi aussi, je vais chercher, de mon côté. Bonne nuit, petite sœur.

— Bonne nuit.

Il raccrocha. Le soulagement m'envahit. Je pouvais me consacrer à un plan pour sauver Dimitri et j'étais sûre de réussir. Le contraire était inconcevable. Jusque-là, nous avions réussi tout ce que nous avions entrepris, même si cela n'avait pas été sans mal. J'étais parvenue à boire du sang sans tuer ni devenir un vampire noir et nous avions trouvé un antidote contre la rage, même s'il nous avait fallu du temps pour penser au sang de Balthazar. La porte s'ouvrit sur Christina. Elle semblait troublée.

— Bal...monsieur Boisé veut te parler, annonça-t-elle.

— Oh. J'y vais.

Je descendis, pour y trouver le directeur, qui semblait lui aussi troublé et... heureux.

— Monsieur le directeur...

— Appelle-moi Balthazar. Tu peux me tutoyer, aussi, même si je ne suis pas sous ma forme de loup. Nous ne sommes pas au lycée.

— D'accord... Balthazar.

— Je voulais juste te remercier encore une fois. C'est grâce à ton ingénieuse idée de te servir de mon sang comme antidote que Christina va bien. Elle m'a dit qu'elle allait tout t'expliquer au sujet de notre espèce. Je l'aurais fait, sinon. Bonne nuit, et prends soin de toi.

— Bonne nuit, Balthazar.

Après l'avoir regardé s'éloigner et sortir, je rejoignis Christina. Elle avait détaché ses cheveux et ses nattes défaits formaient de jolies ondulations. Ses yeux gris paraissaient plus grands et ses traits semblaient plus doux. J'avais l'impression qu'elle s'était embellie. Elle semblait toujours aussi troublée, encore plus que moi par la découverte de la seconde identité de monsieur Boisé.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? J'ai l'impression que Balthazar ne te voit pas comme une simple élève et que tu es plus qu'un membre de son espèce.

Christina rosit légèrement.

— Oui. Je l'aime. Et il vient de me dire que c'est réciproque.

Les mots firent leur chemin dans mon esprit.

— Tu veux dire que vous êtes...

— Ensemble, oui. J'ai encore du mal à le réaliser. Mais c'est secret. Rien ne changera dans notre relation, jusqu'à ce que j'aie quitté le lycée.

J'avais déjà remarqué la fascination que Christina éprouvait pour le directeur. J'avais également remarqué que le directeur s'intéressait à elle de près, comme il m'avait demandé de veiller sur elle. De plus, ils étaient de la même espèce. En somme, ce n'était pas si surprenant, même si la différence d'âge entre eux devait être importante. Cependant, cela ne m'aurait pas dérangée, à sa place.

— Je ne dirai rien, promis-je.

Christina sourit.

— Et moi, je vais tout te dire, répondit-elle.

— Au sujet des loups-garous... Oups !

— Des lycans, me corrigea-t-elle. Nous nous appelons ainsi. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrées sous nos formes animales.

Je réfléchis un instant et la lumière se fit dans mon esprit. C'était la première fois que j'avais repéré des loups dans la forêt. La louve m'avait paru familière. Maintenant, je savais que c'était parce qu'il s'agissait de Christina. C'était aussi pour cela que je m'étais sentie attirée par elle, que j'avais eu envie de l'approcher, de faire sa connaissance.

— Dans la forêt, dis-je.

— En effet. Je t'ai traitée assez rudement.

— William a trouvé ça très amusant, dis-je en souriant à ce souvenir.

— William ?

— Le petit ami de Vanille. C'est un vampire, lui aussi.

— Oh. Pour en revenir à la manière dont je t'ai envoyée balader, nous, les loups, sommes assez solitaires. Rien ne compte en dehors de notre meute.

— J'avais remarqué, dis-je. Êtes-vous immortels, comme les vampires ?

— Pas exactement. En fait, nous arrêtons de vieillir à l'âge de vingt-cinq ans.

— Contrairement à nous, vampires, vous n'êtes pas condamnés à rester des adolescents pour l'éternité, dis-je.

Christina sourit.

— Ce n'est pas si mal, je trouve. Je disais donc que nous arrêtons de vieillir, jusqu'à ce que nous nous accouplions. Se trouver un partenaire parmi les autres loups, notre moitié, notre âme sœur, peut prendre du temps. Cela peut durer des années, des décennies, voire

des siècles. Lorsque nous la trouvons, nous pouvons recommencer à vieillir.

Je fronçai les sourcils, intriguée.

— Mais Cécilia, c'est bien ta mère, n'est-ce pas ? Elle semblait tellement jeune...

— En effet. Nous vieillissons beaucoup plus lentement que les humains. Nous avons une espérance de vie de cinq cents ans.

— À quel âge découvrez-vous votre nature de loup ?

— Depuis le plus jeune âge.

— Vous dormez et mangez normalement ?

— Nous mangeons normalement. Nous pouvons dormir mais ce n'est pas indispensable. Généralement, nous menons notre vie de loup la nuit alors il n'y a pas de place pour le sommeil.

Je méditai ces informations en silence.

— Balthazar, c'est ta moitié ?

Christina rougit.

— Oui. Je viens juste de le découvrir. Je l'ai aimé au premier regard. Malheureusement, à l'époque, j'ignorais que c'était un loup. Il est impossible pour un lycan de tomber amoureux d'un humain ou de n'importe quel être vivant ne faisant pas partie de son espèce. C'est aussi aberrant que la zoophilie pour les humains.

— Je vois.

C'était logique, après tout, même si les choses étaient différentes pour les vampires, qui pouvaient s'unir aux humains. Par ailleurs, les vampires blancs ne s'unissaient jamais entre eux. C'était différent chez les vampires noirs mais chez eux, ce n'était pas sérieux. Les vampires noirs ne semblaient pas vraiment capables d'aimer. Il était un peu dommage que nous soyons programmés pour n'aimer qu'un certain type de personne mais c'était la loi de la nature.

— J'étais donc au supplice. Je croyais être anormale, pour aimer un humain. J'étais persuadée d'être une erreur de la nature. Je n'en ai parlé à personne de ma meute, tant j'avais honte. Si j'avais vu plus d'une fois Balthazar sous sa forme animale, j'aurais compris. J'aurais immédiatement fait le rapprochement. Mais je ne l'ai jamais vu, excepté quand j'étais enragée et qu'il m'a immobilisée. Je n'étais pas en état de le reconnaître.

Je fronçai les sourcils.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais vu, s'il est votre Alpha ?

— Il vient de me l'expliquer. Il est différent des autres lycans. Il ne dépend pas de ses meutes et se contente généralement de veiller discrètement sur elles, plutôt que de les diriger. Il n'intervient qu'en cas de problème. Il a tenté de le faire lors de la rage mais nous n'étions plus en état de le reconnaître et encore moins de lui obéir. Cependant,

après ce qui s'est passé, il sera plus présent auprès des loups.

— Je comprends mieux.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— En tout cas, j'étais à mille lieues de m'imaginer qu'il ressentait la même chose pour moi.

Je lui souris.

— Moi, je savais qu'il tenait à toi.

Christina me regarda avec étonnement.

— C'est vrai ?

— Oui. C'est lui qui m'a demandé de veiller sur toi.

— Oh.

Christina médita silencieusement cet aveu. Elle semblait à la fois touchée et heureuse, bien qu'elle ne fut pas très expansive. Peut-être avait-elle déjà remarqué l'attention et la bienveillance que lui portaient le directeur mais elle pensait sans doute qu'il était ainsi avec tous ses élèves. J'avais moi-même penché pour cette possibilité, d'ailleurs. Au bout d'un moment, Christina leva les yeux vers moi.

— Merci de l'avoir fait, en tout cas.

— De rien. Je m'inquiétais sincèrement pour toi, d'ailleurs.

Christina sourit.

— C'est la première fois que je m'entends aussi bien avec quelqu'un qui n'est pas de mon espèce, dit-elle.

— Tu sais, nous ne sommes pas de la même espèce mais cela ne nous empêche pas d'avoir des points communs. Moi aussi, je sais que c'est que de ressentir un amour douloureux.

— Avec Dimitri ? devina Christina.

— Oui.

J'entrepris de tout lui raconter, l'épreuve que l'odeur de son sang représentait pour moi, mon refus de faire de lui mon partenaire de sang pour l'éternité. Après avoir expliqué à Christina ce que signifiait ce terme, je lui narrai la manière dont nous avons rompu, Dimitri et moi, ainsi que le fait qu'il ait décidé de se livrer à Tybalt.

— Et maintenant, je dois trouver une monnaie d'échange, conclus-je.

Christina m'avait écoutée sans rien dire, d'un air compatissant.

— Je vais t'aider, déclara-t-elle finalement.

— Tu es sûre ?

L'ombre d'un sourire se dessina sur son visage.

— Je te dois bien ça ! dit-elle.

— As-tu un plan ?

— Non. Mais je vais bien trouver quelque chose.

Elle resta un moment silencieuse, à réfléchir. Je fis de même de mon côté. Qu'est-ce qui pourrait bien servir de monnaie d'échange pour Tybalt ? Je n'en avais aucune idée. Il fallait soit trouver quelque

chose, soit adopter le plan B, qui consistait à le neutraliser. Ce qui paraissait encore plus compliqué. Peut-être que les lycans pourraient le vaincre mais ça ne collait pas avec le fait qu'il ait été capable de les posséder et je ne voulais pas entraîner Christina et sa meute dans un combat contre Tybalt.

— Voyons... sous ta forme de louve, as-tu déjà rencontré des créatures légendaires, comme des licornes ?

— Non, jamais. Ce genre de créatures doit se trouver dans des contrées lointaines.

Je hochai la tête, songeuse.

— En effet.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que leur sang pourrait intéresser Tybalt.

— Oh. C'est vrai.

Je continuai à réfléchir, mais rien ne vint. Au bout d'un certain temps, Christina reprit la parole.

— Ton antidote. Il contient du sang !

— Oui. Mais je doute que le sang de lycan intéresse Tybalt.

Christina hocha la tête.

— En effet. Sinon, il l'aurait bu pendant qu'il nous contrôlait. Il n'aurait eu qu'à se servir.

— Je me suis dit la même chose.

— Et il n'y avait que du sang de loup ?

Je secouai la tête.

— Non. Il y avait du sang de lion noir.

Christina sembla surprise.

— De lion noir ? Je ne connaissais pas cette espèce.

— C'est normal. Elle vit cachée, dans la forêt amazonienne.

— Peut-être que son sang pourrait intéresser Tybalt.

— Tu as raison ! Je n'y avais pas pensé !

— Il t'en reste ?

Je hochai vivement la tête.

— Oui. Nous en avons prélevé beaucoup. J'en aurai assez pour satisfaire Tybalt. Allons en chercher.

Elle parut surprise.

— Je peux y aller sans toi, si tu veux.

Christina secoua la tête.

— J'aimerais y aller avec toi. Je voudrais régler mes comptes avec Tybalt.

Je la regardai avec inquiétude.

— Je comprends que tu aies envie de te venger, après ce qu'il vous a infligé, à toi et tes pairs, mais il est dangereux, la prévins-je.

Le regard de Christina se durcit.

— Moi aussi, dit-elle. Il ne faut pas se frotter à un lycan.

Devant sa détermination, je céдай. Elle prit sa forme de loup et moi ma forme de chat. À Paris, j'allai chez Dimitri prendre un de ses vêtements. C'était un code, entre Tybalt et moi. Je ne pus résister à la tentation de humer le tissu. Cela me donna l'impression que Dimitri était là, près de moi. Son odeur n'était plus l'objet d'une mise à l'épreuve pour moi mais me ramenait à des souvenirs agréables.

— Tu crois qu'il va venir ? demanda Christina.

Elle semblait impatiente de lui régler ses comptes.

— Il est toujours venu, dis-je. Le parfum de Dimitri est un signal, pour lui.

Heureusement, depuis le temps qu'il s'était absenté, les vêtements de Dimitri n'avaient pas perdu leur odeur, laquelle me rendit nostalgique. J'espérais de tout cœur que le sang de lion noir, que j'avais copieusement versé dans des flacons et mis dans mon sac, feraient une monnaie d'échange suffisante. En tout cas, cela éveillerait la curiosité de Tybalt. Il ne connaissait sans doute pas cette espèce disparue.

— Quelqu'un arrive, m'avertit Christina.

Je me retournai et vis une silhouette encapuchonnée s'approcher de nous.

— Bonsoir, Victoria, me dit une voix familière. Je vois que tu as de la compagnie.

Je m'approchai et le nouveau venu enleva sa capuche. Là, j'eus un choc.

## Chapitre 30

### Le dernier recours

— Tybalt ? C'est vraiment toi ?

Tybalt me sourit.

— Oui, c'est bien moi.

La transformation était saisissante. Ses veines foncées avaient totalement disparu, laissant place à un visage blanc et lisse. Ses yeux autrefois sombres avaient à présent une teinte noisette et semblaient plus doux. Ses cheveux d'un roux vif s'étaient même éclaircis, même si c'était difficile à dire, de nuit. Je ne ressentais plus aucune répulsion à son égard. Au contraire. Enfin, sa peau irradiait d'une luminosité argentée au clair de lune. Tout comme les vampires blancs.

— Tybalt, que t'est-il arrivé ?

— À ton avis ?

La réponse était claire.

— Tu es devenu un vampire blanc.

Tybalt hocha la tête.

— Cela veut dire qu'il n'est plus maléfique ? dit Christina.

Tybalt secoua la tête, avec un sourire désabusé.

— Hélas, non.

Christina lui lança un regard hostile.

— Comment ça, hélas ?

Tybalt sourit de nouveau. Son regard était teinté d'amertume.

— Il était tellement plus simple d'être un vampire noir. Je n'avais aucune conscience. J'étais libre. Maintenant, je suis prisonnier de tous ces remords. Ce n'est pas très agréable.

— Alors pourquoi as-tu choisi de devenir un vampire blanc ? demanda Christina.

Je me posais à peu près la même question. Je me doutais que Tybalt n'avait pas pu devenir un vampire blanc de son plein gré, il avait dû se passer quelque chose, mais quoi ? William et moi ne nous étions pas posés la question. J'étais trop excitée à l'idée que Dimitri soit sauvé pour chercher le pourquoi du comment. À présent que mes espoirs étaient récompensés, je n'étais pas rassurée pour autant. Je ne savais pas où était Dimitri.

— Je ne l'ai pas choisi.

— Alors comment cela t'est-il arrivé ? demandai-je. Tu étais déjà

différent, la dernière fois que je t'ai vu.

Tybalt acquiesça d'un signe de tête.

— En effet. Le processus était déjà entamé. Je ne comprenais pas trop ce qui m'arrivait. Et pour répondre à ta question, c'est le sang de Dimitri qui m'a transformé.

J'écarquillai les yeux de surprise.

— Pardon ?

— Le sang de Dimitri n'est pas un sang ordinaire. Au début, je ne me suis rendu compte de rien. J'étais aveuglé par l'ivresse que me procurait le goût de son sang. Et puis, petit à petit, mon agressivité a diminué. Mon désir de tuer s'est estompé, laissant place à des regrets. Même mon apparence physique était en train de changer. J'ai alors compris que le sang de Dimitri était en train de me purifier. Cela m'a fait peur mais il était si délicieux que je ne pouvais pas m'arrêter d'en boire. C'était comme une drogue.

— Et maintenant, tu continues d'en boire ? demandai-je.

Tybalt secoua la tête.

— Non. Je ne veux plus le tuer. Mais il est peut-être déjà trop tard.

L'information traversa lentement mon cerveau. Je n'osai lui poser la question qui me torturait, pourtant, je n'avais pas le choix. Je devais savoir ce qui était arrivé à Dimitri, même si la réponse n'était pas acceptable. Je devais m'estimer heureuse qu'il ne l'ait pas déjà tué mais j'avais un mauvais pressentiment. Un pressentiment qui me laissait croire qu'il fallait agir vite.

— Que veux-tu dire par « il est peut-être déjà trop tard » ?

Tybalt m'adressa un regard désolé.

— Je lui ai déjà pris beaucoup de sang.

Je perdis le contrôle et giflai Tybalt de toutes mes forces. Ma main me fit mal et il vacilla à peine, mais j'ignorai la douleur, tant j'étais furieuse. Puis je le saisis par les épaules et le secouai violemment. Je voulais qu'il souffre, je voulais qu'il paye pour tout ce qu'il avait fait. Pour Christina, pour Rebecca, pour Dimitri. Cependant, j'aurais préféré frapper le vampire noir et cruel qu'il était, à la place du vampire blanc inoffensif qu'il était devenu.

— Tu m'avais dit que tu prendrais ton temps ! Tu m'avais dit que tu prélevais son sang à petites doses !

Tybalt soupira.

— Je sais. C'est ce que j'ai fait. Mais je ne pouvais m'empêcher de le faire encore et encore.

Christina posa deux mains apaisantes sur mes épaules. Je me tournai vers elle. Elle me regardait avec douceur. Ma colère devint un peu moins douloureuse. Mon désir de frapper Tybalt s'était apaisé. Je savais que la violence ne résoudrait rien. Christina aussi semblait l'avoir compris, car elle avait visiblement décidé de remettre à plus



tard son règlement de comptes avec Tybalt.

— Ne t'inquiète pas, Victoria. Nous allons le sauver. Il suffit juste de l'emmener à l'hôpital où ils lui feront une transfusion.

Sa voix m'apaisa. Je me tournai vers Tybalt.

— Conduis-nous jusqu'à lui. Je t'avais ramené une monnaie d'échange mais je pense finalement que tu t'en passeras. Tu vas nous aider sans condition.

Tybalt hocha la tête.

— Bien sûr. Suivez-moi.

Il nous entraîna hors du parc et nous fit monter dans sa voiture, une Ferrari noir et feu, tape-à-l'œil.

— Tu as le permis ? m'étonnai-je.

Tybalt sourit.

— Je suis majeur depuis des décennies. Je suis bien plus âgé que toi, tu sais ?

Je fronçai les sourcils. Je ne l'aurais jamais imaginé. Et puis, ce n'était pas logique.

— Alors pourquoi t'es-tu inscrit au lycée ?

Tybalt sourit de plus belle.

— Pour passer le temps, ma belle.

— Je ne suis pas ta belle, marmonnai-je entre mes dents.

Tybalt ne parut pas avoir entendu.

— En tout cas, j'ai eu raison. Je ne me suis pas ennuyé, avec Dimitri et notre petite guerre entre nos deux gangs.

Il roulait à une rapidité dangereuse. En temps normal, j'aurais reproché à un tel conducteur d'être aussi inconscient mais là, j'étais tellement pressée de retrouver Dimitri que je ne protestai pas. D'ailleurs, si je n'avais pas été aussi tendue, j'aurais sans doute apprécié la vitesse, l'adrénaline, ainsi que le fait de braver les interdits. Malgré ma colère, je posai à Tybalt une question qui me préoccupait.

— Tu te déplaces toujours en voiture ?

Tybalt secoua la tête.

— Non. C'est tout nouveau. Quand j'étais un vampire noir, j'avais une rapidité surhumaine.

Je me rappelai les fois où nous nous étions rencontrés dans le parc et où il avait disparu, rapide comme l'éclair.

— Et maintenant ?

Tybalt fit la grimace.

— Depuis que je suis devenu un vampire blanc, j'ai perdu ma force.

— Oh.

Il esquissa un sourire moqueur.

— Quand je te disais que les pouvoirs des vampires noirs sont plus cool que ceux des vampires blancs !

Je poussai un soupir exaspéré.

— Tu es mal renseigné. Les pouvoirs des vampires blancs sont exceptionnels.

— Alors j'espère que j'en développerai, dit Tybalt.

Je ne répondis pas. Si Dimitri mourrait, il n'aurait pas le temps de développer quoi que ce soit, car je le tuerais, même si j'ignorais encore comment. Tybalt freina brutalement et se gara. Christina et moi fûmes prises d'une secousse violente. Dans une autre situation, j'aurais eu peur et le premier choc passé, j'aurais ri. Cependant, je n'avais pas le cœur à m'amuser. Tybalt nous adressa un sourire et nous invita à descendre.

— Nous y sommes, mes princesses.

Je m'empressai de quitter la voiture, suivie de près par Christina. J'étais tellement pressée que je ne prêtai pas attention aux lieux. Tybalt composa un code et le portail s'ouvrit automatiquement. Nous nous précipitâmes dans l'immeuble. Tybalt ouvrit la porte de son appartement et je fonçai à l'intérieur.

— Il est là, dit Tybalt en me montrant une porte.

J'ouvris et m'élançai à l'intérieur de la pièce. Tybalt alluma la lumière. Là, je vis Dimitri, allongé, les yeux fermés. Jamais il ne m'avait paru aussi fragile, aussi faible. Je me penchai vers lui. J'écoutai son cœur. Il battait, mais faiblement. Il respirait de manière régulière mais en palpant ses poignets, je réalisai que son sang ne circulait que faiblement.

— Dimitri ! Dimitri ! Réponds-moi, s'il te plaît !

Malheureusement, je n'eus pour réponse que son souffle régulier. J'étais néanmoins soulagée qu'il respire encore normalement.

— Il n'y a pas de temps à perdre. Emmenons-le à l'hôpital, décréta Tybalt.

Je hochai vigoureusement la tête.

— Allons-y !

Tybalt hissa Dimitri sur ses épaules, le porta à l'aide de son bras et nous courûmes jusqu'à la voiture. Il déposa Dimitri à l'arrière. Je laissai Christina monter devant et restai auprès de Dimitri. Je posai sa tête sur mes genoux et lui caressai le visage. Son corps était d'une froideur inquiétante. Je lui frictionnai la peau pour le réchauffer, en vain. Tybalt roula à toute vitesse jusqu'à l'hôpital. Puis il reprit Dimitri sur son épaule et nous nous précipitâmes dans l'hôpital.

— Vite ! dit Tybalt à une infirmière. Il a perdu beaucoup de sang.

— Que lui est-il arrivé ? demanda l'infirmière.

Je m'approchai.

— Ne posez pas de questions, dis-je de ma voix hypnotique.

L'infirmière hocha lentement la tête. Dimitri fut emporté sur un brancard et je ne le quittai pas des yeux, jusqu'à ce qu'il disparaisse de

mon champ de vision. Tybalt m'adressa un sourire rassurant.

— C'est bon. Il est pris en charge, maintenant.

Je me laissai tomber sur une chaise. Soudain, je me sentais épuisée. Dimitri allait être sauvé, c'était tout ce qui comptait. J'étais tellement soulagée que je n'en voulais même plus à Tybalt. Qu'allais-je faire, une fois Dimitri réveillé ? Je brûlais d'envie de le voir, de revoir ses yeux magnifiques posés sur moi. Néanmoins, il valait mieux que je m'abstienne. Il valait mieux que je m'éloigne de lui, quitte à changer de lycée, voire même de ville. À son réveil, il pourrait commencer une nouvelle vie. Il pourrait oublier toutes ces histoires de vampires, m'oublier. Certes, cela m'attristait, mais le seul fait de le savoir en vie et en bonne santé, même loin de moi, suffirait à mon bonheur. Il tomberait amoureux d'une fille normale, qui n'aurait pas envie de lui sucer le sang, et aurait des enfants avec elle, chose que je ne pourrais jamais lui offrir.

Christina me prit la main, interrompant le fil de mes pensées.

— Ça va ?

Je réussis à lui sourire.

— Oui.

— Il va s'en sortir, me promit-elle.

Je hochai la tête.

— Je sais.

Elle m'adressa un sourire. J'avais quelque chose à lui demander. Je décidai de me lancer.

— Christina, j'ai un service à te demander.

— Tout ce que tu voudras. Je te suis redevable.

— Quand Dimitri sera réveillé, je serai partie.

Christina écarquilla les yeux de surprise. J'avais pris ma décision. Je ne prendrais pas de cours particuliers à la maison, pour éviter que Dimitri ne vienne m'y retrouver. Je partirais loin de Paris, avec mes parents ou non. J'espérais tout de même qu'ils me suivraient car je ne pourrais pas bâtir un réel foyer sans eux. À moins de retourner chez Mina et Robert. Cette perspective me paraissait déjà moins douloureuse.

— Pourquoi ?

J'eus un sourire désabusé.

— Il sera bien mieux sans moi.

Christina secoua la tête.

— Je ne pense pas, dit-elle doucement. Toi et moi, nous sommes pareilles. Moi aussi, je ne pensais pas pouvoir être avec Balthazar et regarde ce qui s'est passé. Le destin nous a réunis.

Je soupirai.

— Non, nous ne sommes pas pareilles. Tu ne bois pas de sang, toi.

Christina sourit.

— C'est la seule chose qui nous différencie.

— Oui, mais elle n'est pas moindre. L'arôme de Dimitri est une épreuve pour moi.

— Alors fais de lui ton consort.

Je secouai vigoureusement la tête.

— Je ne peux pas faire une chose pareille. Je n'ai rien à lui offrir. Nous ne pourrions même pas avoir d'enfants.

Christina parut affligée.

— Je ne serai donc pas là à son réveil. Mais je voudrais que toi, tu sois près de lui.

Christina hocha la tête.

— Bien sûr.

— Je voudrais aussi que tu continues de veiller sur lui, par la suite.

— D'accord.

Tybalt s'approcha de nous.

— Moi aussi, je veillerai sur lui. J'ai une dette envers lui.

Je lui souris.

— Ce qui veut dire que votre stupide guerre entre Blacks Angels et White Evils est terminée ?

Tybalt hocha la tête.

— Terminée. De toute façon, j'ai perdu le pouvoir de manipuler les White Evils. Ils vont se calmer. Je crois qu'ils sont déjà devenus moins agressifs, en mon absence.

Christina opina d'un signe de tête.

— En effet.

— Merci, tous les deux.

J'étais rassurée. Non seulement Dimitri n'aurait plus d'ennemi mais il ne serait pas seul. Je pourrais donc le quitter le cœur léger. Néanmoins, je voulais être avec lui une dernière fois, avant qu'il se réveille. Je voulais le toucher, l'embrasser une dernière fois, même s'il n'ouvrirait pas ses magnifiques yeux pailletés d'argent en ma présence. Cela ne m'empêcherait pas de passer le reste de ma vie à les imaginer. J'allais voir la secrétaire.

— Où se trouve Dimitri Draven ? demandai-je.

La secrétaire bâilla et regarda sur son ordinateur.

— Draven, vous avez dit ?

— Oui.

— Il est en salle 107.

— D'accord. Merci.

— C'est au premier étage, à droite.

Je pris l'ascenseur. Arrivée à destination, je parcourus les couloirs et trouvai la chambre rapidement. Au moment où je m'apprêtais à entrer, un médecin en sortit. Je reconnus le jeune médecin blond des deux fois précédentes. Il sembla se souvenir de moi, lui aussi. Il devait

se demander ce que je faisais encore hors de chez moi après lui avoir promis de respecter le couvre-feu. Techniquement, je ne lui avais rien garanti de tel mais pour lui, cela ne faisait sans doute aucune différence.

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il poliment.

— Bonsoir, docteur.

Il me regarda d'un air intrigué.

— Que faites-vous ici ?

Je désignai la porte du regard.

— C'est moi qui ai amené ce patient.

Le médecin regarda la porte à son tour.

— Dimitri Draven ?

— Oui.

Une expression inquiète se peignit sur son visage. La panique m'envahit.

— Que se passe-t-il ? demandai-je en l'hypnotisant.

— Nous ne comprenons pas ce qui se passe, avec lui. La transfusion ne fonctionne pas.

— Comment ça ?

— Il refuse d'assimiler le sang. Il le rejette. C'est la première fois que je vois ça. Il risque de ne pas survivre.

Je restai silencieuse, assimilant l'information. Après avoir réfléchi une seconde, je maintins l'hypnose

— Laissez-moi seule avec lui.

Le médecin hocha la tête, en transe. Il ouvrit la porte et fit sortir les infirmières. J'entrai. Dimitri était là, ses bras reliés à des fils plastifiés. Il semblait encore plus faible. Je me penchai vers lui et lui caressai les cheveux. Son teint était d'une pâleur translucide, presque bleue. Cela n'enlevait rien à sa beauté. Son visage inconscient était aussi angélique que d'ordinaire, lorsqu'il dormait.

— Alors c'est comme ça. Il n'y a pas d'autre solution ?

Je n'eus pas de réponse.

— Veux-tu vivre ?

Toujours pas de réponse.

— Moi, je ne supporte pas de te perdre.

Ma décision était prise. J'espérais ne pas la regretter. Je parcourus son cou de baisers. J'ouvris la bouche. Enfin, je plantai mes dents dans son cou. Je sus alors ce qui se passait en lui. Le peu de sang qui lui restait s'accrut, jusqu'à emplir ses veines et retenir la vie qui s'échappait de lui. Son nectar coula alors dans ma gorge. Il avait un goût sucré, exceptionnel. C'était indéfinissable. Mais ce n'était rien à côté du reste. Je ressentis une ivresse intense, une euphorie que je n'avais jamais connue. Nos deux âmes se rencontrèrent et se mêlèrent, lui faisait ressentir les mêmes choses que moi. J'avais fermé les yeux.

Une lumière dorée apparut. Dimitri et moi, nous nous retrouvâmes dans une clairière aux fleurs multicolores, scintillantes comme des diamants, entourée par des cerisiers en fleur. Jamais je n'avais rien vu d'aussi beau. J'ignorais combien de temps nous restâmes ainsi. Cela me parut une éternité, tandis que je sentais toujours le goût sucré du sang de Dimitri sur ma langue. Enfin, la clairière disparut, en même temps que ma soif. Je me détachai de la gorge de Dimitri et ouvris les yeux. J'étais toujours dans l'hôpital. La connexion entre Dimitri et moi, nos deux âmes, s'était évanouie. Néanmoins, je me sentais toujours reliée à lui. Il ouvrit les yeux. Là, je réalisai à quel point son regard étoilé m'avait manqué.

— Victoria...

— Je t'ai mordu. Nous sommes partenaires de sang, désormais.

Dimitri me sourit.

— Je sais.

Je lui caressai les cheveux.

— J'aurais peut-être dû te laisser partir. Mais je ne supportais pas de te perdre.

— Non, tu as bien fait. Jamais je n'ai été aussi heureux. Nous sommes ensemble pour toujours, maintenant.

Je hochai la tête.

— Oui, murmurai-je sombrement.

Dimitri me regarda d'un air interrogateur et inquiet.

— Je ne comprends pas. Tu ne souhaitais pas cela ? Tu as dit que tu ne m'aimais pas.

Je soupirai.

— Je t'ai menti, avouai-je.

Dimitri écarquilla les yeux.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas que tu te retrouves enchaîné à moi pour l'éternité. Tu ne le méritais pas. Et maintenant, c'est trop tard.

Dimitri me prit la main.

— Victoria, je t'assure que rien ne me rendrait plus heureux. N'es-tu pas heureuse ?

Le souvenir de notre union et de la clairière enchantée était encore très présent dans mon esprit. Cette euphorie ne m'avait pas totalement quitté.

— Si. Je le suis, reconnus-je.

— Alors embrasse-moi, princesse.

Il ferma les yeux. Je me penchai vers lui, avec l'impression d'être le prince charmant réveillant la belle au bois dormant. Les rôles étaient inversés. Je pris son visage entre mes mains et l'embrassai avec passion. Cette fois-ci, je n'avais plus à me contenir. C'était encore meilleur que les fois précédentes. Lorsque je me détachai enfin de

Dimitri, il me regarda avec un amour infini.

— Je t'aime, dit-il.

— Moi aussi, je t'aime, répondis-je.

Nous étions liés pour l'éternité et nous nous aimions. À présent, je savais que mes sentiments pour lui ne s'éteindraient jamais. Mais je devais tout faire pour qu'il en soit de même pour Dimitri. Et pour cela, je devais prendre soin de lui, le rendre heureux. Je ne savais pas encore comment son sang avait changé Tybalt, pourquoi il avait rejeté la transfusion. Je ne savais pas ce qu'il était exactement. Mais la rage avait été soignée, le vampire noir purifié. Les amis de mon père et la famille de William, qui étaient démunis depuis quelque temps, pourraient rentrer chez eux, reprendre leurs vies. Je pouvais apprécier ce dénouement. Le reste pourrait attendre.

## Remerciements

Je voudrais tout d'abord adresser mes remerciements à Westley Diguët et toute l'équipe de Valentina, les premiers à avoir cru en moi, ainsi que Catherine, ma bêta-lectrice, qui a grandement contribué à améliorer ce premier tome. N'oublions pas Christel Michiels, ma graphiste, pour la superbe couverture qu'elle a réalisée.

Je voudrais exprimer ma gratitude à ma famille et mes amis (lesquels se reconnaîtront) qui ont toujours valorisé ma passion pour l'écriture. Ambre, dont la connaissance du milieu de l'édition et les conseils judicieux m'ont été précieux dans ma démarche pour me faire publier.

Côté auteurs, un merci spécial à Cindy Mezni dont j'envie le talent et qui m'a donné des conseils pertinents sur mon manuscrit qu'elle a lu à l'état brut. J'ai aussi une pensée pour Sobian Welsh, Sophie Jomain et Georgia Caldera ainsi que d'autres écrivains francophones.

Un grand merci à Tess, aux Tessie-cops et à toutes les twi-cops du blog Dans notre petite bulle que je visite quotidiennement et qui, en plus de m'avoir fait de la pub, m'ont fait découvrir plein de livres géniaux et m'ont donné envie d'écrire mes propres chroniques littéraires.

J'éprouve aussi de la reconnaissance envers tous ceux qui me suivent sur facebook et internet en général, pour leur enthousiasme et leur soutien.



# Les autres romans des Editions Valentina.

*(Triés par ordre alphabétique du nom de l'auteur)*

## **Casuso, Christine**

Le Livre des Ténèbres (*Mars 2012*)

## **Ndong, Fatou**

La Dernière Larme (*Avril 2012*)

## **Northman, Westley D**

Selena Rosa - la marche vers l'inconnu (tome 1 des Mémoires du Dernier Cycle) (*Février 2012*)

Selena Rosa - la marche pour la Paix (tome 2 des Mémoires du Dernier Cycle) (*Juillet 2012*)

## **Amini, Maria**

Eveillée (tome 1 des Partenaires de Sang) (*Août 2012*)

# Les prochaines parutions des Editions Valentina.

*(Triés par ordre alphabétique du nom de l'auteur)*

## **Callahan, Kate**

Sang Secret (tome 1 de la saga éponyme) *(Novembre)*

## **Cammarata, Maëva**

Elisabeth L. (tome 1) *(Octobre 2012)*

## **DIAS, Adeline**

En Rage de Toi (Collection « Victoria by Valentina) *(Septembre 2012)*

## **Duval, Pierre**

Périple en terre d'Ajna *(Novembre 2012)*

## **GROS PIRON, Charlène**

Le Masque du Silence (Livre Un) *(Décembre 2012 ou Janvier 2013)*

## **Northman, Westley D**

Lydvack - Fidèle à sa Reine (Spin Off des Mémoires du Dernier Cycle)  
*(bientôt)*

## **Roulot, Agathe**

Chevaucheurs de foudre (tome 1 des Enfants des Eléments) *(Août 2012)*

Les Editions Valentina

Partie 1

Chapitre Premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Partie 2

Chapitre 11

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre vingt

Partie 3

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Remerciements

Les autres romans des Editions Valentina.

Les prochaines parutions des Editions Valentina.

EAN 9782366390155